

 HARLEQUIN

SAGA

---

L'honneur des  
Garrison

---

SCANDALE CHEZ LES GARRISON  
AMANT ET RIVAL  
L'ENFANT CACHÉ DES GARRISON

ROXANNE ST. CLAIRE

# Scandale chez les Garrison

éditions  HARLEQUIN

# 1.

Lorsque Parker Garrison entra dans la salle de conférence de Garrison, Inc., il remarqua trois choses, malgré le soleil aveuglant qui se reflétait sur l'eau de Biscayne Bay et soulignait les silhouettes de ses frères et sœurs, de leur mère et de quelques avocats grassement payés. D'une part, personne ne parlait. Certes, il ne s'était pas attendu à une ambiance de fête pour la lecture du testament de son père, mais il était étonnant que des Garrison réunis dans une même pièce restent silencieux. Sa famille était, à tout le moins, un clan de fortes personnalités.

D'autre part, sa mère semblait relativement sobre. Certes, il n'était que 8 heures et demie du matin, et même Bonita Garrison taquinait rarement la bouteille avant midi, si on excluait les Bloody Mary qu'elle consommait le dimanche, pour se préparer au traditionnel déjeuner en famille. Mais, depuis la mort de son époux, deux semaines plus tôt, elle s'était réfugiée dans les vapeurs de l'alcool plus tôt et plus souvent qu'à son habitude.

Enfin — le point le plus important —, le fauteuil de John Garrison, à la tête de l'interminable table en merisier, était vide. Une situation à laquelle Parker comptait bien remédier.

Sa sœur Brittany s'étouffa presque quand il s'installa dans le fauteuil de cuir et posa son organisateur sur la table devant lui.

— Tu t'assois à la place de papa ? protesta-t-elle, tapotant sur l'agenda électronique qui n'était jamais très loin de sa main droite.

— Elle est libre.

Brittany sous-entendait qu'il marchait sur les plates-bandes de leur défunt père. Pourquoi s'en formaliserait-il ? C'était *vrai*. Il était l'aîné, et il dirigeait le groupe familial depuis déjà cinq ans, depuis que son père lui avait octroyé le poste de P.-D.G. pour ses trente et un ans.

Ses frères et sœurs, quant à eux, possédaient chacun une des propriétés de la compagnie. Un grand hôtel ou un club pour les uns, un restaurant et une résidence huppée pour les autres. En ce qui le concernait, il avait bien mérité son fauteuil, et pas seulement parce qu'il était le plus âgé. Il avait travaillé dur pour gagner sa place, en faisant montre de perspicacité, de courage, et en ayant su prendre quelques décisions magistrales.

— C'est irrespectueux, persifla Brittany, plissant ses yeux noisette et se penchant en avant pour plus d'effet. Envers un mort.

Brooke tapota la main de sa sœur.

— Calme-toi, Brittany. Il faut bien qu'il s'assoie quelque part.

Parker lança un regard reconnaissant à son autre sœur, en s'étonnant une fois de plus que ses cadettes ne soient jumelles qu'en apparence. Brooke sourit, ce qui adoucit ses jolis traits et accentua la différence entre elle et la « méchante » jumelle.

Face à elles, Stephen joignit les mains derrière la tête, et balançait sur son fauteuil son corps long et musclé, qui correspondait presque gène pour gène à celui de Parker, jusqu'au creux au menton arboré par tous les enfants Garrison. Dans ses yeux sombres brillait une lueur caustique, et son sourire parfait semblait encore plus blanc, en contraste avec son visage hâlé après une récente escapade sur son yacht de soixante pieds.

— Assieds-toi là où tu veux, grand frère, lança-t-il d'un ton traînant. Il ne se sert peut-être plus de son fauteuil, mais je crois que nous allons ressentir l'emprise de notre cher disparu dans chaque coin de la pièce.

Parker se renfrogna, puis suivit le regard de Stephen, dont il était très proche, vers la silhouette imposante de Brandon Washington, le jeune et brillant avocat qui s'occupait des affaires familiales. La mâchoire carrée de Brandon était serrée, tandis qu'il étalait les papiers devant lui, de ses mains puissantes, l'air calme et déterminé. Mais, quand l'avocat rencontra son regard, Parker vit sur son visage au teint d'ébène une étrange expression... De la colère ? De la surprise ? De la peur ?

Quoi que Brandon ait lu dans le testament de John Garrison, le regard d'avertissement qu'il lança à Parker détenait un message clair :

*Vous n'allez pas aimer ça.*

Parker s'agita sur son siège, tempérant son appréhension. Que contenait donc ce testament qui risquait de lui déplaire ? Rien ne comptait pour lui, hormis le contrôle de *Garrison, Inc.* L'argent, les différentes sociétés, le domaine familial — tout cela était secondaire, par rapport à la société aux multiples activités qui investissait les profits du groupe.

Les autres pouvaient bien avoir leurs parts de responsabilités. Lui détenait la plus grosse part du gâteau. Papa ne serait tout de même pas revenu sur une décision prise cinq ans plus tôt, bien avant de savoir qu'il mourrait à soixante-deux ans d'une crise cardiaque !

Malgré tout, Parker n'aimait vraiment pas les ondes que Brandon émettait.

A l'évidence, Bonita Garrison avait perçu le même message, ses traits fragiles fatigués par son deuil et son inquiétude. Elle repoussa de son visage une mèche de cheveux noir et argent, un geste de pure nervosité, tandis qu'elle observait Brandon en quête d'indices. Y avait-il des surprises en réserve pour elle aujourd'hui ? N'avait-elle pas discuté chaque point des dernières volontés de son mari avec lui, elle qui avait été son épouse durant plus de trente-sept ans ?

Peut-être pas, à en juger par le tremblement de ses mains délicates, songea Parker. Finalement, il aurait mieux fait d'avalier une rasade de vodka avant qu'ils se réunissent. Peut-être même que cet événement requérait une tournée pour toute la tablée. Ne serait-ce que pour anesthésier la douleur encore vive d'avoir perdu un homme profondément aimé par ses cinq enfants. Un amour, songea Parker avec amertume, qui ne s'étendait pas tout à fait à leur mère froide et distante.

Adam arriva le dernier, le seul membre encore manquant de leur fratrie de cinq, et se glissa dans la salle de conférences avec son flegme habituel, en secouant ses longs cheveux noirs. Il ferait mieux d'aller chez le coiffeur, songea Parker, s'il voulait être pris plus au sérieux qu'un simple propriétaire de nightclub — même si l'*Adam's Estate* était un des endroits les plus cotés de Miami Beach. Selon l'ordre de naissance, Adam était le plus jeune des trois hommes Garrison, mais il s'était retrouvé au centre de la famille, quand les jumelles étaient venues réclamer en copropriété la place de « petite dernière ».

Quand l'avocat s'éclaircit la gorge et se leva, Parker cessa de méditer sur ses frères et sœurs. Ils finiraient tous par résoudre leurs problèmes, il n'en doutait pas. Et il avait ses propres problèmes — comme le déclin actuel de la marque Garrison, qui se traduisait par des investisseurs, des partenaires financiers et des dirigeants mécontents.

Un déclin qu'il allait enrayer, à condition d'avoir la part du lion. Il reporta son attention sur Brandon, avec la confiance d'un homme qui perd rarement de vue son objectif. Sa légendaire détermination avait valu à Parker d'être là où il était aujourd'hui, et lui promettait un bel avenir.

Papa ne le lui avait-il pas assuré ?

Brandon récita les formules juridiques d'usage. A côté de lui, Stephen lança un regard impatient vers Parker, qui lui répondit par un demi-sourire. Brittany gribouillait sur un carnet, donnant envie à Parker de lui donner un coup de pied sous la table pour enjoindre à sa sœur frivole de se concentrer. Brooke observait l'avocat, complètement absorbée, tout comme Adam. Leur mère s'agitait et soupirait sous cape, tandis que Brandon annonçait que les capitaux étaient divisés et distribués exactement comme ils l'attendaient tous.

Soudain, Brandon s'interrompit. Il inspira lentement, et regarda Bonita avec une compassion non dissimulée, avant de fixer Parker.

— La section suivante concerne les parts de la maison mère, *Garrison, Inc.* M. Garrison a établi qu'elles seront divisées entre ses six enfants.

Parker tressaillit. Brittany cligna les yeux, et Stephen se pencha en avant, marmonnant un calme « quoi ? »

L'avocat avait-il dit « six » ? Il devait être victime de surmenage.

— Nous sommes cinq, Brandon, corrigea Parker, un petit sourire aux lèvres.

Il fit un signe de tête vers la table.

— Tu vois ? Cinq.

Brandon répondit par un long regard silencieux, souligné par un rire nerveux d'un des jeunes associés.

— Cinq dans cette pièce, dit Brandon. Six en tout.

Pendant une fraction de seconde, personne ne dit rien, tandis que la stupeur frappait toutes les personnes présentes, ricochant entre eux, entraînant un changement palpable dans l'atmosphère. Parker dévisagea l'avocat, essayant de comprendre.

— C'est ridicule ! tonna enfin Stephen.

Et ce fut le chaos.

Brittany laissa échapper un cri de surprise, et Brooke se leva à demi pour exiger une explication. Leur mère respirait si fort qu'on aurait dit un grondement de tonnerre. Seul Adam se taisait, toutefois lui aussi semblait abasourdi.

Brandon leva la main, mais ils l'ignorèrent. Le bruit s'éleva, tout comme l'incrédulité et la colère.

— Ça suffit ! cria Parker en tapant du poing sur la table. Laissez-le finir.

Comme toujours, un seul rappel à l'ordre de Parker suffisait à discipliner ses frères et sœurs. Quand le silence revint, Parker reprit la parole.

— Apparemment, cela exige une explication.

Brandon acquiesça, et lut le document.

— « Les parts de *Garrison, Inc.* seront divisées entre les six — il s'interrompt une seconde — enfants. La division se fera comme suit : quinze pour cent, à parts égales, reviennent à Stephen, Adam, Brooke et Brittany. »

Parker sentit sa poitrine se serrer, tandis qu'il attendait la suite.

— « Les quarante pour cent restants seront divisés en parts égales entre mon fils Parker et ma fille Cassie Sinclair, à qui je lègue aussi la propriété totale du *Garrison Grand-Bahamas.* »

Le sang pulsa dans la tête de Parker presque aussi bruyamment que les questions qui fusèrent de toutes parts.

— Cassie Sinclair est sa fille ?

— La directrice de l'hôtel des Bahamas en est maintenant la propriétaire ?

— Avec vingt pour cent du groupe ?

— Elle n'est pas sa...

Bonita se leva lentement, le visage blanc comme un linge, les mains tremblantes. Ses enfants se turent, et tout le monde se tourna vers elle.

— Le fils de chien ! s'exclama-t-elle. Le salaud de traître ! Je suis bien contente qu'il soit mort !

Elle tourna les talons et quitta la pièce, les épaules tremblantes alors qu'elle tentait de se tenir droite. Un torrent de questions, d'accusations et de cris révoltés se déversa dans son sillage.

Maintenant, cela ressemblait à une vraie réunion familiale, songea Parker avec amertume

Mais il n'entendait que son pouls battant, et il dut faire un effort physique pour contrôler sa colère, ce qu'il faisait d'habitude sans mal.

Pas étonnant que Brandon lui ait envoyé cet avertissement muet. Et guère plus surprenant que son père se soit toujours beaucoup impliqué dans les opérations quotidiennes de son hôtel des Bahamas.

— Qui l'eût cru ? chuchota Stephen pour que seul Parker puisse l'entendre. Le paternel avait une maîtresse.

Parker ferma les yeux de dégoût. Pas parce que son père avait eu une liaison. Ni parce que sa liaison avait engendré un sixième enfant. Mais parce que, pour une raison que Parker ne comprendrait jamais, John Garrison avait décidé de couper le monde de Parker en deux, et d'en donner la moitié à une obscure directrice d'hôtel vivant à Nassau.

Une directrice — à présent propriétaire — qui était sa demi-sœur.

Il recula sa chaise, décidé à ne pas laisser la colère le submerger totalement. Alors, il regarda Brandon, ignorant la cacophonie autour d'eux.

— Nous en discuterons, Brandon, annonça-t-il. Mais j'ai une compagnie à diriger.

— Tu as *une partie* de la compagnie à diriger, ironisa Brittany.

Se refusant à relever le commentaire, Parker saisit son organisateur sur la table, hocha la tête vers Stephen en particulier et vers la tablée en général.

— Amusez-vous bien, les enfants.

Sans attendre de réponse, il quitta la pièce, heureux que, contrairement à eux, qui devraient rejoindre les différentes sociétés du groupe, son bureau se trouve juste au bout du couloir, au vingt-deuxième étage du gratte-ciel de Brickell Avenue qui abritait les bureaux de *Garrison, Inc.*

Là, il trouverait le calme, et pourrait donner des coups de poing dans un mur, sans témoins.

Il dirait à Anna de filtrer les appels et d'annuler tous ses rendez-vous. Pour l'heure, la priorité, c'était d'évaluer la situation, et de trouver une solution. C'était ce qu'il faisait toujours. Froid, calculateur et calme, Parker Garrison contrôlait chaque mouvement d'un empire de plusieurs millions de dollars, alors il pouvait sûrement contrôler son humeur atrocement mauvaise, et peut-être corriger la ridicule erreur de jugement de son père.

Il ignora le sourire provocateur de Sheila, la réceptionniste trop maquillée chargée de l'accueil, et continua droit vers son bureau, en résistant à l'envie d'ôter sa cravate et de hurler.

Lorsqu'il atteignit l'angle avant son bureau, il s'attendait à voir son assistante à son poste, gardant efficacement son monde comme elle le faisait depuis quelques mois, après une promotion depuis le service des ressources humaines. Mais le bureau d'Anna était vide, sans aucun signe de vie.

A 9 heures du matin ?

Bon sang, rien n'allait-il donc se passer comme prévu aujourd'hui ?

Prenant une profonde inspiration, il poussa la porte de son bureau et la referma, sans céder à la tentation de la claquer, se contentant d'étouffer un juron.

Ce fut à ce moment qu'il entendit le ronronnement. Pas celui d'une imprimante ou du réfrigérateur du bar dans le coin. Non, c'était un bourdonnement plus fort et plus aigu. Mais ce n'était pas tout. Le bruit étouffait à peine...

Celui d'un fredonnement.

Il s'arrêta un instant, puis regarda vers la salle de bains, discrètement située derrière un coin de son spacieux bureau, dont la porte était partiellement ouverte. Quelqu'un y chantait ?

Si on pouvait appeler ça chanter. Une voix plate et fausse de soprano fredonnant un air de... *West Side Story*. Poussé par la curiosité et parce qu'il était en train de perdre la bataille contre sa colère, il continua vers la source du bruit, et vers la douce chaleur de la vapeur d'eau, mêlée à un parfum fleuri, qui s'échappait par la porte ouverte.

Il s'arrêta devant la salle de bains, et se pencha devant l'entrebâillement pour s'assurer qu'il n'était pas en train d'avoir des hallucinations. Non, c'était bien...

Une paire de jambes.

Non, l'expression ne leur rendait pas justice. C'était une œuvre d'art. Des jambes interminables, nues, aux cuisses fermes, à la peau douce, légèrement écartées et juchées sur des talons hauts de dix centimètres, surmontées de fesses à peine couvertes par une minuscule culotte de soie.

Il haleta, hypnotisé et légèrement assourdi par le bruit émanant en fait d'un sèche-cheveux dirigé vers une cascade de cheveux noirs qui étaient à l'envers et effleuraient le sol en marbre de sa salle de bains privée.

Certes, cette créature était une chanteuse catastrophique, mais s'il restait là à l'écouter et à la regarder trop longtemps, il allait faire de l'hyperventilation.

Soudain, elle se redressa, lança ses cheveux encore humides par-dessus son épaule et fit face au miroir, lui donnant un bel aperçu d'un soutien-gorge de dentelle rose qui ne couvrait qu'en partie son décolleté délicieusement pigeonnant.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama-t-elle.

Elle poussa un cri et se retourna vivement, plaquant ses mains sur elle, sans couvrir grand-chose. Parker laissa dériver son regard nonchalamment, appréciant la taille étroite, la courbe féminine des hanches, le slip en dentelle rose pâle couvrant un attirant triangle entre ses jolies jambes.

Bonté divine, son assistante de direction avait caché tout ça sous ses tailleurs pantalon bleu marine et ses chemises blanches amidonnées ?

— Anna ?

Sa voix était aussi tendue que sa gorge l'était soudain devenue.

— Que faites-vous ici ? s'exclama-t-elle.

La question le ramena vers son joli visage, ses joues qui avaient pris la même teinte que ses sous-vêtements, ses yeux vert céladon qui trahissaient son embarras.

— Ce que *moi*, je fais là ?

Il n'avait pas prévu de sourire. Ni de la dévorer du regard. Mais il n'était qu'un homme. Et elle était... incroyable.

— Aux dernières nouvelles, dit-il, c'est encore mon bureau.

Elle parvint à pousser un soupir indigné — un exploit pour une femme en talons hauts et sous-vêtements.

— Je veux dire, si tôt. Qu'est-ce que vous faites ici, si tôt ? N'aviez-vous pas une réunion ? Avec votre famille ? A propos du testament ?

Le *testament*. Le mot lui fit autant d'effet que s'il s'était mis sous le jet d'eau qui coulait encore derrière Anna.

— Je suis parti plus tôt que prévu.

Elle lança un regard suppliant vers le porte-serviette à côté de lui. Elle voulait se couvrir. Or, lui voulait des réponses. Ainsi que quelques secondes de plus pour mémoriser chaque délicieux centimètre de sa silhouette.

— Je ne vous attendais pas, dit-elle, luttant encore pour recouvrer sa voix sérieuse et professionnelle.

— Sans blague, dit-il, ne pouvant s'empêcher de la taquiner.

C'était, sans nul doute, le point positif d'une matinée par ailleurs maussade.

— J'ai fait un jogging, expliqua-t-elle, avec un autre regard désespéré vers le porte-serviette. Il fait très humide dehors. Alors j'ai pris une douche. Je pensais que vous seriez absent plus longtemps.

Son regard dérivait de nouveau, tout comme sa capacité à former une pensée cohérente autre que celle que hurlait son esprit : comment diable sa très professionnelle assistante de direction avait-elle jusque-là réussi à cacher ce corps sublime à sa vue ?

Et pourquoi le ferait-elle ? La plupart des femmes dotées d'une telle silhouette porteraient le moins de vêtements possible, aussi souvent que possible.

— La réunion s'est terminée tôt, dit-il calmement, s'attardant une minute encore sur les talons aiguilles.

Les portait-elle chaque jour ?

Il arracha son attention de ses chevilles lisses pour glisser sur la courbe nette de son mollet et pour dériver de nouveau sur ce triangle de soie, en se promettant mentalement d'acheter plus d'actions de la société qui fabriquait cette lingerie. Il fixa son nombril creux et sexy, puis s'attarda sur ses seins, juste assez pour voir les bonnets de dentelle monter et descendre quand Anna poussa un soupir exaspéré.

— Si ça ne vous fait rien, j'aimerais bien avoir une serviette, dit-elle d'un ton cassant.

Elle était en colère, maintenant ? Il devrait lui faire un sermon sur le professionnalisme, lui rappeler qu'elle ne devrait pas faire comme chez elle au bureau. Il pourrait la traiter comme la subordonnée qu'elle était, et la réprimander parce qu'elle n'est pas à son poste, ou même lui coller un avertissement parce qu'elle a présumé de l'emploi du temps de son employeur.

Mais tout ce qu'il fit, ce fut de sourire, de prendre une serviette et de la lui tendre.

— La douche est géniale, n'est-ce pas ?

Elle ouvrit de grands yeux étonnés en prenant la couverture bienvenue, et l'enroula autour d'elle en un drapé serré, dissimulant ses courbes voluptueuses.

— Oui.

— Les deux têtes de massage ont dû vous plaire.

Tandis qu'elle coinçait un pan de tissu-éponge sous sa clavicule, un sourire furtif passa sur ses charmantes lèvres.

— Oui. Elles sont fantastiques. Toutes les deux.

Elle se tint droite, releva le menton, faisant de son mieux pour avoir l'air de l'assistante tout à fait compétente qui l'avait impressionné dès le premier entretien. Et elle y réussit presque, excepté pour les vagues de cheveux noirs qu'elle portait habituellement en un chignon serré, et le fait que la serviette couvrait à peine son dos.

Parker s'éclaircit la gorge et fit de son mieux pour prendre un air sévère.

— Anna.

— Oui ?

Une migraine lui martelait le cerveau, avec les nouvelles de ce matin, suivie de cette attaque surprise sur ses hormones. Mais ce n'était pas une raison pour reporter sa colère sur cette jeune femme, dont le seul vrai crime était d'être tombée au mauvais moment. Ou au bon moment, tout dépendait de quel point de vue on se plaçait.

— Ne quittez pas votre travail pour embrasser une carrière de chanteuse.

Anna sourit, et son visage, agréable au demeurant, devint absolument charmant.

— Ne vous inquiétez pas, Monsieur Garrison.

En réalité, il était inquiet. Non seulement il était passé à côté de son corps incroyable, mais il n'avait jamais remarqué sa peau de lait douce, ou la façon dont le bout de sa langue se glissait entre ses



dents quand elle souriait, ou comment ses yeux se relevaient si joliment. Il n'avait jamais fait attention à cette magnifique jeune femme, alors qu'elle était juste sous son nez.

Alors, bien sûr, il s'inquiétait. Était-il en train de devenir aveugle ? Ou était-il si pris par son travail qu'il avait manqué la femme splendide qui était assise toute la journée devant son bureau ?

Il tourna les talons pour prendre congé, fermant la porte pour la laisser s'habiller en privé, et se félicitant d'avoir repris le contrôle. Et repris ses esprits.

Alors comme ça, Anna Cross était jolie. Alors comme ça, elle avait un corps à se damner. Peu importait. Ce qui venait de se passer n'était rien de plus qu'une rencontre fortuite, qu'elle regretterait, et qu'il oublierait. Elle était une excellente assistante, et lui avait un empire à diriger, un testament à contester, une marque à consolider. Plus que jamais, il avait besoin de sa légendaire maîtrise et de sa détermination.

Mais, bon sang, il allait avoir du mal à oublier ces jambes.

\* \* \*

Anna traversa le tapis oriental qui accueillait les visiteurs devant la suite du P.-D.G., et régla l'air conditionné à une température de dix-neuf degrés.

Mais cela ne suffit pas à apaiser la brûlure de l'embarras qui la consumait de la tête aux pieds. Était-ce même de l'embarras ? C'était une brûlure, en tout cas. Aussi chaude et inconfortable que les yeux de Parker Garrison, quand il l'avait lentement détaillée, de la tête aux pieds, là encore.

Une sensation de chaleur familière, indécente, naquit au creux de son ventre. Vraiment familière. Vraiment indécente. Et c'était vraiment *stupide* de penser à son patron de cette façon.

— Idiote, se réprimanda-t-elle en se tournant vers son ordinateur et en prenant le téléphone pour écouter les messages.

Comment avait-elle pu se monter si imprudente, juste pour cinq minutes de plus sous le divin massage à hydrojet ?

Mon Dieu, si Parker savait combien de fois elle s'était régalée dans cette douche, elle serait en train de mettre à jour son CV. Et elle avait travaillé aux ressources humaines assez longtemps pour savoir que le dernier endroit où elle voulait être, c'était sur le marché du travail. Personne ne vous engageait sans quelques vérifications sur Internet — et elle savait exactement ce qui apparaissait lorsqu'on tapait « Anna Cross » dans un moteur de recherche.

*Accusée d'espionnage industriel...*

Non, elle ne devrait rien faire qui la force à chercher un autre emploi. Alors, elle ferait mieux d'espérer que son chef ne considère pas qu'emprunter sa douche soit un motif de licenciement.

Elle ferma les yeux en écoutant la voix de la messagerie, annonçant que Parker Garrison avait dix-sept messages.

*Dix-sept ? Bon sang, que se passait-il ?*

Quand elle nota le cinquième message, elle sut que quelque chose de vraiment grave s'était passé ce matin à la réunion. Les différents frères et sœurs de Parker et les avocats ne fournissaient pas de détail, mais leur ton, ainsi que quelques indices sur « ce que disait le testament » ne présageaient rien de bon.

La porte de Parker était demeurée close depuis qu'elle avait fait de son mieux pour quitter son bureau avec un peu de dignité, sachant qu'il la regardait, sachant qu'il avait vu *tout* ce qu'elle avait pris soin de cacher. Depuis son arrivée à *Garrison, Inc.* quatre ans auparavant, Anna avait fait tout son possible pour se fondre dans le décor, et fournir un travail exemplaire.

En fait, elle s'était montrée si exemplaire aux ressources humaines qu'on lui avait octroyé la promotion de ses rêves, quand le poste d'assistante de direction de Parker Garrison s'était libéré trois mois plus tôt. Peut-être aurait-elle dû, au vu de son passé, décliner l'offre.

Mais elle n'avait pu résister à la perspective d'améliorer son statut, et ses finances. De plus, elle était restée inaperçue presque quatre ans. Sûrement, après tout ce temps, son passé allait rester, eh bien, dans le passé. Non ?

Pourtant, c'était devenu pour elle une seconde nature de faire profil bas.

Enfin, jusqu'à dix minutes plus tôt. Bon sang, dire qu'il l'avait vue à moitié nue !

Elle ferma de nouveau les yeux, tandis qu'une autre vague de chaleur menaçait, et Anna essaya de l'ignorer, tandis qu'elle notait le nom de chaque appelant. Non, ce n'était vraiment pas de l'embarras. Ni une réaction féminine à l'opinion de Parker, manifestement très haute, de son allure en sous-vêtements. L'onde de chaleur qui la parcourait, malgré l'air conditionné, était de la terreur pure.

La seule chose qu'elle avait attendue de ce travail, de cette ville et de cette vie, c'était l'anonymat, et la paix. Pas d'attention, ni des hommes ni des médias. Pas de rapprochement — avec son patron ou avec les associés de son patron. Pas d'ennuis — jamais. Mais après ce qui venait de se produire, dans cette salle de bains, les mots « attention », « rapprochement » et « ennuis » clignotaient devant ses yeux en lettres capitales rouges.

Elle nota le reste des messages, à peine rassurée par le fait que les problèmes de Parker, quels qu'ils soient, détourneraient son attention de sa secrétaire.

Son Interphone sonna.

— Oui, monsieur Garrison ?

— J'ai besoin de vous.

Son ventre se noua.

— J'arrive, monsieur Garrison.

— Je crois, Anna — sa voix était juste assez douce pour qu'elle serre le combiné plus fort et le colle à son oreille — que vous pourriez sans doute m'appeler « Parker », maintenant.

*Maintenant que je vous ai vue en sous-vêtements.*

— Absolument, monsieur... Parker, dit-elle, le cœur battant.

Il riait encore, quand elle raccrocha.

— Allons, Anna, murmura-t-elle, rassemblant son agenda et son stylo.

Parker ne lui semblait pas être le genre à torturer et à taquiner une femme, ou à supposer que, juste parce qu'il l'avait vue presque dans son plus simple appareil, il pourrait s'arroger un droit de cuissage.

Elle se leva, surprise qu'à cette pensée ses jambes tremblent autant. « Un droit de cuissage. »

Une expression stupide et archaïque qui provoqua des pulsations encore plus stupides et plus archaïques le long de son corps. Soit, ils avaient partagé un moment gênant.

Un euphémisme, songea-t-elle en roulant des yeux devant l'euphémisme. Un moment *vraiment* gênant. Oh ! et puis était-ce si grave d'avoir vu un côté sensuel d'un homme qu'elle trouvait séduisant ? D'accord, magnifique... D'accord, sexy en diable !

Elle était tout de même une assistante hors pair, qui savait, sans l'ombre d'un doute, que les liaisons de bureau étaient bonnes pour les idiots qui aimaient changer souvent d'emploi. Et Parker était un homme très important et très occupé, qui avait un répertoire électronique avec le nom et le numéro de tous les mannequins, jeunes filles de bonne famille et jolies femmes d'affaires du comté de Miami.

Elle était toujours une employée, et il était toujours le patron. Point. Fin du fantasme.

Elle frappa à sa porte et l'ouvrit, comme d'habitude. Un geste habituel mais, ce matin, l'intrusion semblait encore plus intime. Parker était debout devant une fenêtre, son téléphone sans fil collé à son oreille, son attention sur la vue de carte postale de Biscayne Bay. A travers la baie vitrée, le soleil miroitait sur des vagues bleu-mauve, parsemées d'embarcations de plaisance et de bateaux de croisière, et bordées de palmiers émeraude et des gratte-ciel aux tons pastel de Miami Beach.

Mais la vraie vue était à l'intérieur, et, comme toujours, Anna ne se priva pas de regarder.

Parker avait ôté sa veste, révélant la coupe sur mesure d'une chemise immaculée, ajustée comme il fallait pour souligner ses muscles développés. La chemise était rentrée dans un pantalon sombre, taillé sur mesure pour épouser un postérieur de rêve.

Cet homme était un *dieu*.

Il se détourna de la vitre, et elle détourna les yeux avant qu'il la surprenne en train de vénérer son dos.

— Laisse tomber le baratin juridique, Brandon, disait-il au téléphone, passant une main dans ses cheveux noirs épais et coupés court. Je me fiche de ce que diront les tests ADN. Peut-on, oui ou non, contester le testament ?

ADN ? Contester le testament ? Anna fronça les sourcils, mais Parker se contenta de désigner d'un hochement de tête une des chaises devant son bureau, une invitation muette à s'asseoir. Comme toujours, il semblait parfaitement calme, et l'aura d'autorité qui rayonnait autour de lui était bien présente. Mais il y avait quelque chose de différent dans sa voix hachée, et dans la posture tendue de ses épaules larges. Son contrôle tenait à un fil ténu aujourd'hui.

— Bien, fais donc ça, dit-il, inclinant la tête sur le côté pour se détendre la nuque. Pendant ce temps, les affaires continuent comme d'habitude. *Mes affaires*.

Il jeta un coup d'œil vers elle, et Anna fit mine de feuilleter son agenda pour ne pas le regarder. Elle était devenue experte dans l'art de ne pas attirer l'attention.

— Oh, zut, j'ai complètement oublié, s'exclama-t-il.

Aussitôt, elle se leva, se préparant à l'aider à se souvenir de ce qu'il avait oublié. C'était, après tout, son travail. Un travail qui ne consistait pas à reluquer le postérieur parfait de son patron, ses épaules puissantes ou son torse d'Adonis. Contempler Parker n'était qu'un à-côté sympathique.

— Je ne peux pas y aller, dit-il à Brandon, se glissant dans le fauteuil à haut dossier et prenant son petit répertoire noir. Mais, avec la bombe que tu as lancée ce matin, je pense que j'aurai besoin d'y être plus que jamais.

Il s'interrompit, et Anna tenta de deviner ce dont il parlait.

— Mais je suis bien trop débordé pour envisager d'aller si loin, ajouta-t-il, à moins de m'y rendre en jet privé.

Bien sûr. Londres.

— J'ai une tonne de travail pour ce week-end, continua-t-il, et c'est impossible de faire quoi que ce soit sur un vol commercial.

Anna sortit une carte gravée de lettres argent de la section « en attente » de l'agenda de Parker. Ses doigts glissèrent sur l'empreinte du sceau de l'*International Hotel and Restaurant Association*, et sur l'inscription dorée invitant Parker au bal annuel, qui avait lieu cette année à Guildhall, à Londres. Elle avait attendu une réponse de Parker pour pouvoir donner suite.

Il rit doucement, jouant avec les boutons de son organisateur, et calant le téléphone contre une de ses impressionnantes épaules.

— Oui. Une cavalière, dit-il de façon désinvolte en jetant un regard nonchalant à Anna, ce qui provoqua un tressautement involontaire de son cœur. Je suppose que je devrais en trouver une aussi.

Laquelle des chanceuses jeunes femmes allait remporter le gros lot ?

Maxine, dont le père possédait la moitié de Palm Beach ? Ou l'amazone glamour de un mètre quatre-vingts qui avait fait deux fois la couverture de *Vogue* ? Il l'avait beaucoup fréquentée ces dernières semaines. Ou encore, cette jolie rousse énergique qui possédait l'agence de relations publiques avec laquelle *Garrison, Inc.* avait travaillé le mois dernier ?

— En fait, il se pourrait que j'aie trouvé la candidate idéale.

Son regard s'attarda sur Anna, intense, insondable. Exactement comme tout à l'heure, quand il l'avait dévorée des yeux dans la salle de bains.

Anna sentit l'onde de chaleur familière se réveiller au creux de son ventre, et se transformer bientôt en un feu ardent. Un feu qu'elle avait appris à éteindre rapidement, avec quelques mots simples qui avaient sauvé des légions de secrétaires énamourées : *C'est ton patron, idiot.*

Soudain, il se leva, se tourna vers la vitre, et prit la voix qu'il employait pour finir une conversation.

— Tiens-moi au courant, Brandon. Et je te ferai savoir ce que je décide.

Pendant un instant, il ne bougea pas, mais regarda le ciel azur sans nuages, son dos se soulevant et s'affaissant au rythme de sa respiration lente et régulière.

Puis il se retourna et laissa dériver son regard assombri sur elle.

— Comme vous pouvez le deviner, Anna, je n'ai pas eu de bonnes nouvelles ce matin.

Elle posa la liste des appels sur le bureau.

— Ça explique les dix-sept messages sur votre boîte vocale.

Il passa en revue la liste, et jura si doucement qu'elle faillit ne pas l'entendre.

— Brandon a raison, dit-il.

— A quel propos ?

— Je dois être présent au bal de l'IH & RA à Londres. Il est plus important que jamais que je maintienne...

Il s'interrompit, la jugeant comme s'il se demandait au juste ce qu'il pouvait lui révéler.

— ... ma position de P.-D.G.

— Votre position n'est jamais en question.

Il inclina la tête, reconnaissant le compliment avec des paupières fermées qui indiquaient qu'il croyait le contraire. Du moins, à cet instant. Puis il recula son fauteuil et se rassit, se penchant en avant comme il le faisait toujours quand il prenait une décision sur laquelle il ne reviendrait pas. De fait, depuis qu'elle travaillait pour lui, elle ne l'avait jamais vu revenir sur une décision.

— Demandez à la compagnie de jets privés qu'elle prépare un Gulfstream V pour demain matin, très tôt, à l'aéroport de Kendall-Tamiami. Comme ça, j'arriverai à Londres vendredi soir, avec tout le temps de me montrer à la réception samedi, et de revenir dimanche matin. Je serai de retour au bureau lundi. Il me faudra la suite Berkeley au Ritz-Carlton. Ne les laissez pas vous dire qu'elle n'est pas disponible...

— Je donnerai votre nom.

— Oui, et j'aurai besoin d'une limousine pour me rendre à la réception et en repartir, qui se trouve à...

— Guildhall.

— C'est ça. Et comme chauffeur, je préfère...

— M. Sanderson de la *London Car Company*.

Il rit doucement.

— Oui.

Elle nota l'avalanche d'instructions.

— Il vous faudra des dossiers dans l'avion, avança-t-elle.

— Bien sûr.

— Les chiffres du *Garrison Grand* sont arrivés, lui rappela-t-elle tout en continuant d'écrire. Et il vous faudra les derniers résultats d'investissement, et le programme pour la réunion du comité directeur la semaine pro...

— Sortez-moi tout ce que vous avez sur le *Garrison Grand-Bahamas*.

Elle leva les yeux, surprise.

— L'hôtel de Nassau ?

— Tout, répéta-t-il.

— Bien sûr.

Elle griffonna une autre note, ravalant son « pourquoi ? ». Une bonne assistante ne posait pas ce genre de question.

— Et vous aurez sans doute besoin de revoir votre discours pour la réunion du comité exécutif, dit-elle, alors j'inclurai vos notes, et vous avez un rendez-vous avec une société de marketing concernant de nouveaux supports publicitaires en fin de semaine prochaine, alors vous voudrez sans doute un complet...

Une étrange sensation de picotement la parcourut, et elle s'interrompit, le stylo à la main. Lentement, elle leva les yeux de son calepin, et découvrit que Parker la fixait.

— Vous voulez toujours rencontrer ces gens jeudi après-midi, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

Il la fixait ? Non. Il la dévorait littéralement des yeux.

— Quel est le problème ? demanda-t-elle d'une voix neutre, même si elle était engourdie.

— Facilitez-moi la tâche, Anna, et venez avec moi à Londres.

Oh !

— Vous faciliter quelle tâche ?

— Le *travail*. Vous connaissez tant de choses sur mon travail et vous êtes si incroyable... incroyablement organisée. Je ne peux rationaliser tout ce temps loin du bureau que si je suis productif. Et avec vous, je suis productif.

Le travail. Bien sûr. Pour quelle autre raison voudrait-il qu'elle l'accompagne à Londres ? Et pour quelle autre raison envisagerait-elle d'accepter ?

— Vous pouvez prendre des jours de congé en semaine pour compenser le week-end perdu, ajouta-t-il.

Comme si elle s'inquiétait de ça. Il ne pouvait pas deviner que son hésitation n'avait rien à voir avec le fait de perdre un week-end, et tout à voir avec le fait de perdre la tête. Etre si proche de l'objet de ses fantasmes pourrait la rendre folle.

— Aucun problème, dit-elle lentement. Ça ne m'ennuie pas de travailler le week-end.

— Alors, c'est entendu.

Il sourit, un sourire franc qu'il réservait pour les fois où il remportait une petite victoire dans ses affaires. Quelque chose qui lui arrivait environ un million de fois par jour.

— Parfait. Vous aurez besoin d'une tenue très habillée. Le bal à Guildhall est vraiment haut de gamme.

— Le *bal* ?

Il n'était pas sérieux.

— Vous voulez que *moi*, j'aie au bal ?

— C'est l'idée, Cendrillon, dit-il avec un petit rire. Pourquoi m'embêterais-je à me dégoter une cavalière, alors que vous serez déjà sur place ?

Comme s'il devait chercher longtemps...

— Parce que...

Aucune raison valable ne lui venait à l'esprit. Sauf une.

*C'est ton patron, idiot.*

A moins que ce qu'il avait vu dans la salle de bains lui fasse penser autrement.

— Monsieur Garrison, euh, Parker, dit-elle, se levant pour tirer parti, pour une fois, de sa grande taille. Je suis désolée pour ce matin.

Il désigna la salle de bains.

— Ça ? dit-il chassant son inquiétude d'un geste de la main. C'est oublié, je vous assure.

Il tapota la liste des appels.

— Vous devriez réserver cet avion, et ranger les dossiers, pendant que je m'occupe de ces dix-sept messages.

Voilà. La décision était prise. Pas de discussion, pas d'occasion d'expliquer qu'elle ne pouvait pas, ne voulait pas, ne devrait pas aller à Londres avec lui. Car elle irait, point final.

Tandis qu'elle regagnait son bureau, Anna trouva Sheila McKay en train de déposer d'autres messages écrits.

— C'est arrivé à la réception pendant que tu étais avec M. Garrison, annonça la réceptionniste. Les téléphones n'ont pas cessé de sonner depuis que la réunion s'est terminée.

— Je viens juste de lui donner les dix-sept autres, dit Anna en soupirant. On dirait que ça va être une journée chargée.

Sheila fronça son nez parfait, qui allait à merveille avec son visage et son corps parfaits. Anna n'avait pas été surprise d'apprendre que l'éblouissante jeune femme était une ancienne *playmate*, qui avait sans doute très joliment rempli son costume de Bunny. Elle s'était toujours montrée amicale envers Anna, surtout depuis qu'Anna avait obtenu le poste d'assistante personnelle du P.-D.G. Mais Anna gardait ses distances avec tous ses collègues.

Car les amis voulaient connaître votre passé.

— Alors, dit Sheila, hissant une hanche gracieuse sur le bureau d'Anna. Qu'est-ce qui s'est passé chez les Garrison ? Le patriarche a lancé une bombe d'outre-tombe ou quoi ?

Les mots « test ADN » et « contester le testament » résonnèrent dans son esprit.

— Je l'ignore, dit-elle calmement.

Et même si elle le savait, elle ne dirait rien à la réceptionniste.

— Il y a des rumeurs, tu sais ? murmura Sheila sans se démonter. Mario, du service courrier, m'a dit que la patronne avait quitté la salle de conférences en marmonnant des obscénités, et il paraît qu'elle a ouvert une bouteille avant que la portière de la limousine soit refermée.

Pas étonnant que Mario n'ait jamais quitté le service courrier, depuis le jour où John Garrison avait fondé la compagnie. Les colporteurs de ragots ne grimpaient pas les échelons. Anna parcourut les messages, décidant de quelle façon elle allait mettre un terme à la conversation.

— Je suis vraiment débordée, Sheila, je dois préparer un voyage à Londres pour M. Garrison.

Sheila se leva avec un soupir de résignation.

— Londres, rien que ça ? Ah, le train de vie des riches et des puissants... Ce doit être génial.

Avec un geste de la main, elle disparut et laissa Anna avec sa montagne de messages.

Était-ce *génial* ? Elle allait le découvrir. Elle savait qu'elle devrait se sentir flattée, honorée, excitée, et ravie de l'opportunité de passer un week-end à Londres, fût-il professionnel.

Mais elle avait trop de choses à cacher, à commencer par le fait qu'elle avait une sérieuse inclination pour son patron. Mais, à dire vrai, c'était le moindre de ses secrets. Et, si elle n'y prenait garde, Parker Garrison pourrait découvrir quelque chose de bien pire que le fait d'être l'objet des fantasmes de sa secrétaire.

Et ça, ce serait un vrai cauchemar.

## 2.

— Nous avons atteint notre vitesse de croisière, monsieur Garrison. Ce sera comme d'habitude ?

La seule hôtesse de l'air du jet que la famille Garrison louait pour les voyages d'affaires lui sourit avec bienveillance. Ses cheveux prématurément gris étaient, comme toujours, relevés en un élégant chignon, son tailleur simple et sombre sans la moindre trace de poussière.

— Oui, Christine, merci. Anna, vous buvez quelque chose ?

Entre le petit espace qui séparait les deux sièges en cuir les plus larges de l'avion, Anna avait déjà déplié la table de granite, étalé une multitude de dossiers et de feuilles volantes, et elle avait allumé son ordinateur portable, prête à se mettre au travail.

— Ça dépend, dit-elle. En quoi consiste le « comme d'habitude » ?

— Jus de tomate et Tabasco.

Elle fit la grimace.

— Un café, s'il vous plaît.

— Allons, Anna. Il faut vivre dangereusement.

Il espérait lui soutirer une réplique intelligente, ou un sourire, mais n'obtint qu'un geste négatif de la tête.

— Juste du café, merci.

Quand l'hôtesse se dirigea vers la cuisinette, Anna prit un papier et le tendit à Parker.

— J'ai fait une liste de points en attente, monsieur Garrison.

Il ne lui rappela pas de l'appeler « Parker ». Anna Cross était redevenue professionnelle, c'était le moins qu'on pouvait dire. C'était comme si elle arborait une pancarte qui indiquait : « Nous sommes là pour travailler, pas pour s'amuser », depuis qu'elle était arrivée à l'aéroport et qu'elle était sortie de sa petite voiture citadine, dans son tailleur le plus austère, choisie dans une garde-robe pour le moins classique. Une veste marine, un pantalon sans forme, des chaussures plates.

Où était donc passée la fille sexy en sous-vêtements roses ?

Parker prit la liste, s'avisant que c'était lui qui avait suggéré qu'elle l'accompagne pour *travailler*. Il avait été très clair sur ce point. Au moins, c'était ainsi qu'il avait justifié ce qui était, sur le moment, un coup de tête provoqué par l'état d'excitation dans lequel la rencontre impromptue dans la salle de bains l'avait laissé.

Il savait pourquoi il avait proposé à Anna de l'accompagner à Londres.

Mais elle, le savait-elle ? Bien sûr, elle était une assistante hors pair, indispensable. Bien sûr, elle était attirante, elle avait de la classe, et elle était assez intelligente pour converser avec les pontes de l'hôtellerie de luxe au bal. Et, surtout, il lui faisait confiance. Elle n'avait pas d'intérêt vénal pour son

argent, n'était pas prête à transformer un week-end en Europe en une vie de luxe comme tant d'autres femmes de sa connaissance.

Mais, pour être honnête, aucune de ces raisons ne l'avait conduit à faire cette suggestion peu orthodoxe. La vraie raison était simple : il aimait ce qu'il avait vu dans sa salle de bains. Il voulait en voir davantage. Et voir, il en était sûr, ne lui suffirait pas.

En toute autre circonstance, il tenterait une approche, et transformerait l'essai en cinq minutes environ, ce qui marquerait le début d'un week-end romantique, sensuel, arrosé de champagne et couronné de baisers enfiévrés à trois mille pieds d'altitude. Séduire une femme était un art et un plaisir qu'il prenait au sérieux. Et auxquels il s'adonnait souvent.

Mais quelque chose d'indéfinissable le retenait. Quelque chose d'étrangement inconnu lui faisait attendre une invitation claire, un signal franc de la part d'Anna.

Peut-être allait-elle retirer sa veste, goûter par jeu son jus de tomate épicé, ôter sa barrette et secouer sa chevelure d'un mouvement sensuel. C'était ce que feraient les autres femmes. Elles rejetteraient la tête en arrière en riant, hisseraient leurs pieds nus aux ongles vernis sur ses genoux, et laisseraient le jeu de séduction commencer.

Mais pas Anna.

Ce fut même tout le contraire. Elle tira une paire d'horribles lunettes de lecture de son sac, et les glissa sur son joli nez. Elle resserra la pince qui retenait sévèrement ses cheveux et dégageant un visage dépourvu de maquillage, hormis du brillant à lèvres et peut-être du mascara. Puis elle prit une copie de sa liste, désigna le point numéro un, et s'éclaircit la gorge.

— Vous avez mentionné la propriété de Nassau, dit-elle. J'ai les dossiers.

Non seulement elle refusait de lui envoyer un signal d'intérêt féminin, mais elle étouffait son excitation en abordant le sujet qui lui avait donné la migraine de sa vie.

Il saisit le dossier et l'ouvrit.

— Cherchez-vous quelque chose en particulier ? demanda-t-elle.

Oh, que oui ! De sales histoires. Des problèmes. Des difficultés. Tout ce qui pouvait lui permettre de se débarrasser de la demi-sœur qui venait d'être nommée sa partenaire égale à la tête de *Garrison, Inc.*

— Je veux juste voir comment les affaires vont.

— Les derniers bilans trimestriels sont sur la gauche, avec les taux d'occupation et les chiffres du restaurant, lui indiqua-t-elle. A droite, les informations sur les nouveaux programmes du complexe hôtelier, et les dossiers des employés clés. La directrice, Cassie Sinclair, semble gérer les affaires d'une main de maître.

A la mention de ce nom, Parker prit une inspiration dégoûtée. Il parcourut les pages, parfaitement classées et ordonnées, et se renfrogna en découvrant non seulement l'excellent chiffre d'affaires, mais aussi les prévisions à la hausse pour la prochaine saison, fondées sur les réservations déjà enregistrées.

— Il y a un problème ? s'enquit Anna.

Oui, il y avait un problème. Un très gros problème. Il aurait voulu que le complexe soit un gouffre financier. Pour avoir quelque chose à reprocher à Cassie Sinclair, pour prouver qu'elle ne pouvait pas être une Garrison.

— Non, lui assura-t-il.

— Ah, j'ai cru que j'avais peut-être mal classé quelque chose.

— Avez-vous jamais mal classé quelque chose, Anna ? dit-il avec un sourire taquin.

Elle rougit un peu, ce qui donna à ses joues une jolie teinte rosée.

— Si vous me demandez s'il m'arrive de faire des erreurs, je pense que vous, plus que quiconque, savez que la réponse est oui.



Des erreurs comme traîner dans sa salle de bains un peu trop longtemps ? Il soutint son regard, espérant encore une étincelle, un signe, mais elle détourna les yeux — comme toujours — juste au moment où Christine revenait avec les boissons, des fruits et des muffins encore chauds.

Parker reporta son attention sur le dossier.

— L'hôtel fait un joli bénéfice, dit-il, autant à lui-même qu'à Anna.

— Vous dites ça comme si c'était un problème.

Devrait-il se confier à son assistante ? S'il lui faisait quelques confidences, elle se détendrait peut-être. Au moins, elle enlèverait la camisole qui lui servait de veste. Et puis il avait besoin de quelqu'un à qui parler. Quelqu'un en qui il avait confiance.

Il but une longue gorgée de son verre, puis se lança.

— Il semble que Cassie Sinclair soit davantage que la directrice du *Garrison Grand-Bahamas*.

— Ah ?

— C'est ma demi-sœur.

Anna fut ébahie.

— Impossible !

— Bien sûr que si, dit-il avec un sourire amer. Ça s'appelle une liaison, et mon père en a eu une pendant très longtemps, et le résultat de cette liaison est la naissance d'une femme qui est maintenant, selon son testament, ma partenaire égale dans *Garrison, Inc.* et — il brandit le dossier — la propriétaire de cet hôtel.

— Je n'arrive pas à le croire, dit-elle, retombant contre le dossier de son fauteuil.

— Moi non plus. Mais c'est pour ça que Dieu a inventé les avocats. Et c'est la raison pour laquelle je dois me montrer à Londres ce week-end.

— Est-ce qu'elle y sera ?

— Oh, j'en doute. Mais ce n'est qu'une question de temps avant que la nouvelle ne se répande dans le petit monde de l'hôtellerie de luxe. J'assiste à cet événement pour me faire voir et me positionner. C'est davantage une action de relations publiques qu'un geste qui aura un impact sur le fond.

— Voilà pourquoi vous parliez de tests ADN et de contestation du testament. Oh, et pourquoi votre... mère...

Sa voix s'évanouit.

Ainsi, songea Parker, le moulin à rumeurs avait déjà commencé à tourner.

— Ma mère a sa façon à elle de faire face, dit-il, prenant son verre. Et je crains que ce ne soit pas du Tabasco qu'il y ait dans son jus de tomate.

Elle lui adressa un regard compatissant.

— Votre famille est forte. Vous surmonterez cette crise.

— J'espère que vous avez raison.

— Vous devez rester concentré, et continuer à diriger le groupe comme vous l'avez toujours fait. Vous ne pouvez pas vous laisser distraire.

Le conseil non sollicité — et incroyablement pertinent — le prit par surprise.

— Vous avez raison, Anna. C'est très bien vu.

Il sourit et se pencha vers elle, inexplicablement attiré.

— Merci d'être si compréhensive.

Elle soutint son regard assez longtemps pour lui donner l'espoir que le signal était tout proche. Mais elle lui tendit un autre dossier.

— Si vous voulez revoir le programme pour la rencontre avec la société de marketing, tout est là. Et vous pouvez me dicter vos e-mails maintenant, ajouta-t-elle, tapotant sur l'ordinateur portable ouvert. Je les enverrai quand nous arriverons à Londres.

Oh, oui ! Anna Cross était très professionnelle aujourd'hui et, en tant que P-DG avisé, il réprima son envie d'effacer la distance entre eux et de lui dénouer les cheveux, juste pour voir ce qu'elle ferait. Elle était un atout bien trop précieux pour qu'il laisse ses hormones tout gâcher.

Alors, il accepta le signal — même si ce n'était pas celui qu'il espérait — en même temps que le dossier, et travailla pendant neuf bonnes heures, en lui parlant à peine, jusqu'à ce qu'ils atterrissent.

Durant tout ce temps, Anna ne montra aucun signe de fatigue, ne se plaignit jamais et n'enleva pas sa fichue veste. Peut-être était-ce la vraie raison pour laquelle il n'avait pas essayé de la séduire : ils étaient trop semblables. Des bourreaux de travail, tous les deux, avec un besoin profond de contrôler leurs mondes respectifs.

Le sexe, en fait, pourrait vraiment ruiner leur relation.

Lorsqu'ils atterrissent en fin de soirée, et parcoururent les rues encore animées de Londres, Parker avait tout à fait accepté l'idée que ce week-end se déroulerait sur un plan strictement professionnel. Il abandonna son projet de jouer les touristes avec elle le lendemain ; ils — ou du moins, lui — travailleraient. Il questionnerait Brandon sur la situation aux Bahamas, et suivrait la progression de plusieurs marchés extrêmement importants sur lesquels il travaillait.

Demain soir, il présenterait Anna comme son assistante, et elle porterait sans nul doute un chignon, une robe classique, et ne boirait pas une goutte d'alcool.

— Bonté divine !

Anna se figea, tandis qu'ils suivaient le sympathique vieux portier dans le temple du luxe qu'était le Ritz-Carlton de Londres.

— Oui, ce n'est pas tout à fait le style branché du *Garrison Grand*, commenta Parker. Ici, nous sommes dans la pure sophistication du Vieux Continent. Soit on aime, soit on se sent étouffé. Personnellement, j'adore.

— C'est fantastique, s'exclama-t-elle, la voix un peu couverte, tandis qu'elle admirait la rotonde de trois étages qui surmontait le hall.

Souriant devant son enthousiasme, il s'éloigna pour s'enregistrer à la réception. Mais, après quelques pressions sur les touches de l'ordinateur et quelques grimaces, l'employé à l'uniforme strict informa Parker qu'il y avait eu une erreur dans le système, et que la chambre de Mlle Cross n'était pas disponible.

— Pas prête, ou pas disponible ? demanda Parker.

— Nous sommes vraiment navrés, monsieur Garrison, assura le réceptionniste d'une voix douce, manifestement trop jeune dans le métier pour reconnaître le nom de Parker. Nous sommes complets, archicomplets, car plusieurs événements très importants se tiennent à Londres ce week-end.

Parker savait bien qu'un seul mot avec un directeur suffisait pour obtenir une chambre. Il avait grandi dans le monde de l'hôtellerie, et « pas de chambres » signifiait qu'il y a en avait une bonne demi-douzaine en réserve.

— Votre suite dispose de trois chambres, monsieur Garrison, elle est charmante et spacieuse, ajouta le jeune homme. Il est possible qu'une autre chambre se libère demain.

Parker serra l'arête de son nez, luttant contre la fatigue du voyage transatlantique. Il se tourna pour voir Anna, qui contemplait toujours le hall avec une lueur d'émerveillement dans le regard. Il y avait vraiment beaucoup de place dans cette suite. Elle allait adorer la décoration.

Et si l'ambiance était détendue...

Il hocha la tête en direction du réceptionniste.

— Nous allons nous en contenter, alors.

Après un instant, un garçon d'étage emporta leurs bagages et Parker rejoignit Anna, un sourire contrit accroché aux lèvres.

— Un petit changement dans nos plans, annonça-t-il.

— Ah ?

— Il n’y a pas de chambre pour vous.

Elle recula d’un pas, l’air perplexe.

— Je suis pourtant certaine de l’avoir réservée. Et, sans doute, si vous leur dites qui vous...

— Je peux essayer, absolument. Mais la suite dispose de trois chambres, avec chacune sa salle de bains, et assez de place pour une réception de cinquante personnes.

Il sourit.

— Je crois être déjà descendu dans cette suite une fois.

Elle haussa les épaules, la fatigue — ou était-ce de la méfiance ? — se peignant sur ses traits.

— D’accord. Je suis fourbue, de toute façon. Tout ce que je veux, c’est prendre une douche et dormir.

Il inclina la tête et posa une main décontractée sur son épaule pour la guider à travers le hall.

— Je n’ai qu’une règle, dit-il.

Elle ralentit le pas.

— Laquelle ?

— On ne chante pas sous la douche.

\* \* \*

Le lendemain en fin de journée, Anna brisa la règle.

En secret, en silence et sans doute très faux, elle chanta une version déplorable de « Can’t Help Lovin’ Dat Man » de *Show Boat*, pendant que l’eau chaude lui brûlait la peau.

Elle ne pouvait pas s’en empêcher. Les douches étaient faites pour y chanter.

De toute façon, Parker n’était même pas sorti de la bibliothèque assez longtemps pour profiter de l’opulence d’une suite qui faisait trois fois la taille de la petite maison d’Anna à Miami, alors il ne risquait pas de l’entendre chanter sous la douche. Il ne savait pas ce qu’il avait manqué, trop occupé qu’il était à aboyer des ordres à son avocat, à son comptable, à ses sous-fifres.

Anna aurait pu passer la journée entière à déambuler dans le dédale des chambres aux allures de musée, à admirer les meubles Louis-Quelque-Chose, à contempler la vue sur les avenues et les magasins depuis chaque fenêtre voûtée.

Déjà, elle avait perdu une demi-heure ce matin rien qu’à effleurer les coussins de soie aux nuances crème et sauge, les fauteuils damassés et les délicates chaises de table.

Mais, comme toujours, la plus belle chose à voir avait été son employeur, qu’elle avait vu apparaître portant un pantalon de toile décontracté et un pull-over simple mais affreusement cher. Et qui était pieds nus, ce qui avait été le coup de grâce pour elle.

C’était cela qui l’avait envoyée se promener dans les rues de Londres, et non la suggestion de Parker qu’elle utilise la voiture avec chauffeur pour visiter la ville, sous-entendant peut-être qu’il avait besoin d’une intimité totale pour conduire ses affaires. Non, ce qui l’avait poussée dehors, dans les boutiques de Piccadilly, devant Buckingham Palace et sur les chemins immaculés de Hyde Park, c’étaient les pieds nus de Parker.

Elle ferma les yeux et s’arrêta au milieu de sa chanson, l’eau dégoulinant sur sa peau nue, aussi brûlante que l’onde de chaleur dans son ventre. Elle avait cru savoir tout ce que Parker avait d’attirant. Mais elle n’avait jamais vu d’aussi jolis pieds.

*Oh, Anna, ma fille, tu es dans de beaux draps. Se pâmer devant des pieds...*

Elle avait presque lâché sa tasse de café en porcelaine, lorsqu’il était sorti de sa chambre ce matin, les épaules de sa chemise rouge parsemées de gouttes échappées de ses cheveux fraîchement lavés, le

parfum de son savon encore accroché à lui. Détournant le regard de son visage rasé de frais, elle avait baissé les yeux.

Grave erreur.

Quand elle était retournée dans sa suite une heure plus tard, il était toujours dans cette fichue bibliothèque, porte close. Alors elle avait décidé de commencer à se préparer pour le gala, en projetant de passer beaucoup de temps à se coiffer et à se maquiller. Après tout, Parker avait dit que ce serait une action de relations publiques. Ce serait un désastre d'arriver avec une cavalière à l'allure triste.

Se préparer pourrait prendre du temps, car cela faisait des années qu'elle n'était pas allée à une réception officielle au bras d'un homme riche et fortuné. Dans un sursaut, elle ferma les robinets de la douche. Si seulement elle pouvait arrêter le cours de ses pensées aussi facilement qu'elle fermait le robinet ! Elle ne voulait pas penser à l'homme qui avait tout gâché. Pas son patron, à l'époque, mais le rival de son patron.

Mais, depuis qu'elle avait commencé à travailler pour Parker, des pensées de Michael Montgomery, un autre homme puissant et influent, étaient remontées à la surface. Le fait qu'autrefois elle ait cédé à la faiblesse pour un bel homme d'affaires qui avait de la classe, de l'humour, du style, n'avait rien de honteux, se répéta-t-elle en se maquillant et en coiffant ses cheveux en un chignon banane.

Mais sa faiblesse avait fait d'elle une proie, prise dans les tirs croisés, forcée à fuir et à abandonner sa maison... tout cela parce qu'elle avait cédé à son attirance pour un homme qui, ironie du sort, ressemblait beaucoup à Parker Garrison.

Le père d'Anna, un homme très sage, lui avait dit un jour que la définition du mot « idiot » était « quelqu'un qui n'apprenait rien de ses erreurs ». Elle n'était pas une idiote, non ?

Quand elle avait connu Michael Montgomery, elle avait vingt-quatre ans, elle était jeune et naïve. A présent, elle avait presque vingt-neuf ans, et avait réussi à échapper à son passé avec succès. Bien sûr, son béguin pour Parker était de la taille du *Garrison Grand*, mais elle était une femme adulte à présent. Et elle était parvenue à contrôler son attirance depuis trois mois.

Mais, aujourd'hui, elle était à Londres, à partager une suite avec lui, rien de moins. Et sur le point d'enfiler une robe très moulante. Et, sans nul doute, elle devrait danser avec Parker.

Oh, combien de temps pourrait-elle tenir avant de faire quelque chose... d'idiot ?

Maquillée et coiffée, elle s'enduisit le corps d'une crème légèrement parfumée, enfila un slip Bikini, et ouvrit le placard, repoussant son triste tailleur marine sur le côté.

Parker ne lui avait pas laissé le temps d'acheter une nouvelle tenue, songea-t-elle en touchant la soie rouge. Et elle n'avait porté cette robe qu'une fois, alors, cela aurait été bête de dépenser de l'argent pour une autre tenue. Et puis... oh, au diable la raison ! Elle adorait cette robe, voilà tout.

Suivant du doigt le col plongeant, elle se souvint à quel point elle s'était sentie belle la dernière fois qu'elle l'avait portée — juste avant que son petit ami la trahisse, et qu'elle fuie l'Indiana à cause de la mauvaise presse et des fausses accusations.

Elle enfouit cette pensée. Ce soir, elle allait juste savourer cette robe, la fente révélant ses cuisses, le dos très plongeant, et le bas évasé qui virevoltait lorsqu'elle marchait.

Anna saisit le cintre, un peu triste à l'idée qu'elle allait devoir couvrir son dos nu avec une étole en pashmina, simple et noire, et faire de petits pas pour ne pas trop montrer ses jambes. Parce que, malgré tout, mieux valait ne pas attirer l'attention.

Et elle devait garder à l'esprit que ces hommes de pouvoir, sexys, aux sourires incandescents et aux corps à faire saliver d'envie étaient dangereux. Surtout, oui, surtout si une des choses qu'ils contrôlaient était votre bulletin de salaire.

Elle se glissa dans la robe, attacha les bretelles autour de son cou. Puis elle accrocha de discrètes boucles d'oreilles en argent, et enfila des sandales noires à lanières. Dans son sac de soirée, elle glissa un tube de rouge à lèvres et une poudre compacte. Où avait-elle bien pu mettre le pashmina ?

— Anna ?

A en juger par sa voix, Parker se trouvait derrière sa porte.

— La limousine est arrivée, annonça-t-il.

— J'arrive tout de suite, promit-elle, cherchant dans le placard son étole.

Puis elle fouilla dans les tiroirs et dans sa valise vide.

Etait-ce possible qu'elle, qui n'oubliait jamais rien, ait laissé son étole à la maison ? Elle ferma les yeux, et se revit la poser sur une chaise dans sa chambre, pour la ranger dans sa valise en dernier.

— Zut !

Elle avait oublié de la prendre.

— Anna ? Avez-vous besoin d'aide pour une fermeture Eclair ou autre chose ?

*Ou autre chose...*

Elle passa un doigt sur le décolleté plongeant de sa robe, et la main, sur la courbe de sa hanche. A l'évidence, elle n'allait pas pouvoir cacher quoi que ce soit aux yeux de quiconque ce soir.

Elle mit la main sur la poignée de la porte, et prit une profonde inspiration.

— Il semble que j'aie oublié mon étole, dit-elle. J'espère que ce n'est pas un problème.

Lorsqu'elle ouvrit la porte, elle eut le souffle coupé en découvrant Parker dans son smoking. Vraiment, ça ne devrait pas être permis d'être aussi beau.

Il recula, et la détailla de la tête aux pieds sans aucune retenue.

— Euh, non, fit-il.

Sa voix était tendue, comme dans la salle de bains du bureau l'autre jour, et ses yeux étaient tout aussi sombres et avides.

— Ce n'est vraiment pas un problème, ajouta-t-il.

Mais la façon dont il lui prit la main, la façon dont ce smoking de créateur épousait ses épaules, son parfum aux notes de cannelle et d'épices... ça, c'était un problème.

Il se pencha un peu trop près, inspira, et un petit gémissement s'échappa de sa poitrine musclée.

— Vous êtes vraiment douée pour... la dissimulation.

— Pas vraiment, dit-elle avec un sourire forcé.

Oh, oui... Les problèmes commençaient à peine.

### 3.

— Je crois que je devrais porter une étole.

Parker céda à l'envie de la contempler, une fois de plus. Anna était stupéfiante. Extraordinaire. Parfaite.

— Pourquoi voudriez-vous couvrir ça ? demanda-t-il.

— C'est juste que... j'ai froid.

Elle se frotta les bras, l'air gêné, son geste ramenant ses seins l'un contre l'autre, ce qui les rendait encore plus sexys.

Il posa une main sur son dos, l'attirant plus près, la réchauffant contre lui.

— Vous n'avez pas besoin d'une étole. Vous avez un cavalier.

Elle frissonna et, sous la fine étoffe rouge qui épousait ses seins, ses tétons se dressèrent, provoquant en lui un afflux de désir.

Quelle était donc cette décision idiote qu'il avait prise dans l'avion ? Quelque chose à propos d'esprits semblables, et de gêner les choses à cause du sexe et...

*Peu importait.* Certaines décisions hurlaient tout bonnement d'être révisées.

— Vous avez une allure incroyable, dit-il, laissant son admiration sincère réchauffer sa voix, tandis qu'il se penchait pour respirer une bouffée de son parfum fleuri. Et vous sentez délicieusement bon.

— Merci, dit-elle doucement, reculant un peu. Vous n'êtes pas mal non plus, monsieur...

Il pointa un doigt vers elle.

— Attention à ce que vous allez dire, prévint-il, faussement sérieux.

— Parker, rectifia-t-elle en souriant. Je suis désolée, c'est une habitude difficile à briser.

— Je vais vous y aider.

Lui prenant la main, il la porta à ses lèvres et posa un doux baiser sur sa peau soyeuse.

— Chaque fois que vous emploierez le mot « monsieur », je vous embrasserai.

Elle battit des cils, et il la sentit frissonner de nouveau, mais elle rit doucement.

Il la conduisit vers la porte.

— Vous voilà prévenue, dit-il en la conduisant vers la porte. Et chaque fois que vous me forcerez à vous embrasser, ce sera de plus en plus...

Il tempéra son regard brumeux par un demi-sourire.

— Plus sérieux.

Peut-être cela allait-il la pousser vers ce « signe » qu'il attendait.

— Alors, il me faudra faire très attention à mes mots, avança-t-elle, sa jolie bouche affichant un sourire taquin.

Tandis qu'ils marchaient vers l'ascenseur, il fut fasciné par son mélange renversant de sex-appeal et d'élégance. La robe rétrécissait sur sa taille, puis s'évasait et ensuite...

Oh, bonté divine ! Il eut la bouche sèche en découvrant la fente qui montait jusqu'à sa cuisse. Comment ne pas toucher un tel trésor ?

Il appela l'ascenseur et se pencha vers elle.

— Il faut que je vous dise, annonça-t-il en regardant la fente de sa robe. Vous avez des jambes magnifiques, Anna.

Elle s'empourpra.

— Merci, monsieur...

Parker sourit, et déposa un baiser sur sa joue.

— Qu'alliez-vous dire ?

Elle eut un petit rire.

— Merci, Parker

— Tout le plaisir était pour moi.

Glissant un bras autour de sa taille, il plaça sa bouche près de son oreille, tandis que les portes de l'ascenseur s'ouvraient.

— La prochaine fois, ce sera sur les lèvres.

— Eh bien, si ce n'est pas le grand Parker Garrison lui-même.

Parker se figea devant la froideur glaciale dans la voix familière, celle d'un ennemi juré. Il conduisit Anna vers la cabine d'ascenseur, n'accordant à Jordan Jefferies qu'un hochement de tête et un regard furtif. Juste assez pour voir que son rival était bronzé et en forme, et qu'il portait un smoking.

Parker jura en silence. A l'évidence, Jefferies se rendait au même gala,

— Je crains que votre escorte ne soit trop malpolie pour nous présenter, dit Jordan à Anna. Je suis Jordan Jefferies.

Parker la vit considérer son interlocuteur avec un regard neutre, comme si elle n'avait jamais entendu parler de lui avant. Mais c'était peu probable. Elle devait connaître de nom les frères Jefferies. Jordan, et Emilio, son frère adoptif. Ils étaient le fléau de la vie de Parker. Que diable Jordan fabriquait-il ici ? Il n'était pas sur la liste des invités, Parker avait demandé à la voir avant son départ de Miami.

— Anna Cross, dit-elle poliment, serrant la main de Jefferies.

L'homme se pencha et lui fit un baisemain. Parker écuma en silence.

— Tu n'as pas pu te trouver de cavalière, Jefferies ? ironisa-t-il.

— J'ai décidé de venir à la dernière minute, dit-il, ses yeux bleus rivés sur Anna. Et je n'aurais pu trouver personne qui puisse rivaliser avec cette splendide jeune femme.

Anna jeta un regard incrédule à Parker, et il eut envie de l'embrasser de nouveau pour ne pas avoir succombé aux ruses de ce serpent. Il glissa un bras possessif autour d'elle et l'attira contre lui. Là où elle passerait toute la soirée.

Et, si tout allait bien, la nuit.

La cabine s'arrêta à un étage inférieur et, quand les portes s'ouvrirent, Parker eut un nœud à l'estomac, en découvrant devant lui un autre ennemi juré.

Emilio Jefferies fit un signe de tête à son frère, mais ses yeux vert sauge se fixèrent sur Parker, son teint mat s'assombrissant juste un peu.

— Parker. Quelle bonne surprise...

Parker doutait que ce soit une bonne surprise, et même une surprise tout court, mais il resta poli et présenta l'autre frère Jefferies à Anna.

— Je présume que vous vous rendez tous les deux au gala, dit Anna.

— En effet, dit Emilio.

— Je suis sûre que vous allez passer une très bonne soirée.

Il acquiesça et regarda Parker.

— Comment se porte ta famille ?

— Très bien.

Parker étudia les chiffres au-dessus des portes, calculant les secondes qui lui restaient à devoir respirer le même air que les Jefferies.

— Et tes sœurs ? demanda Jordan.

Parker le foudroya du regard. Il tuerait ses sœurs, si jamais elles adressaient la parole à ces deux serpents.

— Bien, dit-il.

— Mademoiselle Cross, dit Jordan, reportant son attention sur Anna et ignorant Parker. Etes-vous dans l'industrie hôtelière, vous aussi ?

— Anna est mon assistante, dit Parker avant qu'elle puisse répondre, laissant la fierté qu'il ressentait percer dans sa voix.

Jefferies haussa un sourcil d'un air entendu.

— Ce doit être bien pratique.

Parker brûlait d'envoyer quelque chose de cinglant dans la face suffisante de Jordan Jefferies, mais Anna se contenta de se détendre dans ses bras, un sourire tout en grâce et en classe aux lèvres.

— Ça l'est sans nul doute, puisque M. Garrison est très doué quand il s'agit de mêler plaisir et affaires.

Jordan recula quand la porte s'ouvrit, la surprise et l'admiration se peignant sur ses traits. Il se mit sur le côté pour laisser passer Anna.

— Tu sais que je n'aime rien plus que prendre ce que tu veux, Garrison, murmura Jordan.

— Et je n'aime rien plus que t'en empêcher.

— Alors, tu ferais mieux de t'accrocher à ton assistante.

— J'en ai bien l'intention.

— Et à tout le reste, ajouta Emilio avec un sourire dédaigneux.

Parker leur adressa à tous les deux des regards fielleux, puis passa devant eux pour conduire Anna dans le hall du Ritz. Ils ne parlèrent pas jusqu'à ce qu'ils aient passé les portes en tourniquet et se soient abrités dans le cocon de la limousine.

— Vous vous en êtes très bien sortie, commenta Parker en tendant à Anna une coupe de champagne que le chauffeur venait de leur verser.

Anna l'accepta, et pencha la tête sur le côté.

— Eh bien, merci, monsieur Garrison.

Elle avait fait exprès de l'appeler ainsi, il en était certain. Lui adressant un sourire victorieux, il se pencha plus près et effleura ses lèvres des siennes.

— La prochaine fois, murmura-t-il contre sa bouche, ce sera un *french kiss*.

— Merci de m'avertir. Parker.

Il avala son champagne, admira sa magnifique cavalière et imagina combien de fois il pourrait la conduire à l'appeler « monsieur Garrison » dans les prochaines heures.

\* \* \*

En moins de temps qu'il ne fallait pour le dire, Anna avait cédé.

Comment aurait-elle pu faire autrement ? Aucune femme ne pouvait résister à la magie d'un banquet somptueux et historique, éclairé de milliers de chandelles scintillantes et d'un millier d'invités élégamment vêtus. Elle se laissa envelopper par la musique, l'instant et, bien sûr, l'homme. Les notes



d'un orchestre symphonique résonnaient sous les voûtes en pierre de Guildhall, avant d'être comme réverbérées par les immenses vitraux.

Dès leur arrivée, Parker l'avait taquinée, avait dansé avec elle, l'avait présentée comme si elle était son trésor le plus précieux, en gardant une main possessive au bas de son dos.

Tandis qu'ils dansaient au son d'une ballade langoureuse, il lui murmura des informations sur les invités, la fit rire, l'impressionna par sa grande connaissance de l'industrie hôtelière.

— C'est Davis Brookheiser, le propriétaire de cette nouvelle gamme de spas en Californie, dit-il, désignant du menton un homme d'âge très respectable qui valsait lentement — très lentement— avec une jeune femme séduisante.

— Et c'est la fille de Davis ? demanda Anna, une once de sarcasme dans la voix.

Il rit.

— Ce doit être la troisième Mme Brookheiser, dit-il en riant. Ou peut-être la quatrième. J'ai perdu le fil des trophées de Davis.

Tandis que le couple dansait, Anna surprit Mme Brookheiser en train de regarder Parker par-dessus l'épaule de son mari — bien plus petit qu'elle. Mais Parker ignore l'intérêt manifeste qu'elle lui portait, gardant son attention sur Anna.

— Elle, en revanche, n'a pas perdu votre trace, plaisanta Anna.

Il l'attira doucement contre lui, pour qu'elle puisse sentir les muscles d'acier de son corps et percevoir le message indéniable de désir dans sa caresse.

— Sans façon, dit-il. J'ai les mains délicieusement occupées pour l'instant.

Anna sentit son pouls s'accélérer, mettant ses nerfs à vif, lui donnant le vertige. Si Parker savait le nombre de fois où elle s'était endormie le soir, avec ce scénario exact en tête ! Parker, la tenant dans ses bras, le regard chargé de promesses. Parker, à quelques centimètres de ses lèvres, prêt à l'embrasser.

Parker.

Elle prit une longue inspiration, et se força à admirer le magnifique décor autour d'elle. Il fallait qu'elle se souvienne pourquoi elle était bien décidée à ne pas céder à son attirance. Il fallait qu'elle se rappelle pourquoi c'était mauvais pour elle.

*C'est ton patron, idiot.*

Oui. Très juste. Elle avait du mal à se le rappeler à cet instant. En fait, elle se souvenait à peine de son propre prénom.

— Vous imaginez le nombre de têtes couronnées et de Premiers ministres qui ont dansé sur cette piste ? dit-elle, en se penchant vers lui.

Elle faisait de son mieux pour aborder des sujets neutres, même si la musique et la danse étaient tout sauf neutres.

Mais son geste donna à Parker l'occasion de baisser les yeux vers sa gorge, d'étudier son décolleté et enfin de revenir à sa bouche, qu'il fixa longuement. Alors seulement, il suivit son regard.

— Il y en a eu beaucoup, puisque Guildhall accueille des événements haut de gamme depuis le xv<sup>e</sup> siècle.

— J'imagine que l'association ne peut pas tenir cet événement dans un grand hôtel, avança-t-elle. Ce serait du favoritisme.

— Exactement, approuva-t-il. Cela doit rester un terrain neutre pour tous les membres. Vous voyez cette dame aux cheveux gris sous l'arche ? C'est Geneviève Dufresne.

— Des hôtels suisses Dufresne ?

Il lui adressa un sourire satisfait.

— Vous connaissez vraiment le sujet, n'est-ce pas ? Oui, elle est à la tête de la puissante famille Dufresne. Alors, croyez-moi, il y a peut-être un esprit de pure camaraderie, puisque nous sommes tous dans la même branche, mais il y a aussi de la compétition dans l'air.

— Comme dans l'ascenseur.

Il eut une mine dégoûtée.

— Pourquoi les détestez-vous à ce point ? demanda-t-elle.

La musique prit fin, et il la guida vers la table, où elle prit son sac.

— Allons dehors, suggéra-t-il, s'arrêtant pour attraper deux flûtes de champagne quand un serveur passa près d'eux.

Elle prit la sienne, mais sans la boire. L'atmosphère et son cavalier étaient assez enivrants comme ça. Ils déambulèrent dans une des douze allées voûtées qui menaient aux différentes salles, dont un musée et des cryptes abritant des siècles de folklore, de légendes et d'art.

Sous une large véranda en pierre, où plusieurs invités étaient installés autour de tables pour profiter de l'air frais du soir, ils trouvèrent un banc confortable, caché par une large plante et un peu retiré.

— Parfait, dit-il, lui prenant la main et la conduisant vers le banc.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, dit Anna après un moment. Pourquoi détestez-vous les frères Jefferies ?

— Vous pourriez gâcher une soirée incroyablement parfaite avec ce genre de question, ironisa-t-il. A dire vrai, je ne déteste personne, mais si je le devais, Jordan et Emilio seraient en tête de liste.

— Pourquoi ?

— Ce sont des bâtisseurs d'empire impitoyables et opiniâtres.

Elle réprima un sourire.

— Et vous, non.

Il allait répondre, puis se fendit d'un petit rire modeste.

— Je ne suis pas impitoyable.

— Si, vous l'êtes.

— Je ne suis pas opiniâtre.

— Si, vous l'êtes.

— Et je ne suis pas... Bon, d'accord, reconnut-il en souriant. Mais je ne suis pas sournois. Mais eux, oui, à mon avis, et je ne veux pas que ce tombeur de Jordan tourne autour de mes sœurs.

Il approcha d'elle et mit un bras possessif autour d'elle.

— Ou de vous.

— Moi ?

Le champagne lui piqua le nez, mêlé au parfum doux et viril de Parker. Incapable de résister, elle se nicha dans le tissu onéreux de sa veste de smoking.

— Oui, vous, dit-il, son visage dangereusement près du sien.

— Il ne voudrait rien avoir à faire avec moi, insista-t-elle.

— Pas quand vous faites de votre mieux pour cacher vos atouts sous des tailleurs sans forme. Mais votre secret est dévoilé à présent.

Il approcha son visage du sien, et baissa la voix jusqu'au murmure.

— Vous êtes belle et sexy, Anna.

Elle ferma les yeux tandis que le compliment cheminait dans son esprit, plus enivrant que le champagne.

— Merci, dit-elle, cherchant un moyen de détourner la conversation vers un sujet moins personnel. Alors, comment savez-vous que les Jefferies sont impitoyables et opiniâtres ? Je ne me souviens d'aucune affaire avec eux depuis que je travaille pour vous.

— Vous savez comment gâcher un moment, en tout cas, dit-il, un sourire aux lèvres. Ces deux frères ne font pas mystère de leur envie de donner du fil à retordre à *Garrison, Inc.* et ils y arrivent très bien, concéda-t-il, avalant une gorgée de champagne. Ils ont fait des incursions majeures dans l'hôtellerie de luxe et dans le divertissement.

— Vous ne me semblez pas être du genre à s'inquiéter de la concurrence.

— Bien sûr que si. Je m'inquiète de savoir si je peux l'écraser. Et je m'inquiète du destin et du statut de la marque Garrison dont, comme vous le savez, je suis responsable.

Une ombre passa sur son visage.

— Du moins, je l'étais avant la lecture du testament de mon père.

— Que va-t-il arriver à la compagnie ?

Anna se détendit un peu, encouragée par le fait que la conversation soit déviée du courant de tension sexuelle qui avait ricoché entre les murs de Guildhall pendant les dernières heures.

— Nous sommes en train de prendre des coups dans les médias, et quelques investisseurs sur lesquels je comptais se sont retirés sans raison apparente. Des propriétés que je convoite ont soudain été vendues à quelqu'un d'autre. En général, à quelqu'un qui s'appelle Jordan Jefferies.

Après un instant, il ajouta :

— Je pense sérieusement qu'il y a une taupe dans la compagnie.

Un frisson parcourut Anna.

— Une taupe ?

— Un espion. Un indicateur... quelqu'un qui fournit des informations à la concurrence. Aux Jefferies.

Il se tourna vers elle, le regard impitoyable.

— Je vais le démasquer et causer sa ruine.

Anna vit une explosion de lumières blanches devant ses yeux, et ce n'était pas des étoiles de romance qui l'aveuglaient. C'était la gifle dure et froide de son passé qui la frappait au visage.

— Un espion ? dit-elle, consciente que sa voix tremblait.

— Ne soyez pas si incrédule. Ça arrive, vous savez.

Oh, pour le savoir, elle le savait. Elle le savait si bien que c'en était douloureux.

— J'ai lu des histoires de ce genre dans les journaux.

Le seul problème, c'était que, lorsqu'elle les lisait, c'était son propre nom qui figurait dans les articles.

Son nom — et pas celui de l'homme qui avait commis le délit. Pas celui de Michael Montgomery, un homme qu'elle avait cru aimer, et en qui elle avait toute confiance. Un homme qui s'était servi d'elle pour entrer dans l'ordinateur de son patron, un autre P.-D.G.

L'air du soir semblait soudain étouffant, et sa nuque brûla de sueur. Si jamais Parker apprenait son passé, et les accusations — aussi fausses fussent-elles — portées contre elle, elle serait renvoyée. Cela ne faisait aucun doute.

Qui lui donnerait une chance de s'expliquer ? Son ancien patron ne l'avait pas fait. Les médias ne l'avaient pas fait. Elle n'avait eu comme seule option que la fuite.

— Et il suffit d'une seule personne au courant de mes marchés pour passer l'information à l'un des Jefferies, continua-t-il, la voix soudain distante.

— Pensez-vous que... quelqu'un l'ait fait ? demanda-t-elle, son pouls battant dans ses oreilles

— J'en suis persuadé. Jordan et Emilio n'étaient pas censés venir à ce gala. Ils ne figuraient pas sur la liste. Mais ensuite, boum. Ils montrent leur nez, alors que personne n'était au courant de ma présence ici, sauf quelques employés de chez Garrison.

Y compris *elle*. Anna eut l'estomac noué, ses doigts la picotèrent, et la tête lui tourna. Sauf que, cette fois, sa réaction n'avait rien à voir avec l'attirance qu'elle éprouvait pour son patron, et tout à voir avec la peur d'être détectée.

Bien sûr, elle était innocente. Totalement, complètement et tout à fait innocente, et les charges contre elle avaient été abandonnées. Mais elle était comme marquée au fer rouge.

Un homme qui venait d'avouer qu'il était impitoyable et opiniâtre pourrait-il voir au-delà de cette marque ? Pourrait-il voir au-delà du fait qu'elle avait laissé un autre rival pénétrer les dossiers confidentiels d'un autre P.-D.G... sans le savoir ?

— Ça me contrarie vraiment, dit-il, regardant dans la nuit.

Il fallait qu'elle change de sujet, et vite.

— En fait, continua-t-il, je suis plus déterminé que jamais à débusquer cette taupe.

Il fallait qu'elle le distraie.

— Et avec le changement dans le testament de mon père...

Elle posa un baiser sur sa joue. Il se figea, puis se tourna lentement vers elle.

— Que faites-vous, mademoiselle Cross ?

— Que croyez-vous que je fasse, monsieur Garrison ?

Il se fendit d'un sourire lent et sexy.

— Comment m'avez-vous appelé ?

Elle leva le visage en guise d'invitation, formant les mots dont elle savait qu'ils allaient dévier le fil de ses pensées.

— Monsieur Garrison.

Aussitôt, il posa la bouche sur la sienne, et l'embrassa, exactement de la façon dont il menait ses affaires... avec ardeur, adresse et une totale maîtrise.

Ouvrant les lèvres, elle laissa la langue de Parker explorer sa bouche. Des frissons chauds et froids alternaient sur sa peau, tandis qu'il glissait les mains sur son dos nu, plongeant les doigts dans les cheveux sur sa nuque.

Elle pencha la tête, et il approfondit le baiser, un tendre gémissement vibrant sous son torse. Il l'attira plus près et murmura son prénom contre sa bouche.

— Retournons à l'hôtel, murmura-t-il tout en l'embrassant. Maintenant.

Pour sûr, elle avait réussi à changer le cours de la conversation.

Il se leva, l'attirant vers lui.

— J'ai envie de vous, avoua-t-il, confirmant ses dires en pressant contre elle son corps, qui ne laissait pas de doute sur son excitation.

Elle s'abandonna à son étreinte, déchirée entre le plaisir intime d'être la cause de son excitation, et l'horreur secrète qu'il découvre pourquoi elle avait provoqué ce baiser.

Et puis elle recula, reprenant son souffle.

— Parker... je...

— A moins que vous ne préféreriez parler encore affaires, dit-il, l'embrassant sur le bout du nez.

— Jamais de la vie.

Et, Dieu, elle le pensait.

## 4.

Quand Anna envoyait un signe, c'était un signe clair comme de l'eau de roche.

Quelque part, Parker savait que cela arriverait. Il savait que s'il attendait le bon moment, en l'amenant dans un endroit confortable, sensuel, intime, elle lui donnerait le signal pour prendre ce baiser auquel il avait songé toute la soirée.

Il avait lutté contre son excitation dès l'instant où elle avait ouvert sa porte — en fait, depuis qu'il l'avait trouvée dans sa salle de bains privée l'autre jour au bureau. Chaque danse lui donnait envie de la toucher un peu plus ; chaque fois qu'elle riait ou posait une question, se penchait doucement contre lui ou lui adressait un regard de pur désir, sa mâchoire le picotait tant il avait envie de l'embrasser.

Il avait cru qu'il avait imaginé ses regards d'admiration occasionnels, mais, ce soir, les défenses d'Anna étaient tombées. Et son intérêt était au plus haut.

— La limousine est juste là, dit-il, la conduisant vers le véhicule. Inutile de rester une minute de plus ici.

Une lueur d'incertitude illumina les yeux d'Anna.

— A moins que ce ne soit pas ce que vous vouliez, dit-il, lui soulevant le menton de l'index.

Il fit glisser son doigt sur sa gorge, entre ses clavicules, et puis, plus bas, la touchant à peine, effleurant sa chair.

Elle battit des paupières, et entrouvrit les lèvres.

— C'est à vous et à vous seule de décider, murmura-t-il, contre son oreille avant de mordiller son lobe.

Elle se cambra légèrement, et poussa un petit soupir. Puis elle ferma les yeux et hocha la tête imperceptiblement, au point qu'il faillit ne pas le remarquer. Une main ferme au bas de son dos, il la guida vers la limousine, et parla au chauffeur.

— Nous irons directement au Ritz, John, annonça-t-il en grim pant dans la voiture avec Anna.

Même si cela pourrait être amusant de flirter dans la limousine, pendant une heure, dans les rues de Londres, il ne voulait pas faire cela dans la voiture. Il voulait emmener Anna à leur suite, et directement dans son lit.

Il lui faudrait, cependant, maintenir son désir pendant le trajet.

S'installant à côté d'elle, il lui offrit du champagne, mais elle déclina. Il appuya sur un bouton, et l'habitacle s'emplit de la douce musique d'Andrea Bocelli, et les yeux d'Anna s'illuminèrent.

— J'adore cet air.

— Vous adorez la musique en général, à ce que j'ai remarqué.

Elle sourit.

— En fait, ce que je préfère, ce sont les airs de Broadway.

— *West Side Story* ?

Même dans la faible lumière de la voiture, il la vit rougir.

— Je suis désolée pour cet épisode, de nouveau.

— Pas moi. Servez-vous de la douche aussi souvent que vous le souhaitez. Et laissez la porte ouverte.

Il enroula un bras autour d'elle et caressa ses cheveux avec un baiser.

— J'apprécie la vue, dit-il.

— Mais pas la musique.

Il rit et embrassa sa joue.

— Vous y avez mis tout votre cœur, c'est tout ce qui compte pour moi.

Elle se tourna vers lui, le regard soudain sérieux.

— Je mets tout mon cœur dans tout ce que je fais, assura-t-elle. Même dans mon travail.

— Bien, murmura-t-il, approchant de sa bouche, sans trop penser à la sincérité de son regard.

Son esprit n'était pas concentré sur le travail pour l'instant.

— J'aime ça chez une femme.

Il l'embrassa encore, s'efforçant de le faire légèrement, mais ce fut difficile. Il enfonça les doigts dans ses cheveux et trouva le peigne qui les maintenait en place. En un tour de poignet, ses boucles noires tombèrent en cascade.

Il les coiffa avec ses doigts, humant leur parfum fruité. Elle appuya la tête contre son siège pour qu'il puisse embrasser la peau tendre de sa gorge et accéder au col V de sa robe.

Elle avait une saveur douce et sucrée.

Sans pouvoir s'en empêcher, il glissa une main derrière sa nuque, sur la bretelle qui encerclait son cou, et descendit sur la tendre courbe de son sein. Aussitôt, son téton se durcit contre sa paume, provoquant une décharge de désir en lui, leur tirant des râles de plaisir à tous les deux.

— Parker.

Elle soupira, se hissant juste assez pour lui faire savoir qu'elle appréciait.

— Content que nous en soyons revenus aux prénoms, taquina-t-il.

Il passa sa main sur sa taille étroite, sa hanche féminine, et trouva la fente qui l'avait attiré toute la soirée.

Quand sa main toucha sa peau, Anna frissonna sur tout le corps. Il rit doucement tout en l'embrassant.

— Regardez ce que j'ai trouvé, murmura-t-il, suivant la cuisse ferme avec le bout du doigt, allant vers le haut pour les exciter tous deux.

Un autre gémissement de plaisir vibra à travers elle. Il le fit taire avec un autre baiser long, humide et avide, ouvrant la main pour caresser le muscle tendu de sa cuisse. Ses doigts s'insinuèrent plus haut, sur sa peau de velours, pressés de la toucher au moins une fois. Avec adresse, il caressa le centre de son slip de soie, les faisant haleter tous les deux.

— Peut-être devrions-nous faire des détours pour rentrer, suggéra-t-il avec une nouvelle caresse.

Lentement, elle serra son poignet, et lui fit retirer sa main.

— Je vais trop vite ? demanda-t-il. Trop loin ?

Le feu dans les yeux d'Anna ne disait rien de tout cela, pourtant elle hocha la tête.

Il prit une profonde inspiration, et lui adressa un sourire rassurant, posant la main sur un endroit bien moins controversé, sa taille.

— J'attendrai.

Il le pouvait. Son corps bourdonnait de désir, mais il attendrait.

— Du moins, dit-il, jusqu'à ce que nous soyons dans la suite.

Elle sourit, puis se mordilla la lèvre, l'air terriblement incertain.

— Qu’y a-t-il ? lui soulevant le menton pour qu’elle le regarde. Vous n’êtes pas sûre ? Etes-vous... je veux dire, vous avez déjà fait cela avant, n’est-ce pas ?

— J’ai eu une relation sérieuse quand je vivais dans l’Indiana.

Il n’était pas du tout sûr de vouloir en entendre davantage sur cet ancien amant, du moins pas à cet instant. Mais, à l’évidence, elle voulait en parler.

— Que s’est-il passé ? demanda-t-il.

Elle baissa la tête, mordilla de nouveau sa lèvre, l’air pensif.

— Il m’a fait du mal. Il...

Une fureur naturelle s’empara de lui.

— Il vous a forcée ?

— Non, non. Rien de tel. C’est juste qu’il m’a... menti. Il s’est servi de moi, et j’ai...

Elle soupira, et se tourna vers la vitre.

— Cela m’a coûté mon travail.

Oh... Son hésitation devenait tout à fait compréhensible. Elle avait dû travailler pour ce type, et elle avait l’impression que l’histoire se répétait. Et que pouvait-il rétorquer ?

— Et vous craignez que cela n’arrive de nouveau, dit-il.

— Pouvez-vous, en toute conscience, me promettre que, si je couche avec vous, ça n’affectera jamais mon travail ?

Il respira lentement, sans la quitter des yeux.

— Je ne peux pas vous promettre ça, Anna.

Même si son corps excité et raide de désir le poussait à faire toutes sortes de promesses, il ne pouvait pas lui faire celle-là. Car oui, cela pourrait changer les choses au bureau. C’était ainsi.

La limousine ralentit devant le Ritz, et Parker laissa un instant à Anna pour se recoiffer. Quand John ouvrit la portière d’Anna, Parker la regarda sortir avec grâce de la voiture, la robe sexy épousant chaque courbe de ce corps qu’il rêvait d’explorer de sa bouche et de ses mains.

Rien n’allait arriver à sa carrière à lui, s’ils couchaient ensemble et si cela ne marchait pas entre eux. Il était assez malin pour savoir ça. Et elle aussi.

Il s’éclaircit la gorge, en priant pour que son excitation faiblisse, tandis qu’ils se dirigeaient vers l’ascenseur. Quand les portes s’ouvrirent, il se tourna vers elle.

— Anna, dit-il, la tenant par le dos. Vous savez ce que je veux. Mais c’est à vous de décider.

Il résista à l’envie de l’embrasser, et poursuivit :

— Si vous décidez que nous finirons au lit ensemble, eh bien — il sourit et lui caressa la joue — ce serait génial. Mais...

S’il devait se contenter d’un chaste baiser pour lui dire bonne nuit, et garder la meilleure assistante qu’il ait jamais eue, c’était génial aussi. Pas *aussi* génial, mais Parker savait quand faire des compromis, et quand insister.

Les portes s’ouvrirent, et il lui prit la main, la menant dans le couloir silencieux. Il glissa sa clé magnétique dans la serrure et ouvrit les doubles portes de la suite plongée dans la pénombre. Le seul bruit qu’il entendait étant celui de son cœur, tandis qu’il attendait la décision d’Anna.

Il avait oublié de laisser une lumière allumée, et ils demeurèrent dans l’ombre, à quelques centimètres l’un de l’autre. Elle n’avait plus dit un mot, depuis qu’ils étaient descendus de la limousine, et il savait que sa prochaine parole allait sceller le destin de leur relation.

Elle se tourna vers lui, joignit les mains autour de son cou. Il réprima un sourire victorieux, mais baissa la tête pour le baiser qu’il attendait.

— Merci pour cette soirée, c’est la plus belle réception à laquelle j’aie assisté.

Elle se mit sur la pointe des pieds, l’embrassa sur la joue, puis recula.

— Bonne nuit, Parker.

Il la vit à peine disparaître dans sa chambre, mais, dans le silence, il entendit sa clé glisser dans la serrure. Il resta dans le noir pendant quelques minutes, tapotant sa clé contre sa paume. La clé dont Anna ne savait manifestement pas qu'elle pouvait ouvrir toutes les portes de la suite.

Etouffant un petit soupir, il secoua la tête, la déception parvenant enfin jusqu'à son bas-ventre pour délivrer la mauvaise nouvelle.

La demoiselle avait dit non.

Il retira sa veste de smoking, la jeta sur une chaise et se dirigea vers le bar. Il saisit un verre à cognac et le remplit d'une bonne rasade d'alcool. D'une main, il desserra son nœud papillon, et ouvrit les deux premiers boutons de sa chemise.

Son verre à la main, il alla sur le vaste balcon et, s'installant dans un fauteuil confortable, se laissa envahir par les parfums et les bruits de l'avenue animée, deux étages plus bas.

N'était-ce pas un comble ? Il était à Londres, dans sa suite favorite, avec une femme sexy en diable, qui était en train de se déshabiller dans la chambre d'à côté... et il irait au lit tout seul.

Pourquoi n'y avait-il pas réfléchi, quand il avait fait son invitation impulsive ? Parce qu'il avait vu ses jambes nues sur des talons aiguilles, et entendu ses fausses notes, voilà pourquoi.

Buvant un peu plus lentement que le cognac l'exigeait, sa gorge le brûla. Fichtre, tout le brûlait. Il désirait Anna. Vraiment.

Mais elle voulait...

Voilà une question sans réponse. Que voulait donc Anna ? Une promotion ? Une relation sérieuse ? Un mari ? Un peu de bon temps ?

Elle parlait très peu d'elle. Elle posait des tas de questions sur ses affaires, se rendait indispensable, l'excitait, le perturbait, le troublait... mais que cherchait-elle ? Pendant une minute, il s'en voulut de ne pas le lui avoir demandé.

Puis il plissa les yeux, jusqu'à ce que le ciel éclairé par les lumières de la ville se brouille, et qu'une pensée des plus inconfortables fonde sur lui.

Et si Anna voulait... des informations ?

Les fuites chez Garrison avaient commencé trois ou quatre mois plus tôt, juste quand Anna avait pris ses quartiers dans le bureau devant le sien. Elle avait été promue du service ressources humaines, où, selon le directeur du service, elle avait été une employée modèle, voire discrète.

Tout de même.

La glace figea ses veines, qui étaient brûlantes juste quelques minutes plus tôt.

Était-ce Anna l'espionne ?

Les preuves, quoique circonstanciées, se mirent à défiler dans son esprit comme des images figées. Elle connaissait tous les marchés en cours depuis deux mois. Bien sûr, puisqu'elle avait un accès total à son bureau. Elle y avait même pris sa douche ! Combien de fois s'était-elle retrouvée seule dans ce bureau ?

Les seules personnes qui étaient au courant de sa venue à Londres étaient les gens de la compagnie aérienne, peut-être quelqu'un au service voyages... et Anna. Et, dans l'ascenseur, elle avait fait comme si elle n'avait jamais entendu parler de Jordan Jefferies, ce qui semblait impossible dans leur domaine d'activités.

Il se leva d'un bond, et retourna dans le salon, tandis que les pièces du puzzle s'emboîtaient dans son esprit.

Anna connaissait le nom de ses concurrents. Elle détournait constamment la conversation vers le travail. Elle semblait toujours intéressée par les affaires, et même un peu nerveuse près de lui.

Même dans l'avion hier, elle l'avait poussé à ouvrir les dossiers, le pressant de se pencher sur le moindre détail de chaque grand contrat, et ensuite qu'avait-elle fait, lorsqu'ils étaient arrivés à Londres ?



Elle avait tout envoyé par e-mail. Elle avait dit envoyer ces mails pour lui, mais quelqu'un avait-il reçu une copie de cette correspondance ? Un quelqu'un nommé Jefferies ?

Oh, bon sang ! Il faillit faire éclater le cristal dans sa main, tandis qu'il se repassait le film des événements de la dernière heure. A la minute où il avait parlé de l'espion, qu'avait-elle fait ?

Une diversion sexuelle classique, dans les règles, radicale. Qui les avait conduits droit à la chambre d'hôtel, où elle l'avait fait haleter, saliver, et l'avait détourné de ses pensées avec succès.

*Que pensez-vous que je fasse, monsieur Garrison ?*

Il entendait encore sa voix séductrice, sentait la pression de son baiser, le doux souffle d'une... traîtresse.

Coinçant la clé dans la serrure de la porte d'Anna, son cœur cogna contre ses côtes. Et il se figea. Et s'il se trompait ?

Sans un bruit, il tourna la poignée, et ouvrit la porte. Dans la pénombre, il vit sa forme sur le lit, les draps la recouvrant presque en entier, hormis une longue jambe sexy posée par-dessus. Il l'entendit soupirer, frissonner.

Déjà endormie... ou faisant semblant ?

— Anna.

Sa voix était dure, exigeante.

Elle sursauta, tirant les draps pour cacher sa tenue, quelle qu'elle soit.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Il entendit la terreur dans sa voix. Était-ce parce qu'elle savait qu'il avait compris son petit manège ?

— S'il vous plaît, Parker, je suis désolée, si j'ai laissé les choses aller trop loin.

Le dégoût le parcourut. Pensait-elle vraiment qu'il était venu pour la forcer à coucher avec lui ?

Les draps tombèrent de ses mains tremblantes, le clair de lune révélant qu'elle portait quelque chose qui ressemblait à un minuscule débardeur. Quelque chose qu'on pouvait facilement enlever.

Malgré son contrôle, son corps réagit. Il n'était, après tout, qu'un homme.

Mais pas un homme stupide. Il n'y avait rien à gagner à accuser Anna comme ça. Peut-être avait-il tiré une conclusion hâtive.

Ravalant sa salive, il agrippa la poignée de la porte.

— Je voulais juste m'assurer que vous alliez bien.

Dans la faible lumière, il vit qu'elle doutait.

— Je vais bien, dit-elle, écartant les cheveux de devant son visage. Et vous ?

Le fait qu'elle s'en inquiète toucha quelque chose tout au fond de lui, là où il préférait ne pas être touché par une femme en qui il n'avait plus confiance.

— Oui. Bonne nuit.

Il referma la porte derrière lui, et la considéra une longue minute.

Il avait sans doute raison, Anna était une espionne. Et si elle l'était, alors lui aussi pouvait jouer à ce jeu. Maintenant qu'il savait qui était la taupe, il n'avait plus qu'à lui fournir de fausses informations. Et si elle voulait vraiment faire son boulot pour les Jefferies correctement, il lui faudrait sans doute se rapprocher du P.-D.G. de *Garrison, Inc.*

Être très proche de lui.

Elle l'avait peut-être mené en bateau ce soir. Mais cela ne se reproduirait plus. La prochaine fois, il obtiendrait ce qu'il voulait. *Tout ce qu'il voulait.*

Et il voulait Anna. S'il pouvait écraser Jordan et Emilio Jefferies au passage, tant mieux. Mais il ne fallait pas faire savoir à Anna qu'il l'avait démasquée. En fait, la première chose qu'il devait faire, c'était la désarçonner.

Anna Cross allait découvrir à ses dépens qu'il ne fallait pas jouer aux échecs avec un maître en la matière.

\* \* \*

Anna réussit, elle ne savait comment, à être à son poste lundi matin, mais la magie de samedi soir semblait aussi loin que Londres, quand elle rangea son sac à main dans le tiroir de son bureau et alluma son ordinateur.

— Je ne m'attendais pas à te voir ici aujourd'hui.

La réceptionniste sortit de la minuscule cuisine que les cadres utilisaient, une cafetière vide à la main.

— Bien sûr que je suis là, dit Anna.

— Je me disais que tu allais prendre une semaine de vacances de l'autre côté de l'Atlantique.

Sheila avait prononcé les trois derniers mots avec un accent britannique, et tempéré sa moquerie avec un clin d'œil.

— Il y a eu quelques appels ce matin. Le rédacteur en chef de *Luxury Travel Magazine* a appelé pour le reportage qu'il est en train de faire.

— D'accord, dit Anna, griffonnant une note. Rien d'autre ?

— La secrétaire de la compagnie aérienne a appelé pour s'assurer que M. Garrison et Mlle Cross ont eu un agréable voyage, la voix chargée de sous-entendus. Alors, c'était le cas ?

— Tu peux leur dire que c'était très bien, merci.

— Tu me caches quelque chose, dit Sheila en riant doucement. Allez, raconte. Est-il aussi exigeant au lit qu'au bureau ?

Anna parvint à lui lancer un regard indigné, même si le souvenir de l'instant où il était entré dans sa chambre était encore vif. Un seul mot de lui, et elle n'aurait pas résisté. Mais il ne l'avait pas fait. Et elle n'avait plus fermé l'œil, une fois qu'il était parti, la laissant tendue de désir.

— Navrée de te décevoir, Sheila. C'était purement professionnel.

Malheureusement. Heureusement. Oh, mon Dieu, elle était si confuse !

— Si tu le dis, dit-elle avec un sourire très compatissant. Viens, je vais nous faire du café. On dirait que tu as besoin d'une amie.

Était-ce évident ? La froideur distante de Parker dans le vol de retour avait été à double tranchant. Cela l'avait blessée qu'il soit si glacial, mais elle était soulagée de savoir qu'elle pourrait reprendre son travail, et que ces quelques baisers enfiévrés n'avaient pas causé de réel dommage.

A l'évidence, il avait eu l'occasion de méditer sur les conséquences néfastes d'une liaison de bureau, et avait décidé qu'elle était une assistante trop douée pour la perdre.

Ou peut-être ne la désirait-il pas ?

Cette pensée provoqua une déception qu'elle n'avait pas le droit de ressentir. Mais il l'avait laissée dans un tel état de confusion. Il lui avait à peine dit six mots pendant le vol, et quatre d'entre eux avaient été : « Je vous vois demain. »

— Tu as déjà eu une liaison avec un patron avant, Anna ?

La question de Sheila la ramena brutalement au présent.

— Non, dit-elle avec franchise.

Le plus grand concurrent du patron, oui. Et cela ne lui avait-il pas formidablement réussi ?

— Ce serait au-delà de la bêtise, ajouta-t-elle.

Sheila roula des yeux.

— Ne m'en parle pas. J'étais *playmate* avant, tu le savais ?

Toute la compagnie savait que Sheila avait travaillé comme serveuse Bunny dans le désormais disparu *Miami Beach Playboy Club*.

— Je l'ai entendu dire.

— Je suis sortie avec l'un des dirigeants.

Anna n'était pas vraiment sûre de vouloir en savoir autant, mais elle ne put s'empêcher de demander :

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Ce qui arrive toujours dans ces cas-là, dit Sheila avec un soupir exaspéré. Il s'est envoyé en l'air, et moi, j'ai été virée.

— Ah...

Sheila hocha la tête d'un air entendu.

— Oh, c'était bien le temps que ç'a duré. Ce type pouvait...

Elle secoua la tête tout en mesurant la dose de café.

— Disons qu'il m'a appris quelques trucs que toutes les filles devraient connaître.

— Est-ce que répondre au téléphone en fait partie ?

La voix de Parker débordait de sarcasme, provoquant un halètement de surprise chez Anna et un petit rire chez Sheila.

— Parce que ma ligne vient d'être transférée sur la boîte vocale après que le téléphone a sonné au moins quinze fois, réprimanda-t-il.

Anna fut décontenancée par son ton cassant.

— Désolée, monsieur Garrison.

Elle le regarda droit dans les yeux en passant dans le couloir étroit et parvint à ne pas effleurer la moindre fibre de son costume à cinq mille dollars.

— Je vais répondre, dit-elle, une note d'acier dans la voix.

Elle atteignit son bureau, juste au moment où le téléphone sonna.

— Bureau de M. Garrison.

Son nom roula sur sa langue, lui nouant l'estomac. Voilà pourquoi il ne fallait pas mélanger travail et plaisir.

— Bonjour.

La voix à l'autre bout du fil était grave, féminine et inconnue.

— Je veux parler à Parker Garrison.

*Reprends-toi, Anna.*

— Puis-je annoncer qui le demande ?

— Cassie Sinclair Garrison, qui le rappelle comme prévu.

Anna rassembla ses pensées éparpillées. Cassie Sinclair... *Garrison* ? Elle se servait de ce nom maintenant ? Cela allait mettre Parker de très... de *pire* humeur. Elle se tourna juste au moment où il se dirigeait vers son bureau.

— Monsieur...

Elle poussa un demi-soupir. Comment l'appeler à présent ? Chaque fois qu'elle dirait « monsieur Garrison », ils penseraient tous les deux aux baisers « d'avertissement ». Du moins, *elle* y penserait.

— Qui est-ce, Anna ? demanda-t-il, s'arrêtant devant la porte.

— Cassie Sinclair.

Inutile de le faire fulminer, parce que sa sœur illégitime utilisait le nom de son père. Il le découvrirait bien tout seul.

Elle vit ses pommettes sculptées pâlir un peu.

— Je vais prendre l'appel.

Il disparut dans son bureau, et ferma la porte avec un bruit définitif. Elle eut l'impression qu'il l'excluait, comme dans l'avion, quand il s'endormait ou qu'il lisait un livre.

Derrière elle, Anna huma une bouffée du parfum épicé de Sheila.

— Non pas que ça me regarde, dit la réceptionniste, hissant une hanche nonchalante sur le bras du fauteuil face à Anna. Mais, d'après mon expérience, si tu ne règles pas les choses, alors ce qui ricoche entre vous vous fera couler tous les deux. Et tu vas couler en premier, chérie.

— Rien ne ricoche, insista-t-elle.

Sauf son cœur. Pourquoi Parker la traitait-il ainsi ? Cela aurait-il été différent, si elle *avait* couché avec lui ? Était-il en colère parce qu'elle avait dit non, ou parce qu'il était... un homme ?

Et quel homme !

— Mets les choses au point, ma belle, recommanda Sheila en lui donnant une tape amicale. Dis-lui que tu es désolée de ce que tu as fait ou pas fait, mais ne perds pas ton boulot pour ça. Aucun homme ne vaut une fiche de salaire, crois-moi.

Comme si elle ne le savait pas déjà.

— Merci du conseil.

Sheila fit un clin d'œil.

— Pas de quoi. Et dès que tu voudras partager les détails croustillants..., dit-elle, faisant un signe de tête vers la porte close de Parker. Je parie que cet étalon connaît quelques trucs, lui aussi.

— Je l'ignore, dit Anna, d'un ton très professionnel.

Avec tristesse, Anna devait admettre que Sheila savait de quoi elle parlait. Dès que la porte s'ouvrirait, elle allait suivre le conseil non sollicité. Elle dirait à Parker que, malgré les baisers et l'incroyable alchimie entre eux, ils devraient s'en tenir à une relation strictement professionnelle.

Et une fois qu'elle aurait dit tout cela, elle pourrait de nouveau se concentrer sur son travail. Enfin, peut-être.

\* \* \*

— Merci de me rappeler, mademoiselle Sinclair.

— En fait, j'utilise mes deux noms. C'est Cassie Sinclair Garrison.

Elle avait bien appuyé sur les syllabes de leur nom commun, et Parker ferma les yeux, écœuré.

Mais il refusa de s'engager sur ce terrain.

— Nous devons parler des clauses discutables dans le testament de mon père, dit-il d'une voix qu'il voulut neutre.

La ligne depuis Nassau était assez bonne pour qu'il l'entende toussoter.

— Je ne suis au courant d'aucune clause discutable. Tout était parfaitement clair pour moi.

Elle ne se laisserait pas manipuler facilement. Eh bien, rien d'étonnant. Qu'il le veuille ou non, elle avait du sang Garrison dans les veines, et l'obstination était un trait de famille.

— Je pense, dit-il, que vous conviendrez avec moi qu'il n'y a aucune raison pour vous d'être encombrée par la responsabilité de vingt pour cent des parts de *Garrison, Inc.* Je dirige la compagnie depuis...

— Ce n'est pas du tout un embarras, assura-t-elle.

— C'est moi qui prends les décisions majeures pour cette compagnie, affirma-t-il.

— Je le comprends, et j'espère que vous continuerez. Pour être honnête, je n'ai pas de désir d'exercer mon nouveau contrôle, mais je le conserve. J'ai un hôtel à diriger.

Une vague de soulagement déferla en lui.

— Dans ce cas, je vais faire en sorte que mon avocat redistribue les parts immédiatement.

— Ce ne sera pas nécessaire, dit-elle froidement, tandis que Parker se levait et plissait les yeux pour contrer le soleil de Miami. Je n'ai aucune intention de rendre quoi que ce soit. C'est juste que je ne veux pas me servir de ces parts pour l'instant.

Il n'aimait pas beaucoup ça. Pas du tout même.

— Alors, pourquoi ne pas me les confier ?

— Parce que je n'en ai pas envie.

Elle voulait de l'argent. Bien sûr.

— Mon avocat vous fera une offre très généreuse, mademoiselle... Sinclair.

— C'est Garrison, et à votre place, je ne dérangerais pas votre avocat, car je ne vendrai mes parts à aucun prix, aussi généreux soit-il.

— Pourquoi ?

Elle savait sans doute que son offre serait bien au-dessus du prix du marché.

— Parce que c'est un cadeau.

Elle marqua une pause, puis ajouta :

— De mon père.

Parker ravala le goût amer et métallique de la colère dans sa bouche.

— De votre père illégitime, dit-il entre ses dents serrées.

— Soit, mais il était et sera toujours un père pour moi. Peut-être ne le savez-vous pas, monsieur Garrison, mais votre père a passé beaucoup de temps à Nassau, et il s'est très bien occupé de ma mère et de moi.

Au diable, l'empathie ! Au diable, le fait de laisser les émotions de côté ! Cette femme faisait tout ce qui était en son pouvoir pour le rendre fou de rage. Avec succès.

— Vraiment ? dit-il. Franchement, personne dans ma famille — y compris *ma mère, la seule et unique Mme John Garrison* — n'était au courant de ça.

Elle resta silencieuse assez longtemps pour savoir qu'il avait touché un point sensible.

— Monsieur Garrison, je vais vous faciliter les choses, finit-elle par dire.

— Comment ça ?

— Ne parlons plus. Si vous avez la moindre chose à me dire, mettez-la par écrit. Je ne veux pas discuter affaires avec vous. Je ne veux pas rendre mes parts. Je ne veux pas entendre parler de votre mère ni rencontrer vos frères et sœurs lors d'une gentille réunion familiale. Est-ce bien clair ?

Oh, c'était une Garrison, pas de doute. Il n'avait même pas besoin de voir le creux dans son menton pour en être sûr.

— On ne peut plus clair.

— Bien. Et ne tentez pas de vous débarrasser de moi par des moyens frauduleux. Mon père m'a prévenue que vous pouviez être impitoyable.

C'était vrai. Et il serait impitoyable, si nécessaire.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

— Je sais combien ces parts représentent pour vous, riposta-t-elle. Rien ne me surprendra de votre part.

Elle ne le connaissait pas, ne savait pas ce qui comptait pour lui.

— Excusez-moi, mais c'est vous qui êtes sortie de nulle part en clamant être une Garrison.

Elle toussota, manifestement piquée.

— Je ne suis pas sortie de nulle part. J'ai toujours été là, depuis vingt-sept ans, j'ai toujours été la fille de John Garrison et Ava Sinclair.

— Il vous faudra le prouver.

Il avait dit les mots avant de pouvoir les retenir, sa colère commençant à le dominer.

— Nous voulons un test ADN complet et, tant que des preuves tangibles ne seront pas sur mon bureau, le testament de mon père est contesté devant les tribunaux, asséna-t-il.

Il l'entendit soupirer.

— Comme vous voudrez. Lâchez vos avocats sur moi. Je m'en contrefiche. Laissez-moi diriger mon hôtel comme je l'ai toujours fait. *Garrison, Inc.* aura sa part des profits. Pendant ce temps, restez loin de moi, et je resterai loin de vous.

Elle raccrocha avant qu'il puisse répondre. Marmonnant un juron dans sa barbe, Parker lança le combiné sans fil sur le bureau, et gagna la porte à grands pas, prêt à dire à Anna d'appeler Brandon Washington.

Il ouvrit la porte d'un grand geste, et faillit faire tomber Anna, qui était juste derrière.

Que faisait-elle là ? *Elle écoutait aux portes ?*

Il la dévisagea, et elle recula d'un pas, mais leva le menton avec défiance.

— Je veux vous parler.

Bien sûr qu'elle écoutait. Les Jefferies voudraient sans doute un rapport complet. Il lui fit un sourire, ce qui n'était pas difficile car, même derrière ses petites lunettes, elle était jolie. Très jolie.

— A propos de quoi ? demanda-t-il, le ton amical.

Elle prit une profonde inspiration, et jeta un coup d'œil à l'employé qui déchargeait lentement le courrier du matin devant le bureau d'Anna.

— Bonjour, Mario, dit Parker, saluant l'homme qui travaillait pour la compagnie depuis l'année où son père l'avait créée.

— Monsieur Garrison.

Il hochait lentement la tête, manifestement plus intéressé par la conversation que par le fait de délivrer le courrier.

— S'il vous plaît, dit Anna à Parker en fermant la porte. C'est personnel.

Mais il posa la main sur la porte pour la maintenir ouverte.

— Personnel à quel point ?

Elle le foudroya du regard.

— Très personnel.

Il se pencha de quelques centimètres, et elle rosit aussitôt. Pour une espionne, elle avait un point faible. Plusieurs, en fait. L'un derrière l'oreille, l'autre juste au-dessus de ses seins, et le plus faible de tous, sur l'intérieur de ses cuisses.

Son corps s'agita à cette pensée. Il était peut-être temps d'exploiter ces faiblesses.

— Si nous en discutons autour d'un dîner, Anna ?

Elle ouvrit de grands yeux.

— Un dîner ?

— Oui. Je me sens d'humeur festive.

— Vraiment ?

Il fit un signe de tête vers le téléphone sur son bureau.

— Il semble que tous les problèmes soient résolus, dit-il doucement. Cassie Sinclair va me rendre ses parts. Alors, il y a de quoi faire la fête.

Ce n'était pas vraiment un mensonge. Il finirait par gagner, et Cassie lui rendrait ses parts, ou alors elle les lui vendrait. Mais cela ne pouvait pas faire de mal si un peu de désinformation tombait dans l'oreille des Jefferies.

— Oh ! c'est merveilleux.

Elle s'illumina, l'air vraiment sincère. Quel air prendrait-elle, lorsqu'elle divulguerait l'information à Jordan et à Emilio Jefferies ?

— Voulez-vous que j'appelle Brandon Washington pour vous ?

Fichtre, elle était douée. Espionne ou non, elle avait un vrai talent pour anticiper le moindre de ses besoins. Comment cela se traduirait-il dans un lit ? L'idée réveilla son désir.

— Oui, s'il vous plaît. Et appelez le *Brittany Beach*, et dites à ma sœur de nous réserver la meilleure table ce soir.

— D'accord. Alors nous discuterons ce soir.

Oh, oui ! Et il planterait quelques autres fausses cibles, ensuite, il attendrait patiemment pour voir Anna, Jordan et Emilio, essayer de les atteindre.

— Il me tarde d'être à ce soir, Anna.

Le seul problème, c'était qu'il disait vrai.

## 5.

Parker quitta le bureau plus tôt, rencontra Brandon en dehors des locaux, puis gagna le Brittany Beach bien avant son « invitée ». A 19 heures, la vaste véranda qui surplombait les sables blancs de Miami Beach était déjà emplie des jeunes gens beaux et branchés prêts de l'été à s'amuser et à prendre part à l'ambiance survoltée.

Il marcha sur les planches de bois blanchi, observant derrière ses lunettes de soleil une jeune femme dont le haut du Bikini était si petit qu'un coup de vent suffirait à le délayer. La sœur de Parker, Brittany, avait racheté un restaurant modeste qui avait peu d'atouts, hormis un site de rêve, et l'avait transformé en un endroit assez à la mode pour y dîner et s'y montrer. Même si *Adam's Estate* était la destination de fin de soirée des plus jeunes clients, *Brittany Beach* avait du potentiel.

Cependant, le potentiel que Parker voyait d'abord, c'était le fait que le restaurant soit situé à South Beach, sur une des dernières parcelles constructibles en front de mer.

Pourtant, Brittany tirait le meilleur parti de son affaire. A moins qu'il pleuve à verse, les élégants sofas en coton de style haïtien, sous les tentes en forme de cabane, étaient peuplés de mannequins européens narcissiques et d'hommes qui aimaient leur offrir à boire et à dîner ; ce soir ne dérogeait pas à la règle.

— Hé, Parker ! Par ici.

Il se retourna, reconnaissant la voix de Stephen, et vit son frère confortablement installé sur l'un des sofas, mais sans *top model* en vue. Pour l'instant.

— Salut, Stephen.

Parker avança d'un pas nonchalant, serra la main de son frère et accepta son invitation silencieuse à s'asseoir.

— Tu dînes ici ? demanda Stephen.

— Je suis juste passé voir comment se débrouillait Brittany. Est-ce que tu l'as vue ?

— Non, je viens d'arriver. Elle va sûrement se montrer.

Une jolie serveuse blonde en bustier et sarong avança vers leur table et leur adressa un sourire.

— Bonsoir, messieurs. Qu'est-ce que ce sera, ce soir ?

— Je dîne ici, annonça Parker, mais pas avant quelques minutes, alors pour moi ce sera juste une bouteille d'eau.

Stephen commanda une bière légère et demanda si Brittany était là.

— Elle est en cuisine, dit la serveuse. Vous êtes ses frères, n'est-ce pas ? Je vais l'informer que vous êtes là.

Quand la serveuse se fut éloignée, Parker ôta ses lunettes pour regarder son frère.



— Comment était l'océan ce week-end ? demanda-t-il, sachant que Stephen, s'il était un bourreau de travail, passait tout son temps libre sur son élégant yacht.

— Magnifique. Une escapade géniale après le borbier qu'est devenu le groupe Garrison.

Parker approuva avec un soupir dégoûté.

— Tu l'as dit. J'ai parlé à notre nouvelle sœur aujourd'hui.

Stephen ôta ses lunettes d'un geste brusque.

— Et ?

— Et elle a ajouté Garrison à son nom de famille.

— Oh, bon sang ! Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— En gros, elle ne va pas abandonner ses parts, elle refuse de les vendre, elle ne veut pas de réunion de famille, et elle voudrait qu'on la laisse gérer son affaire toute seule.

Parker croisa les chevilles et scruta l'horizon

— Brandon a déposé un recours. Je conteste le testament, annonça-t-il.

— Je ne sais pas si tu en as besoin sur un plan légal, mais tu as mon soutien.

— Merci, petit frère.

— Adam sera avec toi. Et Brooke. Enfin, je crois.

— Comment ça ? Qu'est-ce qui se passe avec Brooke ?

Parker avait une préférence bien connue pour sa sœur.

— Elle est toujours bouleversée par le testament ?

— Par le fait que papa avait une autre famille, oui. J'ai essayé de lui parler, mais tu connais Brooke.

Elle est réservée.

— Je vais l'appeler, dit Parker.

— Tu sais, je crois aussi qu'elle voit quelqu'un.

— Vraiment ? Est-ce qu'elle a mentionné ça au dîner de dimanche que j'ai raté ?

— Non, en fait, elle a nié, dit Stephen. Mais je l'ai vue au *Garrison Grand* jeudi dernier.

— Le jour de la lecture du testament ?

— Ce soir-là, oui. Je l'ai vue dans le hall, et un type avait son bras autour de ses épaules. Et puis ils ont disparu dans un couloir.

— Et tu n'avais jamais vu cet homme auparavant ?

Parker se pencha en avant, son instinct protecteur allumé.

— Je ne l'ai vu que de dos, et quand j'en ai parlé à Brooke dimanche, elle a dit que j'avais dû la confondre avec quelqu'un d'autre.

— Brittany ?

— Brittany était ici ce soir-là.

Brooke n'était pas du genre à mentir, alors Stephen avait dû faire une erreur.

— Il faudra que je lui parle, mais tout de même, je pense qu'elle soutiendra ma décision de contester le testament. Je n'en dirais pas autant de la méchante jumelle, cependant.

Stephen rit doucement.

— Brittany a toujours été imprévisible.

Il regarda autour de lui, comme si le fait de mentionner sa sœur allait la faire apparaître.

— J'imagine que ça dépendra de ce que *Garrison, Inc.* veut la convaincre de faire avec son restaurant.

Parker haussa les épaules.

— Je sais que c'est son bébé, et je me disais justement qu'elle a fait du bon boulot en modernisant les lieux.

— Elle fait des profits.

— Sur le papier, oui. Mais as-tu la moindre idée des millions supplémentaires que ça rapporterait, si nous utilisions cette parcelle de terre pour y construire des appartements ?

Stephen hocha la tête, gardant le silence, pendant que la serveuse leur apportait leurs boissons.

— Elle sera anéantie, si nous suivons cette voie, finit-il par dire. Il te faudra l'expulser, littéralement.

— Je sais, et je ne le ferai pas, sauf si j'y suis forcé. Tant qu'elle fait un profit ici — et je veux dire un profit significatif —, alors nous pouvons attendre. Mais *Garrison, Inc.* est propriétaire du terrain, même si Brittany est propriétaire du restaurant. Si nous attendons, tout ce qui se passera, c'est que les coûts de construction vont augmenter, et nous devons payer cinq millions pour bâtir une résidence au lieu de quatre. Mais si son affaire commence à faiblir, ce qui, connaissant la nature cyclique du marché de la restauration, va inévitablement se...

Derrière lui, une main petite et néanmoins ferme atterrit sur son épaule.

— Rien n'est inévitable.

La voix de Brittany était aussi froide que l'eau qu'il sirotait.

— Sauf le fait, poursuivit-elle, qu'une autre pauvre jeune femme est là, à l'accueil, et demande après toi. Celle-là, je ne l'ai jamais vue avant, Parker.

Brittany avait tout entendu, il en était sûr. Il venait en substance de mettre sa sœur au courant de ses projets. Quelles conséquences cela aurait-il, lorsqu'il s'agirait pour Brittany de le soutenir dans la contestation du testament ? Il afficha un sourire et se leva pour la saluer.

— Bien sûr que tu l'as déjà vue, dit-il, se penchant pour lui donner une accolade fraternelle. C'est mon assistante de direction.

Brittany ignore les mains tendues de Parker en plantant les siennes sur ses hanches.

— C'est Anna ? dit-elle, perplexe. Elle est différente.

— Alors, c'est un rendez-vous galant ou un rendez-vous de travail ? demanda Stephen.

Parker remit ses lunettes de soleil.

— Un peu des deux, mes amis. Un peu des deux.

Son frère et sa sœur allaient parler, mais Parker s'éclipsa avec un signe de tête avant qu'ils puissent le bombarder de questions auxquelles il ne voulait pas répondre.

\* \* \*

Anna vit la silhouette de Parker avant de reconnaître son visage, tandis qu'il marchait vers elle, éclairé par le soleil du soir qui se reflétait sur l'eau. Parker se mouvait comme un athlète, puissant, et contrôlant chacun de ses muscles. Il avait une allure folle, avec ses épaules larges redressées, et son costume onéreux et sur mesure tombant parfaitement sur le corps pour lequel il était taillé.

Quand donc cet homme allait-il cesser de lui couper le souffle ?

Elle avait pris ce travail d'assistante en sachant parfaitement qu'elle trouvait Parker séduisant. Cela n'avait pas semblé gênant. Elle avait même cru que ce serait une dimension agréable et intéressante dans son travail.

Mais elle ne s'était pas attendue à ce que Parker soit si séduisant. Et elle n'avait certainement pas pensé qu'il lui demanderait de voyager avec lui, et qu'ensuite il l'embrasserait.

Certes, pour être honnête, c'était elle qui l'avait embrassé en premier.

Pour une bonne raison, le distraire de ses pensées. Et cela avait marché. Mais, à présent, ils en revenaient à une relation strictement professionnelle, qui allait étouffer son attirance, et la protéger des secrets qui devaient rester enfouis.

Tandis que Parker approchait, il lui lança un regard rapide mais significatif, et haussa les sourcils en guise de compliment.

— Vous vous êtes changée, dit-il avec un sourire. J'aime votre robe.

Elle avait choisi une robe noire, simple, féminine. Mais, à la façon dont il la détaillait, elle se demanda s'il pouvait voir à travers.

— J'avais un peu de temps, alors j'ai fait un jogging après être rentrée.

— Depuis combien de temps courez-vous ? demanda-t-il.

*Pour fuir le passé ?* ne put-elle s'empêcher d'ajouter dans sa tête. *Presque cinq ans.*

— J'ai commencé au lycée. Je suis devenue accro à la montée d'endorphines.

Il sourit.

— Je connais ça.

— Mais vous, vous l'obtenez au travail, dit-elle.

— Je la trouve dans des tas d'activités, dit-il, sa voix si grave et chargée de sous-entendus qu'elle frissonna quand l'hôtesse vint les voir.

— A l'intérieur ou sur la terrasse, monsieur Garrison ? demanda-t-elle, ses yeux azur s'attardant ouvertement sur lui.

Mais il ne sembla pas le remarquer, et posa une main confiante sur le dos d'Anna.

— Je suggère que nous dînions à l'intérieur, car c'est un peu bruyant dans le patio. A moins que vous ne préfériez le plein air.

— A l'intérieur, c'est très bien, dit-elle.

— C'est plus intime, ajouta-t-il, s'approchant d'elle. Et comme vous vouliez discuter.

Oui, en effet. Et elle ne pouvait laisser cette étincelle dans ses yeux chocolat ou ce parfum sexy et musqué la détourner de ce qu'elle était venue lui dire.

Quelques minutes plus tard, ils étaient installés dans une alcôve, sur un siège qui ressemblait plus à un lit qu'à une banquette, assorti d'une fine draperie et d'une table basse qui suppliait pratiquement les occupants de s'allonger pour manger.

— Pour être intime, c'est intime, dit-elle, tirant sur sa robe, qui remontait sur ses cuisses, pendant qu'elle s'installait.

— Nous pouvons laisser le rideau ouvert, si vous préférez, dit-il, ôtant sa veste et desserrant sa cravate.

Elle tenta de déglutir, mais sa gorge était devenue sèche comme les sables du désert, ses doigts brûlant de continuer à desserrer sa cravate.

— Vous avez besoin d'un verre, Anna ? demanda-t-il, comme s'il avait remarqué son problème.

— Juste de l'eau, s'il vous plaît. Je ne bois pas ce soir.

Elle avait besoin de tous ses neurones pour négocier avec lui.

Il leur commanda une bouteille d'eau, servie dans de hauts verres bleu cobalt, remplis de glaçons et agrémentés de zestes de citron et de citron vert. Pendant qu'ils buvaient, il fit la conversation, mentionnant que son frère était présent, lui disant à quel point le restaurant avait changé depuis que sa sœur avait repris l'affaire.

— Etes-vous proche de Brittany ? demanda-t-elle, soudain curieuse. Elle ne vous appelle pas souvent.

— Pas toujours, dit-il avec un sourire pensif. Elle est indéniablement la plus obstinée des jumelles.

Il lui raconta une histoire de leur enfance, quelque chose qui prouvait sa théorie sur la différence entre les jumelles, et Anna tenta de se concentrer sur les détails, mais à chaque minute son esprit s'échappait pour étudier la forme des lèvres pleines de Parker, le creux marqué dans son menton, si semblable à celui de ses frères et sœurs.

Il continua son histoire, et elle en attrapa quelques bribes, mais son regard dériva sur ses cheveux, courts mais épais, coupés un peu plus longs devant, si bien que, lorsqu'il penchait la tête, une boucle unique tombait sur son front.

Et ses mains. Dieu, elle adorait ces mains. Comme ses pieds, tout en longueur et en puissance. Elle regarda ses doigts se refermer sur la base de son verre, et se souvint de la sensation de ses doigts sur sa cuisse, chauds et excitants.

— Vous imaginez une fillette de sept ans faisant ça ? demanda-t-il.

Une petite vague de panique assécha de nouveau sa gorge. Elle n'avait aucune idée de ce qu'il avait dit.

— Non, répliqua-t-elle, espérant que c'était la réponse correcte.

Il lui adressa un lent sourire taquin.

— Non, vous ne pouvez pas imaginer, ou, non, vous n'avez pas entendu un mot de ce que j'ai dit ?

Avant qu'elle puisse répondre, il s'appuya sur une main, celle qui était dangereusement proche de sa hanche, et laissa dériver son regard ardent et assombri sur elle.

— Alors, qu'est-ce qui vous tracasse, chérie ?

*Chérie*. Le mot affectueux faillit la couper en deux.

Rassemblant toute sa force intérieure, elle ouvrit la bouche pour dire : « Il faut que nous restions amis », juste au moment où Brittany Garrison arriva à la table avec un plat de sushis en guise d'amuse-bouche.

— Je suis navrée d'interrompre ce rendez-vous professionnel apparemment très important, mais mon chef s'est dépassé en votre honneur.

Elle posa le plat entre eux, mais regarda son frère.

— Nous ne voudrions pas *faiblir* en cuisine maintenant, n'est-ce pas ?

Parker avala un roulé au thon et lui fit un clin d'œil.

— Non, nous ne voudrions pas, Britt. Tu te souviens de mon assistante, Anna Cross ?

Anna tendit la main à Brittany.

— Bonsoir, Brittany.

Brittany l'observa de bas en haut.

— Bien sûr, nous nous sommes déjà rencontrées, dit-elle chaleureusement. Mais à cette époque, vous ne sortiez pas ensemble. Depuis quand vous fréquentez-vous ?

— Nous ne sommes pas...

— Laisse-nous, Britt. Ce n'est pas très commerçant d'ennuyer les clients.

Elle lui jeta à peine un regard.

— Il faut que je sache quel soir tu veux réserver le restaurant pour la fête surprise des soixante ans de maman.

Il mâcha son sushi, essuyant sa bouche avec une serviette de lin et hochant la tête en signe d'approbation.

— Du poisson goûteux et frais, Britt. Mes compliments aux cuisiniers.

— Quel soir, Parker ? J'ai un restaurant à faire tourner, alors j'ai besoin de savoir si je peux ou non accepter des réservations.

— Accepte tout. Nous ne ferons pas la fête ici. Adam l'organisera à *l'Estate*.

Brittany serra sa mâchoire élégante et sculptée, et croisa les bras d'un geste furieux.

— Nous avons décidé...

— Adam m'a convaincu.

— Ou alors, tu as pris ta décision tout seul, une fois de plus.

Il haussa les épaules.

— Cela semble bien plus sensé de la faire là-bas. Et cette fête est un coup médiatique capital pour la famille.

Pendant un instant, il s'interrompit, et regarda Anna, comme s'il n'était pas sûr de vouloir qu'elle entende ça.

— Donc nous la ferons là-bas.

Brittany plissa les yeux, Anna était manifestement oubliée au milieu d'une querelle de famille. Mais Parker ne le remarqua même pas. Car ses décisions étaient prises et respectées, songea Anna. Et jamais remises en cause.

Par personne.

Tout comme, songea-t-elle avec une lucidité désagréable, Michael Montgomery. Ce qui lui rappela pourquoi elle était venue dans ce restaurant avec cet homme : pour arrêter toute relation intime avant qu'elle ne commence.

— Prenez un roulé au thon, Anna, dit-il, avançant le plat vers elle. Britt, nous en parlerons en privé. Ce n'est pas juste pour Anna. Si nous prenions le plat du jour, Anna ? Tu veux bien t'occuper de la commande, pour qu'Anna et moi puissions discuter ?

— Bien entendu. Je te souhaite d'apprécier ton dîner et ton invitée.

Anna se redressa un peu.

— Ce n'est pas un rendez-vous galant, dit-elle, et Parker, qui prenait un autre sushi, se figea. Mais je suis sûre que nous allons apprécier votre charmant restaurant.

Brittany haussa un sourcil vers Parker.

— Certainement.

Puis, sans un mot, elle s'éloigna.

D'un geste si rapide qu'Anna le remarqua à peine, Parker ferma le rideau transparent, les plongeant dans une intimité toute relative.

— Comment ça, pas un rendez-vous galant ? demanda-t-il, ne plaisantant qu'à moitié.

Pendant un instant, elle crut qu'il allait ponctuer sa question par un baiser, comme pour prouver que c'était certainement un rendez-vous galant.

— Je crois qu'il est temps pour nous de parler, dit-elle, redressant les épaules. Et s'il vous plaît, ne m'interrompez pas.

Il eut l'air surpris, mais demeura silencieux.

— J'ai beaucoup réfléchi, commença-t-elle. Depuis... samedi. Depuis Londres.

*Depuis que nous nous sommes embrassés.* Mais elle n'avait pas besoin de dire ça. Les mots résonnaient dans l'espace étroit qu'ils occupaient.

— Je pense que ce qui s'est passé était...

Stupéfiant. Tentant.

— ... une mauvaise idée.

Là encore, il ne dit rien, la regardant si intensément qu'elle avait l'impression qu'il la touchait.

— J'aime mon travail, continua-t-elle. En fait, j'adore mon travail. Et j'aimerais le garder. Alors, je veux... oublier ce qui s'est passé. J'aimerais que nous restions amis, bien sûr. Mais vous êtes mon patron, je travaille pour vous, et quoi que ce soit d'autre entre nous est hors de question.

Elle s'interrompit, suffisamment pour lui laisser le temps de répondre. Mais, là encore, il se contenta de la fixer, d'un regard dur et direct. Jusqu'à ce qu'il s'attarde sur sa bouche, et menace de lui couper le souffle.

— N'êtes-vous pas d'accord ?

— Non.

Il pencha la tête, lentement, avec intention, se penchant si près qu'elle faillit tomber en arrière sur le siège en forme de lit. Il l'embrassa, sa langue taquinant ses lèvres, tandis qu'il l'enveloppait de ses bras et la plaquait contre son torse, et prenait possession de sa bouche.

Et puis il la relâcha, la laissant pantelante.

— Je ne suis pas d'accord, dit-il avec un sourire furtif, juste avant de l'embrasser de nouveau, plus doucement cette fois, bouche close, yeux ouverts. Je ne suis pas du tout d'accord.

— Ne me rendez pas les choses plus difficiles, murmura-t-elle. Vous savez que j'aime vous embrasser. Que vous m'attirez. Mais je veux garder mon travail.

Il recula, juste de quelques centimètres, toute trace d'amusement ayant disparu de ses yeux, tandis qu'il l'étudiait.

— Pourquoi est-ce si important pour vous ? demanda-t-il.

— Parce que c'est comme ça que je gagne ma vie.

— Est-ce la seule raison ?

Elle fronça les sourcils, confuse.

— Oui.

— Vous n'êtes pas...

Il inclina la tête.

— ... engagée avec un autre homme ? finit-il.

Elle secoua la tête, l'air méfiant.

— Je ne vous aurais même pas embrassé à Londres, si c'était le cas.

— Alors, il n'y a pas d'autre homme dans votre vie.

Parker était un homme possessif. Était-ce pour cela qu'il insistait sur ce point ?

— Non, assura-t-elle. Cela fait bien longtemps qu'il n'y a personne.

— Et vous n'avez pas d'autre source de revenus.

Elle cligna des yeux.

— Bien sûr que non. Je gagne ma vie en travaillant pour vous.

— D'accord, dans ce cas, je comprends.

Il prit un autre sushi et lui adressa un sourire mélancolique.

— Mais ça ne signifie pas que je doive apprécier.

Elle poussa un soupir de soulagement.

— J'apprécie que vous respectiez mes préoccupations. Je sais que vous êtes un homme qui obtient et prend ce qu'il veut.

Un éclair passa dans les yeux de Parker.

— Si c'était vrai, j'aurais pris ce que je voulais samedi soir. J'avais envie... *J'ai* envie de vous.

— Je vous désirais aussi, avoua-t-elle doucement, résistant à l'envie de mettre sa phrase au présent. Mais je tiens vraiment à garder mon travail.

Il mordit dans son sushi, en la fixant intensément.

— Ce n'est pas le seul job d'assistante de Miami, vous savez ? finit-il par dire. Je pourrais vous aider à trouver un emploi tout aussi intéressant, si vous voulez vraiment... lever cet obstacle.

Sa proposition eut des effets contradictoires. D'un côté, le compliment la touchait profondément. Parker la désirait vraiment — assez pour l'aider à dépasser ce qui les séparait. Mais, d'un autre côté, elle ne voulait pas risquer qu'on fouille dans son passé, et voulait éviter les tracasseries et l'inquiétude liés à un changement de poste.

Elle avait obtenu celui-ci avec l'aide d'une amie de confiance, mais qu'est-ce qui pourrait être révélé, si elle revenait sur le marché du travail ?

Tout de même, c'était un geste magnanime de la part de Parker.

— Vous feriez ça rien que pour pouvoir dormir avec moi ?

— Croyez-moi, il serait très peu question de sommeil, dit-il avec un sourire sensuel.

— Non, dit-elle, secouant la tête avec détermination. Je veux travailler pour vous. Je veux rester là où je suis. J'apprends beaucoup.

— Vous apprenez beaucoup..., répéta-t-il lentement, sa déception se lisant sur son visage. Eh bien, si vous changez d'avis...

— Vous serez le premier informé, assura-t-elle. En attendant, restons centrés sur le travail.

Le sourire de Parker était tendu et forcé, comme s'il n'aimait pas du tout ce qu'il venait d'entendre. Un autre compliment.

— Oui, dit-il sèchement. Pour que vous puissiez en *apprendre* davantage.

Il ouvrit le rideau lentement, tandis que le serveur arrivait avec leur dîner. Pendant qu'on les servait, Anna perçut la tension dans le silence qui s'était instauré.

— Vous savez, dit-elle sur un ton anodin, j'étais si occupée cet après-midi que j'ai oublié de vérifier votre agenda avant de partir. Qu'y a-t-il de prévu demain ?

Tandis qu'il avalait son eau, elle l'observa. Il semblait pensif. Sans doute visualisait-il l'écran de son organisateur.

— J'ai un rendez-vous très tôt avec les promoteurs de la propriété au nord de Miami sur laquelle je garde un œil.

— Vraiment ? dit-elle, tentant de se remémorer le programme du lendemain. Je ne me souviens pas d'avoir planifié ça.

— Vous ne l'avez pas fait.

Il fixa la boucle de cheveux tombant sur son front, comme pour la tenter de la remettre en place.

— C'est moi qui ai pris le rendez-vous.

— Oh, alors vous ne serez pas là avant, quoi ? 10 heures ?

Il lui adressa un rapide regard à travers ses cils épais.

— Oui. Assez longtemps pour que vous puissiez prendre une douche tranquillement.

Elle rit doucement, reconnaissante pour cette touche d'humour. Il aimait peut-être commander, mais Parker avait une autre facette. Une facette bien plus humaine et tendre qu'un homme comme Michael Montgomery. Un côté très séduisant.

Il lui tendit un morceau de canard grillé au bout de sa fourchette.

— Vous voulez goûter ?

Ce n'était pas très professionnel, et ce n'était pas un geste que feraient de simples amis, mais elle ne put résister. Elle goûta au morceau, et l'intimité du geste provoqua en elle une vague d'excitation, exactement comme son baiser l'avait fait.

Tandis qu'il soutenait son regard et la nourrissait, elle ne put réprimer la sensation que Parker savait exactement quel effet il lui faisait. Et il aimait ça. Avec Parker Garrison, savoir, c'était détenir le pouvoir.

Un pouvoir dont elle ne doutait pas qu'il ferait usage — un usage créatif.

Elle savait qu'elle avait pris la bonne décision, mais elle ne pouvait étouffer la sensation qu'elle venait peut-être de se compliquer encore plus la vie.

## 6.

— Tu n’as pas ramené de photo ? dit Anna d’une voix faussement exaspérée, tandis qu’elle servait du café à l’amie qu’elle n’avait pas vue depuis bien trop longtemps. Je crois que je n’ai pas vu de photo de Jade depuis ses deux ans.

Megan Simmons rejeta quelques boucles rousses par-dessus son épaule, et ramena ses pieds sous elle, se mettant à l’aise dans la cuisine d’Anna.

— Eh bien, Jade a trois ans et demi maintenant, et crois-moi, elle est magnifique. Elle serait la première à te le dire.

En riant, Anna ravala la prochaine question. *A qui ressemble-t-elle ?* Megan n’avait jamais révélé le nom du père de sa fille, et Anna respectait sa discrétion. Leur amitié remontait à l’école primaire, et l’une des raisons pour laquelle elle avait duré si longtemps, c’était que chacune savait quand ne pas juger les actes de l’autre.

Et elles savaient s’entraider. Comme Megan l’avait fait quatre ans auparavant, lorsqu’elle avait quitté son job de consultante en décoration à Miami et était retournée dans l’Indiana, exactement au moment où Anna avait été plongée jusqu’au cou dans de fausses accusations. C’était la relation de Megan avec le directeur des ressources humaines chez *Garrison, Inc.* qui avait fourni à Anna une échappatoire nécessaire, et grâce à la chaude recommandation de Megan, elle avait pu avoir le poste sans l’habituelle enquête sur ses références.

Il y avait des moments où les amis ne posaient pas de questions, même s’ils avaient vraiment envie de savoir. Alors, Anna ramena le sujet à la raison de leurs retrouvailles inattendues en ce samedi matin, avant qu’Anna n’emmène Megan à l’aéroport.

— Alors, comment s’est passée cette réunion hier ?

Megan but une gorgée de café, et fixa ses grands yeux verts sur Anna.

— C’était vraiment un entretien, dit-elle. Mon ancien patron m’a offert d’être associée dans sa société de décoration d’intérieur.

— Eh bien, félicitations ! dit Anna, levant sa tasse comme pour porter un toast. C’est génial, Megan.

— Merci. C’est vrai que c’est tentant.

— J’adorerais que tu vives ici de nouveau.

L’expression chaleureuse de Megan se teinta de circonspection.

— Oui, ce serait génial de vivre près de chez toi comme avant, mais je ne sais pas trop.

— Tu adorais Miami autrefois.

— C’est vrai. Mais Jade n’a jamais vécu que dans l’Indiana. Et elle commence la maternelle à l’automne prochain.



— Le meilleur moment pour partir, conclut Anna. Tu peux lui faire commencer l'école ici. *Garrison, Inc.* fait des donations à une excellente école privée. Je parie que je pourrais demander à Parker de faire jouer ses relations pour t'obtenir une place pour Jade.

Megan recula sur sa chaise, un petit sourire aux lèvres.

— Tu sais que, depuis que je suis arrivée — et ça fait à peine vingt minutes —, tu as mentionné Parker Garrison au moins six fois ?

*Mince.*

— Ah, bon ? Je n'avais pas remarqué.

— Moi, si, dit Megan d'un ton laconique. Alors, j'imagine que tu apprécies d'avoir été promue depuis le modeste service ressources humaines vers les hautes sphères de la direction.

— C'est différent, admit Anna. C'est plus excitant. Et je suis très occupée. C'est toute ma vie.

— C'est ton *travail*, corrigea gentiment Megan, avec la voix qu'elle employait sans doute quand Jade voulait du soda plutôt qu'un verre de lait. Et je n'ai pas dit que tu parlais de *Garrison, Inc.* J'ai dit que tu parlais de ton patron.

— J'imagine que tu as raison. Mais il est...

Comment expliquer ce que c'était de travailler pour quelqu'un comme Parker ?

— C'est un Garrison, objecta Megan, roulant le nom dans sa bouche comme s'il était amer.

— Oui, c'est vrai. Et il est... très...

— Arrogant.

— Eh bien, parfois. Mais il est...

— Exigeant.

Anna ouvrit de grands yeux.

— Il aime que les choses soient faites à sa façon, mais il peut être...

— Un serpent.

Elle resta bouche bée.

— Non. Je ne pense pas qu'il soit un serpent, Megan. Il est sûr de lui, c'est un meneur, brillant et...

— Beau à tomber. Ils le sont tous.

Megan prit une longue gorgée de café puis reposa la tasse sur la table.

— Ne te laisse pas piéger, Anna.

— Piégée par quoi ?

Megan se pencha en avant.

— J'ai travaillé assez longtemps pour les Garrison pour savoir de quelle étoffe ils sont faits.

— Tu étais consultante, Megan, comme décoratrice d'intérieur, lorsqu'ils ont fait rénover les bureaux de *Garrison, Inc.* Tu ne les connais pas vraiment. Ce n'est pas la même chose que de les fréquenter au quotidien.

— Oh, je les fréquentais assez, crois-moi, riposta-t-elle, les délicates taches de rousseur sur son nez fonçant un peu. N'oublie pas ce qui t'est arrivé, Anna. Tu es un exemple vivant de ce qu'il peut advenir d'une femme courtisée par un homme qui ne pense qu'à se servir d'elle.

— Parker ne s'est pas servi de moi, répliqua-t-elle, sur la défensive. Et je lui ai déjà servi le couplet « restons bons amis » la semaine dernière, et depuis, il s'est montré très correct et professionnel avec moi.

— Tu as dû lui tenir ce discours ? Alors, c'est allé aussi loin ?

— Pas si loin, dit Anna en éteignant le four. Nous nous sommes embrassés, rien de plus. A Londres. C'est tout, je te le jure.

Megan tendit sa tasse pour qu'Anna la remplisse.

— Pourquoi ?

— Pourquoi c'était tout, ou pourquoi nous sommes-nous embrassés ?

— Oh, je sais pourquoi vous avez échangé un baiser, lâcha Megan d'un ton ironique. Vous vous êtes embrassés parce que vous étiez dans une ville très romantique, que vous aviez une attirance irrésistible l'un pour l'autre, qu'il t'a chuchoté des mots à l'oreille et que tu as fondu.

Anna rit en reposant la cafetière et se rassit.

— C'est ça, madame Je-Sais-Tout.

— Je ne sais pas tout, mais j'en sais assez.

Anna avait très envie de partager la vérité, et s'il y avait bien une personne qui pouvait la comprendre, c'était Megan.

— Nous avons échangé un baiser, parce qu'il m'a dit soupçonner la présence d'un espion dans la société, alors je l'ai embrassé pour le détourner de cette dangereuse pensée.

— Un espion ? dit Megan en ouvrant de grands yeux. Pas étonnant que tu aies paniqué.

— Tu imagines, s'il découvrait que j'ai été assez bête pour laisser mon amant infiltrer l'ordinateur de mon ancien patron, et lui voler des secrets technologiques ? Et ensuite, être inculpée à sa place ?

— Tu serais indemne. Je veux dire, tu travailles chez Garrison depuis quatre ans, maintenant.

— Oui, mais il y a Internet. Combien de temps cela prendra-t-il avant que quelqu'un cherche mon nom et découvre des articles dans les journaux d'Indianapolis, accusant une assistante d'être une espionne industrielle ?

— Tu étais innocente, Anna. Michael Montgomery a fini par avouer que c'était lui le coupable.

— Oui, je le sais, et tu le sais, et mon ancien employeur le sait, mais c'est tout, parce que la confession s'est déroulée dans l'intimité d'une salle de conférences à Indianapolis.

— Barry Lynch a abandonné toutes les charges.

— Oui. Le patron a abandonné les charges, le petit ami a fui la ville, et personne n'a pris la peine de prévenir les journaux, excepté moi, et les journalistes n'étaient pas intéressés. Ils ont dit que c'était une trop vieille histoire. En attendant, mon nom est toujours dans la boue médiatique.

Megan soupira, manifestement incapable de nier ça.

— Barry Lynch dirige toujours *FiberTech*. Pourquoi ne l'appelles-tu pas pour lui demander de témoigner en ta faveur ?

— Je ne veux pas ressortir cette vieille histoire. Lynch était embarrassé par le manque de sécurité dans sa société, de toute façon. C'est la raison pour laquelle il n'a pas dit la vérité aux journaux.

Elle ferma les yeux et soupira

— Je voudrais que tout soit derrière moi, dit-elle.

— Je sais bien, compatit Megan en lui prenant la main. Mais je veux que tu sois prudente avec Parker Garrison.

Parker, encore.

— Est-ce que tu le connais au moins, Megan ?

— J'ai fait la connaissance de tous les Garrison, quand j'ai travaillé pour eux. L'infidélité, c'est dans leurs gènes.

— L'infidélité ?

Puis Anna se souvint du dernier scandale Garrison.

— J'imagine que tu as raison.

Elle se leva et enfila un gant de cuisine pour retirer la plaque pâtissière du four, tout en racontant à Megan l'histoire de Cassie Sinclair et de sa position inattendue dans *Garrison, Inc*.

Megan fut tout ouïe.

— Alors, cette femme à Nassau est la fille illégitime de John Garrison ? demanda-t-elle quand Anna eut fini.

— Il semble que oui. Et maintenant, elle possède vingt pour cent de *Garrison, Inc*.

— Au moins, le père a pris soin de son enfant, fit observer Megan, le sourcil arqué.

A l'accroc dans la voix de son amie, Anna se détourna du four pour la regarder, mais Megan masqua son expression derrière sa tasse de café.

— Tu veux un roulé à la cannelle ? demanda Anna.

Megan posa sa tasse avec un peu trop de force.

— Mais tu vois ce que je veux dire ? dit-elle, sans avoir entendu apparemment la question d'Anna. Tu vois de quoi ils sont faits ? Ils sont magnifiques, certes, chacun d'entre eux. Mais peut-on leur faire confiance ? Et toi, après tout ce que tu as traversé, il faut que tu puisses faire confiance à l'homme que tu aimes.

Le plateau de roulés lui glissa des mains, mais elle le rattrapa.

L'amour. Oh... là !

— Ce n'est pas de l'amour, parvint-elle à dire. C'est juste un béguin pathétique de mon côté, et du désir sexuel du sien.

La chaise de Megan racla le carrelage, quand elle se leva.

— Tu crois ça ? Comment t'a-t-il traité depuis que tu lui as fait ton discours ?

— Eh bien, il a tenu beaucoup de réunions à huis clos, sans moi, et il a passé la plupart de ses coups de fil lui-même, alors j'ai pensé qu'il essayait de m'éviter. Mais...

Sa voix s'évanouit tandis qu'elle pensait à ce qui s'était passé depuis cinq jours.

— Mais quand nous sommes ensemble, pour être honnête, il y a beaucoup d'électricité dans l'air.

— Oh, vraiment ?

Megan se pencha par-dessus le comptoir pour prendre un roulé à la cannelle.

— Tu as des nœuds à l'estomac et le cerveau en compote ?

— Oui, rit Anna à demi.

— Et chaque fois que tes mains effleurent par accident les siennes lorsque vous échangez des documents, tu frissonnes et tu as des picotements partout ?

— Précisément.

Megan mordit dans la pâtisserie collante, hochant la tête.

— Et, ajouta-t-elle en pointant le roulé vers Anna, quand il rit à quelque chose que tu as dit, ton cœur s'affole, et tes bras s'engourdissement du désir de le toucher ?

— Tout le temps.

Megan passa son doigt sur le roulé, étalant le glaçage.

— Tu es amoureuse, dit-elle.

— Non. Je suis juste dans de beaux draps.

Megan lécha le glaçage sur son doigt, avec un sourire entendu.

— C'est pareil.

\* \* \*

La dernière chose que Parker voulait faire le dimanche, c'était de se traîner jusqu'à Bal Harbor pour le traditionnel dîner familial. Quoique, rouler sur Collins Avenue avec la capote de sa BMW rabaissée et sa stéréo dernier cri à fond n'était pas exactement pénible, mais tout de même, il aurait préféré passer la soirée à travailler sur la pile sans fin de dossiers qui semblaient s'accumuler sur son bureau cette semaine.

Car il n'avait rien fait de bon au travail depuis lundi. A moins que jouer au chat et à la souris avec Anna ne soit « du travail ».

Il avait planté trois fausses pistes concernant le développement de *Garrison Inc.*, et aucune n'avait conduit à égarer les Jefferies.

Il avait essayé de faire sortir Anna de son armure de professionnalisme, la taquinant avec ses plaisanteries de temps à autre, et laissant le contact inévitable s'électrifier entre eux. Mais cela ne l'avait mené à rien, hormis un sérieux cas grave d'excitation unilatérale et quelques nuits agitées. Et cela, songea-t-il en éjectant le CD de rock pour le remplacer par quelque chose de plus en rapport avec son humeur, c'était son problème.

Anna l'obsédait.

Peut-être était-ce la résistance d'Anna face à l'intérêt évident qu'il lui portait. Peut-être était-ce le fait qu'il la soupçonne d'espionnage et ne semble pas capable de la piéger. Peut-être était-ce le souvenir de ces quelques baisers à Londres, cette promesse d'aller beaucoup plus loin.

Il s'agita sur son siège, l'afflux de désir bien trop familier lui rappelant que, quoi qu'il y ait chez Anna Cross, cela avait un effet indéniable sur lui.

Il avait beau rationaliser la situation ou l'ignorer, il désirait Anna, malgré tout. Très fort.

Ses doigts parcouraient le compartiment CD sans relâche. S'il ne voulait pas de rock, de jazz ou un concerto de piano, que voulait-il écouter ?

Des airs de Broadway.

— Oh, mon pauvre.

Il tapota le volant et passa les portes en fer de la propriété Garrison.

— C'est mauvais signe, Garrison. Très mauvais signe.

Il se gara derrière la BMW d'Adam, un peu plus petite que la sienne, et regarda dans son rétroviseur. Il passa les mains dans ses cheveux décoiffés, contrarié. Depuis quand portait-il le moindre intérêt aux comédies musicales d'antan ?

Depuis que cette petite diablesse fredonnait leurs airs pendant qu'elle rangeait ses dossiers. Elle chantait faux, abominablement faux. Mais quand elle tapait du pied au rythme d'une chanson qui lui passait par la tête, et que le bout de sa langue se glissait entre ses lèvres douces et sucrées, il avait un soudain désir de...

— Ne t'inquiète pas, tu es parfait.

Brooke se pencha par-dessus la portière côté passager de la décapotable et offrit à son frère un sourire amical.

— Tu rends les filles folles, comme d'habitude.

Il lui sourit.

— Je crains que, ces derniers temps, ce ne soit plutôt le contraire.

— Ne me dis pas que quelqu'un a enfin réussi à attendrir le grand et méchant Parker ?

— Aucune chance, assura-t-il, sortant de la voiture pour la prendre dans ses bras. Mais toi, avec qui sors-tu en douce ces jours-ci ?

Les joues d'habitude roses de Brooke se vidèrent de leur couleur.

— Quoi ? dit-elle avec un petit rire nerveux en acceptant l'accolade. Tu as dû me confondre avec ma jumelle bien plus sociable.

Il desserra son étreinte, mais la tint par les épaules et, saisi par un accès de culpabilité, scruta son visage. Il avait promis à Stephen d'appeler Brooke cette semaine, et il ne s'en était même pas souvenu. Il avait été tellement absorbé par... Anna.

— Est-ce que ça va ? demanda-t-il, la tenant toujours par les épaules. Stephen m'a dit que tu allais plutôt mal depuis cette histoire avec Cassie Sinclair.

Les larmes lui montèrent aux yeux, mais elle les ravala.

— Je traverse une passe difficile, Parker. Ce que papa a fait est... impardonnable. Et nous l'apprendre de cette façon. Pendant la lecture de son testament !

Elle se dégagea de son emprise avec un frisson de colère.

Il mit le bras autour d'elle, tandis qu'ils traversaient l'allée et approchaient de la villa de style hispanique, dont l'entrée était constituée de grandes portes en acajou massif incrustées de verre.

— Je sais ce que tu ressens, compatit Parker. Tu es furieuse, blessée et déçue. En plus, nous sommes toujours en deuil. Je n'arrive pas à croire que je vais entrer et qu'il ne sera pas là, sous la véranda, à apprécier la vue sur l'océan, prêt à disséquer chaque détail de la semaine passée et à préparer les attaques pour celle à venir.

Elle haussa son visage délicat et le soleil joua sur le creux de son menton.

— C'est ton job à présent, Parker.

— Je ne sais pas, avoua-t-il. C'est un sacré rôle à endosser.

— Pas de problème, assura-t-elle avec un petit coup de coude dans ses côtes. Tu as les épaules assez larges pour ça.

Avant d'avoir atteint la dernière rangée de marches du vaste escalier en marbre, les portes de l'entrée s'ouvrirent, et Lissette Wilson, la vraie gardienne de la maison, apparut dans son uniforme blanc et marine, l'air un peu plus âgée que ses cinquante-cinq ans.

La perte de John Garrison avait frappé durement leur gouvernante de toujours, mais Parker savait qu'il y avait autre chose qui perturbait Lissette.

— Bonsoir, Lissette, la salua-t-il avec une main douce sur son épaule, pendant qu'elle hochait la tête et embrassait Brooke sur la joue. Comment allez-vous ?

Elle répondit par un sourire encadré de multiples ridules.

— Je vais bien, monsieur Parker, mais je ne peux pas en dire autant de votre mère. La bouteille est ouverte depuis 11 heures ce matin.

Il sentit sa sœur s'affaisser contre lui.

— Oh, fit-elle. Merci de nous avoir prévenus, Lissette.

Derrière la gouvernante, Adam apparut, traversant le vaste hall, l'air maussade.

— Je m'en vais, marmonna-t-il. Désolé, mais je préférerais être n'importe où plutôt qu'ici à l'écouter déblatérer sur Ava Sinclair.

— Ava qui ? demanda Brooke. C'est la mère de Cassie ?

— Oui, dit Parker. Brandon Washington a fait des recherches. Cette femme, là, euh..., l'amie de papa, est décédée environ un mois avant lui.

— Et je suis censée être triste pour elle ? intervint Bonita qui venait d'apparaître derrière Adam.

Elle avança lentement vers eux, puis s'appuya en tremblant contre une large colonne en pierre qui marquait l'entrée vers un salon immense, un verre d'alcool fort à la main. Elle écarta une mèche de cheveux qui barrait son visage, révélant des traces de maquillage sous ses yeux.

— Peut-être que votre père est mort de chagrin quand sa maîtresse a passé l'arme à gauche, vociféra-t-elle.

Parker eut le cœur serré. Sa mère était dans un sale état.

Lissette alla immédiatement à son côté.

— Si je vous emmenais à l'étage pour vous rafraîchir, pendant que les enfants se rassemblent, madame Garrison ? dit-elle, aussi doucement qu'elle pouvait à un bambin agité. M. Stephen ne devrait pas tarder, et peut-être Mlle Brittany. J'ose dire que nous avons une maison bien remplie ce soir, et j'ai fait du bœuf braisé.

— Je n'aime pas le bœuf braisé, gémit Bonita, mais elle se laissa conduire en haut de l'escalier en colimaçon, en pestant et en agrippant la rampe en fer forgé.

Adam poussa un soupir de dégoût et continua vers la porte.

— Je m'en vais.

— Attends, dit Brooke, le poursuivant. Allons, Adam. Il faut que nous soyons soudés.

— *Tu* as besoin que nous soyons soudés, rétorqua-t-il. Moi, j'ai besoin d'être ailleurs.

Il ouvrit la porte pour partir juste au moment où Stephen montait les marches. Sans un mot, Adam poussa son frère et s'éloigna, Brooke sur ses talons.

— Adam, je t'en prie ! cria-t-elle. Elle va se reprendre.

— Juste assez pour t'insulter, Brooke.

— Non, attends.

Stephen se mit de côté pour laisser passer son frère et sa sœur, et adressa un sourire amusé à Parker.

— Un autre dimanche au paradis, à ce que je vois.

— Et dire que j'ai laissé tomber le boulot pour ça ! s'exclama Parker en secouant la tête.

Stephen sourit et donna une tape amicale à son frère sur l'épaule.

— Tu parles comme un vrai Garrison, frerot. Mais je doute que notre père là-haut soit en train de marmonner : « J'aurai dû passer plus de temps au bureau. »

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu es un bourreau de travail comme moi, observa-t-il tandis que tous deux gagnaient l'arrière de la maison, attirés par l'odeur de la cuisine de Lisette, et la perspective de se détendre un peu.

Par habitude, ils allèrent droit vers la véranda. Une brise fraîche faisait danser les douzaines de palmiers qui bordaient le patio en pierre calcaire, des parfums exotiques de fleurs tropicales s'échappant des cache-pots qui bordaient une piscine de taille olympique que plus personne n'utilisait.

Stephen se dirigea avec nonchalance vers le bar en marbre, et versa deux doigts du scotch préféré de leur père dans des verres de cristal.

— En l'honneur de notre cher disparu, dit-il, levant son verre et tendant l'autre à Parker.

— Nous ne valons pas mieux que maman, dit Parker d'un ton laconique.

— Allons, c'est mon premier, et il est 17 heures.

Parker hocha la tête.

— Oui, oui.

Mais il toucha à peine au liquide ambre et chaud, et reposa le verre sur le bar.

— C'a été une rude semaine.

Stephen recula un tabouret de bar en cuir et s'installa à côté de son frère.

— A qui le dis-tu ! Les bâtards font encore des leurs.

— Les Jefferies ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Tu sais, ce reportage photo dans *Luxury Travel* que j'avais négocié pour l'hôtel ? Quatorze pages de couverture sans prix dans un des meilleurs magazines de voyage au monde ? J'avais travaillé avec le rédacteur en chef, j'avais tout fait pour être dans ses bonnes grâces. Je lui ai offert les meilleurs vins, les meilleurs dîners de l'hôtel, je l'ai logé dans la suite de luxe avec une jeune femme qui n'était pas du tout son épouse. Tu te souviens ?

— Bien sûr, dit Parker. Ce reportage photo vaut une campagne publicitaire de cent mille dollars pour le *Garrison Grand*.

Stephen ricana amèrement.

— Plus maintenant. Il a changé d'avis, et attend que l'hôtel *Victoria* ouvre ses portes. Il utilise ça comme support photo d'un article sur les hôtels les plus branchés de South Beach !

— Quoi ? s'exclama Parker en tapant du poing sur le comptoir. Comment les Jefferies ont-ils pu savoir ? Personne n'était au courant de ce projet.

Personne, songea-t-il, tandis que le whisky prenait un goût amer dans sa bouche, hormis la femme installée devant son bureau. Peut-être quelques autres, mais il se souvenait bien qu'Anna était au courant de ce marché, car le rédacteur en chef de *Luxury Travel* avait téléphoné à plusieurs reprises.

— Je suis royalement contrarié, dit Stephen, mais comme ce n'est pas de la publicité payée, j'ai les mains liées. Il a affirmé que c'était une décision purement « éditoriale ».

Parker jura doucement.

— Il y a une taupe dans la compagnie, dit Stephen. Et nous ne pouvons l'ignorer plus longtemps.

Parker prit une longue gorgée de scotch.

— Je crois que je sais qui c'est.

— Quoi ? Mais qui ?

Il hésita, mais juste un moment. Entre Stephen et lui, il n'y avait pas de secret.

— Anna.

— Anna Cross ? Ta secrétaire ?

Stephen passa les mains dans ses cheveux, l'air incrédule.

— Est-ce pour cette raison que tu sors avec elle ?

— Ça n'a pas commencé comme ça, mais elle a dit et fait des choses qui m'ont mis la puce à l'oreille. Et puis je ne sors pas avec elle. Elle veut que cela reste professionnel entre nous.

— Tu m'étonnes. Comme ça, elle ne se fait pas virer et elle peut garder l'œil sur nos dossiers, dit Stephen, l'air dégoûté. Qu'est-ce que tu vas faire ?

— J'ai tenté une campagne de désinformation, mais ça ne marche pas. Ils n'ont mordu à rien cette semaine.

— Dans ce cas, il te faudra recourir à une technique digne de James Bond, dit Stephen, avec un petit sourire menaçant. Mets-la dans ton lit et soutire-lui la vérité.

Un frisson de dégoût le parcourut. Pas de ça, pas avec Anna.

— Elle garde ses distances avec moi, avoua Parker.

Stephen eut l'air dubitatif.

— Allons, champion. Tu peux faire ça. Tu es un maître.

— Je l'aime vraiment bien.

L'aveu semblait un peu faible, mais cela lui fit beaucoup de bien. Oui, il appréciait Anna. N'était-ce pas là la raison de sa colère ? Cela expliquait, en tout cas, son désir subit d'écouter l'ouverture de *Cabaret* ou de *West Side Story* quand il conduisait...

— Elle se sert de toi.

Était-ce possible ? Anna semblait si sincère.

— Je n'ai aucune preuve de ça.

— Alors, trouves-en, répliqua Stephen, se levant pour appuyer son point de vue. Oublie la désinformation ou la séduction. Il faut que tu la surprennes la main dans le sac. Ensuite, tu pourras la renvoyer, et nous pourrons mettre fin à ces infernales fuites d'infos confidentielles.

Parker leva son verre et avala le reste de son whisky.

— Ça semble un peu sournois, tu ne crois pas ?

— Parce que nous espionner et fournir des infos à Jordan et Emilio Jefferies, c'est honnête ? rétorqua Stephen en lui tapotant l'épaule. Que crois-tu que papa aurait fait ?

John Garrison l'aurait piégée et mise hors d'état de nuire en l'espace d'un battement de cœur. Les affaires avant les sentiments. Les affaires avant *tout*.

— Hé, si elle est innocente, ajouta Stephen, alors tu le sauras aussi. Et tu pourras la séduire pour de vrai.

— Séduire qui ? intervint Brittany, qui venait de se joindre à ses deux frères. Qui est ta prochaine victime ?

— Personne, fit Parker d'un ton détaché.

Stephen avait raison : il fallait qu'ils sachent la vérité. Le problème était que, si jamais il avait tort, et qu'Anna découvrait qu'il l'avait soupçonnée, il n'aurait plus jamais une chance avec elle. Plus jamais.

Mais s'il avait raison, il ferait ce que le défunt patriarche de la famille aurait fait : protéger le groupe Garrison.

Et, là, il n'avait vraiment pas le choix.

## 7.

Lundi, à 17 heures, Anna crut qu'elle allait faire une crise de nerfs. Ou se jeter au cou de son patron. Elle avait passé toute la journée près de Parker, voire très près. Il semblait avoir besoin d'elle pour tout. Il lui avait fait classer les dossiers dans son bureau, à côté de lui, lui avait demandé de rester pendant ses conversations téléphoniques, pour qu'elle puisse prendre note des informations pertinentes.

Il avait fait livrer leur déjeuner et, pendant leur repas, il avait discuté de la possibilité de lancer une campagne publicitaire pour la marque Garrison, une idée qu'elle l'avait pourtant entendu rejeter autrefois, elle en mettrait sa main au feu.

La campagne de pub, ou le soudain afflux de problèmes professionnels, peu lui importait. Quand il était venu picorer dans son assiette, tout sourire, en lui disant : « Ça ne vous dérange pas de partager, n'est-ce pas ? », Anna avait fondu sur le canapé luxueux. Un canapé sur lequel elle n'avait pas le droit de s'asseoir, mais c'était là que Parker avait voulu déjeuner... comme pour un pique-nique impromptu.

Tout son corps avait été au supplice d'être si proche de lui, et de ne pas pouvoir le toucher. De ne pas pouvoir relever cette unique mèche de cheveux sur son front, qui tombait lorsqu'il se penchait pour signer un document. Alanguie, fascinée, elle l'avait regardé enlever sa veste à 14 heures, desserrer sa cravate à 16.

Et maintenant, voilà qu'il avait déboutonné ses manches, révélant ses poignets puissants.

Une minute de plus, et elle se jetterait sur la boucle de sa ceinture.

Combien de temps cette situation pouvait-elle durer ?

— Anna, dit-il d'un ton de reproche. Nous avons oublié la réunion du comité exécutif.

— Ah, bon ? J'ai oublié ?

Elle consulta le planning du lendemain.

— Je ne vois pas de réunion du comité exécutif sur votre emploi du temps.

Il se mit à rabaisser ses manches et à les boutonner, provoquant chez elle à la fois du soulagement et de la déception.

— Cette réunion a été ajoutée à la dernière minute par le comité, pour discuter de la prochaine élection, l'informa-t-il.

— Voilà pourquoi je ne suis pas au courant.

Ou alors, parce qu'elle avait de loin dépassé le stade de l'inattention pour atteindre directement celui de l'incompétence, depuis leur retour de Londres.

Peut-être essayait-elle inconsciemment de saboter son travail, songea-t-elle soudain ; si elle ne travaillait pas pour lui, alors elle pourrait céder à cette alchimie incroyable qui, elle en était sûre, n'était pas le fruit de son imagination.



Si elle n'était plus sa secrétaire, elle pourrait le voir tard le soir et... Son regard dériva sur le canapé de cuir sur lequel ils avaient déjeuné, son esprit se représentant déjà le corps de Parker sur le sien, la chaleur de ses mains sous sa chemise, ses lèvres chaudes et humides taquinant ses tétons...

— Mais il faut que ce soit fait pour demain matin, alors je crains que vous ne deviez terminer ce soir.

Mais de quoi pouvait-il bien parler ?

— Ce qui veut dire ?

Elle regarda son bureau, en quête d'indices.

— Les tableaux complets, comme d'habitude. Ça ne vous prendra pas longtemps. Je suis désolé que vous deviez travailler tard. Vous n'aviez pas de projets pour ce soir j'espère ?

Non, sauf si courir pour oublier neuf heures de frustration sexuelle, puis passer le reste de la soirée à se replonger aussitôt dans ses fantasmes constituaient des *projets*.

— Non, pas ce soir.

— Bien. Pour vous faciliter la tâche, j'ai laissé les données sur mon ordinateur, pour que vous puissiez directement remplir les tableaux dessus. Ça ne vous dérange pas ?

Si. Il lui faudrait s'asseoir dans le fauteuil de Parker, avec son après-rasage épicé qui flottait dans l'air, et toucher le clavier sur lequel il posait ses doigts tous les jours. Mais ce qui la dérangeait vraiment, c'était qu'elle n'avait aucune idée de ce dont il parlait.

— Euh, Parker, quels tableaux, s'il vous plaît ?

— Vous semblez un peu distraite aujourd'hui, Anna, observa-t-il d'un ton amusé. Est-ce que tout va bien ?

— Je... C'est juste que...

Elle lissa ses cheveux et redressa les épaules.

— Avoir manqué la réunion sur votre agenda m'a un peu déstabilisée.

Il balaya cela d'un geste de la main, et remit sa veste de costume anthracite.

— Je vous parlais du rapport mensuel des sociétés, pour le comité exécutif. Tous les profits des entreprises Garrison doivent y figurer. Mes frères et sœurs seront là demain matin pour la réunion du comité, et nous commencerons par étudier ces chiffres.

— Oh, bien sûr.

Bizarre. Elle ne se souvenait pas d'avoir rempli pareils documents par le passé. Les Garrison n'apportaient-ils pas chacun leurs chiffres, pour les annoncer aux autres pendant la réunion ? Pourquoi changeaient-ils de procédure ?

Il glissa quelques dossiers — elle était si distraite qu'elle ne savait même pas lesquels — dans sa mallette de cuir et lui adressa un regard indéchiffrable, presque comme s'il était déçu. Il l'était sans doute — elle n'avait pas vraiment fourni un travail exemplaire cette semaine.

De plus, elle mettait beaucoup moins d'ardeur à cacher son attirance. Peut-être Parker savait-il qu'elle lui disait une chose sur leur relation physique et rêvait d'une autre. Peut-être devinait-il qu'elle regrettait vraiment sa décision de rester sur un plan strictement professionnel avec lui. Parce qu'elle regrettait. Beaucoup. Chaque jour.

— Je vous verrai demain, alors, Anna.

Cette expression sur son visage, était-ce... de l'attente ? De l'espoir ? De l'incertitude ? Quelque chose le tracassait, mais il ne dirait rien, à l'évidence. Espérait-il qu'elle change d'avis, ou avait-il tourné la page ?

Non, il n'avait pas tourné la page. Cette tension électrique entre eux était bien réelle.

— Je serai là à 8 heures, promit-elle. Et la réunion commence à 9 heures.

Il contourna son bureau et s'arrêta devant elle, à quelques centimètres. Elle pouvait sentir sa chaleur, et le sentiment qu'il essayait de lui dire quelque chose la fit vaciller.

— Y a-t-il autre chose, Parker ?

Avait-il entendu la note de désir dans sa voix ?

— Non. Il n'y a rien d'autre.

Il tendit la main vers elle, et écarta une mèche sur son visage, la caresse légère provoquant aussitôt en elle une vague de frissons. Avait-il remarqué qu'elle portait ses cheveux lâchés ces derniers temps ?

— Je suis juste... Je suis désolé.

— Désolé ? dit-elle, reculant un peu. Pourquoi ?

— Désolé de vous faire travailler tard.

— Je travaille toujours tard, assura-t-elle avec un petit rire. Et se rendre à une réunion du comité n'est pas drôle non plus pour vous.

Il sourit, en inclinant la tête comme s'il s'apprêtait à l'embrasser. Son cœur se mit à battre si fort que Parker dut l'entendre. Avait-il remarqué qu'elle avait entrouvert les lèvres, et fermé les yeux à demi ? Il se pencha vers elle.

Il allait l'embrasser, et elle lui rendrait son baiser.

— Bonne soirée, lança-t-il soudain d'un ton bourru, reculant et gagnant la porte.

Anna resta immobile pendant une minute entière, une fois qu'il eut fermé la porte derrière lui ; seul bougeait son pauvre cœur surmené, qui tentait d'irriguer son cerveau.

Enfin, elle s'affala sur une chaise, et prit une inspiration.

Elle avait toute la soirée pour remplir les tableaux. Elle avait besoin de courir, vraiment. Vu son état, elle pourrait parcourir tout Biscayne Boulevard et aller se jeter dans l'océan Atlantique, cela n'éteindrait pas le feu ni le désir de son corps.

Mais elle essaierait.

\* \* \*

— Je lui ai laissé le champ libre, dit Parker en prenant une gorgée de la bière pression que Stephen venait de lui apporter.

Au lieu de la saveur du houblon et du blé, il avait un goût de tristesse dans la bouche. Et de regret.

— Tu lui as donné tous les faux chiffres, n'est-ce pas ? s'enquit Stephen en s'affalant sur un des canapés confortables du *Brittany Beach*, comme s'il n'avait aucun souci au monde.

Il n'en avait pas, d'ailleurs, songea Parker. Ce n'était pas Stephen qui venait de mettre en place un plan élaboré susceptible de détruire la femme qu'il respectait. Qu'il appréciait.

Une femme qu'il désirait si fort qu'il pourrait hurler au clair de lune.

— Oui, dit Parker. Chaque chiffre est un mensonge.

Il vérifia sa montre, imaginant sa secrétaire dévouée entrant des profits fictifs dans un tableau. Allait-elle directement envoyer ces dossiers à Jordan Jefferies ?

— Et tu es certain qu'elle les rentrera sur ton PC et pas le sien ?

— J'ai fait en sorte que oui.

— Tu as bien installé le programme ? insista Stephen. Celui qui piste chaque touche de clavier ?

— Oui, s'impatienta Parker.

— Astucieux, hein ?

— Très. Je regrette juste de m'en servir pour piéger Anna.

— Pour piéger une espionne, lui rappela Stephen. Je l'ai installé sur mon PC aussi. C'est juste une protection. Tu savais que le programme avait été inventé par un détective privé ?

Un détective privé. Parker ne se sentait pas moins coupable d'espionner la femme dont le seul péché était d'avoir des jambes parfaites. Un sourire à tomber. De beaux cheveux. Un rire cristallin. Une intelligence vive. Et...

— Tu as des scrupules, devina Stephen.

Parker sirota sa bière, qui avait un goût plat et désagréable.

— C'est le moins qu'on puisse dire, petit frère.

— Eh, si c'est elle l'espionne, ce sera la décision la plus intelligente que tu aies jamais prise. Tu seras un héros pour l'avoir démasquée.

Il n'avait pas l'impression d'être un héros. Au contraire, il avait l'impression d'être un pauvre type. La garder près de lui toute la journée, lui fournir de fausses informations juste pour voir si elle rapporterait ses mensonges à la concurrence, et tout ce temps, chaque fois qu'elle bougeait, respirait ou le regardait avec ce désir indéniable dans le regard, se raidir du désir de la prendre dans ses bras et de lui faire l'amour. C'était malhonnête.

— Et si quelqu'un rentre dans mon ordinateur et que ce n'est même pas Anna ? lança-t-il, tandis que l'idée bizarre s'emparait de son esprit. Si elle était punie pour quelque chose qu'elle n'a pas fait ?

— Quelles sont les probabilités ? demanda Stephen.

— Minces. Inexistantes.

— Détends-toi. Voilà Brittany, dit Stephen en agitant le bras pour inviter sa sœur à les rejoindre. Si on l'embêtait un peu ?

Mais Parker n'avait pas le cœur à taquiner sa sœur, alors il laissa Brittany et Stephen discuter pendant qu'il scrutait l'horizon.

Une magnifique jeune femme rousse salua Brittany et adressa à Parker un sourire intéressé, mais il la regarda sans la voir, son esprit concentré sur une autre jeune femme. Quelque temps plus tard, Brittany lui présenta Tiffany, une nouvelle serveuse, et il remarqua à peine son décolleté généreux, aussi la jeune femme reporta-t-elle ses charmes sur Stephen. Même l'arrivée de deux pom-pom girls ne suffit pas à attirer son attention.

Brittany lui apporta une autre bière.

— L'autre doit être chaude et plate maintenant, dit-elle.

Elle prit le verre à peine entamé.

— Si je ne savais pas que tu étais un maître de l'univers arrogant, je dirais que tu as un chagrin d'amour.

Parker détourna les yeux de l'océan, qui s'assombrissait, pour regarder sa sœur.

— Je ne suis pas amoureux, Brittany.

— Je note que tu ne contestes pas le mot « arrogant », plaisanta-t-elle. Alors, quel est ton problème ?

Il ravala la remarque acerbe qu'il ferait en temps normal à sa sœur.

— Les affaires, bien entendu.

— Bien entendu, dit-elle, se perchait sur le bras en rotin du canapé. Il n'y a jamais rien d'autre avec toi, n'est-ce pas ?

— Où veux-tu en venir ?

— Je me demandais juste s'il y avait un cœur dans ce torse puissant, ou si tu étais seulement un calculateur sans âme.

Était-ce à cela qu'il ressemblait ? Aux yeux de Brittany ? Aux yeux de tous ? Aux yeux d'Anna ? L'idée lui tenailla le cœur. Une émotion qu'un calculateur ne ressentirait pas.

Un client appela Brittany, et elle se leva, serrant l'épaule de Parker — un geste rare.

— Dommage que tu sois une vraie machine, Parker. Si tu te détendais un peu, je pourrais presque t'apprécier.

Il leva les yeux, prêt à rappeler à sa sœur qu'elle avait le droit d'être frivole ; elle était la benjamine. Lui, d'un autre côté, portait le poids de leur nom de famille sur ses épaules d'aîné. Mais Brittany était partie, et Stephen flirtait avec la nouvelle serveuse.

Il était temps de changer d'air.

— Où est-ce que tu vas ? demanda Stephen quand Parker se leva et posa sa bière sur la table avec un bruit sourd.

— Je m'en vais, dit-il vaguement.

— Tu as changé d'avis ? demanda Stephen, l'air soucieux.

Parker voulut s'expliquer, puis se contenta d'un geste de la main.

— Je vais régler ça à ma façon.

Il s'en alla, avant que son frère puisse protester.

Si Anna était l'espionne, alors il la surprendrait la main dans le sac. Au diable, les touches du clavier et le logiciel de filature, il entrerait dans le bureau, elle se figerait avant de pouvoir fermer les fenêtres sur l'écran, et ensuite ils pourraient en finir.

Il la renverrait, et elle disparaîtrait, sans qu'il lui laisse une chance de s'expliquer.

Ce logiciel n'était pas son style, voilà tout.

Mû par le besoin d'agir, et peut-être par le besoin de la revoir, indépendamment de ce qu'il découvrirait sur elle, Parker fut dans sa voiture en un rien de temps, et prit la direction de son bureau. Quelques minutes plus tard, il se gara dans le parking souterrain, et gagna l'ascenseur en quelques pas, le poulx battant.

Allait-il lui dire qu'il lui avait tendu un piège ? Serait-elle déjà partie ? L'ascenseur semblait avancer au ralenti le long des vingt-deux étages, tandis que son ventre se raidissait d'anticipation.

La douce sonnerie de l'ascenseur résonna dans le couloir vide. A sa gauche, les larges portes vitrées de *Garrison, Inc.* étaient fermées à clé, et seule l'applique sous le logo de cuivre de *Garrison, Inc.* éclairait les lieux.

Il avait une clé, bien sûr, et il la tourna doucement, puis verrouilla la porte derrière lui. Il resta un instant près du bureau de Sheila, en tendant l'oreille. Rien.

Anna était-elle partie ? Un étrange sentiment, qui ressemblait à de la déception, lui noua le ventre, et il marcha sans bruit jusqu'à son bureau.

Le bureau d'Anna était vide, et son ordinateur éteint. Mais le dossier avec les tableaux de chiffres était encore dessus. Curieux, il l'ouvrit. Elle ne l'avait pas touché. Elle n'était pas encore partie ? Depuis deux heures ? Avait-elle passé tout ce temps à faire un raid dans son ordinateur à lui ?

La porte de son propre bureau était fermée, et il s'arrêta, se demandant s'il devrait se servir de sa clé ou simplement tourner la poignée. La seconde solution, plus bruyante, pourrait alerter Anna, et elle aurait le temps de fermer les fenêtres sur l'ordinateur. Mais ses mouvements seraient pistés avec le logiciel.

Il tourna la poignée, mais elle était fermée à clé. Rapidement, il glissa sa clé et, d'un coup sec, poussa la porte.

La pièce était vide. Le logo de *Garrison, Inc.* dansait sur l'écran de son ordinateur. Cela signifiait que personne n'y avait touché depuis au moins une demi-heure.

Il avança vers son bureau, et ce fut à cet instant qu'il l'entendit.

Pleine de cœur, et abominablement fausse. Une chanson. Tirée de *My Fair Lady*.

Audrey Hepburn devait se retourner dans sa tombe, mais Parker se figea simplement et imagina la femme qu'il désirait... nue, ruisselante et s'époumonant sous la douche.

Si elle était l'espionne, il la renverrait. Sinon, il...

La rejoindrait.

En deux enjambées, il fut devant son clavier, tapant le mot de passe pour accéder aux résultats d'un programme concocté par quelque détective privé.

Anna atteignit une note aiguë. Un cauchemar pour les oreilles.

Il tapa quelques touches, et les résultats apparurent.

Il cligna les yeux, et se pencha pour s'assurer qu'il avait bien lu. Mais oui. Anna Cross n'avait même touché au clavier, même si elle avait eue deux bonnes heures pour explorer environ quatre douzaines de dossiers « confidentiels » sur son disque dur.

Anna Cross n'était pas l'espionne.

Un lent sourire de satisfaction s'accrocha à ses lèvres. Il était si heureux qu'il pourrait embrasser Anna.

Il alla jusqu'à la salle de bains, et décida que c'était précisément ce qu'il allait faire. Et bien d'autres choses, si Anna était d'accord.

\* \* \*

Anna tendit les bras jusqu'à ce que ses doigts touchent chaque côté des murs en marbre lisse. Les deux têtes de douche lançaient des torrents d'eau chaude le long de son dos et sur sa poitrine, lui donnant la sensation d'être prise entre deux cascades. Elle rejeta la tête en arrière, laissa ses cheveux tomber dans son dos, et poussa la note finale avec une amplitude jamais obtenue auparavant.

Un bruit d'applaudissement, de l'autre côté de la porte de verre dépoli, la frappa aussi fort que le jet d'eau.

Retenant son souffle, elle ferma le robinet qui commandait les deux têtes.

— Je vous en prie, ne vous arrêtez pas pour moi.

Oh, Dieu du ciel !*Parker*.

La montée d'adrénaline la fit trembler. Parker ne pouvait pas la voir à travers les vitres couvertes de buée, pourtant elle couvrit ses seins par réflexe.

Prenant une profonde inspiration, elle tenta de prendre une voix parfaitement normale.

— Vous aviez dit que je pouvais utiliser la douche quand je le souhaitais.

— C'est vrai, et je le pensais. Je vois que vous avez fait un jogging.

Elle se souvint d'avoir laissé sur le sol son short et son débardeur.

— Euh, oui, parvint-elle à dire.

Soudain, une serviette apparut au-dessus de la porte de la douche.

— Tenez.

Anna regarda son corps, sa peau rosie par la chaleur, l'eau qui coulait encore sur ses seins, son ventre, sur le triangle de boucles entre ses jambes.

Elle frissonna, malgré la vapeur chaude qui l'enveloppait.

Il était là. Parker. De l'autre côté de cette vitre. Et tout ce qu'elle avait à faire, c'était... ouvrir la porte. L'inviter à la rejoindre. Prendre ce qu'elle voulait si fort que son corps lui faisait mal.

— Est-ce que tout va bien là-dedans ?

Elle ne répondit pas, ne sachant ce qu'elle allait dire, craignant de lui lancer une invitation indécente.

— Anna ? Ça va ?

Elle posa la main sur la vitre embuée. Une vitre qui seule séparait son corps nu et languide de Parker. Un mince écran de verre brumeux.

— Pourquoi êtes-vous revenu ? finit-elle par demander.

Elle traça une fine ligne dans la buée, dégagant un champ de vision de quelques centimètres.

— Je voulais... voir si vous alliez bien, dit-il.

Sa voix était grave et séductrice. Et si proche. Parker devait être à quelques centimètres à peine d'elle.

— Je vais bien.

Elle dessina un deuxième trait dans la buée.

— Vous voyez ?

Parker pressa la main sur le verre, laissant des petits cercles là où ses doigts appuyaient.

— Oui, en effet. Mieux que bien.

Elle appuya sa main contre la sienne.

— Et vous aussi.

Il ne l'avait peut-être pas entendue, puisqu'elle avait murmuré.

— Anna.

Les doigts de Parker bougèrent de quelques centimètres, et elle les suivit.

— Oui ?

Normalement, c'était maintenant qu'il aurait dû faire une plaisanterie sur sa voix, ou la taquiner à propos de la douche. Maintenant qu'il aurait dû reculer, et la laisser seule pour qu'elle puisse s'habiller. Maintenant qu'il lui rappellerait qu'elle avait un travail à faire, qu'il était le patron, et qu'elle était...

— Je veux que vous ouvriez cette porte, dit-il.

Une vague de chaleur déferla sur elle comme le torrent d'eau brûlante tout à l'heure. Son bras trembla, son cœur s'affola, et elle sentit son sexe palpiter de désir.

Elle appuya sur la porte juste assez pour ouvrir le loquet, mais pas pour se dévoiler. La barrière était toujours là, mais elle était en train de tomber.

A travers la vitre opaque, elle vit une veste sombre tomber au sol. Elle entendit le cliquetis métallique d'une boucle de ceinture, le glissement d'une fermeture Eclair, le doux bruissement de vêtements qu'on jetait à terre.

Le poulx battant, le souffle court, elle recula d'un pas, puis d'un autre, jusqu'à heurter le mur de marbre chaud et lisse. Derrière elle, elle ouvrit le robinet, et l'eau jaillit sur son corps.

Elle ferma les yeux, entendit la porte de la douche se refermer, et sentit la chaleur de Parker tandis qu'il se plaçait devant elle.

— Regardez-moi, ordonna-t-il d'une voix douce.

Elle obtempéra. Les yeux de Parker étaient devenus noirs comme la nuit. Il avait la mâchoire serrée, et il respirait par saccades. De l'eau éclaboussa ses cheveux, et aplatit la toison de boucles brunes sur les vallées et les creux de son large torse. Elle suivit du regard le courant d'eau qui se déversait sur son ventre ferme, et dérivait sur son sexe gonflé de désir.

Sans un mot, il posa une main de chaque côté de sa tête, la piégeant sans la toucher.

— Anna, dit-il, si doucement qu'elle sentit le souffle chaud sur son visage. Je suis content de savoir que je peux vous faire confiance.

Elle cligna les yeux, l'eau continuant de couler sur son visage. Pourquoi disait-il ça ?

— Bien sûr que vous pouvez me faire confiance, dit-elle, ses doigts se recroquevillant sur le mur, tandis qu'elle luttait contre l'envie d'explorer chaque centimètre de son corps puissant.

— C'est juste que... je n'en étais pas sûr.

L'idée que Parker Garrison, un homme pétri de certitudes, soit incertain, faillit la faire chanceler. Tous ses doutes disparurent avec l'aveu de Parker ; toutes ses appréhensions disparurent dans l'humidité vaporeuse de la douche.

— Vous pouvez me faire confiance, répéta-t-elle, fermant les yeux et levant le visage. Et vous pouvez me toucher.

Alors, il passa un doigt sur ses lèvres humides et entrouvertes, puis suivit le chemin d'eau vers sa gorge. Elle l'entendit respirer avec difficulté, tandis qu'il dérivait vers son épaule et atteignait son téton, traçant de lents cercles autour jusqu'à la rendre folle.

— Que puis-je faire d'autre, Anna ?

Elle garda les yeux clos, tandis qu'elle laissait la caresse soyeuse et délicieuse de sa main envoyer des éclairs à travers elle.

— Vous pouvez m’embrasser.

Il effleura ses lèvres, si doucement qu’elle n’était pas sûre que ce soit arrivé. Elle ouvrit la bouche, et la langue de Parker se glissa en elle. Lentement, avec une remarquable maîtrise, il l’embrassa, tandis que son autre main caressait sa hanche, sa peau mouillée, suivait le creux de son dos.

— Quoi d’autre, Anna ?

Il approcha, si bien que chaque muscle sculpté de son corps se pressa enfin contre elle. Son pouce encercla son téton, le mettant au supplice, tandis qu’il ondulait contre elle son sexe dressé appuyant contre son ventre.

Elle se cambra avec un doux soupir, plaquée entre le marbre et le corps ferme de Parker.

Avec un gémissement de plaisir, il embrassa sa gorge, léchant le rond de son épaule, puis son sein. Elle s’agita sous les assauts de sa langue, plongea les doigts dans ses cheveux pour guider sa tête d’un téton vers l’autre.

Il serra doucement ses deux seins, usant de sa langue pour essuyer l’eau, puis aspirant chaque téton, les yeux clos, comme si c’était le délice le plus doux qu’il ait jamais goûté. Elle le regarda, tremblante, émerveillée, tandis que son ventre se nouait de plaisir, de désir, d’anticipation.

— Parker, gémit-elle. S’il vous plaît.

Se redressant, il cala ses genoux entre les siens, écartant ses jambes, l’ouvrant à lui.

— Que puis-je faire d’autre, Anna ?

Sa voix était rauque, avec juste une pointe d’humour.

Il pouvait faire tout ce qu’il voulait. Tout. Et, pourtant, lui qui avait toujours le contrôle, il lui donnait le pouvoir.

Cette pensée lui donna le vertige, tandis qu’elle appuyait les mains sur son torse trempé, puis descendait lentement, savourant chaque muscle ondoyant sous sa caresse. Enfin, elle prit son sexe dressé entre ses mains, et poussa un soupir de plaisir.

Elle le caressa, et le sentit se durcir encore entre ses paumes.

Elle leva les yeux vers lui et, à travers le doux nuage blanc de vapeur, vit son expression intense, ses yeux embrumés de désir.

— Faites-moi l’amour, Parker.

Il afficha un petit sourire.

— Je me doutais que vous alliez me demander ça, dit-il, tendant le bras vers une étagère au-dessus d’elle.

Il déchira l’emballage du préservatif avec aisance, et elle déroula la protection sur lui. Il ferma les yeux sous sa caresse. Puis ses mains puissantes et sûres la saisirent, la soulevèrent sur le marbre glissant, pour qu’il puisse la pénétrer.

Juste au moment où il entra en elle, il prit sa bouche dans un baiser avide, enfouissant sa langue et sa virilité en elle, exactement au même moment.

Leurs gémissements de plaisir résonnèrent entre les murs de la douche, au rythme des ondulations de Parker.

Stupéfiée par la puissance de cette fusion des corps, Anna enroula ses jambes autour de sa taille, ses bras autour de son cou, et le chevaucha. L’eau l’aveuglait à présent, alors elle enfouit le visage contre son épaule, respirant le parfum de la passion, du savon et du sel, son corps se tendant d’un plaisir presque douloureux.

Encore et encore, il cria son nom, la plaquant au mur, plongeant aussi loin en elle qu’il le pouvait, les conduisant tous deux de plus en plus loin vers l’inévitable chaos des sens.

Enfin, elle fut balayée par une déferlante de plaisir, enfonçant les dents dans sa chair, prenant vaguement conscience qu’il était balayé en même temps qu’elle, et tremblait entre ses bras.

Les nuages de vapeur se dissipèrent tandis que, doucement, ils glissaient vers le sol, encore enlacés. Anna resta sur ses genoux, ses jambes en étau autour de sa taille.

La position les mettait face à face, et il embrassa sa joue, son cou, ses yeux, sa bouche, sans qu'aucun d'eux ne reprenne son souffle tout à fait.

— Quoi que tu fasses, murmura-t-il, surtout, ne chante pas.

Elle rit, et appuya le front contre le sien.

— Je suis une piètre chanteuse.

— Sans blague, dit-il en lui embrassant le nez. Mais tu sais faire un autre genre de musique, en tout cas.

Elle le fixa d'un regard faussement indigné, puis reprit son sérieux.

— Il faut que je te pose une question.

— Laquelle ?

Elle ferma le robinet derrière eux.

— Quand tu es entré dans la douche, tu as dit quelque chose de très étrange. Pourquoi es-tu si surpris de pouvoir me faire confiance ? Ça n'avait rien à voir avec...

Elle regarda leurs deux corps unis.

— ... Ça. N'est-ce pas ?

— En fait, dit-il, ses doigts explorant ses cheveux mouillés, cela a tout à voir avec ça. Mais je parlais d'autre chose.

— De quoi ?

— Laisse-moi te ramener chez moi et te serrer contre moi toute la nuit, Anna, et je te dirai tout.

Elle se nicha contre lui, réchauffée par la pensée de passer la nuit avec Parker.

— C'est-à-dire ?

— T'expliquer comment j'ai cru que tu étais l'espionne dans notre société.

Elle cessa de respirer un instant.

Avait-il remarqué qu'elle avait frissonné, malgré la chaleur dans la cabine de douche ?



## 8.

Chaque fois qu'Anna essayait de trouver les mots pour lui parler de son passé, Parker l'embrassait.

A chaque feu rouge, tandis que le vent balayait ses cheveux dans la décapotable, il écartait les mèches qui barraient son visage et la couvrait de baisers. Tout en conduisant, il gardait une main sur sa cuisse, et la caressait de bas en haut, un geste délicieusement intime et complètement possessif. Impossible, dans ces conditions, de parler de façon cohérente, encore moins de confesser l'histoire de sa vie.

Et que dirait-elle, d'ailleurs ?

*Parker, il y a quelque chose que tu dois savoir sur moi...*

Non, cela sonnait comme si elle était coupable.

*C'est drôle que tu aies ce problème d'espionnage industriel...*

Il n'y avait rien de drôle là-dedans.

*Avant que je passe la nuit à faire l'amour avec toi...*

Non. Non. Elle ne voulait tout bonnement pas abandonner la perspective de cette nuit. Mais pouvait-elle se taire ?

C'était stupide, imprudent, malhonnête. Pourtant, elle voulait tant une nuit avec Parker Garrison qu'elle ne pouvait risquer de la perdre. Or, pour sûr, cette conversation, cette inévitable et inconfortable conversation allait sonner le glas de leur romance, et ensuite, jamais plus elle ne connaîtrait la joie et le plaisir de se réveiller dans les bras d'un homme qu'elle...

Oh, Megan avait raison. Elle était vraiment dans de beaux draps.

— Alors, pourquoi l'as-tu fait ? demanda-t-il, tandis qu'ils atteignaient le croisement sur Ocean Drive.

Sa gorge se resserra, mais elle parvint à répondre d'un ton neutre.

— Fait quoi ?

*Avoir laissé mon amant manipulateur avoir accès à l'ordinateur de mon patron et ruiner ma vie ?*

— Pourquoi as-tu changé d'avis ?

Les doigts de Parker la brûlaient à travers la fine étoffe de son pantalon de tailleur.

— Oh, ça, dit-elle.

Il rit, retirant sa main pour changer de vitesse, serpentant à travers la circulation, qui était dense même pour un week-end. Puis, avec un sourire sexy et un regard de côté, il reprit l'exploration de sa cuisse.

— Oui, ça. Tout à l'heure. Dans la douche. Un sacré revirement, tu ne trouves pas ?

Elle remit une mèche de cheveux encore humide derrière son oreille, tandis que Parker accélérait.

Elle rejeta la tête en arrière et ferma les yeux, résignée. Pourquoi mentir ?

— J'ai toujours été attirée par toi.

— Ah, bon ?

Il semblait sincèrement surpris.

— Toujours ?

— Surtout depuis que je suis devenue ta secrétaire personnelle.

Elle concéda un sourire, soulagée d'admettre au moins une vérité.

— J'ai imaginé faire l'amour avec toi des milliers de fois.

Elle le sentit ralentir, alors elle ouvrit les yeux et vit qu'il la dévisageait, bouche bée, yeux grands ouverts.

— Vraiment ? Tu veux dire, avant Londres ?

Elle se contenta de hocher la tête.

— Et après Londres.

Il secoua la tête, réprimant un sourire.

— Alors, tu l'as bien caché. Avec tout le reste, pourrais-je ajouter.

— Je pense qu'avoir une relation avec le P.-D.G. n'est pas très judicieux pour ma carrière.

— Je sais que tu le penses. Et tu sais que je pourrais t'aider à trouver un autre emploi.

— Je ne veux pas d'autre emploi, dit-elle doucement.

Il ralentit quand ils passèrent devant l'impressionnante entrée au style contemporain du *Garrison Grand*.

— Tu pourrais travailler ici, suggéra-t-il. Pour mon frère.

Puis il plissa les yeux.

— Euh, à la réflexion tu serais plus en sécurité, si tu travaillais pour Brooke ou Brittany. Stephen chercherait à te séduire.

— Stephen ne m'intéresse pas. Et travailler au *Garrison Grand* ne m'intéresse pas, non plus.

Elle regarda les angles spectaculaires de l'hôtel, éclairés par des spots qui baignaient les murs de couleurs Art déco.

— Tu serais encore mon patron, en essence. Tu es toujours en charge de *Garrison, Inc.*

— En quelque sorte, dit-il d'un ton amer, se glissant dans un espace entre deux voitures et prenant la direction du nord.

Elle devrait lui dire. *Maintenant.*

— Parker...

Il se tourna vers elle, lui donna un rapide baiser sur la joue.

— Faisons un marché pour ce soir, Anna. Oublions que tu travailles pour moi, d'accord ?

Profitant d'un autre feu rouge, il enfouit le visage dans son cou pendant un instant.

— Juste pour ce soir, sois mon amante, pas mon assistante. Oublions tout ce qui nous sépare et savourons le plaisir d'être ensemble.

Cette perspective lui donna des frissons d'anticipation. Son amant. Juste pour ce soir. Sa grande confession ne pouvait-elle pas attendre juste une nuit ?

Bien sûr, elle lui dirait tout dans l'atmosphère professionnelle du bureau.

— Mais demain...

Il l'interrompit en lui mordillant le lobe.

— Je t'emmènerai chez toi demain matin pour que tu puisses te changer, et nous serons au bureau à 8 heures, comme toujours.

Elle ferma les yeux.

— Mais travailler ensemble... ce ne sera plus pareil, objecta-t-elle.

— Non, c'est vrai. Ce sera mieux.

— Ce sera gênant.

— Ce sera très bien.

— Tout le monde nous soupçonnera.

— Ce sera drôle.

Elle tourna le visage vers le sien et l'embrassa sur la bouche.

— Tu obtiens toujours ce que tu veux, n'est-ce pas ? dit-elle.

Il sourit, et enroula une mèche de cheveux sur son doigt.

— Non, pas toujours. Et je te veux. Enormément. Ce soir. Demain.

Il tira doucement sur sa mèche et ignora le conducteur qui klaxonna quand le feu passa au vert.

— Ce sera très, très bien, Anna. Fais-moi confiance.

— Je me sens déjà très bien, assura-t-elle.

Trop bien, même, pour gâcher la soirée avec des révélations sur son passé.

Lorsque Parker se gara dans un parking souterrain d'une résidence appelée « la Tour », il la taquina avec d'autres baisers. Ils parvinrent, elle ne sut comment, à entrer dans l'ascenseur, où Parker la plaqua contre le miroir, tandis que la cabine s'élevait vers le dernier étage.

— Je vis au dernier étage, dans l'appartement terrasse, dit-il, jouant avec le bouton de sa chemise et pressant son corps contre le sien, clairement prêt à faire l'amour de nouveau. Alors nous avons une minute devant nous.

Elle rit légèrement, et inclina la tête pour lui donner accès à son cou.

— Il nous faudra plus d'une minute.

Il gémit doucement en glissant une main sous la bretelle de son soutien-gorge.

— Tu as raison.

Il lui donna un long baiser langoureux, tandis que l'ascenseur montait, donnant l'impression à Anna que la Terre s'était dérochée sous ses pieds.

La cabine s'arrêta, et s'ouvrit à l'entrée privée vers l'appartement luxueux. Parker poussa une des colossales doubles portes et la conduisit dans son monde.

— Dieu, c'est stupéfiant.

Elle pouvait à peine prendre la mesure de l'immense espace devant elle, de toutes les lignes et des angles architecturaux, les murs aux nuances sable et café, la longue baie vitrée avec une vue à couper le souffle sur Biscayne Bay et les myriades de lumières dansantes de la ville.

— *Tu* es stupéfiante, répéta-t-il derrière elle, fermant les bras autour de sa taille et l'attirant contre son corps tendu d'envie. Stupéfiante, belle et sexy.

Il glissa ses mains sur sa poitrine, enfouit son visage dans ses cheveux, et trouva un endroit sur son cou à embrasser.

Elle soupira, s'abandonnant aux merveilleuses sensations qu'il faisait naître en elle.

— Tu veux visiter ? demanda-t-il. Ou est-ce que tu veux boire ou manger quelque chose ?

Elle se tourna vers lui, un sourire aux lèvres.

— Tu sais cuisiner ?

— Je pourrais nous faire des spaghettis. Peut-être une salade. Ou alors, je peux demander au chef du *Garrison Grand* de nous faire livrer le plat du jour.

Comme s'il ne pouvait pas ôter ses mains d'elle, il l'attira vers lui, lui embrassa le front et le nez.

— Tout ce que tu voudras, dit-il.

Elle paierait pour retarder comme elle le faisait le moment des aveux, elle le savait. Elle souffrirait, quand elle s'assiérait derrière le bureau et lui dirait qu'elle n'avait pas été totalement honnête. Elle pourrait même perdre son job. Mais, soudain, aucun prix n'était trop élevé pour avoir ce qu'elle désirait tant.

— Ce que je veux, dit-elle doucement, c'est toi.

Il eut un sourire lent et satisfait.

— Ça tombe bien, moi aussi.

Et il la souleva, l'embrassa sur la bouche, et la porta vers la chambre.

\* \* \*

— Ce n'était pas assez, annonça Parker en volant un autre baiser devant la maison au style hispanique d'Anna, à Coral Gables. Puisque tu te changes, pourquoi ne pas préparer aussi des vêtements pour demain, comme ça nous sortirons dîner et ensuite...

Le sourire d'Anna s'évanouit, tandis qu'elle ouvrait sa portière.

— Nous verrons pour ce soir, dit-elle. Il faut déjà aller au bout de la journée.

Il descendit de la voiture, courant pour la rattraper sur la première marche du perron.

— Et ce ne sera pas facile, lança-t-il.

— Pourquoi ? s'étonna-t-elle.

— Parce que chaque fois que je te verrai, je voudrai prendre une douche.

Il l'attira contre lui et l'embrassa. C'était affolant, il ne pouvait tout simplement pas se rassasier de cette bouche.

— Tu vois ? dit-elle en reculant. Je te l'avais bien dit.

— Je peux m'accorder de petites distractions, assura-t-il. En parlant de distraction, puis-je entrer et te regarder te changer ?

En riant, elle sortit un trousseau de clés de son sac et arpenta le patio orné de plantes en pots et de deux chaises de bois.

— Désolée, nous n'avons pas le temps. La réunion du comité commence dans moins d'une heure.

Elle ouvrit la porte et lui adressa un rapide sourire.

— Cela me prendra à peine cinq minutes, puisque je me suis déjà douchée.

— Je sais que tu es propre, dit-il tandis qu'ils entraient dans la maison. C'est moi qui t'ai lavée.

— Et très bien, plaisanta-t-elle.

Elle désigna le salon petit mais accueillant.

— Ce n'est pas exactement comme ton appartement, mais c'est mon chez-moi.

La petite pièce était éclairée par des portes vitrées coulissantes qui menaient à un autre patio confortable, empli de plantes. Les meubles aux couleurs tropicales, les murs couleur pêche et le sol au carrelage brillant étaient baignés de soleil.

— J'aime ta maison, dit-il.

Elle était accueillante et sans prétention — tout comme Anna.

— Reste ici, ou dans la cuisine, avertit-elle. Tu n'es pas invité dans ma chambre.

— Je finirai bien par y entrer, dit-il, relâchant sa main.

— C'est ce qu'on verra.

Et elle disparut dans le couloir.

Elle avait déjà changé ce matin, songea-t-il en gagnant la cuisine ensoleillée et ornée de plantes fleuries.

Elle avait déjà commencé à prendre de la distance, à se préparer mentalement pour la journée qu'ils allaient partager. Pourraient-ils réussir ? se demanda-t-il en reculant une chaise et s'installant à table. Pourraient-ils travailler côte à côte durant la journée, et partager leurs nuits ?

Il n'avait jamais eu de vraie relation avec une femme au travail. Il joua avec un hibiscus frais qui flottait dans un bol, et huma la fragrance florale. Mais il n'avait jamais rencontré quelqu'un comme Anna. Elle était brillante, compétente, merveilleuse au bureau... sexy et généreuse dans leurs jeux sexuels.

Pourraient-ils avoir les deux ?

Que se passerait-il, si les choses ne marchaient pas ? Pourraient-ils continuer à travailler ensemble ? Et qu'arriverait-il, quand le bruit courrait qu'elle sortait — couchait — avec le P.-D.G. ? Était-ce loyal envers elle ?

L'idée de ne pas être avec elle lui serra la poitrine. Ils avaient fait l'amour au moins trois fois et, pourtant, il la désirait encore. Il s'était réveillé avec le corps chaud et doux d'Anna dans ses bras, et tout ce qu'il voulait, c'était faire la même chose demain. Et après-demain.

Il se sentait mieux que depuis des semaines. Mieux que depuis la mort de son père, et certainement depuis qu'il avait appris que Cassie Sinclair était sa nouvelle sœur et partenaire. Anna avait dissipé les nuages noirs, et ce n'était pas seulement grâce à son corps. Son corps n'était que l'apparence et, à l'intérieur, Anna était vraiment... magnifique.

Il entendit le cliquetis de ses talons sur le sol, et se retourna.

— Je vois que mon assistante de direction est de retour, observa-t-il, incapable de masquer la déception dans sa voix.

Elle passa une main gênée sur le tailleur marron qu'elle portait sur un haut simple, au col haut, assez ample pour ne pas révéler ce qu'il savait être des courbes généreuses.

— Ça va être une longue journée, dit-elle, comme pour justifier sa tenue ordinaire.

Et, en un claquement de doigts, la jeune femme joueuse et provocante avait disparu, et l'assistante professionnelle et pragmatique avait pris sa place. Pourquoi ?

C'était presque comme si elle cachait quelque chose, de nouveau.

Par respect pour ses cheveux bien coiffés, il ferma la capote, quand ils regagnèrent le centre de Miami. Elle garda les mains jointes dans son giron, et il remplit le silence embarrassé avec de la musique, jusqu'à ce qu'ils arrivent et garent la voiture.

— Je te rejoins dans une minute, dit-elle.

— Où est-ce que tu vas ?

— Il faut que je prenne quelque chose dans ma voiture. Elle est garée par là.

Il comprit. Elle ne voulait pas entrer avec lui. Quelqu'un pourrait en tirer les bonnes conclusions, et les rumeurs se répandraient comme une traînée de poudre. Sauf que ce ne serait pas des rumeurs. Ce serait vrai.

— D'accord.

— Oh, s'exclama-t-elle soudain, pourtant une main devant sa bouche. J'ai oublié de faire les listes de chiffres pour la réunion ce matin. Je suis vraiment désol...

— Pas de problème. On n'en a pas besoin.

Elle le regarda en fronçant les sourcils.

— Comment ça, on n'en a pas besoin ?

— Dans le feu de l'action, j'ai oublié de te dire pourquoi j'étais revenu au bureau.

Il lui caressa la joue et la lèvre, pour lui rappeler ce qui les avait tant occupés.

Elle pâlit un peu.

— Pourquoi ?

— Pas maintenant. Je ne veux pas qu'un de mes frères et sœurs arrive avant moi au bureau. Je te raconterai ce soir, pendant le dîner. Promis.

Il lui vola un dernier baiser.

— Je te vois au bureau, chérie.

Sans attendre sa réponse, il se hâta vers l'ascenseur et ne se rendit pas compte qu'il sifflotait jusqu'à ce que les portes s'ouvrent et qu'il tombe sur Stephen, qui attendait devant le hall de *Garrison, Inc.*

— Si je ne te connaissais pas mieux, dit Stephen sans préambule, je t'accuserais de siffler quelque chose qui ressemble à s'y méprendre à un... air de Broadway.

Parker rit, mais ne nia pas, tandis qu'il regardait autour de lui.

— Personne n'est encore là ?

— Ton assistante est plus efficace, d'habitude, souligna Stephen.

Parker prit ses clés et ouvrit la porte du hall.

— D'habitude, oui. Mais elle était occupée.

— A voler des secrets d'entreprise, railla Stephen. Alors, maintenant, on ouvre le programme pour voir ce que ta petite espionne a fait hier soir.

— On peut, dit Parker, allumant au passage les lumières du couloir. Mais on ne trouvera rien. J'ai déjà vérifié.

— Quand ?

— Je suis revenu hier soir.

Il glissa une autre clé dans la porte de son bureau, mais elle s'ouvrit avant qu'il la déverrouille. Etrange. Elle était toujours fermée à clé. Mais il avait été un peu distrait après la douche.

— Anna n'est pas l'espionne, dit-il.

— Tu en es sûr ?

— Oui. Elle est beaucoup de choses...

Aucune qu'il soit prêt à partager avec son frère.

— ... mais ce n'est pas elle l'espionne.

Stephen, toutefois, alla droit vers l'ordinateur et commença à taper quelques touches.

— Alors, tu es revenu ici, mais tu as laissé ton ordinateur allumé ?

Sans doute. Bon sang, Anna avait un tel effet sur lui.

— Oui, mais j'ai vérifié avant...

*Avant que je la trouve dans la douche.*

— Avant qu'elle s'en aille.

— Alors, elle a dû revenir.

Le ton de Stephen était inquiétant.

— Quoi ? Non, elle n'est pas revenue. Je sais que ce n'est pas elle.

— Tu te trompes, asséna Stephen, cliquant sur une commande du programme récemment installé. Elle a mordu à l'hameçon, frérot. Et elle a tout envoyé par mail à...

Il cliqua sur quelques autres touches.

Stephen se leva et fixa son frère avec un regard dur.

— On l'a piégée.

— Non.

Parker se dirigea vers l'écran, essayant de comprendre.

— Je sais que ça n'y était pas hier soir quand j'ai vérifié. Anna était encore là.

— Peut-être est-elle revenue. La porte du bureau était ouverte et l'ordinateur allumé. Tu aurais tout laissé comme ça ?

Dans l'état où il était hier ?

— Peut-être, oui.

Stephen tapota du poing sur le bureau.

— Il faut que tu la renvoies à la minute où elle entrera ici.

— Non ! insista Parker. Ce n'est pas elle.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? grommela Stephen. C'est la seule personne qui ait accès à ton bureau, elle est tombée dans le piège, alors tu la renvoies. C'est aussi simple que ça.

— Je sais qu'elle n'est pas revenue hier soir.

Stephen poussa un soupir exaspéré.

— A moins que tu ne sois resté avec elle toute la nuit, tu ne peux être sûr de rien.

— C'est le cas. J'étais avec elle chaque minute. Nous sommes partis ensemble autour de 20 heures, et nous ne nous sommes séparés qu'il y a cinq minutes, quand nous avons quitté le parking du garage.

— Oh, fit Stephen, le sourcil arqué. Je vois.

Non, il ne voyait pas. Parker réprima l'envie de rectifier la fausse impression de son frère, de lui dire que ce n'était pas une quelconque liaison de bureau. Mais comment ? C'était une liaison ; ils travaillaient en effet dans le même bureau, et ce qu'ils avaient fait dans la douche était vraiment illicite.

— Quelqu'un d'autre est entré après notre départ hier soir, dit-il.

Stephen eut l'air dubitatif.

— Tu en es certain ? Peut-être qu'en vérifiant hier, tu as raté quelque chose. Tu n'as jamais utilisé ce programme avant. Tu as peut-être fait une mauvaise manipulation.

— A quelle heure l'e-mail a-t-il été envoyé ?

Stephen secoua la tête.

— Ça ne l'indique pas. Ça piste seulement les touches de clavier, pas l'heure. Mais je suppose qu'un bon pirate pourrait le découvrir. Un bon détective, peut-être.

— Alors je vais en engager un.

— Et s'il découvrirait que ta nouvelle petite amie est coupable jusqu'au cou ?

— Elle ne l'est pas, dit-il, ne prenant même pas la peine de corriger l'expression de Stephen.

Anna pouvait être sa petite amie. Il serait chanceux de l'avoir.

— Oui, mais si tu ne pensais pas avec ton cerveau hier soir, et que tu croyais qu'elle n'avait pas touché à ton PC, alors qu'elle l'a fait ? Hein ?

Parker eut la subite envie d'envoyer une droite dans le visage suffisant et supérieur de son frère.

— J'engagerai un détective. Ce n'est pas elle l'espionne, Stephen. Je te le prouverai. S'il y a ne serait-ce qu'une contravention dans le passé d'Anna Cross, je la renverrai sur-le-champ.

Derrière lui, la porte s'ouvrit, et Anna s'éclaircit la gorge.

— Le comité exécutif est au complet, monsieur Garrison.

— Elle a accès à tout, dit Stephen dans un murmure rageur, tandis qu'elle fermait la porte. Y compris au patron. J'espère que tu sais ce que tu fais, Parker.

Avait-il bien vérifié l'ordinateur, ou était-il passé à côté de quelque chose ? Il poussa un long soupir.

— Je sais ce que je fais, affirma-t-il.

Mais, avant de se rendre à la réunion du comité exécutif, il appela l'agence de détectives. Juste au cas où.

## 9.

*S'il y a ne serait-ce qu'une contravention dans le passé d'Anna Cross, je la renverrai sur-le-champ.*

Les mots avaient résonné dans les oreilles d'Anna toute la matinée, pendant que le téléphone sonnait, qu'on livrait des paquets, que des e-mails étaient envoyés et reçus. La vie continuait... autour d'elle. En elle, le chaos faisait rage.

Elle n'avait aucune idée de ce qui avait pu pousser Parker à faire la déclaration qu'elle avait surprise en ouvrant la porte. Mais cela ne lui laissait qu'une solution : lui dire la vérité, avant qu'il la découvre tout seul.

Mais cette option avait un inconvénient douloureux : elle allait perdre Parker. Non pas qu'il lui appartienne dans les faits. Mais, hier soir, quand ils avaient fait l'amour, elle avait ressenti quelque chose de fort et de puissant. Était-ce juste une alchimie sexuelle incroyable ? Ou davantage ? Elle ne le savait pas encore, mais elle aimerait avoir le temps de le découvrir.

Mais si elle révélait à Parker que son précédent petit ami s'était servi de son mot de passe pour accéder à des dossiers confidentiels — ceux de son patron — et qu'elle avait pris ce poste chez *Garrison, Inc.* sans parler de cette histoire, jamais plus elle n'aurait la chance de faire l'amour avec lui. Parker, elle le savait, faisait toujours passer les affaires avant les relations personnelles. Toujours.

Mais si elle se taisait, alors leur relation entière serait construite sur un mensonge. Et cela, ce serait aussi terrible que de le perdre.

Non ?

A 11 h 30, son téléphone sonna, et la voix de Megan Simmons fut une douce musique aux oreilles d'Anna. Quand Megan lui apprit qu'elle était de nouveau à Miami pour la journée, pour un autre entretien avec son ancien employeur, Anna saisit l'opportunité.

— Je t'en prie, déjeune avec moi, supplia-t-elle. J'ai besoin de te parler.

— Est-ce que tout va bien ? demanda Megan, inquiète.

Anna ferma les yeux.

« Bien », c'était un terme tout relatif.

— J'ai juste besoin de parler à quelqu'un qui puisse me conseiller.

— Je suis à South Beach, dit Megan. J'ai un peu de temps avant mon rendez-vous en début d'après-midi, et j'allais me prendre un sandwich. Tu peux me retrouver au *News Café* dans un quart d'heure ?

Anna avait déjà ouvert un tiroir pour prendre son sac.

— Laisse-moi diriger mes appels vers la réceptionniste, et je serai là aussi vite que possible.

Le restaurant de plage branché était empli de touristes et de gens du coin, mais Megan avait réussi à leur dénicher une table le long du trottoir d'Ocean Drive. Elle sirotait un thé glacé, quand Anna arriva.



Avant que le serveur apporte une bouteille d'eau à Anna, elle raconta toute l'histoire de ce qu'elle avait entendu ce matin, en passant sous silence les parties les plus importantes... comme ce qu'elle avait fait la nuit dernière.

— Qu'est-ce que je dois faire ? demanda-t-elle à Megan quand elle eut fini, à bout de souffle. Devrais-je anticiper l'inévitable ou prendre des risques ?

— Tu as couché avec lui, n'est-ce pas ?

Et elle qui croyait pouvoir cacher des secrets à Megan !

— Je n'avais pas prévu de te parler de cette partie.

— Pourquoi pas ? Ça se voit sur ton visage, au propre comme au figuré. Tu respires la satisfaction et...

Megan se pencha en avant et toucha le menton d'Anna.

— Je crois que je vois une petite éraflure causée par une barbe ici.

Mentir n'était pas une option.

— Oui, j'ai passé la nuit avec lui, avoua Anna.

— Et voilà pourquoi c'est un dilemme, commenta Megan, l'air pensif. Parce que maintenant, c'est plus qu'un travail. Maintenant, c'est une histoire de sexe.

— Ce n'était pas seulement du sexe, dit-elle d'un ton calme.

— Ça ne l'est jamais, pour nous, les filles.

Megan semblait parler avec la voix de l'expérience et, comme toujours, Anna dut faire un effort pour ne pas lui demander quelle expérience au juste elle avait vécu. A l'évidence, cela avait tout à voir avec la naissance de Jade. Mais le déjeuner impromptu d'aujourd'hui n'était certainement ni le moment ni le lieu.

— La question est, continua Anna, devrais-je lui dire ce qui m'est arrivé dans l'Indiana ? Si je le fais, nous pourrions toutes les deux avoir des ennuis. Tu étais au courant des accusations à mon égard, quand tu m'as recommandée pour le poste à *Garrison, Inc.*

Megan balaya son inquiétude d'un revers de la main.

— Je n'ai pas peur des Garrison, assura-t-elle, et tu ne devrais pas non plus les craindre.

— Je n'ai pas peur de lui, répliqua Anna. Je suis... folle de lui.

— Anna, dit Megan en secouant la tête. Fais attention. Les hommes comme lui sont... Oh, je n'ai pas besoin de te l'apprendre. Michael Montgomery était comme ça. Manipulateur. Arrogant. Exigeant.

— Parker n'est rien de tout cela. Et il n'est pas Michael Montgomery, qui était un serpent, un menteur et un pauvre type.

Megan rit doucement.

— C'est un Garrison. Alors il est tout cela.

— Non, Megan, pas au fond de lui. Quand nous avons fait l'amour, il était très généreux, très doux. Il m'a laissé toute latitude pour dire non ou au moins être sûre de ce que je faisais.

Megan posa les coudes sur la table.

— Trois mots, mon amie : fuis, et vite.

Devant le regard interloqué d'Anna, elle ajouta :

— Tu m'as demandé un conseil. Tu n'es pas obligée d'être d'accord, mais voilà ce que je te recommande de faire.

— J'ai une autre idée, dit Anna lentement. Que dirais-tu, si j'essayais de démasquer moi-même le coupable et qu'ensuite je parlais à Parker de mon passé ?

Megan s'adossa dans sa chaise, tandis que le serveur apportait leurs sandwiches.

— Pourquoi pas ? dit-elle quand il se fut éloigné. Ça pourrait résoudre tous tes problèmes, et une partie de ceux de Parker. Comment comptes-tu procéder ?

— Il me faudrait mener l'enquête, mais j'ai quatre ans d'expérience en ressources humaines. Je sais comment interpréter un CV.

— Tu pourrais vérifier les appels depuis ou vers le groupe Jefferies, suggéra Megan. Ou tu pourrais découvrir qui dans la compagnie a travaillé pour eux.

— Oui, mais j'imagine que Parker a déjà vérifié ça, dit Anna, mordant dans son sandwich, tandis que l'idée cheminait dans son esprit. Mais peut-être que je verrai quelque chose que lui a manqué.

— Anna, ne devrait-il pas te croire sur parole ? insista Megan. Je veux dire, si vous avez une relation, un lien ?

— Dans un monde parfait, oui, approuva Anna. Mais nous vivons dans un monde imparfait. Et le fait que mon ex m'ait volé mon mot de passe pour accéder à l'ordinateur de mon patron, et le fait que mon ex ait aussi été le plus grand concurrent de mon patron, et que les journaux et la compagnie m'aient accusée... eh bien, ce serait très difficile pour lui de ne pas en tirer des conclusions.

— On t'a accusée à tort, rectifia Megan.

— Tout de même, ma réputation est ternie. Même quatre ans après.

Combien de temps encore allait-elle fuir son passé ?

Pendant qu'elles mangeaient, Megan parla de son entretien à Anna, et lui apprit qu'elle était à deux doigts de signer un contrat pour devenir associée. Mais, au moment de partir, la conversation revint sur Anna.

— Peux-tu avoir accès à certaines infos ? Peut-être par des contacts aux ressources humaines ?

— Peut-être, dit Anna. Il faudra que je fasse vite. Aujourd'hui.

— Hé, dit Megan en prenant la main d'Anna. Je sais que tu n'as pas envie d'entendre ça, mais ce n'est qu'un type parmi d'autres, tu sais ?

— Non, protesta Anna. Et je l'apprécie vraiment, vraiment beaucoup. Je n'aurais pas couché avec lui sinon. Je n'ai pas eu de relation depuis Michael...

— Un autre chien arrogant, intervint Megan.

— Parker n'est pas ce qu'il paraît, Megan. C'est un meneur, oui, mais il est aussi, je ne sais pas, vulnérable.

Megan haussa un sourcil en guise d'avertissement.

— Et toi aussi, Anna.

Puis elle consulta sa montre, et étouffa un tout petit cri.

— Oh, non. Je dois être à mon rendez-vous dans douze minutes.

— Vas-y, dit Anna, La note est pour moi. Merci de m'avoir écoutée, Megan.

Megan était déjà debout et jetait son sac à main sur son épaule.

— Merci pour le déjeuner. Bonne chance avec ton enquête secrète. Mais je pense toujours que tu devrais fuir.

Elle lui envoya un baiser.

— Je ferais mieux de filer, moi aussi. A plus.

Elle disparut dans la foule d'Ocean Drive.

Megan avait-elle raison ? Devrait-elle fuir ? Ou essayer de se venger ? Elle n'avait rien à perdre... hormis Parker.

Son téléphone vibra, et l'affichage du numéro de *Garrison, Inc.* provoqua de petites vagues de culpabilité et d'inquiétude en elle.

— Allô ?

— C'est Sheila McKay.

— Il y a un problème, Sheila ?

— A toi de me le dire, répliqua-t-elle avec un rire sec. Le grand patron est sorti en trombe après la réunion du comité, en disant qu'il avait un rendez-vous.

Elle tenta de visualiser son emploi du temps. Elle aurait pu jurer que Parker n'avait rien de prévu cet après-midi.

— D'accord. Est-ce qu'il a besoin de moi ?

— Pas pendant la journée, apparemment, dit Sheila d'une voix pleine de sous-entendus. Mais il veut que tu le retrouves ce soir à 19 heures dans le salon Opalescence au *Garrison Grand*.

Son cœur s'emballa.

— D'accord.

— Quoi que tu lui aies dit, ironisa Sheila, ç'a dû marcher, chérie.

— Je suis sûre qu'il veut parler travail, dit Anna, prenant sa voix la plus professionnelle.

— C'est ça. Dans le salon privé ? Je viens juste de le réserver pour toi.

— Alors, il ne sera pas là de tout l'après-midi ? demanda Anna.

— Je ne pense pas.

— D'accord. Merci.

Elle avait une chance d'arriver à ce que Parker la croie et lui fasse confiance. Pourrait-elle trouver une preuve en un seul après-midi ?

\* \* \*

Parker croisait et décroisait les jambes avec impatience, observant le décor chic autour de lui. Dommage que le détective aux épaules légèrement affaissées et au crâne dégarni répondant au nom d'Ace Martin n'ait pas un bureau en formica et une lampe verte. Il semblait sortir tout droit d'un film de série B.

Mais Ace avait un bureau élégant, complété par une jolie hôtesse d'accueil et quelques membres du personnel bien habillés qui indiquaient à Parker que *Martin Securities* rapportait quelques dollars. *Garrison, Inc.* contribuait à nourrir le compte bancaire d'Ace depuis des années.

Mais ce travail ne concernait pas *Garrison, Inc.* Parker avait demandé à Ace d'enquêter sur Anna Cross à titre personnel. Et l'appel urgent d'Ace, à midi, n'avait laissé aucun doute à Parker. Le détective avait découvert quelque chose.

— Désolé de vous avoir faire attendre, Parker, s'excusa Ace en entrant dans la pièce, les mains pleines de documents.

Il posa tout sur le bureau pour donner à Parker une chaleureuse poignée de main.

— Je suis content que vous soyez venu. Je ne voulais pas ramener tout ça à votre bureau. Pas quand la coupable est juste à côté.

Parker eut l'impression d'avoir reçu un coup de poing dans le ventre.

— Alors, vous avez de mauvaises nouvelles concernant Anna, c'est ça ?

Ace alla s'asseoir à son bureau, face à Parker.

— Je le crains.

Parker ravala un juron. Il ne voulait pas qu'Anna soit coupable. Il voulait qu'elle soit... Bon sang, il la voulait, voilà tout, et maintenant il ne l'aurait jamais.

— Qu'est-ce que vous avez ? Le lien avec les Jefferies est-il fort ?

— Je n'en ai aucune idée. Je n'ai pas pu en trouver un.

Parker adressa à l'autre homme un regard acéré.

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ce qui ne va pas, c'est que votre assistante a un passé drôlement chargé. Saviez-vous que vous n'êtes pas le premier P.-D.G. pour qui elle travaille ?

Il en savait si peu sur elle. Avait-il même lu son CV quand le directeur des ressources humaines l'avait recommandée pour le poste d'assistante de direction ? Probablement pas.

— Elle travaille chez *Garrison, Inc.* depuis quatre ans, dit-il, incapable d'étouffer le petit espoir et la note défensive dans sa voix.

— Avant de travailler pour vous, elle était l'assistante de direction d'un certain Barry Lynch, P.-D.G. d'une société de taille moyenne, dans l'Indiana, du nom de *FiberTech*. Ils fabriquent des câbles de fibre optique et ce genre de choses.

Un petit accès de jalousie le saisit. Anna avait-elle pris une douche dans la salle de bains de Barry Lynch aussi ?

— Et ?

— Et elle a été remerciée pour espionnage.

Cette fois, il ne put réprimer le juron qui monta spontanément.

Ace acquiesça d'un hochement de tête.

— Il semble qu'elle ait eu une relation très personnelle et intime avec...

— Stop, dit Parker en haussant la main, ravalant le goût acide qui emplissait soudain sa bouche. Je n'ai pas besoin d'entendre les détails de sa liaison avec son patron.

— Pas avec son patron, dit Ace en lui tendant la photocopie d'un article de journal. Avec le plus grand rival de son patron. Un investisseur du nom de Michael Montgomery, qui était membre directeur d'une société concurrente. Anna Cross l'a fréquenté pendant environ un an. Un homme riche et puissant, avec de la classe.

Au moins, elle était constante dans ses choix. Il regarda le journal, son regard se posant sur une photo en noir et blanc d'Anna, les cheveux plus courts, et sur le titre en grosses lettres. « *UNE SECRÉTAIRE ACCUSÉE D'ESPIONNAGE* ».

— Selon cet article, poursuivit Ace, elle a utilisé son mot de passe pour voler des informations confidentielles, qu'elle a fournies à la concurrence, une compagnie dans laquelle son petit ami possédait environ vingt pour cent des parts.

Parker tressaillit. L'histoire se répétait, pas de doute.

— Quel genre d'informations ?

— Le schéma habituel. Les dates de lancement de nouveaux produits, les stratégies marketing et les nouveaux efforts en recherche et développement. Le journaliste sous-entend qu'elle avait des avantages financiers.

— Il *sous-entend* ? Est-ce qu'il y a eu des preuves ?

— En fait, les charges contre elle ont été abandonnées par le P.-D.G. de *FiberTech*.

L'espoir s'infiltra dans son cœur.

— Alors, elle n'était pas coupable ?

— Elle a dû trouver un arrangement, j'en suis sûr. Le petit ami a été renvoyé du conseil de la compagnie concurrente, et a quitté la ville. Mlle Cross a été renvoyée, et a déménagé à Miami environ deux semaines plus tard. Vous remarquerez que le CV qu'elle vous a fourni ne fait aucune mention de son emploi chez *FiberTech*. Et, Parker, si elle n'était pas coupable, pourquoi les journaux ne l'ont-ils pas dit ?

Pis, pourquoi Anna ne lui avait-elle rien dit ? Elle devait savoir que, quand la nouvelle se répandrait, elle serait soupçonnée. Pourquoi ne lui avait-elle rien dit ? Elle avait pourtant eu maintes occasions de le faire. Elle le côtoyait tous les jours !

Elle n'avait rien dit, parce qu'elle était coupable. Peut-être que se trouver dans la salle de bains, quand il avait pu apercevoir ses charmes, faisait partie de son plan. Pour se rapprocher de lui, et lui soutirer des confidences sur l'oreiller.

Ses tempes le martelaient, quand il prit les journaux. Les articles détaillaient les informations qu'elle avait données à la concurrence, et présentaient quelques photos d'elle lors de réceptions au bras d'un homme grand, à l'allure de jet-setteur.

— Vous pouvez tout garder, dit Ace, rangeant les documents dans un dossier en papier kraft. J'aurais aimé avoir de bonnes nouvelles, Parker.

— Eh bien, nous venons de résoudre un gros problème pour *Garrison, Inc.* aujourd'hui.

Parker prit l'enveloppe, et la tapota d'un geste rageur.

— Envoyez-moi la facture.

— Celle-là, c'est aux frais de la maison. Ça ne m'a pris qu'une demi-heure pour trouver tout ça sur Internet. Je suis surpris qu'elle ait obtenu le job à Garrison il y a quatre ans.

Le sourire de Parker était tendu.

— Elle peut être très charmante.

Ace hocha la tête d'un air entendu.

— Il est évident qu'elle vous a charmé.

— Ah, bon ? dit-il avec un petit rire. Je déteste être transparent.

— Vous n'êtes pas transparent, c'est mon travail d'analyser les réactions des gens. Si vous ne teniez pas à elle, vous ne seriez pas si malheureux d'apprendre la vérité. Vous la renverriez et passeriez à autre chose. Ce que, vous connaissant, je sais que vous ferez de toute façon. C'est pourquoi votre père vous a confié les rênes du groupe.

Confié, plus ou moins. En fait, en l'espace de quelques semaines, le monde de Parker avait commencé à s'écrouler. Il serra la main d'Ace, et sourit à peine à la jolie réceptionniste qui lui lança un au revoir appuyé.

Capote rabattue et musique à fond, Parker parcourut les rues de Miami Sud et prêta à peine attention à la circulation dense. Devant ses yeux, il ne voyait qu'Anna, en train de rire. Anna, qui soupirait. Anna, ruisselante, enfiévrée, sans retenue, dans la douche.

Avait-elle joué la comédie en permanence, pour obtenir des informations ?

Quelque chose tout au fond de lui hurlait que non.

Il reconnut cette voix. C'était son instinct qui criait, et d'habitude il l'écoutait. Alors il tourna à gauche au lieu de rentrer chez lui pour ruminer, et dirigea la voiture vers *Garrison, Inc.* Il fallait qu'il sache la vérité. Il le *fallait*.

Si elle était coupable, il la renverrait, et l'oublierait, comme Ace l'avait prédit. Mais si elle parvenait à le convaincre que tout dans ce dossier était faux...

Il jeta un bref coup d'œil au dossier sur le siège passager, qui dépassait de sa mallette de cuir. Des preuves accablantes. Et pourtant, tout lui semblait faux.

Mais tout semblait faux à un homme aveuglé par... le désir. Ou pis.

En un temps record, il se gara et courut jusqu'à l'ascenseur, dont les portes s'ouvrirent aussitôt.

Quand il poussa la porte vitrée de *Garrison, Inc.*, les yeux bleu vif de Sheila s'écarquillèrent.

— Oh, monsieur Garrison, nous ne vous attendions pas aujourd'hui.

Raison de plus pour se montrer.

— Anna est là ? demanda-t-il.

Les lèvres très maquillées de Sheila se fendirent d'un sourire.

— Vous devriez vous téléphoner de temps en temps, tous les deux. Elle n'arrête pas de me demander la même chose à propos de vous, chaque fois qu'elle entre et sort pour copier des dossiers, essoufflée comme si elle avait un train à prendre. J'imagine qu'elle veut partir plus tôt afin de se préparer pour votre rendez-vous. J'ai pris les réservations, au fait.

Parker serra plus fort le dossier. Pourquoi Anna copiait-elle des dossiers en hâte ? Pourquoi demandait-elle s'il était revenu ? Le goût amer menaçait de revenir dans sa bouche. Il ne donna pas à la réceptionniste les informations croustillantes qu'elle tentait à l'évidence de glaner, et se dirigea droit vers le bureau d'Anna.

Lorsqu'il y parvint, il se figea. Le fauteuil d'Anna était vide, et la porte de son propre bureau était close. Que faisait Anna là-dedans ?

Elle prenait une douche ? Dieu, pourvu que ce soit la pire de ses infractions en tant qu'employée. Lentement, il gagna la porte de son bureau. Il tourna la poignée en silence, et ouvrit la lourde porte en merisier sans faire le moindre bruit.

Anna était là, dos tourné, tête baissée, en train de taper frénétiquement sur le clavier de son ordinateur. Elle n'avait aucune raison de travailler sur le PC de son patron. Aucune.

Sans bruit, il traversa la pièce, se penchant sur la droite pour voir ce qui était sur l'écran. Anna était si absorbée qu'elle ne fit pas un mouvement.

— Bon sang, jura-t-elle doucement. Pourquoi je n'arrive pas à trouver le mot de passe ?

Sur l'écran, il vit danser le logo du groupe Jefferies.

C'en était assez.

— J'ai changé le mot de passe.

Retenant son souffle, elle se tourna vivement, ouvrant grand les yeux de surprise, rougissant de honte et de peur.

— Le nouveau mot de passe est « menteuse ». Tu ne devrais pas avoir de mal à t'en souvenir, tu ne crois pas ?

— Je ne suis pas une menteuse, protesta-t-elle, levant le menton pour le regarder dans les yeux.

Il jeta le dossier vers elle, et une douzaine de documents voletèrent autour d'elle avant de tomber lentement au sol comme des plumes d'oiseau.

— L'omission compte pour un mensonge, Anna.

Elle détourna le regard de ses yeux brûlant de colère pour regarder la première feuille à ses pieds. Elle ferma les yeux, posa les mains sur les bras du fauteuil et enfonça ses doigts dans le cuir.

— Me laisseras-tu une chance de t'expliquer ?

— J'en avais l'intention, dit-il, détestant l'émotion qui faisait vaciller sa voix.

Se blindant, il regarda par-dessus l'épaule d'Anna, vers l'écran de l'ordinateur.

— Avant que je ne voie ça.

Elle ouvrit la bouche puis la referma et se leva, visiblement secouée.

— Je savais que ça arriverait, dit-elle. Que tu refuserais de m'écouter. C'est pour ça que je ne t'ai rien dit.

Il se contenta de la regarder, son esprit luttant contre son corps, qui voulait que tous les papiers disparaissent et que tous les mensonges se désintègrent.

— Tu crois tout ce que tu lis ? dit-elle froidement.

— Je crois que tu es une femme très rusée.

— Parker, s'il te plaît, je...

Elle tendit les mains, peut-être un geste d'imploration, peut-être pour le toucher, mais il recula avant qu'elle le brûle de ses doigts.

Quand Anna le touchait, il perdait le contrôle. Il ne savait pour quelle raison, Anna était sa faiblesse. Si elle le touchait ou l'embrassait, il se mettrait à l'écouter. A la croire.

Ce n'était pas bon pour sa compagnie. Ni pour lui.

— Je veux que tu t'en ailles, dit-il tranquillement.

Un éclair passa dans les yeux d'Anna.

— Tu me renvoies ?

— Va-t'en, Anna. Et n'emmène rien.

Elle pâlit.

— Tu me renvoies ?

— Oui.

— Sans me laisser une chance de te donner ma version.

— Tu roules pour la concurrence. Pourquoi n'appelles-tu pas Jordan ou Emilio ? Peut-être qu'ils ont besoin d'une assistante de direction.

Elle recula, comme s'il l'avait giflée, et il fut balayé par un accès de culpabilité, ainsi qu'un soudain besoin de la serrer dans ses bras et de ravalier ses paroles.

— Je ne porterai pas plainte, dit-il, reculant pour la laisser passer.

Les mots et le geste semblaient étrangers et faux, mais il se força à continuer.

— Je vais dire à Sheila de t'escorter.

Elle plissa les yeux vers lui.

— Ce ne sera pas nécessaire. Je sais comment quitter un immeuble après avoir été licenciée.

*Je parie que oui.* Quelque chose le retint de lui lancer le sarcasme à la figure.

Elle traversa le bureau, et il la suivit, gardant la porte ouverte pour voir son bureau à elle. Tandis qu'elle prenait son sac dans un tiroir, il sortit son téléphone portable, et appela Stephen, qui répondit à la première sonnerie.

— Le mystère est résolu, annonça Parker.

Anna se retourna et lui adressa un regard dur et incrédule.

— Bien joué ! s'exclama Stephen. On va fêter ça.

— D'accord, dit-il, même s'il ne se sentait pas d'humeur festive. Retrouve-moi à l'*Estate* ce soir.

Sans un mot, Anna arpenta le couloir, la tête haute, les épaules droites. Pas du tout comme une coupable quittant le lieu du délit, songea Parker.

— Tu es certain de l'avoir coincée ? lui chuchota Stephen dans le combiné.

Diable, non.

— Affirmatif.

— J'en étais sûr. Je savais que tu ferais le bon choix pour la compagnie.

Le bon choix ? Il en doutait fort.

## 10.

L'eau était aussi chaude que la vieille plomberie de sa maison pouvait le permettre, mais Anna n'arrivait pas à laver la sensation de déjà-vu.

Elle rejeta la tête en arrière, leva le visage directement sous le jet d'eau et posa les mains sur le carrelage.

Oh, oui ! Elle était déjà passée par là.

L'eau gicla entre ses lèvres entrouvertes, sur ses paupières, le long de ses joues. Mais il n'y avait pas de larmes à laver, songea-t-elle, amère. Elle n'avait pas pleuré une seule fois, et il était presque 10 heures.

Cette fois, elle était juste furieuse.

Tout ce qu'elle voyait, c'était l'expression de Parker, déchirée et douloureuse, et tout ce qu'elle ressentait, c'était la fureur d'être accusée à tort, une fois de plus.

Elle ferma les robinets, les tuyaux cliquetant sous le soudain changement de pression. C'était d'habitude la note finale à sa chanson. Mais elle n'avait aucune envie de chanter. Les regrets et le dégoût étaient trop forts.

— Et maintenant quoi ? se dit-elle à elle-même, sortant de la douche et s'enveloppant dans un peignoir épais. La dernière fois, Anna, tu as fait tes bagages et tu as détalé comme un chaton effrayé. Où iras-tu cette fois ?

Sa voix était amère et sarcastique tandis qu'elle essuyait la vapeur sur le miroir avec un rapide revers de sa manche, révélant son visage dévasté, son regard éteint, sa pâleur. Elle ressemblait à la victime des circonstances qu'elle était.

*Une victime.*

— C'est un mauvais mot, Anna Cross, murmura-t-elle à son reflet.

La chose qui la frappait le plus, c'était que Parker Garrison ne lui avait jamais fait ressentir ça. A cet égard, il n'était pas comme Michael Montgomery. Il n'était pas comme... quiconque.

Mais valait-il la peine qu'elle se batte pour lui ?

Le miroir s'embua presque instantanément, et, cette fois, elle se servit de sa paume et essuya le verre pour avoir une vue claire d'elle-même.

— Peu importe qu'il en vaille la peine ou non, dit-elle. Toi, tu en vaux la peine, Anna Cross. *Tu vaux la peine de te battre.*

La prise de conscience était si forte, si soudaine et si claire, qu'elle se mit presque sur la pointe des pieds. Pourquoi laisserait-elle Parker gagner ? Il avait tort, à cent pour cent. Il le comprendrait vite, quand une autre fuite aurait lieu chez *Garrison, Inc.*



Et ensuite, quoi ? Il reviendrait, pantois, dans l'espoir de la retrouver sous la douche ? Non. Non. *Non*. Oh, elle pourrait aller le retrouver au night-club où il se trouvait ce soir, pour le voir avaler des bières avec son frère, et se féliciter d'avoir épingle l'espionne.

Oui, elle pourrait aller voir le grand et puissant Parker Garrison et lui dire d'aller au diable. L'idée était si absurde qu'elle lui soutira un sourire, le premier de la journée.

Elle déambula dans sa chambre et se dirigea vers le placard, en laissant son idée délirante prendre son envol. Si elle faisait cela — et seulement si — que porterait-elle ? Elle considéra ses différentes options. Un tailleur gris. Une robe beige sans forme. Un ensemble brun, parfait pour...

Se cacher.

Elle fuyait et se cachait depuis si longtemps. Jusqu'à ce que Parker ait vu ce qu'il y avait sous ses boucliers aux couleurs fades. Littéralement, quand il l'avait surprise sous sa douche. Et puis elle avait cessé de se cacher de lui. Et cela avait été si bon... jusqu'à maintenant.

D'un geste rageur, elle poussa quelques cintres sur le côté. Et d'autres, aussi loin qu'elle le pouvait.

Et puis elle vit la robe rouge qu'elle avait portée à Londres. Elle la sortit du placard, et juste derrière elle... Oh !

Ses doigts se refermèrent sur les bretelles d'une robe fourreau d'un blanc immaculé, qui lui allait à la perfection, comme si elle avait été cousue sur son corps. Elle souleva le cintre, et sourit en se souvenant à quel point elle aimait porter cette robe splendide et sexy.

Elle la tendit devant elle, et se tourna vers le long miroir sur la porte intérieure du placard, retenant son souffle quand elle aperçut son reflet.

Aucune femme ne pouvait se cacher dans cette robe. C'était une robe qui exigeait l'attention. Qui exigeait qu'on écoute celle qui la portait.

Elle pourrait plaider sa cause dans cette robe, songea-t-elle. Et quand elle aurait fini, elle pourrait faire souffrir Parker rien qu'en s'éloignant.

Un sourire aux lèvres, elle posa l'étoffe soyeuse sur le lit et, comme par magie, une chanson commença à se jouer dans sa tête.

Fredonnant doucement, elle s'installa sur la chaise devant sa coiffeuse, ouvrit un tiroir plein de produits de maquillage, de crèmes, et en aligna quelques-uns devant elle.

Fini de se cacher, de fuir, de s'inquiéter que quelqu'un découvre son passé. Terminé, le temps des rêveries. Plus jamais, elle ne laisserait un homme puissant l'accuser à tort et lui briser le cœur.

Quand elle ferma à clé la porte de sa maison et marcha vers sa voiture, ses talons hauts étaient en rythme parfait avec sa chanson préférée de *West Side Story*, « *I Feel Pretty* ».

Oui, elle *se sentait jolie*, comme dans la chanson. Et forte. Et brave. Et brillante. Bien trop brillante pour faire deux fois la même erreur.

\* \* \*

Les autochtones étaient agités à l'Estate, et il n'était que minuit. Le DJ avait mis le volume à fond ; les jeunes gens beaux et fortunés étaient affalés sur des sofas placés dans des endroits stratégiques ; les bars high-tech étaient assaillis par les buveurs de Martini et de bières ambrées. L'éclairage dernier cri d'Adam passait de manière imperceptible du rose au bleu, au blanc et au rouge, baignant les miroirs vénitiens et les chandeliers en cristal de couleurs irréelles.

Parker s'adossa contre le cuir rembourré d'une alcôve, la table de granite entre Stephen et lui ne portant que deux bières et l'organiseur-téléphone portable de Parker.

Un téléphone qui ne sonnait pas, et qui défiait Parker de passer un coup de fil. Jusqu'ici, il avait réussi à résister à la tentation.

Depuis sa place, Parker avait une vue dégagée sur la plus grande partie de la salle et des six différents bars, ainsi que sur l'escalier qui menait à leur alcôve, au niveau le plus bas et le plus privé du club de douze mille mètres carrés.

— Tu n'as pas dit plus de cinq mots depuis notre arrivée, fit remarquer Stephen, cliquant son verre contre celui de Parker. Tu t'en remettras, mon vieux.

Parker déglutit, passant en revue la foule très branchée, respirant le parfum chargé de l'alcool et de l'encens.

— Je m'en suis déjà remis, assura-t-il, prenant une gorgée de la bière exotique qu'Adam lui avait apportée. Crois-moi, je l'ai rayée de mon esprit.

— En fait, dit Stephen en riant, je voulais dire, tu te remettras de cette histoire d'espionnage. Pas de cette fille.

— Elle et l'espionne ne font qu'une, observa Parker. Je veux dire, c'est elle le problème, ajouta-t-il rapidement. Maintenant, il faut que j'engage une nouvelle assistante, que je trouve quelles informations elle a transmis, je dois...

— Panser tes blessures.

— Je ne suis pas blessé, insista-t-il. Pas trop, en tout cas.

Stephen prit l'organisateur et le lui tendit.

— Allez. Appelle ce mannequin. Comment s'appelle-t-elle déjà ?

— Juliette. Julie... Je ne sais plus.

— Elle doit être là-dedans, dit Stephen en appuyant sur une touche, et Parker lui ôta le gadget des mains.

— Calme-toi. Je ne veux pas l'appeler.

— Et cette jolie rousse qui figurait sur la brochure ? Tu ne devais pas l'inviter à sortir ?

Parker regarda son frère avec circonspection.

— Tu crois vraiment que je vais prendre mon téléphone et inviter une autre femme maintenant ?

— Bon, on oublie le téléphone.

Stephen désigna un des bars d'un mouvement de tête.

— La jolie brune dans sa minijupe moulante te télégraphie son intérêt depuis que nous nous sommes assis.

— Non, merci, dit Parker, sans même la regarder.

— Oh, mon pauvre...

— Quoi ? Pourquoi te lamentes-tu comme ça ?

— Allons, Parker. Tu as couché avec Anna une fois ? Deux fois ? Ce n'est pas comme si c'était sérieux. Elle s'est fichue de toi.

Parker serra le poing puis le relâcha. Il dirait la même chose à Stephen, si la situation était inversée.

— Je la connais depuis trois mois, Stephen. Nous avons construit une relation en travaillant ensemble. Le sexe était juste... juste...

— Du sexe.

— Non, pas du tout.

Parker regarda la foule de danseurs, et les quelques personnes qui s'aventuraient sur l'escalier recouvert d'un tapis rouge.

— C'était plus que ça.

— Je vois, conclut Stephen.

— Non, tu ne vois pas.

— En fait, je comprends plus que tu le crois.

Le ton aride de Stephen prit Parker par surprise.

— Comment ça ?

— Je veux dire, commença Stephen, soulevant son verre sans le boire. Celle qui m'a quitté. Ça fait mal. Très mal.

Parker recula, et regarda son frère sous un nouveau jour.

— Est-ce la voix de la sagesse ?

Stephen avala une gorgée, le regard fuyant, son absence de réponse en disant long.

— Oh ! là, non mais regarde ça, lança-t-il soudain.

— Je viens de te le dire, Stephen, dit Parker en tapotant sur son organisateur. Je ne suis pas intéressé.

— Tu seras intéressé par ça, je te le dis.

Il appuya sur un bouton, cédant à l'envie qui l'avait hanté ces deux dernières heures.

— Je crois que je devrais appeler Anna.

— Inutile, fit Stephen.

— Juste pour voir si... tu sais ?

Il avait été assez dur avec elle.

— Si elle va bien, finit-il.

— Oh, elle va très bien, fais-moi confiance.

— Je crois que je vais l'appeler, dit-il, composant le numéro de chez elle.

— Tu n'auras pas de réponse, assura Stephen.

Parker colla le téléphone contre son oreille.

— Comment tu le sais ?

— Parce que, si je ne m'abuse, cette vision en blanc, c'est Anna Cross.

Parker se tourna vivement, son attention attirée comme par un aimant vers l'escalier. Il resta bouche bée. Ses yeux s'agrandirent. Son souffle accrocha dans sa poitrine.

Et son fichu cœur faillit s'arrêter.

— Anna ? parvint-il à murmurer.

Juste à cet instant, elle se retourna, et l'impact de son visage magnifiquement maquillé et de l'intensité de son regard de jade remit son cœur en marche. Ses cheveux noirs tombaient en cascade sur ses épaules, faisant un joli contraste avec la robe blanc crème. Une robe aussi moulante qu'une peau de serpent, qui s'arrêtait à mi-cuisse, dévoilant ses jambes à couper le souffle.

L'organisateur tomba sur la table avec un bruit sourd, et Stephen se pencha en arrière en riant.

— Ça pourrait être drôle à regarder, supposa-t-il.

— Tu n'as pas besoin de rester, Stephen, dit Parker entre ses dents.

— Hé ! C'est une ennemie. Tu as besoin de soutien.

— Je n'ai besoin de rien du tout.

Excepté d'*elle*.

Elle se mouvait comme une chatte blanche, ses yeux en amande rivés sur lui, son expression ne laissant aucun doute : son arrivée à *l'Estate* n'était pas une coïncidence. Cette femme était en mission.

La foule se fendit pour la laisser passer, et Parker sentit son ventre se serrer de plus en plus, à chaque pas qu'elle faisait, une onde de chaleur parcourant son corps tandis qu'il la contemplait. Comme tous les autres hommes dans le club.

Elle s'arrêta devant leur table, sans l'ombre d'un sourire. Parker ne put s'en empêcher. Son regard dériva sur elle, et s'attarda sur chaque courbe de son corps.

Posant une main sur sa hanche, elle leva le menton, comme si elle savait pertinemment qu'elle avait une allure folle.

— Que faites-vous ici ? demanda Stephen. Vous nous espionnez ?

— Stephen, intervint Parker, le regard toujours rivé sur Anna. Je m'en occupe.

Elle posa les doigts sur la table, et se pencha juste assez pour qu'il reporte son regard sur le col échancré de sa robe et la naissance de ses seins.

Elle ne portait pas de soutien-gorge.

Il eut la gorge sèche, et il se l'éclaircit, se forçant à la fixer avec un regard noir, pour lui montrer qui avait le pouvoir. Même si elle le dominait sur ses talons hauts, et qu'il était...

Tendu de désir.

Maudite soit-elle.

— Monsieur Garrison, dit-elle, crachant presque son nom. Nous n'avons pas fini notre conversation. Stephen allait dire quelque chose, mais Parker l'arrêta en levant la main.

— Laisse-la finir, ou laisse-nous seuls.

Stephen ne bougea pas, et Anna expira lentement, fixant Parker.

— Je ne suis pas l'espionne que tu cherches. Je me fiche que tu me croies ou non, car le fait que je te dise la vérité sera bientôt établi. Qui que ce soit — j'essayais de le découvrir quand tu m'as prise en traître aujourd'hui...

— Je ne t'ai pas...

Elle le fit taire d'un seul regard.

— Qui que ce soit, continua-t-elle, il ou elle t'espionnera de nouveau, et tu te rendras compte de ton erreur.

— Je suis prêt à prendre ce risque.

— Je n'en doute pas. Mais ce n'est pas pour ça que je suis venue.

Son contrôle vacilla un peu, et son regard aussi.

— Alors, pourquoi es-tu là ?

Pour lui prouver qu'elle pouvait le réduire à un adolescent désespéré, affamé de sexe et fou d'amour ? Ça marchait.

— Pour te dire qu'il y a quatre ans, un homme qui te ressemblait beaucoup s'est servi de moi. Mon amant.

Le mot faillit l'étouffer.

— Il débordait de contrôle, de pouvoir et d'autorité, comme toi.

A cet instant, Parker était bien loin de cette description, songea-t-il. Il était simplement hypnotisé par la femme détendue et pleine d'assurance qui se tenait devant lui.

— J'avais quelque chose qu'il voulait, et il me l'a pris.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda-t-il.

— Mon mot de passe, dit-elle avec un sourire. Il me l'a volé, a eu accès aux ordinateurs de la compagnie qui m'employait, et a laissé une piste qui menait directement, et exclusivement, à moi. Quand j'ai été accusée, il n'est pas venu prendre ma défense. Quand les journaux ont rapporté l'histoire, il n'a rien réfuté. Quand j'ai été congédiée, il ne m'a pas soutenue. Mais quand la vérité a éclaté, comme elle éclate toujours, j'ai été blanchie.

— Pourquoi mon détective privé n'est-il pas au courant ?

— Parce que les charges ont été abandonnées en douce, que l'histoire n'intéressait plus personne et que le mal était fait, alors j'ai fui sans insister ou exiger que mon nom soit réhabilité. J'ai eu peur, et j'ai fui.

— Et tu as pris un autre emploi avec un faux CV, rétorqua-t-il, essayant de prendre une voix cassante, mais totalement trahi par l'effet d'Anna sur ses sens.

— Où j'ai passé quatre ans comme employée modèle, riposta-t-elle. Mais ensuite, j'ai fait une énorme erreur.

— Autre que rentrer dans mon ordinateur ?

— Je t'ai fait confiance. J'ai cru qu'un cœur battait derrière cette armure d'acier. Je croyais qu'il y avait une âme dans ce corps sculpté. Je croyais que lorsque tu étais acculé, tu pourrais, pour une fois, faire passer quelqu'un avant ta précieuse, toute-puissante et florissante compagnie.

Il tenta de déglutir, mais n'y parvint pas.

— Tu as mal supposé, dit-il, détestant les mots à la minute où ils sortirent.

Mais quel autre choix avait-il ? Devant son frère et la moitié de Miami, il pouvait difficilement se lever, prendre Anna dans ses bras et lui dire qu'elle avait raison.

Même si c'était exactement ce qu'il avait envie de faire.

Elle se tint très droite et croisa les bras, ce qui lui donna l'air d'être encore plus puissante. Et, Dieu lui vienne en aide, plus sexy encore.

— Dans mon prochain poste, je ne tairai pas qui je suis, ce que j'ai fait ni où j'étais. Parce que je n'ai rien à cacher. Rien dont je puisse avoir honte. Rien. Mais toi ?

Elle haussa un sourcil et parvint à lui délivrer un regard de compassion, de pitié et de dédain tout à la fois.

— C'est une autre histoire, conclut-elle. Au revoir, monsieur Garrison.

Elle pivota sur ses talons en forme de pic à glace et marcha droit devant elle, son corps balançant au rythme du cœur de Parker.

A côté de lui, Stephen avala une longue gorgée de bière.

— Tu crois qu'elle ment ?

L'organisateur sonna doucement. Sans quitter des yeux la silhouette blanche qui ondulait sur l'escalier, Parker répondit.

— Oui ?

— Monsieur Garrison, mon nom est Barry Lynch. Je suis le P.-D.G. de *FiberTech*, à Indianapolis.

Parker fronça les sourcils en direction de Stephen.

— Je vous écoute, dit-il dans le combiné.

— J'ai été contacté par un détective privé aujourd'hui, et si je ne vous parle pas, je crois que je ne pourrai pas fermer l'œil de la nuit.

— Qu'y a-t-il ?

Il se cala contre les coussins, ferma les yeux et écouta son interlocuteur qui racontait son histoire. Quand ce dernier eut fini, Parker raccrocha, et posa son bijou de technologie sur la table.

— Non, dit-il à Stephen. Elle ne ment pas. Et je viens de perdre la femme la plus merveilleuse que j'aie connue.

Il laissa tomber sa tête dans ses mains et jura doucement.

— Je t'avais dit que ça faisait mal.

Parker leva la tête, et regarda son frère.

— Je ne veux pas la perdre.

Stephen haussa les épaules.

— Il te faudra te mettre à genoux. Faire tes excuses. Dépenser beaucoup d'argent. Ou alors embrasser le célibat.

— Je suis sérieux. Je dois...

*Lui dire qu'elle compte pour moi.*

— Je dois faire quelque chose.

— Je reconnais que tu es un homme d'action, Parker, dit Stephen. Mais, excuse-moi de te le dire, tu auras beau faire tout ça et plus encore, j'ai la vague impression que cette femme ne te parlera plus jamais.

Parker prit son organisateur et se leva, formant déjà un plan dans sa tête, malgré l'angoisse qui s'emparait de lui.

— Comment le sais-tu, Stephen ?

— Je suis déjà passé par là.

## 11.

Anna entra dans le bureau sombre et désert sans faire un bruit, tout son corps encore tremblant de la confrontation avec Parker.

Non que la scène à *l'Estate* puisse vraiment être appelée une « confrontation ». Cela impliquait une discussion mutuelle. Or, c'était surtout elle qui avait parlé. Elle avait remporté ce round haut la main.

Avec un sourire satisfait, elle éteignit l'alarme du bureau, et ôta ses sandales aux talons interminables, qui avaient mis ses orteils au supplice. Elles avaient rempli leur mission pour ce soir.

Elle regarda le bureau parfaitement rangé de Sheila, et fut presque tentée de lui laisser un mot. Elle ne lui avait pas expliqué pourquoi elle était partie cet après-midi et, à n'en pas douter, Sheila avait répandu la rumeur sur le départ soudain de la « petite amie » du patron à tout le monde, du service courrier jusqu'aux derniers étages de la société.

Non, peu importait. Elles n'étaient pas vraiment amies, et les ragots ne pouvaient plus l'atteindre à présent. Elle marcha dans le hall pieds nus, la soie fraîche de sa robe lui taquinant la peau. Passant les mains dans ses cheveux, elle sautilla presque.

La scène au club avait été si jubilatoire ! Et le regard de Parker — le désir absolu, la peine et la souffrance dans ses yeux noisette —, cela avait été un régal, aussi. Non ?

Elle s'arrêta devant son bureau, pensive.

Elle n'avait pas vraiment voulu lui faire du mal. C'était Parker Garrison, après tout, un homme quasi invincible. Elle voulait juste faire éclater la vérité. Elle ne s'était pas attendue que cela lui chavire le cœur de le revoir, et que cela réveille ce feu dans son corps quand il avait observé sa robe à tomber et qu'il était, eh bien, tombé.

Avec un doux soupir, elle s'assit dans son fauteuil et ouvrit le tiroir du haut. Elle avait laissé des affaires personnelles, des photos de famille, des bijoux sans valeur, quelques pincettes à cheveux.

Un roman à suspense qu'elle lisait pendant sa pause déjeuner, et quelques dossiers aussi. Elle chercha du regard une boîte ou un sac pour tout ranger dedans, en vain. Peut-être dans la cuisine des cadres ?

Dans la petite pièce, elle alluma la lumière et vit un petit sac en plastique dont Mario se servait pour le courrier. Elle le prit, éteignit la lumière du coude et retourna vers son bureau.

A mi-chemin, elle s'arrêta net. Parker était là, appuyé contre le bureau d'Anna, tenant au bout de son index ses sandales.

— Tu as fait tomber quelque chose, Cendrillon.

— Elles font mal.

— Oui, approuva-t-il, moi, elles m'ont tué.

Elle se refusa à accepter le compliment.

— La douche est derrière toi, Parker. Le robinet d'eau froide est sur la gauche. Je ne fais que ramasser mes effets personnels. Tu peux, bien entendu, vérifier tout ce que je prends ou appeler un vigile pour m'escorter. Je ne fais rien d'illégal ni d'incorrect.

— Ces qualificatifs s'appliquent à l'allure que tu as dans cette robe.

— Arrête.

Elle approcha du bureau, espérant que Parker se décale, pour qu'elle puisse finir ce pour quoi elle était venue.

— Ça ne marchera pas, dit-elle.

Il prit sa main, mais elle la retira vivement.

— Anna, je suis désolé.

Son pouls s'accéléra, et elle se maudit d'avoir cette réaction.

— C'est trop tard, Parker.

— J'étais sérieux. Je suis désolé.

— Et je suis sûr que cela te coûte de le dire. Mais si tu veux obtenir mon pardon, tu ne l'auras pas.

— Tu vas rester ?

— Non, dit-elle, réprimant un rire sardonique.

— Tu vas rester dans la compagnie ?

— Non.

— Et à Miami ?

— Non plus.

Cette fois, il poussa un soupir de tristesse qui résonna dans la pièce.

— Aurais-tu l'obligeance de te décaler pour que je puisse avoir accès à mon... au bureau ? Je veux finir ça et sortir d'ici.

— Si tu restais, nous aurions une chance.

— Une chance de quoi ? De quoi, Parker ? D'avoir d'autres nuits torrides, et encore d'autres ?

Il sourit.

— A t'entendre, c'est terrible.

Elle mit une main sur son bras pour qu'il se déplace. Grosse erreur. En un éclair, sa main large couvrit la sienne, et la tint fermement.

— Anna, je t'en prie.

Elle ferma les yeux.

— D'accord. Très Bien. Tu es pardonné. Maintenant, ôte-toi de mon chemin. Je veux m'en aller.

— Je ne te crois pas.

— C'est un problème récurrent entre nous, apparemment.

Il l'attira plus près de lui, assez près pour qu'elle sente le parfum chaleureux et épicé de son après-rasage. Assez près pour voir l'ombre de sa barbe. Bien trop près.

— Anna, nous pouvons revenir en arrière. J'ai commis une erreur. J'ai présumé le pire.

— Oui, je sais.

Elle se mordilla la lèvre et fixa son bureau, au lieu de céder à la tentation de le regarder dans les yeux. Si elle le faisait, elle était perdue. Il se pencherait vers elle, il l'embrasserait. Elle ouvrirait sa bouche, son cœur, et...

— C'est ce qui m'a vraiment fait mal. Que tu aies présumé le pire.

Il lui caressa le bras.

— Anna, chérie. Je suis vraiment désolé. Je vais réparer mes torts, promit-il, se penchant en avant, embrassant ses cheveux.

— Non, murmura-t-elle. Tu ne peux pas.

Il posa la bouche sur ses cheveux, son front, et lui releva le menton avec un doigt assuré.

— Si, je peux.

Il le pouvait. Bien sûr qu'il le pouvait. Il pourrait l'avoir en un instant, elle le savait, car Parker Garrison était sa plus grande faiblesse.

Comme s'il le savait pertinemment, il avança d'un mouvement lent et assuré, pencha la tête, ferma les yeux et prit possession de sa bouche. Instantanément, ses sens furent en alerte. Son cœur battit à se rompre, ses bras devinrent engourdis, son esprit se troubla.

Elle ouvrit la bouche, taquina la langue de Parker et le laissa plaquer son corps contre lui, la coinçant entre lui et le bureau, devenant de plus en plus dur contre elle.

La bouche de Parker était chaude, et avait un goût de bière exotique. Ses mains puissantes lui explorèrent le dos et les hanches. Tout au fond de sa poitrine, elle s'entendit gémir le nom Parker doucement. Un feu ardent s'embrasa au creux de son ventre, la laissant haletante de désir.

Pendant que Parker lui serrait le dos, son autre main se fermait sur son sein, son téton se dressant aussitôt sous la caresse de ses doigts.

Le sexe gonflé de Parker se pressait contre elle, et elle ne put que se plaquer contre lui, chaque cambrure de son corps provoquant des étincelles d'excitation dans son ventre, sur son dos, entre ses cuisses.

*C'est ton patron. Ton ennemi.*

C'était Parker, et elle le désirait plus que n'importe quel homme au monde.

Il serra l'ourlet de sa robe, le souleva sur ses cuisses, de plus en plus haut.

— Laisse-moi te montrer, Anna, murmura-t-il tout en l'embrassant. S'il te plaît.

Elle savait ce qu'il voulait, et elle le voulait aussi. Ses jambes tremblèrent quand la main de Parker s'approcha de son sexe, déjà moite et prêt à l'accueillir.

Elle ne pouvait absolument pas lui dire non. Mais il le fallait. Il le fallait.

Il recula à la première pression de ses mains sur ses épaules. Lentement, comme s'il pouvait la blesser s'il allait trop vite, il se redressa, lui donnant de l'espace physiquement, mais la piégeant par son regard.

— Viens avec moi, Anna. Nous discuterons.

Elle rit presque.

— On ne parlera pas. On fera... ce qu'on vient de faire.

— Et ensuite, nous parlerons. Sil te plaît, chérie. Je t'en prie.

La raison reprit le dessus, remplaçant lentement les ondes de désir. Était-ce ce qu'elle voulait ? Vraiment ?

— Tu ne peux pas dire à quelqu'un à quel point tu es désolé avec des baisers, Parker.

Il ferma les yeux.

— Je ne dis pas seulement que je suis désolé. Je dis que je... je... tiens à toi, Anna. Je...

— Arrête.

Dieu savait ce qu'il serait capable de dire à cet instant afin de coucher avec elle.

— Ne t'aventure pas sur ce terrain, Parker. Ne me joue pas la comédie de l'amour.

— Je ne...

— Parce que moi, je t'ai aimé depuis trois mois — même plus. Si je suis faible et que je perds la tête dès que tu me touches, ce n'est pas parce que tu es si sexy que j'en oublie de penser — oui, tu es sexy, mais ce n'est pas la question. C'est parce que je t'ai observé, admiré, respecté, pendant tout le temps que j'ai travaillé pour toi.

— Anna, je...

Elle haussa les deux mains.

— Tu ne savais même pas que j'existais, jusqu'à ce que tu me surprennes à moitié nue dans ta salle de bains. Ensuite, comme par hasard, tu m'as invitée à Londres, tu m'as offert du champagne et tu as usé



de tes charmes. Et dès que tu m'as soupçonnée d'espionnage, tout le reste n'a été qu'un jeu pour en savoir plus sur mon compte.

— En fait, ce n'était pas pour ça.

— Oh, si, c'était pour ça. Et ça ne me choque pas, Parker. Mais maintenant que tu sais que tu t'es trompé, tu ne peux pas m'embrasser pour me ramener dans ton lit, jusqu'à ce que tu te lasses de moi.

Elle secoua la tête, reprenant enfin le contrôle sur son esprit et son corps.

— Que puis-je faire pour te prouver que tu as tort, Anna ?

Elle réfléchit, et fronça les sourcils.

— Je n'arrive même pas à l'imaginer. Mais maintenant, je rentre chez moi. Seule.

Elle prit son paquet, mais il attrapa son bras.

— Anna, ne nous fais pas ça.

Elle prit les sandales qu'il avait posées sur le bureau.

— Il n'y a pas de nous, Parker.

Et, pour la seconde fois de la journée, elle redressa les épaules, leva le menton, et quitta l'homme qu'elle aimait.

Sauf que, cette fois, à l'instant où elle entra dans l'ascenseur, elle fondit en larmes.

\* \* \*

Durant de longues minutes, Parker resta debout près du bureau d'Anna. S'il pouvait revenir à un état qui lui permettrait de penser ! Mais son corps refusait de coopérer. Il voulait courir après Anna lui promettre la lune, le soleil et les étoiles, et tout décrocher pour elle. Il voulait la plaquer sur la surface plane la plus proche et lui faire l'amour jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus penser à toutes les choses qu'il aimerait effacer. Il voulait...

Peu importait ce que son corps voulait. Ou sa tête.

Pour une fois, c'était avec son cœur qu'il devait penser. Car s'il ne pouvait pas faire cela pour Anna Cross, la seule femme qu'il pourrait vraiment aimer, alors il ne pouvait pas le faire du tout.

Comment lui prouver qu'il était sincère ? Il lui avait offert de reprendre son poste, il lui avait fait ses plus plates excuses, il lui avait montré ce qu'il ressentait.

Pourtant, il n'y avait aucune équivoque dans l'au revoir d'Anna. C'était fini. Il avait perdu. Il avait perdu le contrôle. Et perdu... Anna.

Le cœur serré, il marcha vers son bureau, l'ouvrit et plongea dans la pénombre. Le clair de lune filtrait à travers la fenêtre ouverte, jetant un voile blanc sur les documents qu'il avait lancés au visage d'Anna, en même temps que ses amères — et fausses — accusations. Il se pencha et ramassa une copie d'un article de journal, et le lut, lentement.

Tout était là. Les allégations, les accusations, les conséquences. Et pas la moindre preuve. Pourquoi n'avait-il pas vu cela ? Et pourquoi l'ancien employeur d'Anna n'avait-il pas rétabli la vérité ?

Son regard se porta sur le nom du journaliste, et celui du journal. *L'Indianapolis Star*. Il sortit son organisateur et rappela le numéro de Barry Lynch. Parker ne dormirait pas tant qu'il n'aurait pas lavé le nom d'Anna Cross. Elle ne lui accorderait peut-être jamais une autre chance, mais c'était la seule façon qu'il voyait pour lui prouver qu'il...

Oui. Il l'aimait.

Drôle de moment pour en prendre conscience.

\* \* \*

Du brun, du beige, du gris. Tous ses vêtements ternes rentreraient dans un camion à destination de l'Indiana. Debout dans sa chambre, les pieds au milieu des vêtements, des livres, des draps, des chaussures et de tout un tas d'objets qu'elle avait réussi, elle ignorait comment, à fourrer dans son minuscule placard, Anna passa en revue son petit monde. En calculant mentalement combien de temps cela lui prendrait pour tout emballer.

Elle avait jusqu'à la fin du mois, mais chaque jour dans sa maison de Coral Gables la rendrait plus triste.

On sonna à la porte et, comme une idiote, elle porta une main à sa poitrine, songeant à Parker.

Mais elle chassa cette idée. Parker n'était pas du genre à passer la voir à 9 h 30 du matin, ou du soir, ou jamais. Elle l'avait quitté et, après quelques jours, avait cessé d'espérer qu'il lui courre après. A cette heure-ci, il avait déjà dû épuiser la moitié de son petit répertoire noir.

Pourtant, elle regarda dans le miroir le reflet d'une femme sans maquillage, coiffée avec une simple queue-de-cheval, prête à déménager. Qui que ce soit, il ou elle la verrait dans cet état. Elle ouvrit la porte, et poussa un cri.

— Megan !

— Tu quittes ton boulot ?

Anna recula pour laisser entrer son amie.

— La décision était mutuelle. Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

Megan lança son sac sur la table.

— Je suis ici pour signer mon contrat et accepter le job. J'ai appelé ton bureau, et une créature à la voix grave dénommée Sheila m'a dit que tu ne faisais plus partie de la compagnie, mais que si j'avais besoin de M. Garrison, elle serait heureuse de me le passer, dit Megan, roulant des yeux et imitant Sheila à la perfection.

Anna ne voulait pas imaginer Sheila, ou quiconque, prendre sa place.

— Je suis ton conseil, je m'en vais, dit-elle en se dirigeant vers la cuisine. Alors, tu vas vraiment accepter ce poste ?

— Oui, l'informa Megan, observant les étagères vides et les cartons. Et toi, où est-ce que tu vas ?

— Dans l'Indiana.

— Oh, Anna ! Mais pourquoi ? interrogea Megan en tombant sur le canapé.

— Il le faut. Je veux aller là-bas pour laver mon nom. Je veux retrouver mon ancien patron, et harceler les journaux pour les forcer à dire la vérité. Je n'ai pas l'impression que je pourrai faire ça d'ici.

Megan acquiesça d'un mouvement de tête.

— Je crois qu'il est grand temps. Mais, bon sang, nous sommes comme deux bateaux qui se croisent dans la nuit.

— C'est vrai, approuva Anna. Dire que j'ai vécu ici quatre ans, et qu'au moment où tu reviens, c'est moi qui m'en vais.

— Tu peux me dire exactement ce qui s'est passé pour que tu aies décidé ça ?

— Tu te souviens, mon plan pour démasquer l'espion et gagner l'amour vrai et l'affection éternelle du P.-D.G. ?

— Je ne savais pas qu'il était question d'amour vrai dans cette histoire, mais, oui, je me souviens de ce plan.

— Il a lamentablement échoué.

— Oh... , dit Megan, l'air sincèrement peinée. Fais-moi un café et raconte-moi tout.

Anna obtempéra, et Megan écouta, attablée dans la cuisine, posant quelques questions pertinentes, mais laissant la plupart du temps Anna raconter sa pénible histoire. Presque toute l'histoire, en tout cas. Il

y avait des parties qu'elle ne pouvait pas dire. Comme les rencontres fortuites dans la douche, par exemple.

— Eh bien, sacré courage, conclut Megan. Surtout ton apparition au club. Dommage que tu n'aies eu aucun témoin.

— Si, j'en ai eu un, dit Anna en versant le café. Stephen Garrison était là, et il a tout entendu.

Comme Megan ne répondait pas, Anna se tourna et vit son amie en train de triturer un bouquet de fleurs, en se mordillant la lèvre.

— Ç'a dû être embarrassant, dit enfin Megan.

Anna posa les tasses sur la table, et prit un siège.

— Non, en fait, c'était génial. Mais plus tard, dans le bureau. C'était...

— Pas si génial ?

— C'était la chose plus difficile que j'aie jamais faite, avoua Anna. J'ai quitté Parker, et Dieu sait que je ne le voulais pas. Mais j'ai fait ce que j'avais à faire, et je me sens plus forte à présent.

— Oh, je connais bien cette sensation.

Anna porta la tasse à sa bouche, étudiant son amie par-dessus le bord.

— Ah, bon ?

Megan recula sa chaise et regarda soudain autour d'elle.

— Cet endroit a un vrai potentiel, tu sais ? Tu as déjà pensé à mettre des persiennes sur tes fenêtres ?

— Non, mais je viens d'avoir une brillante idée. Pourquoi tu n'emménagerais pas ici ? Tu pourrais reprendre le bail, et je crois même que le propriétaire serait d'accord pour vendre, mais moi, je n'ai jamais eu les moyens d'acheter. Cet endroit serait parfait pour Jade et toi.

Megan s'illumina tandis que cette idée cheminait dans son esprit.

— Oui, c'est vrai. Surtout avec ce jardin clôturé. Jade pourrait enfin avoir le chiot que je lui promets depuis si longtemps.

— Je serai partie dans quelques jours. On pourrait s'occuper du bail maintenant. Combien de temps restes-tu en ville ?

— Juste aujourd'hui. J'ai promis à Jade d'être de retour ce soir.

Megan regarda l'horloge du four à micro-ondes.

— Je me suis arrêtée parce que j'ai pris une voiture de location et que j'avais une heure à tuer avant de rencontrer mes nouveaux associés, dit-elle en souriant. J'adore comment ça sonne.

— J'imagine. Tu seras une associée fantastique. Je te prédis un grand avenir.

Elles parlèrent encore quelques minutes, discutant des modalités pour mettre le bail au nom de Megan.

— Tu en es absolument sûre, Anna ? Tu vas peut-être changer d'avis et rester ? Tu as eu ta revanche sur Parker. Parfois, fuir, ce n'est pas la meilleure solution.

— Je ne fuis pas, objecta Anna. Je vais mettre de l'ordre dans ma vie. Je dois essayer de réhabiliter mon nom.

Elle se leva, maudissant le nœud dans sa gorge qui se formait, chaque fois qu'elle pensait à son départ.

— Mais il se peut que je revienne, dit-elle. Comme toi.

Megan hocha la tête et se leva.

— Je ferais mieux de courir à mon nouveau bureau. Je t'appelle plus tard, promit-elle.

Dans l'allée, toutes deux protégèrent leurs yeux du soleil aveuglant.

— Laisse tes manteaux chez toi, dit Anna devant la voiture de location. En fait, laisse-les-moi. Je crois que je n'en ai plus un seul.

Elles partagèrent une chaleureuse accolade, avant que Megan grimpe dans son véhicule.

— J'aimerais que tu changes d'avis. J'aurais bien besoin d'une amie par ici.

— Tu te feras rapidement d'autres amies, Meg, assura Anna. Pour l'instant, il faut que je retourne dans l'Indiana pour faire face à mes démons.

Main sur la portière, Megan eut l'air songeur.

— Tu sais, Anna, si tu veux vraiment faire face à tes démons, peut-être que tu devrais découvrir où ils se trouvent. Comme moi.

Elle ferma la portière, avant qu'Anna puisse lui demander ce qu'elle voulait dire. Ce n'était pas encore cette fois qu'elle obtiendrait les réponses à ses questions.

Tandis que Megan quittait l'allée, Anna lui fit un signe de la main, puis leva le visage vers le soleil. Elle s'était tellement habituée à la chaleur de la Floride, aux subtils changements qui annonçaient les saisons, que même la constante humidité lui était aussi familière que les rudes hivers de l'Indiana, maintenant. Bien sûr, ses parents vivaient à Indianapolis, et ses racines seraient toujours là-bas.

Mais, maintenant, elle était une vraie fille de Miami. Poussant un soupir, elle se dirigea vers l'allée et son pied buta sur quelque chose, la faisant trébucher.

Elle baissa les yeux, et fut surprise de trouver un journal sur lequel Megan venait de rouler. Fronçant les sourcils, elle le ramassa. Elle était pourtant certaine d'avoir déjà pris son *Miami Herald* quelques heures plus tôt.

Tandis qu'elle déplaçait le journal, elle lut les mots en haut de la page. Ce n'était pas le journal local. C'était l'*Indianapolis Star*.

Megan avait dû le laisser tomber en sortant de sa voiture, elle avait dû le prendre dans l'avion. Anna parcourut les gros titres, soudain transportée dans sa ville d'origine.

La dernière fois qu'elle avait lu ce journal, elle avait fait la couverture du supplément « Economie ». Elle n'avait jamais racheté un seul exemplaire après ça. Elle parcourut la partie principale, passa les sports, puis regarda le mot « Economie » en haut, se souvenant de l'humiliation brûlante et de la douleur physique, le jour où sa photo y avait figuré, dans la colonne de gauche.

Elle se figea, et cligna les yeux. Le soleil jouait-il des tours à son esprit ? Car elle était là... la même photo à gros grains. Quelqu'un était-il en train de jouer avec ses nerfs en lui mettant une copie de ce journal sous le nez ?

Presque effrayée, elle leva les yeux vers les gros titres, s'attendant à ce que le temps se fige. S'attendant à lire la manchette qui avait ruiné sa vie.

« UN HOMME D'AFFAIRES ROUVRE UN DOSSIER D'ESPIONNAGE INDUSTRIEL ».

— Oh, mon Dieu, murmura-t-elle, serrant le journal en cherchant des yeux la date.

La date d'aujourd'hui.

Le sang pulsa dans sa tête, et ses mains tremblèrent quand elle lut les mots.

« Le P.-D.G. de FiberTech a fait une déclaration aujourd'hui... Une innocente a été accusée il y a cinq ans... Un ancien investisseur accusé de fraude et de piratage informatique... Barry Lynch présente des excuses formelles à son ancienne assistante, Anna Cross... »

Elle resta là un long moment, laissant les mots cheminer jusqu'à son cœur durci, pendant que le soleil réchauffait son corps.

Parker. C'était Parker qui avait fait ça pour elle.

Au son d'une portière qui s'ouvrait, elle baissa le journal et se tourna lentement.

Parker était adossé contre sa décapotable, les yeux cachés derrière des lunettes noires, pas de sourire sur son beau visage ciselé.

— Je leur ai envoyé une photo récente, dit-il. Mais ils ont choisi de reprendre celle qu'ils avaient dans leurs archives.

Elle ouvrit la bouche pour parler, mais rien ne sortit.

Il se redressa, ôta ses lunettes et les rangea dans sa poche. Il portait un T-shirt bleu pâle, un short kaki et des chaussures bateau estivales, tel un mannequin Ralph Lauren tout juste sorti d'un cours de golf,

avec ses cheveux un peu décoiffés et son visage hâlé.

Il était l'homme le plus magnifique qu'elle ait jamais vu.

Il avança de quelques pas, sourire aux lèvres, le soleil jouant sur le creux de son menton.

— Barry Lynch m'a demandé de te donner ça.

Il approcha et lui tendit une enveloppe.

Tenant le journal d'une main, elle prit l'enveloppe avec sa main libre. Parker avait parlé à Barry Lynch. Son pire cauchemar avait eu lieu. Et s'était transformé en un rêve devenu réalité.

— Ce sont ses excuses formelles, et une copie du procès civil qu'il a fait à Michael Montgomery. Ils ont eu un mal fou à retrouver ce type.

Elle ne savait vraiment que dire.

— Oh, Parker...

Il lui caressa la joue.

— C'est « monsieur Garrison » pour toi.

— Tu as fait ça pour moi, dit-elle, brandissant le journal et l'enveloppe. Tu as fait tout ça pour moi ?

— On m'a aidé. J'ai un bon détective. Et Lynch m'a retrouvé en premier. Et...

— Mais c'est toi qui as permis que ça arrive.

Il inclina la tête avec modestie.

— J'ai fait ce que tout homme ferait pour la femme... qu'il...

Son cœur battit à coups redoublés, puis s'arrêta net. Il *quoi* ?

Mais Parker ne termina pas sa phrase.

— Merci, dit-elle doucement.

Il vint vers elle de nouveau, et tira gentiment sur sa queue-de-cheval.

— Je me languis de toi, Anna.

Voilà ce qu'il voulait dire tout à l'heure. Elle lui manquait, voilà tout.

Elle ferma la main sur l'avant-bras de Parker.

— Je suis sûre que tu es... dépassé au bureau.

Il rit et enfonça les doigts dans les cheveux de sa nuque.

— Ce n'est pas pour ça que tu me manques. Puis-je entrer ?

— Bien sûr que... non.

— Non ?

— Si tu entres, alors...

Elle finirait sous la douche, dans le lit ou par terre en moins de six minutes. Cinq.

— Je ne pourrai jamais finir mes cartons, dit-elle.

Il sembla déçu.

— Où vas-tu ?

— Dans l'Indiana.

Elle regarda le journal. Tout ce qu'elle voulait faire là-bas était déjà fait.

— Du moins, dit-elle en levant les yeux vers lui, j'allais dans l'Indiana. Il semble que je n'en aie plus besoin à présent.

Il poussa un soupir qui ressemblait beaucoup à du soulagement.

— Bien sûr que non. Tu peux rester.

— Parker, dit-elle doucement, riant presque devant la croyance bien ancrée de Parker qu'il pouvait tout contrôler. Tu ne peux pas prendre toutes mes décisions à ma place.

— C'est juste. Mais j'ai besoin de toi, Anna. J'ai encore un espion à piéger, une compagnie à gérer et une famille dans la tourmente. Je ne peux pas régler tout ça sans toi à mes côtés, Anna.

A ses côtés. En tant qu'assistante de direction. En tant que maîtresse, pour un temps, du moins. Et ensuite, quoi ? Elle secoua la tête avec détermination.

— Tu trouveras quelqu'un pour t'aider. Sheila est déjà sur les rangs.

— Je ne veux pas dire que je te veux près de moi au bureau, Anna.

Sa voix était grave, sérieuse, et elle en eut des picotements dans le dos.

— Tu veux dire que tu me veux dans ton lit, dit-elle avec défiance. C'est bien ça ?

— Je veux dire que je te veux dans ma *vie*. Dans ma maison. Dans mon lit. Dans mon cœur. Dans ma famille.

Il l'attira contre lui, son visage tourné vers le sien.

— Je t'aime, Anna. Je ne veux pas que tu travailles pour Garrison, je veux que tu *sois* une Garrison.

Une étincelle de désir pur et d'incrédulité jaillit dans son cœur. Elle cligna les yeux sous le soleil, et fixa son regard intense.

— Quoi ?

— Anna, tu m'as transformé. Tu m'as fait prendre conscience que ne pas avoir le contrôle, c'est agréable. Tu m'as montré qu'il y a quelque chose de bien plus important que les affaires... C'est l'amour. Anna, je t'aime. Tu es intelligente, sexy, douce et tout aussi forte que moi. Je veux que tu partages ma vie, mon nom et même ma famille nombreuse et haute en couleur.

Il la tint fermement, l'attirant contre son torse et son visage, et elle sentit à quel point il était sincère.

— Je veux t'épouser. Je veux passer le restant de mes jours avec toi.

— Parker...

Son nom sur ses lèvres était à peine un murmure. Sa respiration était si tendue, son cœur cognait si fort qu'elle crut qu'il allait exploser.

— Je t'aime depuis si longtemps que je... je ne sais que dire, avoua-t-elle.

— Commence par « oui ».

— Oui.

— « Je t'aime », c'est bien aussi. Essaie pour voir.

Elle sourit.

— Je t'aime.

— Maintenant, dis-moi que tu vas m'épouser.

— Je vais t'épouser.

— Tu vois ? dit-il avec un doux baiser. Ce n'était pas si difficile.

— Parker. Laisse-moi faire ça toute seule.

Avec un doux soupir, elle sera ses bras plus fort autour de son cou et le regarda droit dans les yeux.

— Oui, je t'aime, dit-elle. Et, oui, je veux t'épouser.

Elle l'embrassa, lentement et doucement au début, puis il la souleva de terre et la fit tourner si vite que le journal voleta autour d'eux avant de s'éparpiller sur l'allée.

— Ne me laisse plus jamais, Anna, dit-il doucement. Ne retourne pas dans l'Indiana. Tu peux faire tes cartons, mais je veux que tu emménages avec moi. Et nous allons nous marier très vite. Dans un mois au maximum.

La joie emplit le cœur d'Anna, et elle s'accrocha à ses épaules puissantes, chauffées par le soleil.

— Parker, je n'arrive pas à y croire.

— Tu peux le croire, dit-il en la serrant fort. Tu peux *me* croire.

— Je te crois, assura-t-elle. C'est juste que je n' imagine pas encore que je vais passer ma vie entière avec toi. Je crois que je pourrai...

Elle n'arrivait pas à trouver les mots, alors elle resserra juste son emprise sur son bras.

— Parker, je t'aime tellement que ça fait mal.

Il rit et l'embrassa.

— Ça ne devrait plus jamais te faire mal, Anna. Maintenant, entrons, chérie. Il fait vraiment chaud dehors.

— D'accord. Tu n'as toujours pas vu ma chambre.

— Je croyais qu'on commencerait par la douche.

— Parfait, dit-elle, le visage rayonnant. Car j'ai envie de chanter.

— Oh, *noooooon* !

Et, en riant, elle le conduisit vers la maison, pour qu'ils puissent commencer à écrire la partition d'une vie de bonheur.

*TITRE ORIGINAL* : THE CEO'S SCANDALOUS AFFAIR

*Traduction française* : ROSA BACHIR

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

© 2007, Harlequin Books S.A.

© 2009, 2014, Traduction française : Harlequin S.A.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Couple : © PM IMAGES/GETTY IMAGES

Réalisation graphique couverture : C. ESCARBELT (Harlequin SA)

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-3290-3

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

ÉDITIONS HARLEQUIN

Ce roman a déjà été publié en février 2009

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)



SARA ORWIG

# Amant et rival

éditions  HARLEQUIN

# 1.

Brittany Garrison regarda les livres de comptes étalés devant elle et, bien que glacée d'effroi, elle sentit sa peau devenir moite. Le désastre venait de frapper.

— Je comprends maintenant pourquoi Paine Elsdon s'est évanoui dans la nature, murmura-t-elle.

Si seulement elle avait pu deviner que, avant sa mystérieuse disparition, son ancien comptable était parvenu à détourner deux millions de dollars des bénéfices du restaurant, il aurait peut-être été rattrapé à temps.

— Il faut regarder la vérité en face, fit remarquer Boyd Dumont. Elsdon et votre argent ont quitté Miami depuis belle lurette. Il a sans doute ouvert un compte aux Bahamas ou en Suisse.

Accablée, assise dans le bureau silencieux de son nouveau comptable, elle l'entendit à peine. Comment ses frères allaient-ils prendre la nouvelle ? Le mois dernier, elle avait surpris l'aîné, Parker, exprimer clairement son intention de lui retirer son restaurant, si elle ne se montrait pas à la hauteur. Quant à Stephen, ce n'était pas mieux : ses remarques sur son manque de compétence en affaires résonnaient encore à ses oreilles. Or, le *Brittany Beach*, le restaurant haut de gamme que leur père lui avait donné avant sa mort, connaissait un succès grandissant. Et les chiffres étaient là, noir sur blanc, pour le prouver.

— Paine devait détourner des fonds depuis le début, fit-elle remarquer, amère.

Elle avait eu une telle confiance en cet homme.

— C'était peut-être la première fois, spécula Boyd. Il a probablement eu un problème d'argent et a commencé par emprunter une petite somme qu'il comptait rembourser. Une fois la limite franchie, il a continué. Je suppose que vous ne le retrouverez pas, conclut-il avec un haussement d'épaules désabusé.

— Comment sa malhonnêteté a-t-elle pu passer inaperçue ? Les comptes avaient l'air sains, déclara-t-elle, abasourdie d'avoir été roulée de la sorte.

— Il faussait les comptes, vous ne pouviez vous rendre compte de rien. Il avait deux versions : la vôtre et celle des comptes qu'il tenait pour lui-même.

En soupirant, Brittany passa une main sur son visage, laissant ses doigts s'attarder machinalement sur le petit creux qu'elle avait au menton, comme tous les autres Garrison.

— Laissez-moi réfléchir aux mesures à prendre avant que l'affaire s'ébruite, finit-elle par dire.

Ce qu'elle voulait éviter par-dessus tout, c'était moins la mauvaise publicité que le risque que cette affaire arrive aux oreilles de sa famille.

— Certainement, approuva Boyd. Mais vous ne pouvez pas rester longtemps sans régler les salaires des employés du restaurant et les factures de l'approvisionnement.

Brittany se massa les tempes, comme si elle espérait ainsi faire disparaître son mal de tête lancinant. Elle aurait dû s'inquiéter de la façon dont elle pouvait combler une telle dette. Pourtant, sa préoccupation

majeure restait d'éviter l'humiliation familiale. Parce qu'elle était la benjamine, tous les membres du clan Garrison la tenaient pour incompétente. Même Brooke, sa sœur jumelle, la considérait comme telle. Alors, si elle voulait éviter de leur donner raison, elle avait tout intérêt à trouver une solution dans les plus brefs délais.

— Hormis la police, je vous demande de ne parler à personne de ce détournement de fonds.

Boyd hocha sa tête chauve.

— Les affaires de mes clients sont confidentielles, c'est mon travail. Mais je dois vous dire que j'ai entendu certains membres du personnel parler entre eux de la mystérieuse disparition de votre comptable. Vous n'allez pas pouvoir empêcher longtemps les rumeurs...

Le comptable avait raison, comprit-elle avec un long soupir résigné.

Mais comment diable allait-elle pouvoir réunir le capital nécessaire pour rester à flot ?

— Brittany, reprit Boyd, si je peux me permettre, vos frères sont en mesure de renflouer une dette, même de cette taille. Ils en ont largement les moyens.

— Je le sais, admit-elle en se mordillant la lèvre. Mais je tiens à résoudre ce problème seule.

— C'est tout à votre honneur, mais vous devriez peut-être choisir la voie de la raison, conseilla Boyd. Car si vos frères découvrent la vérité, ils vont se demander pourquoi vous n'êtes pas allée les trouver. Tandis que leur demander de l'aide ne vous coûterait rien.

— Jamais ! riposta-t-elle avec fougue, en secouant la tête.

Car, elle le savait, si Parker avait vent de ce qui venait de se passer, le *Brittany Beach* disparaîtrait aussitôt, comme soufflé par un cyclone. Son frère, un maniaque du pouvoir, contrôlait tous les capitaux des Garrison au sein de *Garrison, Inc.*, et elle savait qu'il avait des vues sur son restaurant, situé sur l'un des plus beaux terrains du front de mer de South Beach. Parker envisageait d'y construire une résidence de luxe, ce qui constituerait un investissement bien plus rentable pour le patrimoine familial que n'importe quel restaurant.

— Reprenons ces chiffres ensemble, suggéra-t-elle avec résignation. Il doit bien y avoir un moyen de s'en sortir !

Une heure plus tard, complètement anéantie, elle quittait le bureau de son nouveau comptable.

\* \* \*

Une semaine après cet entretien, Brittany se trouvait dans la salle à manger Art déco du *Brittany Beach* en compagnie d'Hector Garland, son directeur du personnel, un homme mince aux cheveux bruns. Incapable de chasser ses préoccupations de son esprit, elle n'arrivait pas à se concentrer sur leur conversation. Perdue dans ses pensées, elle survola les lieux du regard.

A voir le restaurant, personne n'aurait pu deviner l'ampleur de la catastrophe qui venait de s'abattre sur eux. Le bleu cobalt du plafond aux éclairages tamisés formait un contraste avec le vieux rose des murs. Les chaises étaient capitonnées de coton blanc de Hawaii et, à la douce lueur des bougies, un bouquet de fleurs décorait chaque table. Des serveuses vêtues de paréos et de dos nus aux couleurs vives s'empressaient dans la salle à manger qui ouvrait sur une véranda partiellement couverte, au plancher blanchi à la chaux. Plus loin, sur la plage, se dressaient des tentes blanches sous lesquelles le dîner pouvait être servi sur des tables basses, entourées de canapés.

Comment un endroit aussi chaleureux pouvait-il s'être transformé en un tel borbier financier ? Une seule pensée obsédait Brittany : sauver ce restaurant et se sauver elle-même !

Elle essayait vainement de se concentrer sur sa conversation avec Hector, quand, apercevant dans le hall un homme de haute taille et aux cheveux d'un noir de jais, elle reconnut Emilio Jefferies, le patron de l'*El Diablo*. Ce restaurant cubain très chic de South Beach était le lieu de prédilection de la jet-set de Miami. Elle avait vu le nom de son concurrent dans les journaux, l'avait aperçu à des réunions locales et

l'avait rencontré brièvement à des salons professionnels. Après s'être entretenu un instant avec lui, Luis Manoz, le chef de rang, le conduisit à une table.

Emilio Jefferies traversa la salle à manger d'une démarche décontractée. Il avait une grâce de guépard, remarqua Brittany et, malgré la clientèle de mannequins, de jet-setters et de superbes spécimens du sexe masculin, il tranchait dans la foule.

— Que fait-il ici ? demanda-t-elle à Hector, qui tourna la tête pour suivre son regard.

— Je suppose qu'il est curieux de voir comment nous travaillons, répondit-il. Il a déjà dîné ici. Tous les mois, le nombre de nos clients augmente. Espérons que nous allons arriver à rivaliser avec l'*El Diablo*, conclut-il avant de s'éloigner avec un sourire.

Brittany aurait aimé lui sourire en retour, mais elle était tellement angoissée par la situation qu'elle ne parvenait pas à se détendre. Sans compter que la présence d'Emilio Jefferies dans son établissement la troublait bien plus qu'elle l'aurait voulu.

Comme malgré elle, elle reporta son attention sur l'homme magnifique qui venait de s'asseoir face au spectaculaire panorama qu'offrait la plage de sable blanc. Emilio Jefferies était encore plus beau en personne que sur les photos, songea-t-elle en se rappelant tous les tabloïds dont ce célibataire de trente-trois ans avait fait la une. Et alors ? tenta-t-elle de se raisonner tout en se frottant les mains avec nervosité, ce n'était qu'un play-boy, et elle n'avait aucune raison de se mettre dans un tel état pour un homme qu'elle ne connaissait même pas.

Mais, quand l'instant d'après, il tourna la tête vers elle et que leurs yeux se croisèrent, elle eut le sentiment d'être pétrifiée sur place.

Il lui adressa un sourire accompagné d'un petit salut de la tête. Le souffle coupé, paralysée par son regard impérieux, elle le dévisagea. Avec un effort, elle lui rendit son sourire, avant de se diriger vers une table pour bavarder avec des clients, le dos parcouru de picotements. Emilio la suivait-il des yeux ?

Au bout de quelques minutes, elle quitta la salle à manger pour regagner son bureau. La pièce spacieuse au parquet ciré était meublée d'une table de travail en teck et de fauteuils en osier capitonnés du même coton blanc que le mobilier du restaurant. Fermée sur tout un côté par une immense baie vitrée, elle offrait une vue splendide sous la véranda et, en contrebas, la plage.

Brittany s'installa à son bureau pour examiner une liste de possibilités de financements, sans grand espoir de débouchés. Pourtant, si elle ne trouvait pas une solution dans la semaine, le restaurant allait sombrer.

Après s'être creusé le cerveau en vain, elle gagna sa salle de bains privée et se regarda dans un miroir en pied. La gaieté de la couleur rouge vif de son chemisier et de sa jupe contrastait avec son humeur maussade et, malgré les sombres pensées qui l'animaient, son visage, encadré par quelques longues mèches auburn échappées de son chignon, n'était pas celui d'une femme frappée par la calamité. Et, malgré l'inquiétude qui la rongait, elle ne put s'empêcher d'esquisser un sourire : les apparences, au moins, étaient sauvées.

Redressant les épaules, elle regagna la salle à manger, où son regard se porta immédiatement sur Emilio, qui dînait toujours seul. Réprimant son envie de se diriger droit vers sa table, elle décida d'aller saluer d'autres clients, mais son esprit la ramenait toujours à ce client solitaire dont le regard l'avait tellement troublée, tout à l'heure, quand il était arrivé au *Brittany Beach*.

Finalement, au bout d'un quart d'heure, elle se décida à s'approcher de lui — après tout, c'était son rôle de directrice de l'établissement de faire le tour de toutes les tables, non ? Dès qu'il la vit, il se leva et elle se trouva comme aimantée par son fascinant regard vert émeraude. Luttant contre son trouble, elle tenta de se reprendre, mais tout, chez cet homme, la surprenait. Son teint mat ajoutait à son charme sauvage. Pourtant, plus que son physique, c'était la sensualité qu'il dégageait qui lui coupait le souffle. Et la parole. Si elle ne trouvait pas quelque chose à dire dans les dix secondes, il allait définitivement la prendre pour une demeurée...

— Puis-je vous offrir un verre ? proposa-t-il d'une voix rauque qui accentuait son magnétisme, la tirant de son embarras pour la plonger aussitôt dans une autre épreuve.

Une petite voix lui criait de se tenir loin de cet homme qui provoquait en elle des réactions bien trop étranges, mais comment refuser sa proposition sans risquer de paraître malpolie ?

— Oui, merci.

Il s'avança pour tirer une chaise et elle s'assit. Lorsqu'ils furent face à face, elle s'efforça de lui offrir un sourire naturel. Du genre de ceux qu'elle offrait à tous ses clients.

— Bienvenue au *Brittany Beach*. Vous venez voir comment marche la concurrence ?

— Bien sûr, mais j'en ai profité pour faire un délicieux dîner, répondit-il.

— J'espère que votre choix vous a plu, fit-elle en remarquant qu'il avait commandé les pinces de crabe au beurre fondu. C'est l'un de mes plats préférés.

— C'était parfait. Mais ma soirée est encore meilleure, à présent que vous êtes assise à ma table.

Elle ne put s'empêcher de sourire de nouveau.

— Je suis sûre que vous dites ça à toutes les femmes, répliqua-t-elle, troublée malgré elle par le magnétisme que cet homme dégageait.

— Mais vous êtes la seule avec laquelle je le pense vraiment, murmura-t-il.

Sa voix rauque s'était faite plus sourde, et Brittany sentit un long frisson la parcourir. Elle comprenait, maintenant, pourquoi les femmes le trouvaient irrésistible...

— Vous êtes déjà venu ici ? articula-t-elle pour essayer de changer de sujet.

— Oui. Comme c'est toujours délicieux, je reviens de temps en temps. Mes compliments à votre chef, ajouta-t-il avec un large sourire, et elle ne put s'empêcher de le trouver encore plus séduisant.

— Merci, je le lui dirai. Vous inspectez souvent la concurrence ?

— Bien sûr. Pas vous ? Je suis sûr que vous avez déjà dîné à l'*El Diablo*.

— En fait, oui. Je m'y suis régalée, reconnut-elle.

— Merci. Nous attirons la même clientèle, fit-il en désignant les clients attablés autour d'eux, nous sommes donc concurrents. Mais, ajouta-t-il en la caressant des yeux, vous êtes de loin la plus belle.

Sentant les battements de son pouls s'affoler, elle lui sourit. Elle ne devait toutefois pas oublier que, s'il en avait le pouvoir, il ferait fermer le *Brittany Beach* sans le moindre scrupule.

— Merci encore. Je pense que South Beach est assez grand pour nous deux, répondit-elle avec tact.

— Du moins, jusqu'à ce que vous me preniez ma clientèle, fit-il remarquer d'un ton léger, avec un nouveau sourire.

Elle partit d'un éclat de rire.

— Nos restaurants offrent deux styles différents. Chez vous, un dîner est une expérience plus sensuelle qu'au *Brittany Beach*.

Il regarda autour de lui et répondit avec un haussement d'épaules.

— Tout ici est sensuel. L'ambiance, la possibilité de paresser en mangeant des plats exquis, les charmantes serveuses, le rythme de la musique. Non, je ne pense pas avoir l'exclusivité de la sensualité, Brittany.

Il avait prononcé son nom d'une voix rauque, éveillant une émotion au tréfonds de son être. Elle aimait croiser le fer avec lui, sentir des étincelles danser entre eux. Mais il devait produire le même effet à toutes les femmes qu'il rencontrait. Il fallait qu'elle se rappelle que cet homme était le sex-appeal incarné. Un séducteur, et un séducteur dont la visite n'était sans doute pas gratuite. Car, malgré ce qu'il venait de prétendre, elle n'était pas vraiment une concurrente sérieuse pour lui. Alors pourquoi se donnait-il la peine de venir au *Brittany Beach* ?

— Je devrais vous demander de vous occuper de notre prochaine campagne de publicité ! plaisanta-t-elle.

— Je le pourrais, répondit-il avec un nouveau sourire découvrant ses dents éclatantes. « *Brittany Beach* : les plats exquis alliés à la beauté de la sublime propriétaire seront un festin pour vos sens. »

— Même si je sais que vous exagérez, je pense que je vais aimer vous avoir comme client, répliqua-t-elle avec un hochement de tête.

— Dans ce cas, suggéra-t-il, dînez avec moi la prochaine fois.

— Pourquoi pas ? bredouilla-t-elle, prise de court. En attendant, enchaîna-t-elle dans un effort désespéré pour changer de sujet, je vois que vous avez fini votre repas. Aimerez-vous que je vous fasse faire le tour du propriétaire ?

— Volontiers, répondit-il, une lueur malicieuse dans le regard. Je suppose qu'il me reste beaucoup à découvrir de *Brittany... Beach*.

Devant l'allusion à peine voilée, *Brittany* se sentit rougir. Et curieusement excitée. Décidément, cet homme était un séducteur-né...

— Allons-y, reprit-il. Je suis déjà fasciné. J'ai hâte de voir ce que vous avez d'autre à me montrer.

Même en sachant qu'il couvrait toutes les femmes des mêmes compliments, qu'il les enjôlait toutes de la même manière, et qu'elle ne devrait pas croire un mot de ce qu'il lui disait, il l'amusait, la flattait. Elle se doutait qu'il allait regarder autour de lui, flirter avec d'autres, puis partir, et qu'elle ne le reverrait plus ailleurs qu'à des réceptions officielles.

Ils se levèrent et il lui emboîta le pas. Le savoir si près d'elle la troublait malgré elle, et elle s'arrangea pour lui faire faire le tour du restaurant et de ses différentes salles le plus vite possible. Elle lui montra quand même le sous-sol, qui faisait office de boîte de nuit, et quand ils remontèrent, elle lui déclara :

— Voilà, vous avez vu le *Brittany Beach*. J'espère que la visite vous a plu, et que vous reviendrez bientôt nous voir.

Elle s'apprêtait à prendre congé lorsqu'il la retint par le bras, le contact de sa main sur sa peau nue provoquant en elle une espèce d'intense frisson.

— Me permettez-vous de vous offrir un dernier verre, *Brittany* ?

Frissonnant à la manière dont il avait prononcé son nom, elle secoua la tête.

— En fait, bredouilla-t-elle, je n'ai pas vraiment le temps. Je dois m'assurer que tout se passe bien ici, vous comprenez...

— Dans ce cas, je vais m'en aller. Mais j'aimerais avoir une conversation privée avec vous. Pouvez-vous m'accorder un rendez-vous demain ?

De quoi diable voulait-il lui parler ? s'étonna-t-elle.

— Bien sûr. Mais, cela dit, si vous n'en avez pas pour longtemps, je peux vous accorder encore un moment dans mon bureau, maintenant.

— Si vous avez le temps, ce sera parfait, répondit-il d'un ton dégagé.

— Mon bureau est par là, indiqua-t-elle en le précédant dans un couloir.

Elle ouvrit la porte du bureau et alluma la lumière tamisée. Il s'avança jusqu'au milieu de la pièce et, écartant les pans de sa veste, posa les mains sur ses hanches minces pour jeter un regard à la ronde.

— Joli cadre, apprécia-t-il.

Il laissa sa main courir sur le bord de la table en teck et elle regarda ses beaux doigts bien dessinés froter d'un geste lent et sensuel la surface lisse.

— Beau meuble, ajouta-t-il.

— Asseyez-vous. Voulez-vous boire quelque chose ? proposa-t-elle.

— Non, merci.

Il faisait le tour de la pièce, examinant les tableaux. Sa présence remplissait les lieux, et elle sut que son image dans son bureau resterait gravée en elle pour toujours.

— Excellent choix d'artistes. Nous partageons les mêmes goûts en peinture.

— Oui, moi aussi, je préfère l'art contemporain. Je vous ai vu dans des galeries, ajouta-t-elle aussitôt pour se justifier.

Qu'il n'aille pas s'imaginer qu'elle s'intéressait à lui au point de connaître ses goûts en peinture...

— Vous pouvez retirer votre veste, suggéra-t-elle.

Il lui jeta un coup d'œil, avant de suivre son conseil. Elle prit place devant la baie vitrée ouvrant sous la véranda éclairée. De grandes feuilles de palmier dansaient doucement dans la brise. Des massifs d'hibiscus rouges, jaunes et mauves, entouraient le tronc de chacun des grands arbres du jardin. La pelouse descendait jusqu'à la plage de sable blanc et, au loin, les lumières des yachts de luxe scintillaient.

— En plus, l'endroit est vraiment ravissant. C'est une propriété fantastique, fit-il remarquer de sa voix rauque, veloutée.

Il avança une chaise pour lui faire face, allongea ses longues jambes d'un air tout à fait décontracté et elle sentit sa curiosité croître. Pourquoi souhaitait-il la voir en privé ?

Il la regarda croiser ses jambes bronzées, avant de ramener ses yeux sur son visage.

Penchant légèrement la tête de côté, elle lui demanda :

— A part pour dîner, vous aviez une raison de venir ce soir ?

— Non. Je pensais même qu'à cette heure-ci, j'aurais été rentré depuis longtemps à l'*El Diablo*. Je me suis laissé distraire. Quant à vous parler, j'avais l'intention de vous téléphoner demain pour vous demander un rendez-vous. Je ne m'attendais pas à vous rencontrer ce soir. Je suis déjà venu dîner ici, mais je ne vous ai jamais vue.

— Bien, puisque vous êtes là, inutile d'attendre jusqu'à demain. De quoi vouliez-vous me parler ?

Il la regarda en silence, attisant encore sa curiosité. Elle n'avait pas la moindre idée de ce dont il voulait l'entretenir, mais il devait s'agir d'un sujet sérieux.

— Vous savez à quel point les rumeurs vont vite dans ce métier ? finit-il par dire.

Ces mots la glacèrent. Elle essaya de garder l'air impassible. Mais elle savait bien quelle était la seule rumeur qui pouvait amener un concurrent à venir la voir. Le détournement de fonds de son ancien comptable était-il déjà de notoriété publique ? Elle se sentit brûler d'une chaleur oppressante. Si Emilio Jefferies était au courant de ses déboires, combien de temps faudrait-il à sa propre famille pour les découvrir ?

Mais Parker ne devait rien savoir, se rassura-t-elle. Sinon, elle aurait déjà eu de ses nouvelles.

— Parlez, fit-elle avec raideur, regrettant de ne pas avoir l'air plus détendue.

— Votre comptable a disparu, reprit-il.

— C'est exact, acquiesça-t-elle. Mais je suppose que vous n'êtes pas venu me trouver uniquement pour m'entendre confirmer un fait que vous pouviez vérifier par d'autres sources ?

— En effet. Puis-je me permettre de vous demander si vos frères sont au courant ?

— Non, et, franchement, je suis déçue d'entendre que ces rumeurs circulent, car je ne tiens justement pas à ce que mes frères l'apprennent pour le moment.

— C'est raisonnable, approuva Emilio.

— Alors de quoi vouliez-vous me parler ? persista-t-elle, ayant du mal à chasser la pensée que Parker n'allait pas tarder à découvrir son infortune.

— Toujours d'après la rumeur, je suppose qu'il n'y a pas que votre comptable qui a disparu.

Elle réprima un soupir. Quelles que soient les raisons pour lesquelles Emilio Jefferies était venu la trouver, elle se devait de rester professionnelle face à lui.

— La rumeur, hélas, est exacte. Mon comptable à qui je faisais confiance est parti avec mon argent. Mais je ne vois toujours pas le rapport avec l'*El Diablo*. Qu'avez-vous en tête, monsieur Jefferies ?

— J'ai une affaire à vous proposer, déclara Emilio d'une voix profonde.

Stupéfaite, elle pria pour que sa surprise ne se voie pas. Manifestement, les vautours commençaient à tournoyer.

— *Le Brittany Beach* n'est pas à vendre, lança-t-elle d'un ton ferme, en serrant les poings sur ses genoux.

— Ce n'est pas ce qui m'amène, l'assura-t-il avec un geste apaisant. Vous avez fait un travail magnifique avec ce restaurant.

— Alors que voulez-vous ? fit-elle, partagée entre la curiosité et la méfiance. Si vous vous attendez à ce que je vous emprunte de l'argent, n'y comptez pas. Vous savez que je peux toujours me tourner vers ma famille.

— Je ne pense pas que vous en ayez la moindre envie, répondit-il d'une voix douce. Sinon, vous l'auriez déjà fait, vous seriez déjà allée trouver vos frères si... ambitieux. A vrai dire, je suis surpris d'apprendre qu'ils ne savent encore rien de votre perte.

— Leur préoccupation du moment est de régler la succession de mon père, expliqua-t-elle, se rappelant la lecture du testament le mois précédent.

Mais elle n'avait aucune intention de lui raconter que tous les membres du clan Garrison avaient été estomaqués d'apprendre que leur père menait une double vie et qu'ils avaient une demi-sœur, Cassie Sinclair.

Cette information avait-elle déjà commencé à circuler ? se demanda-t-elle non sans effroi. Elle connaissait pourtant la réticence de sa famille à parler à des étrangers. Cette découverte les avait tous laissés abasourdis, et, depuis la lecture du testament, Parker ne décolérait pas. Même si un mois déjà s'était écoulé, elle savait que toute l'attention de son frère était concentrée sur le partage de la fortune Garrison.

— De plus, comme vous le savez sûrement, Parker est amoureux, donc préoccupé, ajouta-t-elle. Mes autres frères sont impliqués dans les mêmes problèmes de succession. Je pense que c'est ce qui m'a laissé un sursis.

Oubliant sa famille, elle revint aux paroles d'Emilio et, perplexe, laissa ses doigts courir machinalement sur sa jupe.

— Si vous ne m'offrez pas de m'acheter ou de me prêter de l'argent, que me voulez-vous ?

— Vous proposer un marché : je comble votre perte et j'empêche ainsi vos frères d'intervenir et de prendre le contrôle de votre affaire.

Brittany le dévisagea, déconcertée. Comblent sa perte ? C'était tentant et elle savait que la situation désespérée dans laquelle elle se trouvait lui laissait peu de choix. Pourtant, sa première réaction fut de refuser. Il n'était pas question qu'un étranger se mêle de ses affaires. Sans compter qu'il ne lui avait pas encore dit ce qu'il attendait en échange d'un tel geste...

— Merci, mais je ne pense pas que cela soit envisageable, déclina-t-elle avec politesse.

La seule idée que même un inconnu puisse être au courant de sa crise financière la glaçait.

— Ne me donnez pas une réponse aussi hâtive, répondit-il avec un geste de la main. Discutons-en.

Elle secoua la tête, mais, se penchant vers elle, il prit la main qu'il lui tint avec délicatesse au creux de sa paume chaude, et elle sentit son pouls s'accélérer à ce contact. En dépit de l'innocence de ce geste, elle sentait la violence du désir qui couvait entre eux. D'un mouvement vif, elle se dégagea et croisa les doigts sur ses genoux pour éviter, malgré son envie, de se tordre les mains.

— Avez-vous une meilleure solution, Brittany ? Vous m'avez bien dit que vous ne vouliez pas vous adresser à votre famille, n'est-ce pas ?

— En effet, répondit-elle, distante, un frisson imperceptible la parcourant à la simple pensée d'entrer dans le bureau de Parker au centre-ville pour lui annoncer que son comptable lui avait subtilisé deux millions. J'ai l'intention de trouver une solution par moi-même.

— Bien ! fit Emilio, une lueur de satisfaction éclairant son regard émeraude.



Se sentant prise au piège d'un horrible dilemme, son angoisse allait croissante. Tout en elle lui hurlait de dire non à cet homme, de le chasser de son bureau, mais elle était si désespérée qu'aucun son ne sortait de sa bouche. Finalement, elle ne put résister à l'envie de lui demander :

— Imaginons que j'accepte. Que voudriez-vous en échange ?

— Une part du *Brittany Beach* en contrepartie de mon investissement, annonça-t-il avec placidité.

« Jamais ! » fut sa réaction instinctive.

— Je ne peux pas faire ça, se contenta-t-elle de répondre.

— Réfléchissez-y. Vous effaceriez votre perte. Vos dettes seraient remboursées, oubliées.

Elle était déchirée par la tentation. Une voix intérieure la poussait à accepter et cette perspective faisait battre son cœur plus vite. C'était le miracle qu'elle attendait, alors pourquoi semblait-elle incapable de faire taire ses appréhensions ?

— Vous envisagiez une part de quelle importance ? demanda Brittany, se mordant la lèvre tandis que son esprit tournait à cent à l'heure.

Elle ne souhaitait qu'une chose, refuser la proposition d'Emilio Jefferies. Pourtant, si elle ne couvrait pas ses pertes, dès la semaine prochaine, elle n'aurait d'autre solution que d'aller trouver Parker et de tout lui avouer.

— Cela dépend de la taille de mon investissement, répondit Emilio d'un ton dégagé, en s'adossant à sa chaise, les yeux plongés dans les siens.

L'air très détendu, il parlait de façon aussi décontractée que s'il avait été en train de discuter du menu du petit déjeuner. Pourtant, ses yeux verts en alerte lui rappelaient ceux d'un fauve. Un guépard. Prêt à bondir sur sa proie.

Elle hésita, incapable de prononcer le montant de la somme fatidique à voix haute. Elle l'avait tellement tourné et retourné dans sa tête au cours de toutes ces nuits d'insomnie, à chercher une solution qui n'existait pas. Emilio attendait patiemment sa réponse. Avec un air de défi, elle finit par se jeter à l'eau :

— Un peu plus de deux millions de dollars.

Il fit une moue et resta assis sans réagir, comme s'il évaluait le chiffre. Surprise par son impassibilité devant ce montant astronomique, Brittany ne put s'empêcher de songer à ses frères. S'ils l'avaient entendue, ils seraient entrés dans une rage folle et l'auraient sommée de leur expliquer comment elle avait pu ne pas se rendre compte des manigances de son escroc de comptable.

Intriguée par le silence persistant d'Emilio, elle sentit la déception l'envahir. La perte était monumentale. Il allait, à coup sûr, retirer son offre.

— Deux millions est un chiffre envisageable, finit-il par répondre. Avons-nous une chance de coincer le comptable ?

— Personne ne sait où il est passé.

Le silence s'installa de nouveau entre eux. L'air songeur, il joignit ses doigts en triangle. De toute évidence, il réfléchissait au montant à combler.

— Deux millions, répéta-t-il en lui lançant un regard perçant. Etes-vous propriétaire des murs et du terrain ?

— Des murs, oui, mais le terrain appartient à la *Garrison, Inc.*, la société qui gère tous les actifs de la famille, et que Parker dirige.

Il hocha la tête. Le silence devenait oppressant, elle avait les nerfs en pelote. Maintenant qu'elle avait la solution à portée de la main, elle ne voulait pas la voir s'évaporer.

— D'accord, je couvrirai vos dettes, annonça-t-il.

Elle laissa échapper un soupir de soulagement. Elle ne savait pas encore si elle voulait accepter ou refuser, mais savoir qu'une issue se présentait enfin la rassérénait.

— Et quel pourcentage des parts du *Brittany Beach* voudriez-vous en échange de votre investissement ? demanda-t-elle, retenant encore une fois son souffle.

## 2.

— Si j’investis autant dans le Brittany Beach, je veux cinquante pour cent des parts, annonça-t-il.

— Cinquante pour cent ? répéta-t-elle, stupéfaite.

Elle ne s’était pas attendue à un tel chiffre. Pas plus qu’elle ne s’était attendue à son offre, si soudaine.

Elle se leva d’un bond : elle devait s’éloigner de son regard fixe. Tournant et retournant sa proposition dans sa tête, elle traversa la pièce et se planta devant la baie vitrée, regardant sans les voir les vagues qui venaient mourir sur le sable.

Si elle acceptait, elle allait devoir renoncer au contrôle total de la gestion des lieux. Avec la moitié des parts, Emilio aurait les mêmes responsabilités qu’elle. Tout en elle lui soufflait de refuser. Au bout de plusieurs longues minutes, elle fit volte-face et le dévisagea.

— Je devrai tout partager avec vous ? demanda-t-elle pour en avoir le cœur net. La direction du *Brittany Beach*, toutes les décisions concernant le restaurant ?

— Bien sûr, répondit-il d’un ton égal. Mais cela signifie aussi que vous sauvez le *Brittany Beach* sans avoir à compter sur votre famille pour vous tirer d’affaire. De plus, vous pourrez profiter de mon expérience professionnelle. Rappelez-vous la vieille théorie : « Deux têtes valent parfois mieux qu’une. »

— Vous et moi devons collaborer de très près de façon quotidienne, l’avertit-elle.

Il esquissa un sourire en coin.

— Brittany, travailler avec vous ne sera jamais une corvée, fit-il d’une voix langoureuse.

A ces mots, elle sentit son pouls s’accélérer. Il recommençait à flirter avec elle. Pourtant, elle était incapable de lui sourire en retour. Elle ne voulait pas de cet homme pour associé. C’était un play-boy notoire. Sexy, attirant, il la perturbait, et sa présence provoquait un trouble physique en elle. Jusqu’ici, elle avait passé une bonne soirée en sa compagnie, mais entrer en affaires avec lui était une autre histoire.

Elle connaissait sa réputation de bourreau des cœurs et ne voulait pas devenir l’une des victimes de son tableau de chasse. De plus, elle aimait être seule. Et puis, pour elle, Emilio Jefferies était un inconnu. Pouvait-elle lui confier la moitié du *Brittany Beach* ? Pourtant, malgré les doutes qui l’assaillaient, l’offre qu’il venait de lui faire constituait sa seule planche de salut.

Elle revint s’asseoir en face de lui, priant pour paraître impassible.

— Votre offre est très généreuse, commença-t-elle d’un ton posé. Mais pourquoi me proposez-vous votre aide ? Nous sommes concurrents et nous ne nous connaissons pas.

— N’importe qui peut voir dans les articles que vous consacre la presse que votre restaurant est très populaire et même branché, répondit-il avec un sourire. Vous avez bien réussi. Je considère qu’acquérir la moitié des parts du *Brittany Beach* est un bon investissement.

— Merci, répondit-elle, alors que mille questions se bouscullaient dans son esprit. Mais, encore une fois, nous ne nous connaissons pas. Puis-je vous faire confiance ? demanda-t-elle en plongeant ses yeux dans le regard vert, insondable.

Impossible de deviner ses pensées ! Jusqu'à quel point pouvait-elle se fier à un homme beau et riche qui avait brisé le cœur de tant de femmes ?

— Une somme concrète d'argent devrait pourtant vous rassurer, fit-il remarquer avec un sourire.

— En effet. Mais cela ne change rien au fait que je ne sais rien de vous. Or, si j'accepte, vous serez mon associé. Je ne sais pas, par exemple, si vous avez un tempérament violent, ou si vous êtes quelqu'un de particulièrement exigeant. J'ignore si vos salariés aiment travailler pour vous...

— Vous n'êtes pas obligée de décider tout de suite, répondit-il. Je vous ai fait une proposition. Réfléchissez-y. Ça vous laisse le temps de mener une enquête sur mon compte, de parler à certains de mes employés.

— Et si vous voulez en savoir plus sur moi, venez donc passer une journée à l'*El Diablo* et regardez-moi travailler. Vous vous ferez ainsi une idée de ma méthode et vous me connaîtrez mieux.

Brittany devait reconnaître que c'était tentant. Non seulement Emilio venait de lui faire une offre intéressante, mais en lui permettant de mener sa petite enquête sur lui, il se montrait plus que raisonnable. Et puis, malgré ses réticences à accepter sa proposition, avait-elle réellement le choix ? Elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil à son bureau, trop consciente du tiroir où la pile de factures grossissait de jour en jour.

— Au point où j'en suis, je ne peux plus m'offrir le luxe d'attendre, répondit-elle en toute sincérité.

— Votre décision n'appartient qu'à vous. Vous connaissez mon offre. Réfléchissez-y.

— Pour être honnête, je n'ai pas vraiment d'autre option, répondit-elle. Mais...

Mais pourrait-elle lui racheter les cinquante pour cent un jour ? Ou s'agissait-il d'un arrangement permanent ? Elle restait un peu perplexe.

— Mais quoi ? demanda-t-il.

— J'aimerais savoir : jusqu'à quel point comptez-vous vous impliquer dans la gestion du *Brittany Beach* ?

— J'aurais souhaité participer à la gestion journalière du restaurant, jusqu'à ce que j'en connaisse tous les rouages.

La perspective de côtoyer Emilio quotidiennement fit vibrer quelque chose en elle. Comme un signal de danger, une alerte. Mais elle avait épuisé toutes les possibilités de sauver le *Brittany Beach*. Elle ferait donc aussi bien d'oublier qu'il était un vrai tombeur et qu'elle risquait d'y laisser des plumes, ou pis, son cœur, car, d'un point de vue professionnel, son offre était la réponse à ses prières.

Perdue dans ses pensées, elle retourna à la fenêtre. Dans quatre jours, elle devrait trouver des fonds qu'elle n'avait pas. Bien sûr, elle pouvait emprunter la somme qui lui permettrait de s'en sortir temporairement, mais, dès qu'elle obtiendrait un prêt, Parker l'apprendrait...

— Brittany, commença Emilio d'une voix dégagée, ne me donnez pas votre réponse tout de suite. La nuit porte conseil. Ou, si cela peut vous aider, je peux vous avancer de l'argent jusqu'à ce que vous ayez décidé.

Elle se retourna pour le regarder et, rassurée par sa proposition, répondit :

— Non, franchement, je n'ai pas d'autre choix. J'accepte votre offre.

En prononçant ces mots, elle eut l'impression qu'elle venait de sceller son avenir et qu'il se passerait bien longtemps avant qu'elle récupère le contrôle de son affaire. Si cela devait jamais arriver...

Elle se rappela une vieille chanson, ou peut-être était-ce une citation, qui parlait de danser avec le diable. Venait-elle de vendre son âme pour garder le restaurant ? Dès qu'elle avait vu Emilio arriver au *Brittany Beach*, elle avait senti des signaux d'alarme résonner en elle. Mais elle devait reconnaître qu'il s'était montré très agréable et qu'il n'avait exercé aucune pression sur elle. Et, depuis la seconde précise

où elle avait accepté sa proposition, même du bout des lèvres, elle avait l'impression de s'être allégée d'un énorme poids.

— Magnifique ! s'exclama-t-il en se levant et en contournant le bureau à grands pas, tout en lui décochant un autre de ses éclatants sourires, irrésistible, qui lui fit oublier ses pensées noires.

Son enthousiasme était si contagieux qu'elle eut l'impression d'avoir opté pour la meilleure solution.

— Fantastique ! renchérit-il en posant une main légère sur son épaule. Vous faites une excellente affaire et vous gardez votre restaurant.

— Dites plutôt que je vais devoir partager le *Brittany Beach* avec vous ! répondit-elle en levant les yeux vers lui.

Il n'était qu'à quelques centimètres d'elle. Ses joues rasées de près la frôlaient presque et ses lèvres étaient charnues et sensuelles. Brittany devinait son after-shave et, à travers la soie de son chemisier, sentait la chaleur de ses mains sur ses épaules. Il était de loin l'homme le plus beau qu'elle ait jamais rencontré, et soudain elle fut submergée par une vague d'angoisse à l'idée de devoir travailler avec lui tous les jours en ignorant l'attraction qu'il exerçait sur elle.

— Tout se passera bien, Brittany. Et vous pouvez encore changer d'avis, l'assura-t-il en la scrutant droit dans les yeux.

Un peu rassérénée par ses paroles, elle hocha la tête.

— Pardonnez-moi, je suppose que renoncer à la moitié du *Brittany Beach* me fait paniquer, avoua-t-elle.

— Ne regardez pas ce que vous perdez, mais ce que vous gagnez : votre restaurant. Et un associé plein d'expérience, ajouta-t-il avec un autre sourire engageant qui, encore une fois, lui rappela pourquoi les femmes le trouvaient irrésistible.

Elle ne put s'empêcher de lui sourire en retour.

— Dans ce cas, comment pourrais-je avoir le moindre doute ? plaisanta-t-elle.

— Bien ! Alors quittez cet air accablé.

— C'est arrivé si vite, répondit-elle, son sourire s'élargissant. J'ai besoin de m'habituer aux changements qui se profilent.

— Je prédis qu'à nous deux, nous allons faire le meilleur chiffre d'affaires jamais réalisé depuis les débuts du *Brittany Beach*, déclara-t-il de sa voix grave et profonde. Vous verrez, ajouta-t-il en lui serrant les épaules, avant de la relâcher, comme s'il avait senti, lui aussi, la sensation de brûlure que ses mains avaient laissée sur ses épaules. Que diriez-vous de nous voir demain matin pour rédiger un contrat ?

— C'est... un peu rapide, mais ça ira très bien.

— Nous irons à votre rythme, je vous le promets. Et si vous n'êtes pas satisfaite de la tournure que prennent les choses, n'hésitez pas à me le dire.

Elle hocha de nouveau la tête, rassurée. Pourvu qu'il soit sincère !

— Jusqu'à ce que le contrat soit signé et l'argent déposé sur votre compte, reprit-il, vous êtes libre de vous retirer, Mais une fois le contrat signé, je veux pouvoir compter sur un accord ferme et durable. Vous êtes d'accord ?

— C'est équitable, répondit-elle, incapable de sourire.

Si elle avait du mal à partager son enthousiasme, elle devait reconnaître qu'il faisait preuve de la plus grande loyauté.

— Dès que nous aurons signé, je déposerai l'argent sur votre compte et, à partir de cet instant, nous serons associés. Le plus vite sera le mieux, n'est-ce pas ?

— En effet, confirma-t-elle, pensant de nouveau aux dettes qui s'accumulaient... et à sa famille, qui finirait tôt ou tard par découvrir la situation.

Allaient-ils faire une crise en apprenant le nom de son nouvel associé ? Elle était convaincue que, même s'ils n'approuvaient pas son choix, cela ne serait rien, comparé à leur réaction en découvrant sa perte financière.

— Que diriez-vous de nous voir tous les deux pour examiner le contrat demain matin, avant l'arrivée des avocats ? demanda Emilio.

— Laissez-moi regarder mon agenda, répondit-elle, en se dirigeant vers son bureau.

Il la suivit et vint se placer à côté d'elle.

— 9 heures, ça me va très bien.

— Si c'est possible, prenons rendez-vous avec les avocats l'après-midi.

— Je vais appeler Brandon Washington, notre avocat de famille. Il est très compétent, et il sait rester discret, il ne dira rien à mes frères. J'ai toute confiance en lui, et en plus, il connaît la situation du *Brittany Beach* sur le bout des doigts. Voilà sa carte, ajouta-t-elle en ouvrant le bureau et en la tendant à Emilio.

S'apercevant qu'il ne se tenait qu'à quelques centimètres d'elle, elle recula d'un pas. Elle vit alors une lueur amusée danser dans ses beaux yeux verts.

— Je ne mords pas, vous savez ? Quoique l'idée ne me déplaît pas, la taquina-t-il.

Elle se mit à rire et le menaça gentiment du doigt. Puis elle prit une autre carte, au dos de laquelle elle nota quelque chose.

— Voilà mes numéros de portable et de domicile.

— Si nous échangeons nos numéros privés, je vais vous donner le mien, dit-il en tirant à son tour une carte de son portefeuille.

Il prit un stylo et, tête penchée, il y griffonna ses numéros. Elle ne put s'empêcher d'admirer son épaisse chevelure, qui lui donnait terriblement envie d'y passer la main, et lorsqu'il releva les yeux, et la surprit à l'observer, elle inspira profondément pour chasser son trouble. Pourvu qu'il n'ait rien remarqué, pria-t-elle intérieurement.

Mais il garda le silence et se contenta de lui tendre sa carte.

— Il serait peut-être plus sage d'organiser la réunion dans les bureaux de votre avocat, fit-elle alors. Je ne tiens pas à tomber sur l'un de mes frères au cabinet de Brandon. D'ailleurs, si ça ne vous dérange pas, ajouta-t-elle en se mordillant les lèvres, j'aimerais vous demander une faveur. Serait-il possible, pour le moment, de garder cette association secrète ?

— Je n'y vois pas d'objection, répondit-il d'un air désinvolte.

— Ce n'est pas à cause de vous, s'empressa-t-elle d'ajouter. C'est à cause de ma famille. Si nous ne faisons pas d'annonce officielle, le risque qu'ils découvrent le détournement de fonds diminue. Comme je vous l'ai déjà dit, je ne veux voir personne interférer dans les affaires du *Brittany Beach*.

— Je comprends très bien. Rien ne vaut la famille, mais on préfère parfois mener sa vie sans lui demander son avis. Mais cela dit, comment expliquerez-vous ma présence à votre personnel ? Parce que je serai là tous les jours.

Songeuse, elle fixa un point, au loin, derrière lui, avant de répondre.

— Et si nous nous contentions de dire que vous me faites profiter de votre expérience commerciale ?

— Ça me va, acquiesça-t-il avec un sourire, avant de tendre la main vers son visage et, du bout du doigt, de lui faire lever la tête vers lui. Et vous voyez, nous pouvons travailler ensemble.

Elle sentit son pouls s'accélérer.

— C'est encore un peu tôt pour le dire, non ? balbutia-t-elle, puis, devinant qu'elle avait été un peu trop négative, elle ajouta : C'est juste que je dois m'habituer à l'idée d'avoir un associé.

— Comptez sur moi pour vous le rappeler. Et la seule chose à laquelle vous allez devoir vraiment vous habituer, c'est l'idée que votre dette est effacée. *Brittany*, cet accord règle tous vos problèmes. Et

puis, souvenez-vous, vous pouvez encore changer d'avis ce soir.

— Mon Dieu, fit-elle avec un sourire incrédule, je dois être en train de rêver ! Vous êtes trop généreux pour être réel !

— Non, ce n'est pas le cas. Je suis dans le même métier, j'ai de l'argent à investir et le Brittany Beach me paraît une opportunité formidable. Nous allons faire des étincelles ensemble, ajouta-t-il d'une voix sensuelle qui, instantanément, lui fit oublier toute idée d'affaires. Ce sera une association formidable ! finit-il avec un sourire.

— Je vous rappellerai cette remarque lors de notre première dispute, répliqua-t-elle.

— Une dispute avec vous ? Jamais ! s'exclama-t-il avec conviction, alors que son regard se posait sur sa bouche, faisant cesser un instant les battements de son cœur. Nous nous contenterons de faire les choses... à ma manière, Brittany.

Aussitôt, elle eut le sentiment que quelque chose venait de basculer. Tout à coup, l'atmosphère était plus lourde, étouffante. Et elle n'était plus du tout sûre que c'était encore de travail qu'ils étaient en train de parler.

— Vous croyez que je vais céder à vos moindres caprices ? lui demanda-t-elle d'une voix pleine de séduction.

Une lueur vacilla dans les profondeurs de son regard émeraude, et son sourire disparut. Elle savait qu'elle n'aurait pas dû flirter avec lui, mais elle était incapable de résister.

— Si j'avais un seul souhait..., commença-t-il.

— Si vous n'aviez qu'un seul souhait, l'interrompit-elle en hochant la tête, ce ne serait pas de me voir céder à tous vos caprices. South Beach pullule de femmes ravissantes, sexy, qui seraient enchantées de se plier à vos quatre volontés. Je pense que pour vous, flirter est une seconde nature, je vous ai trop souvent vu en photo, accompagné de telle ou telle sublime célébrité.

— Vous n'avez rien à envier à aucune d'entre elles, affirma-t-il d'une voix douce, en détaillant son visage.

Elle se mit à rire.

— Ainsi, ce marché inclut les compliments ?

— Seulement s'ils sont mérités, rétorqua-t-il.

— Nous avons une affaire à gérer, vous vous souvenez ?

— Mon associée au sens pratique, la taquina-t-il, laissant son index courir légèrement le long de sa joue et faisant palpiter son pouls.

Au prix d'un immense effort, elle s'éloigna de lui et le regarda.

— Et puis, déclara-t-elle d'une voix qu'elle voulait légère, nous pourrons faire une annonce officielle sur l'association plus tard, quand les choses iront bien. Nous pourrons, je ne sais pas, donner une réception, ou convoquer la fanfare.

Emilio mit de nouveau ses mains sur ses hanches.

— Je n'ai pas besoin d'une fanfare. Nous allons former une équipe formidable. C'est génial, Brittany.

— Je l'espère, répondit-elle.

— Demain matin, nous pourrons passer en revue les termes de notre accord avec nos avocats. Mais souvenez-vous, fit-il en se dirigeant vers la porte, plus de dette. Accrochez-vous à cette notion. En attendant, passez une bonne nuit, Brittany.

Il lui décocha un nouveau sourire irrésistible puis quitta son bureau. Bien après qu'il eut refermé la porte derrière lui, elle demeura immobile, comme sous le choc de tout ce qui venait de se passer. Elle avait l'étrange impression que l'heure qui venait de s'écouler avait irrémédiablement changé sa vie, que plus jamais elle ne serait la même.

Elle contint un soupir. Elle avait un associé. Et quel associé ! Combien de temps allait-il lui falloir pour s'y habituer ? Probablement pas longtemps, elle était certaine qu'il ne tarderait pas à lui faire sentir sa présence, à s'ingérer dans la gestion du restaurant...

A l'idée de travailler avec lui, en collaboration aussi étroite, elle sentit une douce chaleur se propager en elle. Dans chacun de ses mouvements, chacune de ses intonations, sans parler de son physique, Emilio était la séduction incarnée. Et, ce soir, avant de passer aux affaires sérieuses, flirter avec lui avait eu quelque chose de grisant... Mais elle ferait mieux de ne plus y penser, s'ordonna-t-elle. Leur collaboration était professionnelle, et uniquement professionnelle, et devait le rester.

Comme pour s'en convaincre, Brittany décida de contacter sans attendre son avocat, afin de convenir au plus vite d'un rendez-vous avec l'avocat d'Emilio. Quand elle raccrocha, elle se sentit un peu rassérénée. Ils avaient rendez-vous demain, à 14 heures et, si tout se passait comme prévu, elle n'aurait bientôt plus à s'inquiéter des factures qui s'amoncelaient toujours sur son bureau. Elle s'apprêtait à appeler son nouveau comptable pour le lui annoncer, quand le téléphone sonna.

Quand elle reconnut la voix profonde d'Emilio, elle sentit les battements de son poulx s'accélérer. Pourquoi l'appelait-il à cette heure-ci ? N'avaient-ils pas tout mis au point tout à l'heure ? Pourtant, sans qu'elle sache pourquoi, son appel lui faisait plaisir. Et lorsqu'il lui avoua les raisons qui l'avaient conduit à l'appeler, elle en ressentit une inexplicable joie ; il souhaitait simplement mieux la connaître, après tout, ils allaient être associés, n'est-ce pas ?

Ravie, elle s'adossa à sa chaise et lui répondit qu'elle comptait quitter le bureau d'ici à une heure. Il lui promit de la rappeler plus tard.

\* \* \*

Il était presque 1 heure du matin lorsqu'elle regagna le luxueux appartement qu'elle occupait dans une résidence à proximité de South Beach. Après l'animation du restaurant, elle était toujours heureuse de se retrouver chez elle, et appréciait le silence.

Les murs de son accueillant salon qui surplombait l'océan étaient couverts de livres et décorés de ses tableaux préférés de Jasper John. Elle plaça un CD d'Otis Redding sur la platine, et, tandis que les accords de jazz s'élevaient dans la pièce, elle s'aperçut que c'était la première fois, depuis la découverte du détournement de fonds, qu'elle parvenait à se détendre. Sans doute était-ce dû à la proposition inespérée d'Emilio Jefferies. A moins qu'il ne s'agisse d'un effet de son charme...

C'était fou, à quel point elle ne parvenait pas à effacer l'image d'Emilio de son esprit. Comme s'il l'avait maraboutée. Comme s'il avait réussi à ne plus la faire penser qu'à une chose : l'appel téléphonique qu'il avait promis de lui passer tout à l'heure, et le rendez-vous qu'ils avaient demain...

D'ailleurs, se demanda-t-elle alors avec un sourire, qu'allait-elle porter pour ce rendez-vous de demain ? Entrant dans son dressing, elle passa en revue toutes ses tenues, et finit par opter pour un tailleur de lin blanc et un chemisier de soie bleu nuit. Puis, se plantant devant dans la psyché, elle plaça le tailleur devant elle, mais elle avait beau fixer le reflet que lui renvoyait le miroir, elle ne voyait qu'une seule chose : Emilio.

Cet homme lui plaisait, à un point incroyable. Ce soir, au restaurant, leur séduisant badinage l'avait enchantée, et il lui suffisait de l'apercevoir pour sentir tout son corps parcouru par un violent désir, irrépressible. Un désir partagé, elle le savait : la manière qu'il avait de la regarder, de s'adresser à elle, était éloquente. Mais elle savait aussi qu'il devait regarder de la même façon toutes les femmes qu'il rencontrait. Beau et sexy comme il l'était, aucune ne devait pouvoir résister à son charme. Et elle n'avait pas besoin d'avoir lu les innombrables articles le décrivant dans les lieux les plus en vue de South Beach, toujours accompagné de riches héritières ou de stars, pour le savoir.



Avec un homme comme Emilio Jefferies, elle avait intérêt à garder tout son sang-froid. Mais, quand la sonnerie du téléphone retentit, et que, bouillant d'impatience, elle décrocha précipitamment et fut envahie par une bouffée de plaisir en entendant la voix d'Emilio, elle comprit que c'était beaucoup plus facile à dire qu'à faire...

Lorsque, finalement, elle lui dit bonne nuit, ils parlaient depuis une heure. Passant d'un sujet à l'autre, ils avaient discuté de leurs préférences, du dernier restaurant qui s'était ouvert à South Beach, des menus. Une conversation qui l'avait comblée d'aise et, malgré la petite voix qui lui criait de se méfier, elle n'avait plus qu'une hâte : le revoir. Cette association serait peut-être aussi formidable qu'il l'avait prédit.

Toutes ses pensées occupées par leur conversation, elle eut le plus grand mal à s'endormir, puis finit par sombrer dans un sommeil agité, peuplé de rêves d'Emilio. A maintes reprises, elle se réveilla, parcourue de frissons et, finalement, incapable de le chasser de son esprit, elle demeura les yeux grands ouverts dans l'obscurité. A penser à lui.

Vers 5 heures du matin, elle s'assit dans son lit, rongée par la crainte et l'incertitude. S'était-elle précipitée un peu trop vite dans cette association ? Avait-elle encore une fois accordé sa confiance trop facilement ? Emilio était venu la trouver avec son offre. Avait-il un motif caché et, si tel était le cas, quel était-il ?

Repoussant ses draps, elle se leva et se mit à faire les cent pas. A chaque nouveau doute, elle se répétait que, sans Emilio, elle n'aurait jamais trouvé de solution à son problème. De plus, n'avait-il pas promis que, tant que le contrat n'était pas signé, elle pouvait se rétracter ? Il était d'accord pour lui laisser du temps, pour lui permettre d'enquêter sur lui. Elle avait le droit de décider de tout annuler, après réflexion. Comment une telle largesse d'esprit pouvait-elle dissimuler des motifs frauduleux ?

### 3.

Le lendemain matin, Brittany commença par organiser la journée à venir au Brittany Beach. Puis l'heure de leur rendez-vous arriva. Elle était en train de consulter les plats du jour dans la salle à manger principale, quand Emilio vint vers elle, précédé par un employé du restaurant. A sa vue, son cœur fit un bond dans sa poitrine. Il était vêtu d'un costume gris charbon et sa cravate rouge faisait ressortir la blancheur immaculée de sa chemise.

Ce matin, elle lui avait déjà parlé à deux reprises au téléphone et s'était demandé maintes fois s'ils parviendraient à un accord en début d'après-midi. La vitesse à laquelle les choses avançaient l'étonnait. Elle tendit au chef les menus qu'elle venait d'approuver et s'avança vers Emilio.

— Bonjour, le salua-t-elle avec un sourire, une main tendue.

— Bonjour, lui répondit-il en détaillant d'un regard approbateur sa jupe blanche, son chemisier bleu et ses escarpins blancs à talons hauts. Vous êtes superbe.

— Merci, lui répondit-elle, troublée par le contact de sa peau sur la sienne.

Sa main était bronzée, chaude, ses doigts bien dessinés. Elle sentit une myriade de picotements parcourir son corps.

— Allons dans mon bureau, je vais nous faire apporter du café, déclara-t-elle.

Une fois installée à sa table de travail, elle lui fit signe de venir s'asseoir à côté d'elle. Il approcha sa chaise de la sienne. Un membre du personnel leur apporta du café, du thé et du jus d'orange, sur un plateau où était disposé un service en porcelaine blanche.

— Voilà le projet du contrat, déclara-t-il en ouvrant sa serviette et en en sortant deux copies.

Il lui en tendit une, et le frôlement furtif de leurs mains lui envoya comme une décharge électrique dans le corps. Combien de temps allait-elle continuer à réagir de façon aussi intense à son contact ? Et comment, dans ces conditions, allait-elle pouvoir travailler avec lui ? Avec un profond soupir, elle s'efforça de se concentrer sur le contrat — c'était essentiel car, une fois le contrat signé, elle ne pourrait plus revenir en arrière. Mais, dans le même temps, lorsqu'elle signerait le papier, sa dette serait effacée. Alors, malgré les doutes qui l'assaillaient, elle devait se rappeler ce qui était en jeu et ce qu'elle y gagnait : la solvabilité.

Emilio se mit à lui lire les différents paragraphes, soulignant les implications de telle ou telle clause, et, malgré le trouble que la proximité d'Emilio suscitait chez elle, Brittany parvint à mobiliser toute son attention sur le contrat. Finalement, midi arriva, et elle fut surprise de voir avec quelle rapidité et dans quelle harmonie ils avaient travaillé ensemble.

Ils gagnèrent alors la véranda du bureau, où le déjeuner leur fut servi.

— Ç'a été plus facile que ce que j'aurais cru, confessa-t-elle en se calant dans son fauteuil de rotin.

— Je suis d'accord avec vous, répondit Emilio. C'est un autre signe que nous ferons une bonne équipe.

Tournant la rondelle de citron dans son thé glacé, elle sentit son moral remonter en flèche.

— J'ai une photo récente de notre personnel que je vous donnerai après le déjeuner. La plupart des membres y figurent et leurs noms y sont imprimés. Je vais vous en présenter plusieurs, mais je ne veux pas d'une réunion officielle. Cela donnerait trop d'importance à votre présence ici.

— Ça me convient, approuva-t-il avec un sourire.

Afin de ne pas oublier de lui apporter la photo, elle le nota sur un bloc posé à côté de son assiette, mais Emilio se pencha vers elle et lui retint la main.

— Vous ne vous arrêtez donc jamais de travailler ? Pourquoi ne pas vous détendre et profiter de votre déjeuner ? A moins que vous ne puissiez vous détendre tant que tout ne sera pas arrangé ? Dans ce cas, ajouta-t-il avec un sourire, nous pourrions dîner ensemble ce soir, à l'El Diablo. Ce serait un excellent moyen de célébrer notre association de manière officielle, et détendue.

Brittany le dévisagea un instant. La raison lui criait de refuser et, pourtant, elle mourait d'envie d'accepter. Après tout, ce n'était jamais qu'un dîner.

— D'accord, finit-elle par dire, même si je sens que je ne devrais pas accepter...

— Et pourquoi cela ?

— Eh bien, répliqua-t-elle avec un sourire en coin, je suis sûre que vous êtes un bourreau des cœurs, et que toute femme normalement constituée devrait se tenir loin de vous... Et, plus sérieusement, je suis convaincue qu'il vaut mieux ne pas mêler travail et plaisir.

— Vous vous trompez dans les deux cas. Nous sommes tous les deux assez raisonnables pour mélanger plaisir et affaires. Et puis n'est-ce pas toujours le cas à South Beach ? Quant à être un bourreau des cœurs, je ne pense pas que ce soit vrai. Je n'ai pas le souvenir d'avoir laissé des tombereaux de femmes éplorées dans mon sillage...

— A moins que vous n'en ayez même pas eu conscience, ne put-elle s'empêcher d'ajouter.

Emilio lui décocha un sourire irrésistible.

— Allons, Brittany, il s'agit juste de célébrer un événement qui va nous être bénéfique, tant à vous qu'à moi. Comment pouvez-vous ne pas être transportée de joie à l'idée de toutes les possibilités qui s'ouvrent devant nous ?

— J'en suis ravie, répondit-elle, incapable de détacher les yeux de son regard fascinant.

Il partit d'un éclat de rire.

— Ne faites pas cette tête ! Vous donnez l'impression d'aller droit au désastre. Mais vous avez dit oui, donc nous avons rendez-vous ce soir. Je parviendrai peut-être à vous dérider...

— Ce n'est pas si terrible, répondit-elle en esquissant un sourire. J'essaye simplement de m'habituer à toutes ces nouveautés.

— Habituez-vous à moi, lui recommanda-t-il d'une voix douce. Je suis là pour rester.

Elle se mit à rire et il approuva de la tête.

— C'est mieux. Vous avez pris la bonne décision, Brittany, vous allez voir.

Un peu réconfortée, elle sentit son inquiétude se dissiper légèrement. Pourtant, il avait beau nier, elle savait qu'elle l'avait parfaitement cerné. Elle repoussa son bloc-notes et posa son stylo sur la table.

— Très bien. Je vais laisser ma liste de côté pour le moment. Après le déjeuner, nous vous trouverons un bureau. Mais je préfère vous prévenir, je n'ai rien de grand à vous proposer.

— Ne vous en faites pas. Je n'ai pas besoin de beaucoup de place.

— Ne sera-t-il pas difficile pour vous de partager votre temps entre les deux restaurants ?

Il secoua la tête, et le vent fit voler ses mèches brunes, dégageant son visage. Le grand parasol bleu sous lequel ils étaient assis les protégeait du soleil. Mais la luminosité était forte et, sous leurs épais cils noirs, les yeux d'Emilio étaient d'un vert presque transparent. Devant le brasier qui brûlait au fond de son

regard, Brittany sentit son pouls palpiter, et, se rendant soudain compte qu'elle était en train de le dévisager avec insistance, elle se força à détourner le regard.

— J'ai des gens très compétents pour gérer l'El Diablo, répondit-il. Ici, pour commencer, je veux me familiariser avec votre personnel et vos procédures. J'aimerais connaître vos clients réguliers. Avez-vous un pourcentage important d'habitues ?

— Ils constituent à peu près cinquante pour cent de notre clientèle. Nous avons des célébrités, des mannequins, des jet-setters. Tous nous font de la publicité.

Emilio garda un instant le silence, se contentant de la regarder, puis il déclara d'une voix un peu plus grave :

— Je voulais vous dire que j'étais désolé pour la mort de votre père.

Cette attention la toucha. Rien n'obligeait Emilio Jefferies à lui présenter ses condoléances, et qu'il y ait pensé lui mit du baume au cœur. Son nouvel associé n'était pas un homme au cœur sec.

— Merci. Vous savez, ajouta-t-elle d'une voix triste, il m'avait toujours paru puissant, invincible, et, pour moi, sa mort a été un choc.

— Je suppose que c'est naturel, compatit-il. Vous voyez souvent vos frères et sœurs ?

— Oui. Nous essayons de nous réunir tous les dimanches pour dîner, et nous nous voyons souvent pendant la semaine. Et vous, voyez-vous beaucoup votre famille ?

— Mon frère, Jordan, et moi nous voyons tous les jours. Nous ne sommes que tous les deux.

— C'est bien, approuva-t-elle. Chez nous, les rivalités sont multiples.

— Je vous le présenterai dès que j'en aurai l'occasion, lui promit Emilio.

Brittany se souvenait d'avoir entendu dire qu'Emilio était arrivé de Cuba bébé, avec sa mère, engagée comme nounou chez les Jefferies. La jeune femme était morte, le laissant orphelin, et il avait été adopté par ses employeurs.

— Jordan est-il au courant de votre nouvelle association ? demanda-t-elle alors.

— Non, répondit Emilio. Je n'ai pas encore eu l'occasion de lui en parler, mais je le ferai très vite. Et, rassurez-vous, je n'oublierai pas de lui recommander de garder le secret.

— Je vais attendre que les affaires reprennent pour en parler à ma famille. Tant que la clientèle augmente et que le restaurant fait des bénéfices, je ne vois pas comment mes frères pourraient se plaindre de ma gestion. Voulez-vous encore du thé ? demanda-t-elle en jetant un coup d'œil au verre d'Emilio, qui était vide. Ou bien quelque chose à manger, à boire ?

— Non, merci, déclina-t-il poliment.

— Dans ce cas, je vous propose de continuer la visite des lieux. Je vais vous montrer les bureaux.

Ils sortirent côte à côte et, comme ils arrivaient devant son bureau, Brittany le pria de l'excuser quelques instants. Refermant la porte derrière elle, elle se précipita dans le cabinet de toilette attendant pour se recoiffer et nouer ses cheveux d'une barrette. Puis elle enfila sa veste de tailleur en lin blanc et, avant de sortir rejoindre Emilio, lança un coup d'œil satisfait dans le miroir. Non qu'elle veuille lui plaire, bien sûr que non, mais puisqu'ils avaient rendez-vous avec les avocats, elle se devait de soigner son apparence...

Un sourire aux lèvres, elle s'avança vers lui, et le regard chaleureux et approbateur dont il l'enveloppait la flatta.

— Je ne pense pas avoir jamais conclu de meilleur marché, fit-il d'une voix rauque en la prenant par le bras.

— Ne commencez pas votre petit numéro de charmeur, l'avertit-elle. Nous sommes associés en affaires.

— Cela ne m'empêche pas d'apprécier une jolie femme, répondit-il avec un sourire, tout en la conduisant vers la voiture qui les attendait devant le restaurant.

Ils passèrent l'après-midi au cabinet juridique à fignoler les détails du contrat, et, enfin, le moment qu'elle attendait arriva. Un peu nerveuse, elle regarda Emilio rédiger un chèque. Elle avait beau en connaître le montant exact, ce fut le cœur battant qu'elle le lut. Submergée par le soulagement, elle sentit ses mains devenir moites et dut se faire violence pour s'empêcher de le lui arracher.

— Voilà l'argent, annonça-t-il en le lui tendant. Nous passerons à votre banque pour le déposer sur votre compte en sortant.

Elle prit le chèque entre ses doigts glacés. Ce moment était encore plus important pour elle que le jour où son père lui avait remis les titres de propriété du Brittany Beach.

— Merci ! s'exclama-t-elle en serrant sa main dans la sienne.

Mais elle s'empressa de se dégager, comme si elle venait de se brûler. Elle ne tenait pas à ce qu'il se méprenne sur ce geste, qui n'exprimait rien d'autre que sa gratitude. Repoussant cette idée, elle rangea le chèque dans son sac.

Ce fut alors qu'une évidence la frappa : Emilio devait être certain qu'elle accepterait son offre car il avait tout prévu. A la pensée qu'il anticipait tout, un nouveau signal d'alarme retentit en elle. Mais elle chassa son inquiétude d'un haussement d'épaules.

De toute façon, elle n'avait pas le choix.

\* \* \*

Emilio accéléra sur l'autoroute qui longeait la plage et l'océan bleu pour gagner l'*El Diablo*. Il tourna dans l'allée menant au luxueux restaurant, contourna le bâtiment en stuc rose et se gara près de l'entrée privée. Alors qu'il faisait une marche arrière pour se garer, il aperçut son frère, qui sortait.

Ses cheveux blonds volant au vent, Jordan lui adressa un salut de la main. Sa chemise de coton bleu ouverte épousait ses biceps musclés et ses larges épaules.

— Tu tombes bien, expliqua-t-il en tendant un dossier à Emilio. J'ai besoin de ta signature sur ces papiers pour ouvrir un nouveau compte pour l'assurance de l'hôtel Victoria.

— Bien sûr. De toute façon, je voulais te parler.

Les deux frères gagnèrent son bureau. Emilio prit place derrière la grande table en bronze et granit, tandis que Jordan s'asseyait dans l'un des fauteuils de cuir bleu.

Emilio examina le contenu du dossier de son frère, puis, après avoir signé les différents documents, il le lui rendit.

— Voilà ! Tu peux payer ton assurance, fit-il d'un ton réjoui. Comment ça va à l'hôtel ?

— Tout va bien, répondit Jordan. L'ouverture approche et nous avons bien l'intention de devenir un concurrent de taille pour le Garrison Grand.

— Ce n'est pas aussi grand que le Garrison, mais ça devrait attirer la même jet-set. Donc tout s'annonce bien ?

— Hormis quelques menus problèmes, oui, confirma Jordan, avant d'enchaîner : Mais tu voulais me parler, je crois.

— En effet. Tu te souviens des rumeurs dont je t'avais parlé sur le Brittany Beach ?

— Le comptable aurait disparu après avoir détourné des millions et le restaurant serait bientôt à vendre, c'est ça ? Mais ce ne sont que des rumeurs, non ?

— Eh bien, pensant qu'il ne devait pas y avoir de fumée sans feu, j'ai décidé d'aller y dîner pour me faire ma propre idée. Le comptable s'est bel et bien volatilisé avec l'argent.

— Ce n'est pas un vol qui freinera les Garrison. Ils vont remplacer l'argent, mettre le comptable en prison, et les affaires reprendront comme d'habitude.

— Pas tout à fait. Souviens-toi que le Brittany Beach appartient à la benjamine des Garrison.

Jordan haussa une épaule désabusée.

— Qu'est-ce que ça change ? Ses frères vont intervenir tout de suite.

— C'est ce que j'avais pensé. Or, ce n'est pas le cas. Ils ne savent pas ce qui s'est passé et Brittany ne veut pas qu'ils le sachent.

— Quoi de plus naturel ? demanda Jordan, narquois. Elle ne veut pas qu'ils lui prennent son restaurant.

— Je lui ai fait une proposition, déclara Emilio. J'ai accepté de payer sa dette.

— Non ? s'exclama Jordan en se redressant, comme si la conversation, tout à coup, se mettait à l'intéresser. Et qu'obtiendras-tu en échange ?

— La moitié du Brittany Beach, annonça Emilio d'une voix triomphante, satisfait devant la lueur d'approbation dans le regard de son frère.

Mais elle eut tôt fait de disparaître.

— Ce restaurant appartient aux Garrison, lui rappela Jordan. Jamais ils ne te permettront d'en prendre le contrôle ou de le leur enlever.

— Les Garrison ne sont pas au courant. Brittany et moi avons rédigé le contrat avec nos avocats cet après-midi et nous l'avons signé. C'est une affaire conclue. Je possède désormais la moitié du Brittany Beach et les Garrison ne peuvent rien faire pour annuler cette transaction.

— Incroyable ! La moitié ! Bravo ! Félicitations ! On a réussi à prendre quelque chose aux Garrison ! Je suis sous le choc. La sœur sait-elle que nous sommes en guerre avec ses frères ?

— Non, répondit Emilio, catégorique. Si elle en avait la moindre idée, elle n'aurait pas réagi comme elle l'a fait. Ils ne lui disent sans doute rien.

Jordan émit un sifflement de surprise.

— Comment est-ce possible ? La moitié de South Beach est au courant de notre brouille avec les Garrison.

— Crois-moi, elle est aussi naïve et confiante qu'un agneau. Et, jusqu'à ce que tout rentre dans l'ordre, elle veut garder cette alliance secrète, même vis-à-vis de ses employés.

Les yeux de Jordan se plissèrent d'un air curieux.

— Combien d'argent ?

— Un peu plus de deux millions, répondit Emilio.

Jordan siffla.

— Encore une fois, ça alors ! Le type a détourné deux millions de dollars et elle n'en avait pas idée ?

— C'est une vraie gamine, précisa Emilio. Je ne sais pas à quoi ressemble sa jumelle, mais ce sont les benjamines de la famille. C'est sans aucun doute une petite princesse à qui papa a offert un restaurant. Je suis arrivé avec ma proposition et elle a presque sauté dessus, tant elle était soulagée. Elle m'a fait confiance dès la première minute.

— Fantastique !

— Laisse-moi un peu de temps et le Brittany Beach sera tout à nous. Tu te rends compte du coup que ça va être ? De le piquer au nez et à la barbe des Garrison ? Je n'ai pas de mal à deviner comment son comptable est parti avec son argent. Si elle avait eu la moindre expérience en affaires, ce détournement de fonds n'aurait pas eu lieu. Je sais que je peux lui prendre le Brittany Beach, c'est juste une question de temps.

— J'ai hâte de voir ça ! Le jour où ils le sauront, Parker et Stephen vont entrer dans une rage folle, déclara Jordan avec un sourire. Ils seront sans doute prêts à la sortir de là et à te vendre l'autre moitié, uniquement pour stopper l'association Garrison-Jefferies. En attendant, je dois filer, j'ai un rendez-vous au centre-ville. Tiens-moi au courant.

Une fois son frère parti, Emilio alla se planter devant la baie vitrée de son bureau et les images de Brittany envahirent ses pensées.

Il émanait d'elle un mélange de candeur et desensualité qui le perturbait. Une alchimie furtive existait entre eux et, même quand elle faisait tout pour se concentrer sur leurs affaires, il savait qu'elle partageait son trouble.

A cette seule pensée, il sentit l'excitation le gagner. Il se souvenait exactement de l'instant où il était entré dans la salle à manger et avait croisé son regard. Sa jupe et son chemisier rouge vif avaient été comme une invitation. Ses longues jambes galbées étaient aussi tentantes que sa taille fine et sa poitrine voluptueuse.

Elle était jolie, il aimait sa compagnie, appréciait sa conversation, un bonus qu'il n'aurait jamais soupçonné. Se retournant vers son bureau, il décrocha le combiné de son téléphone et composa son numéro.

— Je voulais savoir si vous étiez toujours contente de notre arrangement et si vous vous réjouissiez de dîner avec moi ce soir, s'enquit-il lorsqu'elle décrocha, s'adossant à son fauteuil, les pieds posés sur son bureau.

Quand il raccrocha, au bout de vingt minutes de conversation, il laissa échapper un soupir. Malgré tout ce qu'il avait dit à son frère, et malgré sa satisfaction de jouer un mauvais coup aux Garrison, il était étrangement attiré par Brittany. Plus que cela, comprit-il, il avait hâte de la revoir, de dîner en tête à tête avec elle.

Il la désirait.

En souriant, il parcourut la pièce du regard. La blancheur des murs faisait ressortir les couleurs vives des tableaux d'art contemporain, et des coussins bleu nuit sur les fauteuils et des palmiers en pots ajoutaient une touche de gaîté au décor. A quoi ressemblerait son bureau au Brittany Beach ? A vrai dire, il s'en fichait bien. Même s'il était habitué à un certain luxe, tout ce qui lui importait, c'était les cinquante pour cent de parts qu'il était parvenu à obtenir. Et la sublime associée qu'il avait acquise par la même occasion.

Son regard s'attarda sur l'une des peintures, œuvre d'un jeune artiste répondant au nom de Richardson. Brittany la reconnaîtrait-elle ? Se souviendrait-elle du jour où il la lui avait soufflée à une vente aux enchères ? A l'époque, ils ne se connaissaient pas. Si, par hasard, l'incident lui revenait à la mémoire, elle ne serait pas contente...

La pensée de la jeune femme fit frémir son sang dans ses veines et, en proie à une grande agitation, il se leva. D'un geste vif, il ouvrit un tiroir, y prit des photos qu'il étala sur son bureau. C'étaient des clichés du Brittany Beach pris la semaine dernière. Avec un sentiment de satisfaction, il en prit un entre ses doigts. Brittany était debout devant le restaurant en conversation avec un jardinier. Elle portait une jupe bleue taille basse, totalement transparente, sur un short bleu électrique, et un débardeur de soie échancré laissait voir ses seins pigeonnants. Avec un sourire, il laissa son doigt courir sur la photo, se rappelant l'électricité entre eux. Cette garde-robe affriolante semblait aller à l'encontre de la retenue qu'il avait perçue en elle. Mais une retenue qui ne tiendrait pas très longtemps, songea-t-il en rangeant les clichés. Car il avait pris une décision : Brittany et son restaurant seraient à lui.

\* \* \*

Peu après 20 heures, Brittany regagna son appartement pour se préparer. Elle bouillait d'impatience. Oubliant tous ses soucis, elle prit un bain et choisit une robe fourreau noire qui découvrait ses genoux et des sandales noires à talons qui la grandissaient encore.

Tout en s'habillant, elle écouta la météo. Le cyclone qui soufflait au large de l'Atlantique se dirigeait vers la Floride. Distraite quelques secondes par le bulletin météorologique, ses pensées revinrent à Emilio. Elle en avait entendu assez pour savoir que la tempête ne frapperait pas avant dimanche soir ou lundi.

Elle brossa soigneusement ses longs cheveux, avant de les relever en chignon. Pour tout bijou, elle portait un diamant à chaque oreille. Puis, après avoir pris son petit sac noir en métal, elle sortit.

Après avoir roulé quelque temps, elle arriva devant une grande enseigne de néon rouge annonçant « El Diablo », et tourna dans l'allée qui s'avavançait en courbe vers l'entrée du restaurant aux murs rose vif et aux fenêtres illuminées. Des fleurs exotiques s'épanouissaient dans les massifs, et les ombres des gracieux palmiers baignés de lumière s'allongeaient sur la pelouse verte.

L'endroit était déjà animé et la musique résonnait gaiement. Après avoir donné ses clés à un voiturier, elle s'avança vers le maître d'hôtel pour demander Emilio, puis, en l'attendant, elle examina les lieux. Le rouge des flammes peintes sur les murs rose vif de la réception était rehaussé par un éclairage orangé. Des palmiers en pots, des bananiers et des fleurs tropicales mettaient ici et là des touches de verdure.

— Bienvenue, fit soudain une voix profonde, derrière elle, lui faisant battre le cœur plus vite.

Elle se tourna pour regarder Emilio, qui, un sourire aux lèvres, laissa son regard admirateur courir lentement sur elle. Avec sa chemise blanche à la coupe impeccable et son pantalon gris sombre, il était splendide.

— Vous êtes très belle, ajouta-t-il d'une voix douce, en lui prenant le bras.

— Merci, répondit-elle d'une voix un peu hachée, remarquant que, chaque fois qu'ils étaient ensemble, sa réaction devant lui se faisait plus forte.

— Suivez-moi, l'invita-t-il. Nous dînerons dans le salon privé, mais j'ai pensé que vous aimeriez d'abord visiter l'El Diablo.

Il l'entraîna et ils traversèrent la salle à manger. A l'instar de sultans décadents, les clients dînaient sur les divans entourés de voilages qui pouvaient être tirés pour assurer un semblant d'intimité. A l'une des extrémités de la pièce se trouvait une piste de danse où des couples tournoyaient à un rythme endiablé. La musique, les rires et les conversations créaient un joyeux brouhaha.

— J'ai déjà dîné ici, déclara-t-elle. La cuisine est délicieuse.

— J'espère que c'était pour affaires, ou avec un groupe d'amis, et non pour un dîner en amoureux...

Elle leva vers lui un regard étonné. Était-il jaloux ?

— C'était pour affaires.

Elle vit un sourire de satisfaction illuminer son visage, mais, avant qu'elle ait pu réfléchir davantage à la signification de son étrange conduite, il l'emmena dans la cuisine et lui présenta le chef puis le gérant, qui lui souhaitèrent tous deux la bienvenue à l'El Diablo. Enfin, Emilio la conduisit jusqu'à une pièce entièrement vitrée.

— C'est la réception de mon propre bureau, annonça-t-il. Je veux vous le faire visiter.

Il ouvrit une porte et, lorsqu'il alluma la lumière, elle resta bouche bée devant la luxueuse décoration des lieux et devant la vue qu'offrait la baie vitrée qui surplombait la mer.

— C'est magnifique ! s'exclama-t-elle en faisant le tour de la pièce, tout comme il l'avait fait au Brittany Beach.

Elle s'arrêta alors devant une peinture à l'huile abstraite.

— Le Richardson ! fit-elle remarquer, en lui jetant un coup d'œil par-dessus l'épaule. Vous n'imaginez pas à quel point j'ai été déçue de ne pas emporter ce tableau le jour de la fameuse vente...

— Ainsi, vous n'avez pas oublié cette histoire ? fit-il d'un ton chagrin.

— Comment pourrais-je oublier que vous me l'avez soufflé à une vente aux enchères ?

— A l'époque, nous ne nous connaissions pas. Je ne vous ai rencontrée que beaucoup plus tard et, franchement, j'avais espéré que vous aviez tout oublié de cette vente.

— Oh, non ! s'exclama-t-elle, se rappelant exactement leur bataille, quand tous les autres acheteurs potentiels avaient abandonné. Vous avez un goût très sûr.

— J'en étais arrivé à me demander si vous enchérissiez par pure malveillance.



Elle se tourna vers lui et répondit avec franchise :

— J'étais très contrariée de voir que vous ne lâchiez pas. J'aurais été heureuse de l'avoir. C'est l'un de mes tableaux préférés et je pense qu'un jour cet artiste sera très coté. Même si c'était navrant de votre part de continuer à faire monter les enchères, vous avez fait un bon investissement.

Il s'avança et s'arrêta à deux centimètres d'elle. Tous ses sens soudain en émoi, elle fixa son regard émeraude.

— Pas plus navrant que votre propre obstination. Vous le vouliez vraiment ?

— Vous croyez que j'aurais continué à enchérir, sinon ? D'ailleurs, je suis à peu près sûre que vous avez fait monter les enchères, uniquement parce que vous ne vouliez pas perdre, parce que vous ne vouliez pas que quelqu'un ait le dessus.

Il sourit et lui frôla la joue d'une caresse taquine.

— Cela aurait pu faire partie de mes raisons. Je dois bien avouer que je n'ai pas souvent l'occasion de me battre contre une belle femme.

— Merci du compliment. Mais je suppose que vous ne vous battez qu'avec l'intention de gagner.

— Quel intérêt y aurait-il à faire quelque chose pour perdre ? répondit-il d'une voix sensuelle.

Était-il en train de lui faire passer un message à propos du Brittany Beach ? Qu'importe. Elle releva le menton d'un air hardi et lui lança un regard lui prouvant qu'elle savait se montrer une adversaire de taille. La même lueur maintenant familière dansait dans la profondeur de son regard : flirter avec lui était irrésistible.

— Vous savez, Brittany, fit-il d'une voix profonde qui la mit en émoi, je suis enchanté que vous ayez accepté de dîner avec moi ce soir.

— Dites plutôt que vous êtes enchanté que j'aie signé le contrat vous faisant propriétaire de la moitié des parts de mon restaurant cet après-midi, s'esclaffa-t-elle.

— Peut-être aussi, mais je suis aussi heureux de ma soirée que de mon après-midi.

— Je ne suis pas née de la dernière pluie, le taquina-t-elle en se tournant pour contempler de nouveau le tableau. Une chose est sûre, je n'oublierai jamais ces enchères. A l'époque, ajouta-t-elle avec un petit sourire, je savais qui vous étiez, mais vous, vous ne me connaissiez pas.

— C'est vrai, mais j'ai découvert votre nom dès la fin de la vente. Après tout, je devais savoir qui était ma sublime adversaire. Or, quand j'ai voulu vous parler, vous vous étiez éclipsée. Et le jour où, enfin, je vous ai rencontrée, j'ai préféré ne pas aborder le sujet de cette vente. Pour vous dire la vérité, je pensais que vous aviez oublié.

— Jamais ! affirma-t-elle.

— Je ne suis donc pas le seul qui n'aime pas perdre. Je m'en souviendrai.

— Ce qui veut dire que nous allons au-devant de quelques beaux conflits, annonça-t-elle en se dirigeant vers un autre tableau.

Il resta où il était et, lorsqu'elle se tourna vers lui, elle le surprit qui l'observait avec attention.

— Avec un peu d'espoir, nos accrochages seront tous aussi stimulants, répliqua-t-il, serein.

— Vous l'avez trouvé stimulant parce que vous avez gagné. Je l'ai trouvé assez agaçant pour ne jamais l'oublier.

— Dans ce cas, je vais me voir dans l'obligation de réparer un de ces jours. Peut-être devrais-je vous laisser gagner la prochaine vente.

— J'y compte bien !

En souriant, il s'avança vers elle et, délicatement, posa la main sur son épaule, puis la laissa glisser le long de son dos.

— Si vous voulez mon avis, murmura-t-il d'une voix pleine de sensualité, nous ne serons pas en conflit dans tous les domaines.

Encore une fois, elle sentit des picotements parcourir son corps. Pourvu qu'il n'ait pas remarqué à quel point les battements de son pouls s'étaient affolés. Quel effet cela lui ferait-il de l'embrasser ? se demanda-t-elle en remarquant sa bouche si bien dessinée. Ses lèvres pleines étaient un véritable appel à la volupté. Elle avait le pressentiment que, comme tout chez lui, ses baisers seraient ardents, irrésistibles... Se rendant compte de la tournure que prenaient ses pensées, elle leva les yeux vers lui.

— De toute façon, reprit-il, une lueur taquine au fond des yeux, je suis certain que nous n'allons pas tarder à le savoir. Mais suivez-moi, je vais vous montrer où nous allons dîner ce soir.

Il retira la main de son dos, et elle eut soudain une étrange sensation de manque, comme si tout son corps réclamait encore la délicieuse brûlure qu'avait provoquée le contact de sa main... Troublée, elle le suivit à travers un dédale de couloirs, puis ils parvinrent devant une dernière porte.

Il l'ouvrit alors et elle se retrouva dans une pièce au décor digne de Casanova.

— Bienvenue dans ma salle à manger privée !

## 4.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle en riant. C'est encore plus décadent que la salle à manger du restaurant !

— Il ne dépend que de nous de goûter à cette décadence, répondit-il, une lueur enjôleuse dans ses yeux verts.

— Ne placez pas vos espoirs trop haut, rétorqua-t-elle avec une fermeté qu'elle était loin de ressentir.

— Vous m'en demandez trop. Vous n'imaginez pas à quelle hauteur ils sont déjà.

Elle se remit à rire. Décidément, sa compagnie lui était très agréable, ce qui n'aurait pas dû la surprendre.

— Dans ce cas, je peux vous dire que vous allez être déçu ce soir.

— Avec vous, jamais, répondit-il d'une voix veloutée. Ce début de soirée est encore plus prometteur que ce à quoi je m'attendais.

— Je dois dire que je suis d'accord, répondit-elle avec douceur.

Elle lui sourit et il poussa un soupir. Même si elle sentait qu'elle était en train de franchir une limite, elle commençait à vraiment apprécier leurs échanges. Ce badinage leur faisait oublier leurs affaires et donnait à leur relation une tout autre dimension. Il la stimulait, la charmait, et, auprès de lui, elle se sentait vive et pleine d'esprit.

— Cette association m'enchante, murmura-t-il.

— N'en rajoutez pas. Le décor de cette pièce suffit amplement, ajouta-t-elle en regardant autour d'elle.

La pièce en rotonde, aux murs tapissés de plantes vertes, était baignée d'une lumière rouge tamisée. Au milieu, sur une plate-forme surélevée, se trouvait un divan circulaire, au dossier rembourré d'accueillants coussins jaunes. En son centre, une table sur laquelle était disposé un assortiment d'appétissants fromages, de fraises et de kiwis, et autres alléchants en-cas.

— Je vous invite à dîner comme sous une tente de Bédouin, déclara-t-il en lui offrant sa main, tout en retirant ses chaussures.

— La salle à manger du restaurant est très élégante, mais cette petite pièce est d'une sensualité rare.

— Le décor a donc l'effet escompté, la taquina-t-il, une flamme coquine dans le regard.

— Pas ce soir, mon cher associé.

— Je retiens le « cher », fit-il en lui tendant la main pour la guider sur le canapé.

Après avoir enlevé à son tour ses chaussures, elle accepta la main qu'il lui tendait. Ses doigts chauds se nouèrent autour des siens et elle le regarda dans les yeux. Un instant, l'air se chargea d'une sensualité électrique.

Elle poussa un profond soupir et, avec un effort, détourna le regard, essayant de garder une certaine distance entre eux tout en s'installant sur le sofa. Mais comment résister à une telle ambiance, à un tel décor ? A un tel homme ?

Adossée aux coussins, elle replia les jambes et ne put s'empêcher de dire :

— Nous sommes allongés ensemble, baignés par une douce lumière pourpre, avec du champagne rafraîchissant dans un seau à glace. Voilà qui promet d'être une soirée inoubliable... Mais souvenez-vous qu'il s'agit juste d'un contrat d'affaires, vous devez me considérer exactement comme si vous étiez associé avec l'un de mes frères.

— C'est parfaitement impossible, répondit Emilio avec un sourire enjôleur. Vous savez bien que quand nous sommes seuls et que vous n'êtes qu'à quelques centimètres de moi, je perds tout contrôle de moi-même... Et puis nous avons un contrat à fêter. Allez, Brittany, l'espace de quelques heures, oubliez la femme d'affaires.

— Mais c'est en femme d'affaires que j'ai accepté cette invitation à dîner, répliqua-t-elle en acceptant la coupe de champagne qu'il lui tendait.

Emilio leva sa coupe vers elle, et elle l'imita.

— A une belle association, murmura-t-elle. Une association qui me réjouit... même si elle me fait un peu peur.

— Peur ? De moi ? Jamais ! s'exclama-t-il. Pourquoi devriez-vous avoir peur ?

Elle avala une gorgée de champagne avant de répondre :

— J'ai renoncé au contrôle total de mon affaire aujourd'hui. C'est très angoissant.

— Vous verrez, ce sera une magnifique association. Mais je compte sur vous pour me parler, chaque fois que vous serez contrariée.

Elle esquissa un sourire.

— Je ne pense pas que vous ayez besoin d'être tenu au courant de mes humeurs.

— Est-ce une manière de me dire que vous avez mauvais caractère ? la taquina-t-il.

— Je ne dirais pas ça, répondit-elle. Et vous ?

— Jamais avec vous. Ce serait impossible.

— Ne faites pas d'affirmation hâtive, lui conseilla-t-elle. Vous m'avez dit qu'il vous arrivait de vous quereller avec votre frère. Donc vous avez votre petit caractère.

— Même si Jordan et moi sommes très proches, il nous arrive de nous provoquer mutuellement. Nous avons tous deux l'esprit de compétition. Alors, bien sûr, il nous arrive de nous brouiller.

— J'ai l'impression d'entendre la description de ma relation avec ma jumelle, Brooke, fit remarquer Brittany.

Son regard se posa sur ses lèvres charnues, sensuelles, et son cœur se mit à battre plus vite. A peine vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis qu'ils s'étaient rencontrés au Brittany Beach, et, ce soir, ils étaient allongés côte à côte sur un divan et engagés dans un partenariat.

— Je bois à l'avenir spectaculaire du Brittany Beach, déclara-t-il en levant son verre.

Elle sourit en trinquant avec lui, avant de boire une nouvelle gorgée de champagne.

— Et maintenant que vous êtes propriétaire de l'El Diablo, et que vous détenez la moitié des parts du Brittany Beach, quels sont vos projets ?

— Je pense que la gestion de deux restaurants me tiendra occupé, répondit-il avec un haussement d'épaules dégagé. Mon frère et moi sommes tous les deux responsables du capital des Jefferies, je suis donc ses activités, tout comme il suit les miennes.

— Et que pense-t-il de notre nouvelle association ?

— Il considère que c'est un bon investissement. Il trouve le projet enthousiasmant. Et pourquoi pas ?

Emilio était adossé à la montagne de coussins, ses longues jambes allongées devant lui, et leurs deux têtes n'étaient qu'à quelques centimètres l'une de l'autre. Une proximité qui la troublait

délicieusement. Mais il se redressa pour attraper la carte sur la table basse, et l'instant magique fut rompu.

— Dites-moi ce qui vous ferait plaisir, fit-il en lui tendant le menu.

— Tout a l'air délicieux, dit-elle en le parcourant.

— Délicieux, c'est le mot, répéta-t-il, d'une voix de plus en plus rauque, ses yeux pailletés d'émeraude plongés dans les siens. Délicieux, alléchant, et je suis affamé.

Brittany leva les yeux vers lui, et ses doutes furent aussitôt confirmés. Il n'était pas du tout en train de parler des plats...

— Concentrez-vous sur la nourriture, Emilio, riposta-t-elle, son souffle saccadé trahissant à quel point il la troublait.

Il esquissa un sourire et revint à son menu. Elle remarqua l'épaisseur de ses cils et regarda ses cheveux ondulés, les imaginant glisser entre ses doigts.

— J'espère que vous avez trouvé quelque chose de bon.

— Je sais ce que je veux, répondit-elle en refermant la carte d'un coup sec.

— Moi aussi, répondit-il en l'enveloppant d'un long regard suggestif, qui fit de nouveau battre son cœur.

Sans la quitter des yeux, il pressa un bouton et, après quelques minutes, un serveur se présenta pour prendre leur commande. Consciente du regard de son compagnon rivé sur elle, elle opta pour un filet de porc accompagné d'un punch. Lorsque, à son tour, il demanda deux entrées, un filet de bœuf en croûte, et du vin, elle en profita pour laisser ses yeux glisser sur toute la longueur de son corps. En devenant son associé, cet homme si séduisant avait sauvé son restaurant. Quelles autres surprises lui réservait-il ?

Mais elle ne put poursuivre son examen : il la dévisageait, un sourire énigmatique aux lèvres.

— Alors, quelles sont vos ambitions, Brittany ? Que souhaitez-vous pour votre avenir ?

— Pour le moment, je suis totalement concentrée sur la réussite du Brittany Beach, répondit-elle.

— Et une fois ce but atteint ?

— Je pense que ce sera suffisant pour me tenir occupée aussi longtemps que je voudrais être impliquée. Je n'ai pas pour ambition de devenir propriétaire de la moitié de South Beach, comme cela semble être le cas pour mes frères, précisa-t-elle, narquoise.

— Pas une fois vous n'avez abordé le sujet de votre vie sentimentale, du mariage, de la famille. Etes-vous dégoûtée de la famille ?

— Pas du tout, nia-t-elle, de plus en plus consciente du corps d'Emilio allongé à côté d'elle. J'aimerais avoir ma propre famille, des enfants, un jour. Mais je ne suis pas pressée. Pour le moment, le Brittany Beach prend tout mon temps. Ce ne sera pas toujours le cas.

— Avec un associé, la pression devrait s'atténuer un peu.

— Vous allez donc faire en sorte de me donner du temps pour sortir avec des hommes et tomber amoureuse ? le taquina-t-elle.

Il haussa les sourcils.

— Si vous croyez que je vais vous laisser libre de sortir avec d'autres hommes, vous vous méprenez sur mes intentions dans cette association. Je ne pense qu'à mes propres intérêts, je veux apprendre à mieux vous connaître.

Son cœur fit un nouveau bond dans sa poitrine et elle se mit à rire.

— Je plaisantais, Emilio...

— Pas moi, répliqua-t-il, d'un ton grave

Troublée, elle avala une gorgée de champagne et le regarda.

— Nous allons apprendre à nous connaître au travail.

— Oui, acquiesça-t-il, je brûle d'impatience. C'est la première fois de ma vie que j'exploite aussi bien mon temps.

— Vous recommencez à exagérer, le réprimanda-t-elle. Vous avez trop l'habitude de faire le joli cœur.

Une lueur amusée passa dans son regard.

— Au moins, vous ne mâchez pas vos mots ! Nous allons représenter un défi l'un pour l'autre.

— Non. Pas de défi, s'empressa-t-elle de répondre avec un geste de refus. Je ne veux pas devenir un projet.

— Le Brittany Beach est un projet. Mais vous et moi, nous sommes sur le chemin de... l'amitié.

— Alors... à l'amitié, déclara-t-elle en levant une nouvelle fois sa coupe.

Il trinqua, avec un imperceptible frôlement de doigts.

— A notre amitié, et qu'elle dure, déclara-t-elle.

— Quel que soit l'endroit où elle nous mène, ajouta-t-il, les yeux plongés dans les siens, lui coupant le souffle.

Après avoir frappé, le serveur leur apporta des gambas grillées, accompagnées de pain au sésame et d'une sauce onctueuse et piquante.

— Racontez-moi votre enfance, demanda-t-elle, lorsqu'ils furent de nouveau seuls.

— J'ai eu la belle vie, répondit-il avec un haussement d'épaules. J'ai quelques souvenirs de ma mère biologique, mais je n'avais que trois ans quand elle est morte. Les Jefferies étaient mes vrais parents, ils m'ont ouvert des possibilités que, sans eux, je n'aurais jamais eues.

— Ils sont morts ? demanda-t-elle, se souvenant vaguement d'avoir entendu parler de leur décès.

— Oui, acquiesça-t-il avec tristesse. Ils se sont noyés en faisant du bateau. Jordan et moi venions de passer nos diplômes universitaires et faisons un tour d'Europe, sac au dos.

— Je suis désolée, Emilio. C'est affreux, compatit-elle. Vous vous entendez bien avec Jordan ?

— Très bien. Malgré les petits différends auxquels je faisais référence tout à l'heure. Nous sommes tous les deux très obstinés.

— Ainsi, vous l'admettez ? le taquina-t-elle.

Il haussa les épaules et, d'un geste de la main, repoussa une mèche de cheveux qui barrait le visage de Brittany, suscitant aussitôt en elle un nouveau frisson.

— Je soupçonne quelqu'un d'autre dans cette pièce d'être de caractère obstiné.

Elle sourit.

— Tout le monde, dans la famille, me considère comme le bébé de service, même ma propre jumelle ! C'est pourquoi je suis déterminée à faire marcher Brittany Beach, admit-elle. Ce n'est pas une chose que je confie habituellement, Emilio.

— Bien. J'espère que vous me ferez d'autres confidences. Un ami doit savoir écouter, lui rappela-t-il. Quant à la famille, je comprends. Ayant été moi-même adopté, j'ai toujours pensé que je ne devais pas laisser Jordan me dépasser.

— Et j'imagine que vous y êtes arrivé.

Il haussa une épaule désabusée.

— En gros, oui, approuva-t-il en la regardant avec gravité, avant de poser sa fourchette sur son assiette. J'ai connu beaucoup de femmes, mais je n'ai jamais eu d'amie. Avec vous, j'ai envie de parler, vous savez écouter. Notre relation d'affaires va peut-être se transformer en amitié.

— Je l'espère. Mais nous allons devoir nous faire confiance.

— Brittany, commença-t-il, son expression soudain solennelle.

— Oui ?

— Je tiens à cette amitié, affirma-t-il.

Elle lui répondit d'un sourire, sans pouvoir toutefois chasser le sentiment qu'il s'apprêtait à lui dire autre chose. Avait-il une préoccupation quelconque ? se demanda-t-elle, intriguée.

A cet instant, le serveur apparut avec leurs plats, et elle oublia sa question. Avalant une première bouchée de viande, exceptionnellement tendre, elle poussa un soupir de satisfaction.

— C'est délicieux ! Pas étonnant que l'El Diablo attire une telle foule !

— Je suis content que ça vous plaise, répondit-il, très à l'aise.

Elle porta un nouveau morceau à sa bouche et, fermant les yeux, le savoura.

— Emilio, c'est absolument exquis.

— J'espère que je pourrai éveiller ce genre de réaction en vous, parfois, déclara-t-il d'une voix suggestive, pleine de sensualité.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, il la fixait avec convoitise. L'appétit soudain coupé, elle ne voyait plus que lui. Tentant de dissimuler son trouble, elle but une gorgée de vin. Elle se sentait consumée par son regard émeraude, brûlant d'un désir insondable.

— Retournez à votre dîner, chuchota-t-elle alors, avec un geste de la main.

— J'avais autre chose en tête, chuchota-t-il, sa voix se faisant de plus en plus sensuelle.

— Pour le moment, nous en resterons au dîner.

Malgré le brasier qui s'était allumé en elle, elle priait pour garder une apparence détachée. Mais il était assis si près d'elle, la dévisageait avec une expression d'une telle intensité, qu'elle trouvait difficile de revenir à des banalités.

— Ces divans sont source de tas de problèmes, reprit-elle alors.

— Au contraire, protesta-t-il d'une voix douce. C'est l'un des meilleurs dîners de ma vie.

— Concentrez-vous sur votre viande, lui intima-t-elle. Je vais faire la même chose.

— Je me concentre, répondit-il,

Elle le regarda, sachant que ce n'était pas le cas. Lorsqu'elle lui montra son assiette, il sourit, puis il obtempéra et se mit à picorer le contenu de son assiette du bout de sa fourchette. Tout comme elle : malgré l'excellence des plats, elle ne se sentait pas d'un grand appétit. Peut-être à cause des sous-entendus dont Emilio ne cessait de ponctuer sa conversation...

Quand ils eurent fini de partager quelques bouchées d'un dessert gorgé de chocolat, elle posa sa fourchette et s'adossa aux coussins.

— Merci pour ce fabuleux dîner, déclara-t-elle.

— Et si nous allions danser ? suggéra-t-il.

D'abord hésitante, elle finit par accepter — elle mourait d'envie de faire un peu d'exercice, et puis la perspective de danser avec Emilio Jefferies était diablement tentante...

Il se leva, elle l'imita et remit ses chaussures.

— Que préférez-vous ? Le pavillon extérieur et la musique sud-américaine ou la salle à manger principale avec sa piste de danse ?

— J'opte pour le pavillon, répondit-elle.

Ils traversèrent un petit jardin à la végétation luxuriante jusqu'au pavillon. Des tables étaient disposées en demi-cercle autour de la piste de danse, devant un bar.

Après avoir commandé à boire, Emilio prit Brittany par la main et la guida jusqu'à la piste, l'entraînant dans un tango. Il bougeait avec sensualité et, à chacun de ses mouvements, elle sentait son corps athlétique et musclé contre le sien, et le regard brûlant dont il l'enveloppait la faisait fondre. Décidément, songea-t-elle encore une fois, cette soirée ne ressemblait en rien à un dîner de célébration entre deux nouveaux associés...

Après avoir dansé sur une bonne demi-douzaine de morceaux, ils regagnèrent leur table et, tandis que le serveur leur apportait leurs boissons, Brittany regarda sa montre.

— Mon Dieu, il est déjà 2 heures du matin ! Je n'ai pas vu le temps passer ! Je vais devoir y aller, Emilio.

Comme elle se levait pour partir, il la retint d'un geste de la main.

— Venez d'abord dans mon bureau. J'ai quelque chose à vous montrer, quelque chose pour sceller notre accord.

Intriguée, elle le laissa lui prendre le bras et elle le suivit jusqu'à son bureau. Là, il alluma l'une des lumières tamisées et disparut derrière le bar, et revint bientôt avec une grande boîte enveloppée dans du papier blanc et entourée d'un large ruban rouge.

— Voilà un cadeau pour se rappeler cette journée, cette soirée et le début d'une fabuleuse amitié.

— Vous n'auriez pas dû...

— Je le voulais, répondit-il d'un ton calme. Allez-y, ouvrez-le.

Avec un sourire, Brittany déchira le papier, découvrant une longue boîte plate. Très lourde.

— Je n'arrive pas à imaginer ce que c'est.

— Il n'y a qu'une façon de le savoir.

Il était si près d'elle qu'elle pouvait sentir le parfum de son après-rasage. Troublée, elle retira le couvercle et resta bouche bée en reconnaissant le tableau de Richardson. Se retournant, elle vit que l'emplacement au mur sur lequel il avait été suspendu était vide.

— Emilio, vous ne pouvez pas faire ça, protesta-t-elle.

— Je le peux et je l'ai fait, répondit-il en lui souriant.

Il s'avança vers elle et son cœur se mit à battre la chamade. Elle regarda de nouveau la toile.

— Je ne peux pas accepter.

— Après vous être battue bec et ongles contre moi à ces enchères ? s'esclaffa-t-il. Allons ! Vous l'adorez et vous le savez.

— Oui, mais elle est à vous et elle a de la valeur.

— C'est un cadeau de vous à moi, Brittany. Je vous l'offre pour célébrer notre association. Prenez-le et profitez-en.

Elle inspira longuement et se tourna de nouveau vers Emilio. Puis, prise d'une impulsion soudaine, elle noua ses bras autour de son cou pour se serrer contre lui.

— Merci. Quel merveilleux cadeau...

Aussitôt, il lui enlaça la taille et il la serra plus fort. Se penchant vers lui, elle prit son visage entre ses mains, sentant sa barbe naissante, un peu rêche, sous sa paume.

A la minute précise où leurs lèvres se rejoignirent, sa langue se mit à jouer avec la sienne, provoquant mille sensations délicieuses. L'enlaçant d'un bras ferme, il la plaqua contre son corps vigoureux. Son cœur cognait contre ses côtes et un frisson de plaisir intense la traversa.

Le désir l'enflamma et, dans une flambée de passion, elle s'abandonna et lui répondit de toute sa fougue, son pouls battant à ses tempes. Combien de temps restèrent-ils ainsi, lovés l'un contre l'autre ? Elle l'ignorait. Consumée par le désir dévorant qu'il lui inspirait, elle avait tout oublié, comme si le temps s'était arrêté. Seul comptait cet homme si brun, si viril, ses bras vigoureux l'enlaçant, et le ballet langoureux de leurs deux langues.

Son cœur battant à se rompre, elle sentit soudain la main d'Emilio remonter dans son dos pour venir caresser sa nuque, et un éclair de lucidité traversa soudain la brume de volupté qui l'enveloppait. Qu'était-elle en train de faire ? A regret, et au prix d'un immense effort, elle le repoussa.

Il releva la tête et l'enveloppa d'un regard consumé de passion. Eperdue, elle recula encore de quelques centimètres, essayant de rassembler ses esprits. Pourvu qu'elle parvienne à reprendre son souffle, à retrouver sa voix.

— Je n'ai pas voulu que cela arrive, chuchota-t-elle, fixant ses yeux verts, qui s'étaient assombris pour prendre la couleur d'un océan sous la tempête.

— Je suis content que cela soit arrivé, répondit-il, la tenant toujours contre lui et étudiant son visage.



— Non, fit-elle en secouant la tête, nous sommes associés en affaires. Je voulais qu'entre nous, les choses restent strictement professionnelles.

Sa voix faussement paisible dissimulait le tourbillon d'émotions suscitées par ce prodigieux baiser. Elle le repoussa encore d'une main légère et il la libéra.

— L'aspect professionnel s'est envolé dès notre première conversation téléphonique, Brittany. Et la soirée n'est pas finie, ajouta-t-il, une lueur d'anticipation dans les yeux.

— Pour moi, elle l'est, répondit-elle avec un sourire. Vous êtes un homme très séduisant. Je vous demande juste de ne pas me voler mon cœur.

— Je suis un homme très séduisant ? répéta-t-il d'une voix rauque. Je sais maintenant que j'ai vraiment réussi ma journée.

Avec un sourire, elle secoua la tête, encore tout étourdie par ce bouleversant baiser. Allons ! Ce n'était jamais qu'un baiser, se rabroua-t-elle, essayant de reprendre ses esprits. Elle se tourna vers le tableau et, d'un doigt délicat, en caressa le cadre.

— C'est vraiment magnifique. Merci encore. Je vais y aller, à présent...

Il vint se placer à côté d'elle, son bras frôlant le sien.

— Tout le plaisir était pour moi. Mais vous n'allez pas pouvoir emporter ce tableau ce soir, il est bien trop lourd. Je vous l'apporterai. Quand vous voudrez...

Elle le regarda et sentit son pouls s'accélérer encore devant le brasier qui brûlait dans ses yeux. Comment résister à cet homme ? Il le fallait, elle le savait, et pourtant elle était comme aimantée par cet homme. Et, soudain, les mots qu'elle tentait en vain de retenir lui échappèrent :

— Venez dîner demain soir, proposa-t-elle. Chez moi.

## 5.

Toute la journée, Brittany ne cessa de jeter des coups d'œil à la pendule. Mon Dieu, comme le temps passait lentement aujourd'hui ! Enfin, l'heure de rentrer arriva et elle quitta précipitamment le Brittany Beach.

Arrivée chez elle, elle hésita de longues minutes devant sa garde-robe. Comment devait-elle s'habiller pour recevoir Emilio Jefferies ? Ni trop professionnelle ni trop sexy, décida-t-elle enfin et, après avoir essayé plusieurs tenues, elle opta pour une robe à bretelles bleue et des sandales. Elle était en train de tresser ses cheveux en une natte épaisse quand la sonnette de la porte d'entrée retentit.

20 heures. Emilio Jefferies était un homme ponctuel, songea-t-elle en allant ouvrir. Elle s'apprêtait à l'en féliciter mais, en l'apercevant, les mots restèrent bloqués dans sa gorge. Vêtu d'un pull de coton blanc cassé et d'un pantalon havane, il portait le tableau de Richardson à bout de bras, ce qui mettait encore un peu plus en relief sa musculature puissante. Elle passa la langue sur ses lèvres sèches. Cet homme était tout simplement splendide. Irrésistible, même. Terriblement troublée, elle recula d'un pas pour le faire entrer.

— Vous êtes superbe, Brittany.

— Merci, bredouilla-t-elle en rougissant devant la lueur admirative dans son regard. Vous n'avez qu'à poser le tableau sur le lit de la chambre d'amis.

Il la suivit, se débarrassa de son paquet et inspecta le parquet ciré, les meubles de rotin et les peintures contemporaines sur les murs de la chambre.

— C'est une jolie pièce, approuva-t-il.

— Venez, je vais vous faire visiter le reste de la maison.

Quand ils arrivèrent dans sa chambre, il observa son grand lit avec un petit sourire en coin, puis déclara :

— Maintenant, je pourrai vous imaginer quand nous parlons au téléphone, tard dans la nuit...

— Quelle drôle d'idée ! tenta-t-elle de plaisanter pour évacuer la tension qu'elle sentait monter entre eux, une tension terriblement délicieuse.

— Je veux tout savoir de vous, Brittany, fit-il en posant une main sur son épaule, vous êtes une associée fascinante, vous savez. Une femme fascinante...

— Je mène pourtant une vie bien ordinaire...

— Comme si être une Garrison était ordinaire, fit-il remarquer avec un sourire.

S'éloignant de lui comme d'une tentation bien trop forte, Brittany sortit de la chambre et, changeant délibérément de sujet, déclara sans se retourner :

— Maintenant que vous avez vu toute la maison, est-ce que cela vous dirait de voir la piscine ? Si cela vous tente, vous pouvez même piquer une tête, il fait tellement chaud. Vous trouverez des maillots et

des serviettes dans la cabine à côté du bassin.

— Avec plaisir.

— Dans ce cas, je vous y retrouve dans quelques minutes.

Puis, sans attendre sa réponse, elle pénétra dans la salle de bains et verrouilla la porte derrière elle, afin de passer son propre maillot. A vrai dire, la perspective de se baigner avec Emilio Jefferies était peut-être encore plus dangereuse que de le laisser lui souffler des mots doux à l'oreille, mais, sur le coup, elle n'avait rien trouvé de mieux pour faire diversion.

— Vous pouvez vous changer dans la chambre d'amis et me retrouver à la piscine en passant par la salle à manger.

Lorsqu'elle arriva devant la piscine, un paréo noué sur ses hanches par-dessus son maillot de bain bleu nuit, Emilio était déjà dans l'eau et, quand il la vit, il se dirigea vers le bord en longues brasses puissantes.

Eclaboussant tout autour de lui, il hissa son corps mince et athlétique sur le bord, et Brittany, bouche bée, sentit les battements de son pouls s'accélérer devant le spectacle qu'il lui offrait. Ses muscles saillants, son torse couvert d'une toison brune et son ventre plat étaient un vrai régal pour les yeux. Il était très bronzé, sa peau naturellement hâlée encore brunie par le soleil de Floride.

Avec un soupir résigné, elle retira ses tongs et défit son paréo qu'elle posa sur une chaise longue. Lorsqu'elle se retourna, il la fixait, ses yeux verts embrasés de désir.

— Vous êtes magnifique. Si vous servez le dîner dans cette tenue, Brittany Beach sera bondé.

Elle se mit à rire.

— Si je sers le dîner comme ça, je serai arrêtée. On fait la course ? lança-t-elle, avant de plonger.

Elle se mit à nager aussi vite qu'elle le pouvait, mais il la rattrapa. Malgré son avance, elle luttait maintenant pour ne pas être dépassée. Etonnée par ce besoin de vaincre qu'elle n'aurait pas soupçonné en elle, elle voulait le battre. En quelques secondes, il l'avait rejointe et, lorsqu'elle atteignit le coin, il l'attendait, les bras écartés sur les bords.

— J'ai gagné, la taquina-t-il. Vous avez l'esprit de compétition, Brittany.

— Seulement pour certaines choses. Peut-être est-ce un trait de caractère que vous faites ressortir en moi, ajouta-t-elle.

Irritée par son air suffisant, elle l'éclaboussa et il lui attrapa les poignets, essayant de la noyer pour rire. Ayant souvent chahuté avec ses frères dans son enfance, elle se dégagea pour l'attraper par les épaules et l'entraîner avec elle. Ils coulèrent ensemble, se débattirent, et resurgirent en riant.

Ce fut à cet instant qu'il la prit par la taille et l'attira à lui. Pensant qu'il allait de nouveau lui faire boire la tasse, elle commença à se débattre, mais resta le souffle coupé devant les flammes de désir qui dansaient dans son regard.

Elle comprit qu'il allait l'embrasser. Elle sentit ses jambes contre elle, son corps chaud et dur plaqué contre le sien. Son bras se resserra autour de sa taille, l'attirant contre lui.

Le cœur battant la chamade, ses seins se pressèrent contre son torse. Ses lèvres s'entrouvrirent et elle fixa sa bouche. Il baissa la tête pour frôler ses lèvres. Avec un doux gémissement, elle noua ses bras autour de son cou.

— Je m'étais promis qu'il ne se passerait rien et voilà que je recommence, chuchota-t-elle.

Il s'empara de ses lèvres, sa langue s'immisçant dans sa bouche pour caresser la sienne. Malgré la fraîcheur de l'eau, elle sentait une chaleur diffuse se répandre en elle, comme si son sang se transformait en lave ardente. S'agrippant à lui, elle l'embrassa de toute sa fougue, le serrant contre elle, consciente du fait qu'ils étaient presque nus dans les bras l'un de l'autre. Elle laissa sa main glisser sur son dos musclé, le contact de sa peau soyeuse décuplant son désir.

Emportée par l'ardeur de leur baiser éperdu, elle n'entendait plus que les battements de son cœur et le bourdonnement sourd à ses oreilles. Elle avait besoin de lui, la faim qu'il lui inspirait ne connaissait

pas de bornes et semblait croître chaque fois qu'ils étaient ensemble... C'était fou, il fallait qu'elle retrouve un semblant de raison.

A grand-peine, elle finit par le repousser et recula.

— On pourrait nous voir, chuchota-t-elle, ne sachant plus très bien ce qu'elle disait.

Il semblait vouloir la dévorer. Avec un profond soupir, il la relâcha, la regardant avec une convoitise qui lui donnait l'impression qu'elle était ce qu'il désirait le plus au monde. Elle s'éloigna de quelques brasses et, après avoir mis une certaine distance entre eux, se retourna.

— Je vais me rhabiller et aller préparer des cocktails, annonça-t-elle, d'un air faussement détaché.

Se doutait-il d'à quel point elle avait envie de continuer à l'embrasser ?

Il hocha la tête et disparut sous l'eau pendant qu'elle en sortait. Lorsqu'elle se retourna, il la regardait de l'autre extrémité de la piscine.

Sentant son regard fixe la brûler, elle s'enroula dans le pagne, mit ses tongs et s'éloigna de la piscine. Sachant que ses yeux suivaient chacun de ses mouvements, elle se hâta de rentrer pour échapper à la sensation d'une myriade de picotements qui parcourait son dos.

Une fois à l'intérieur, elle se précipita sous la douche, mais rien n'y faisait. Elle se sentait incapable de penser à autre chose qu'à Emilio, et au désir irrésistible qu'il faisait naître en elle. Alors, après s'être enroulée dans un grand peignoir et s'être séché les cheveux, elle enfila sa robe bain de soleil et, ayant noué ses cheveux d'un ruban bleu, elle prit une longue inspiration avant de partir à la recherche de cet homme qui la troublait tant.

Elle le trouva dans la cuisine, devant deux verres de vin.

— J'espère que vous ne m'en voudrez pas, commença-t-il en faisant un pas dans sa direction.

Comme chaque fois qu'il était près d'elle, elle sentit les battements de son pouls s'accélérer.

— Vous n'avez pas fait de chignon, fit-il remarquer en passant la main derrière sa tête pour défaire le ruban. J'aime bien quand vous êtes comme ça, reprit-il, une pointe rauque dans la voix. Vous êtes ravissante.

Elle secoua légèrement la tête et lui sourit.

— Merci. Vous étiez en train de me demander si je ne vous en voudrais pas. De quoi parliez-vous ?

Il posa le ruban sur la table et répondit.

— D'avoir fouillé pour trouver des verres et nous servir du vin. De plus, quand j'ai vu les steaks que vous avez mis à mariner dans le réfrigérateur, j'ai allumé le gril dans le patio. A moins qu'ils soient réservés pour un autre soir, ajouta-t-il en lui tendant un verre.

Elle le prit, sentant une petite décharge électrique lui traverser le corps lorsque leurs doigts se frôlèrent.

— Non, c'est bien le menu de ce soir, le rassura-t-elle alors. En tout cas, vous êtes un invité... efficace.

— Vous seriez surpris de savoir tout ce que je peux faire, répondit-il avec un petit sourire.

Elle pencha la tête pour l'étudier.

— Je serais curieuse de le savoir... En attendant, je vais ajouter « efficace » à vos qualités.

— Parce que vous avez fait une liste de mes qualités et de mes défauts ?

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? Vous avez quelque chose à vous reprocher ? le taquina-t-elle.

— Non, répondit-il en lui souriant.

Mais elle surprit une lueur fugitive dans son regard et s'étonna. A quoi pensait-il ?

— Pour l'instant, je ne vous ai découvert aucun défaut, le rassura-t-elle. Mais j'ai bien dit « pour l'instant ».

— Je vais faire en sorte de rester dans vos petits papiers, alors. Je crois savoir qu'il ne vaut mieux pas vous contrarier.

— Venez, fit-elle alors avec un sourire, en lui montrant la pièce contiguë dans la cuisine, il fera plus frais par là.

C'était une salle de séjour à l'ambiance décontractée avec des meubles de rotin et un mur vitré qui ouvrait sur la plage et sur l'océan. Le précédant, elle descendit les deux marches qui menaient à la pièce et s'assit sur le canapé. Il prit place à côté d'elle.

— Je bois à mieux vous connaître, déclara-t-il en levant son verre pour trinquer avec elle.

— Moi de même, Emilio, renchérit-elle, en pensant à leur baiser dans la piscine. Je dirais que nous sommes sur le point de prendre un nouveau et grand départ.

Avançant le bras, il frôla une boucle de ses cheveux et la scruta sans ciller.

— Combien de femmes avez-vous eues dans votre vie ? demanda-t-elle, cherchant à faire diversion. Si l'on se fie à ce que racontent les médias, on ne peut même pas les compter.

Il fallait qu'il comprenne qu'elle n'était pas dupe du magnétisme qu'il exerçait sur les femmes.

— Je n'ai personne en particulier en ce moment. Mais j'ai l'impression que votre opinion sur moi est tout à fait faussée.

— Je faisais référence aux photos de vous que l'on voit partout, précisa-t-elle.

— Des tabloïds. Vous devriez savoir qu'on ne peut pas leur faire confiance. Et si nous parlions un peu de vous ? Un homme a-t-il jamais vraiment compté ? s'enquit-il à son tour.

— Pas vraiment, nia-t-elle avec un haussement d'épaules désinvolte. Celui qui a compté le plus remonte à l'époque de l'université. L'eau a coulé sous les ponts depuis.

— Voilà une bonne nouvelle, approuva Emilio, son visage se fendant d'un sourire.

— Vous êtes prêt à goûter mes steaks ? demanda-t-elle.

Il hocha la tête et elle se leva pour regagner la cuisine. Depuis cette première soirée au Brittany Beach, elle était sensible à son sex-appeal, son charme, mais, depuis leurs baisers, sa simple présence à son côté, le moindre frôlement entre eux la troublaient. Il lui arrivait d'observer ses beaux traits à son insu et elle ne pouvait détacher les yeux de ses lèvres charnues, qui embrassaient si bien.

Au bout de quelques minutes, il vint la rejoindre et prit la relève et elle apporta la salade, des pommes de terre, du pain et de l'eau sur la table.

Au cours du dîner, il lui raconta la façon dont il avait ouvert l'El Diablo et ils comparèrent leurs deux restaurants. Puis il l'aida à débarrasser. Quand ils étaient ensemble, ils ne voyaient pas le temps passer.

— Maintenant, venez avec moi, vous allez me dire où accrocher le tableau, suggéra-t-elle une fois que tout fut rangé.

Elle l'entraîna vers le salon au parquet ciré, dont les murs blancs étaient tapissés de rayons de livres. Après avoir envisagé diverses possibilités, ils tombèrent d'accord pour le suspendre au-dessus du canapé bleu nuit.

Emilio accrocha la peinture et, à la vue de ses muscles puissants qui jouaient dans son dos, elle repensa à la piscine où, hormis leurs maillots de bain, ils étaient nus, et le désir l'embrasa.

Le regard d'Emilio croisa le sien et, devant la curiosité qu'il exprimait, elle sentit ses joues s'empourprer.

Une fois sa mission accomplie, il recula d'un pas

— Qu'en pensez-vous ? lui demanda-t-il.

— C'est merveilleux, Emilio, répondit-elle. Je vous le répète, vous n'auriez jamais dû me l'offrir, mais je l'adore.

— Me donneriez-vous un autre baiser pour me remercier ? lui demanda-t-il en lui prenant la main et en essayant de l'attirer vers lui.

— Peut-être plus tard, esquiva-t-elle en se dégageant et en allant s'asseoir sur le canapé.

Il la rejoignit et, comme elle, se plongea dans la contemplation du tableau.

— Si vous voulez, un jour, je pourrai vous emmener dans mes galeries préférées, et vous pourriez me faire découvrir les vôtres.

— Excellente idée.

Au moins, songea-t-elle, courir les galeries serait beaucoup plus impersonnel que nager à demi-nus dans la même piscine... Et puis elle adorait vraiment passer du temps à rechercher des tableaux.

Ils continuèrent à parler de peinture et, au bout d'un moment qu'elle aurait eu bien du mal à déterminer, tant le temps passait vite en sa compagnie, Emilio jeta un coup d'œil à sa montre.

— 2 heures du matin ! Il est grand temps que je vous laisse, fit-il en se levant.

Elle le raccompagna jusqu'à la porte et il se tourna vers elle.

— Les steaks étaient délicieux. La compagnie, encore meilleure.

Elle plongea les yeux dans son fabuleux regard émeraude, brûlant de désir. Lorsqu'il se posa sur sa bouche, elle sentit son pouls s'accélérer.

— Merci pour votre magnifique cadeau, répéta-t-elle.

— J'ai passé une merveilleuse soirée, déclara-t-il en l'enlaçant par la taille d'un bras, avant de l'attirer vers lui.

Elle posa les mains sur ses avant-bras et sentit la solidité de ses muscles.

— Emilio, chuchota-t-elle, se demandant s'il pouvait entendre à quel point son cœur cognait fort dans sa poitrine.

Il se pencha vers elle, resserra son étreinte et, la soulevant vers lui, l'embrassa encore une fois.

Sentant une vague de désir monter en elle avec une force inouïe, elle s'agrippa à lui comme si sa vie en dépendait. Alors, se penchant encore, il glissa la main dans son dos, jusqu'à ses fesses, lui tirant un gémissement. Vacillante sous son baiser enflammé, elle enfonça ses doigts dans la peau de ses épaules aux muscles d'acier.

La main d'Emilio vogua sur sa gorge, pour venir frôler le bord de sa robe à bretelles. Elle descendit avec la légèreté d'une plume sur le tissu et se posa sur l'un de ses seins, provoquant de longs frissons d'excitation dans son dos. Les bras de la jeune femme vinrent se nouer autour de sa nuque, tandis qu'elle plaquait ses hanches contre lui, éprouvant toute la force de son désir.

Envahie par un feu intense, alors que la langue d'Emilio explorait les profondeurs de sa bouche, elle se laissa voguer sur cet océan de volupté. Enfin, il la relâcha. Elle souleva ses paupières et, devant la convoitise qu'elle lut dans son regard, elle fut saisie d'une envie brûlante de retomber dans ses bras. Mais elle savait qu'elle devait s'en empêcher.

— Nous devons nous arrêter maintenant, haleta-t-elle, essayant de retrouver son souffle.

Il marqua un temps d'hésitation, avant de murmurer d'une voix rauque :

— J'ai passé une magnifique soirée, Brittany.

— Moi aussi, répondit-elle, alors qu'il jouait avec une mèche de ses cheveux.

Après un moment, il la relâcha.

— Faites attention à vous et encore merci pour le dîner. Je suis content d'avoir vu où vous habitez.

— Je suppose que vous... reviendrez.

— Je l'espère, répondit-il en effleurant sa joue d'un baiser, avant de tourner les talons pour sortir.

Elle le suivit du regard, tandis qu'il se dirigeait à longues enjambées vers sa voiture, y montait et s'éloignait.

Puis elle referma sa porte à clé et regagna la salle de séjour pour contempler son nouveau tableau, toujours incapable de chasser de ses pensées le souvenir des baisers sensuels et fougueux qu'ils avaient échangés, le corps encore parcouru de picotements.

Elle ne fut pas surprise lorsque la sonnerie du téléphone retentit, et se précipita dans sa chambre. Allongée sur son lit, elle décrocha, sachant qui était au bout du fil.

— Qu'étiez-vous en train de faire ? lui demanda Emilio. Laissez-moi deviner, vous regardiez votre tableau.

Avec un sourire, elle s'adossa à son oreiller.

— Dans le mille ! s'exclama-t-elle. Je ne peux décidément rien vous cacher...

— Vous l'aimez pour lui-même ou parce que vous avez fini par l'obtenir ?

— Comment pouvez-vous demander une chose pareille ? le réprimanda-t-elle en riant. Pour lui-même, naturellement. C'est une œuvre magnifique et votre geste est d'une extraordinaire générosité.

— La prochaine fois que nous serons ensemble, vous me montrerez votre reconnaissance, la taquina-t-il.

— Ou bien je vous inviterai de nouveau à dîner, répondit-elle.

— Ce n'est pas du tout la même chose.

Ils continuèrent à bavarder de choses et d'autres, jusqu'à ce que, regardant le réveil, elle s'aperçoive qu'ils parlaient depuis plus d'une heure.

— Emilio, je dois dormir, sinon je ne pourrai pas me lever demain matin.

— Merci encore pour cette soirée, répéta-t-il.

Ils se dirent au revoir et, une fois qu'ils eurent raccroché, elle se déshabilla, avant d'aller jeter un dernier coup d'œil à son tableau. Enfin, elle se coucha pour rêver d'Emilio.

Elle dormit tard. Le lendemain matin, alors qu'elle prenait son petit déjeuner, Emilio la rappela.

Après son coup de téléphone, elle s'acquitta de tâches ménagères et sortit faire des courses. Il la rappela vers 15 heures et elle n'interrompt leur conversation que pour se préparer pour le dîner en famille.

A contrecœur, elle passa un pantalon jaune pâle et un chemisier assorti. Combien elle aurait aimé trouver une excuse pour rater ce dîner ! Il arrivait que l'un ou l'autre de ses frères et sœurs manquât à l'appel. Mais elle attirerait moins l'attention en s'y rendant, se raisonna-t-elle, prudente.

Essayant de calmer ses nerfs, elle pria pour que ses frères à l'œil de lynx ne lui prêtent pas trop d'attention. Et tout particulièrement Parker, l'aîné. Avec un peu de chance, elle parviendrait à s'échapper vers 21 heures, mettant ainsi fin à la corvée.

Arrivée dans le quartier huppé de Bal Harbour, elle passa les deux piliers blancs à l'entrée de la propriété familiale, remonta l'allée et se gara à côté de la décapotable de Parker.

Après avoir monté les marches du perron, elle traversa d'un pas vif le hall flanqué d'un impressionnant escalier circulaire et d'épaisses colonnes de marbre. Lisette Wilson, leur gouvernante de toujours, vint à sa rencontre, un sourire aux lèvres.

— Ah ! mademoiselle Brittany. Je suis heureuse de vous voir.

— Comment pourrais-je manquer le dîner dominical ? répondit la jeune femme d'un ton pétulant. Où est le reste de la famille ?

— Dans la véranda, à se demander où la tempête annoncée par la météo va frapper. Le dîner sera annoncé dans quelques minutes.

— Alors je ferais bien d'aller les retrouver. Je suis en retard et maman ne va pas être contente.

— Votre mère en veut au monde entier en ce moment, expliqua Lisette, le regard voilé d'inquiétude.

— Je suis désolée de l'apprendre, Lisette. Je sais que vous prenez bien soin d'elle. Que ferions-nous sans vous ?

— Je suis ici depuis longtemps. Avec vous tous, pour vous aider dans cette épreuve, répondit-elle en se détournant.

Brittany se raidit. Elle savait que l'alcoolisme de sa mère s'était accentué depuis la mort de son père et qu'elle n'allait pas tarder à en avoir la preuve.

Elle trouva les siens dans la véranda qui surplombait la piscine, prolongée par la mer couleur azur. Au loin, de gros nuages menaçants s'amoncelaient dans le ciel.

Brooke et elle échangèrent un regard et elle eut l'intuition furtive que quelque chose perturbait sa jumelle. Mais cette dernière, qui conversait avec Parker, Anna Cross, la fiancée de ce dernier, et Stephen, un autre de leurs frères, se contenta de l'accueillir d'un vague sourire.

Brittany se dirigea vers sa mère, qui esquissa un sourire, serrant un verre à moitié vide dans sa main.

— Tu es vraiment en retard, se plaignit-elle, les rides de son front se creusant encore.

— J'ai été retardée par un bouchon à Collins, répondit-elle avec franchise.

— Je pense qu'au moins une fois par semaine, tu devrais faire passer la famille en premier, mais je suppose que maintenant que ton père n'est plus là, tu n'as probablement plus envie de venir à la maison, fit Bonita d'une voix dure, au débit un peu haché.

Les ombres noires qui cernaient ses yeux s'étaient accentuées depuis la lecture du testament. Brittany savait que sa mère ne faisait rien pour dissimuler l'amertume provoquée par la découverte de l'enfant illégitime de son père. Pourtant, elle avait du mal à éprouver la moindre compassion pour la femme si froide qu'était Bonita.

— Je suis là, c'est ce qui compte, lui rappela-t-elle d'une voix douce, ignorant la rancœur de sa mère.

Elle jeta un coup d'œil à Brooke et vit que cette dernière se mordillait nerveusement les lèvres. Même quand elle était dirigée vers Brittany, la dureté de leur mère pouvait perturber sa jumelle.

— Bonsoir, Brooke, fit-elle alors en se tournant vers sa sœur, laissant Bonita finir son verre.

Puis elle alla saluer Parker et Anna.

— Je suis si contente que tu sois là, Anna, déclara-t-elle à l'amie de son frère aîné. Tu es ce qui est arrivé de mieux à Parker.

— Je partage cet avis, répondit ce dernier en enveloppant l'intéressée d'un regard plein d'affection.

— Parker est le plus beau cadeau que m'a fait la vie, renchérit la jeune femme.

Brittany eut envie de rire et de se moquer gentiment des tourtereaux en expliquant à Anna qu'elle était bien la seule au monde à penser que Parker puisse être un cadeau, mais elle retint ses paroles. La dernière chose qu'elle souhaitait était de blesser Anna.

— Il va y avoir un orage, fit-elle alors remarquer en regardant les gros nuages noirs.

— Oui, ils annoncent une tempête tropicale pour ce soir, acquiesça son frère en regardant à son tour l'océan. Cela ne devrait pas être un cyclone, mais des bourrasques et des tornades de pluie. J'espère que nous serons partis quand elle éclatera. Sinon, les bouchons du dimanche, entre South Beach et ici, vont être interminables !

— Je ne partirai pas tard, annonça Brittany, saisissant la chance de s'éclipser plus tôt que prévu. Je veux m'assurer que tout se passe bien au restaurant.

— Tu as raison. Nous allons tous partir plus tôt, ajouta-t-il avec un regard en direction d'Anna, comme si elle était la raison de leur départ anticipé, et non la tempête.

Brittany ne cessait de s'étonner de la chaleur qu'elle lisait dans le regard de son frère, si calculateur de nature. Il était vraiment amoureux, c'était flagrant. Personne n'aurait jamais pu imaginer Parker frappé un jour par la flèche de Cupidon, mais, depuis qu'Anna était entrée dans sa vie, l'aîné de la fratrie Garrison semblait nager dans le bonheur.

— Salut, Brittany ! fit Stephen en les rejoignant. J'ai appris que tu avais eu une célébrité au Brittany Beach avant-hier soir !

Bonita l'appela et il s'éloigna avant d'avoir eu le temps de développer le sujet.

— Moi aussi, j'ai vu la photo dans la presse, renchérit Parker. Félicitations ! On dirait que le Brittany Beach attire une foule illustre.

— Merci, ça me fait plaisir, grand frère.

— Dois-je te croire ou est-ce ironique ? répondit-il d'un ton évasif.



— Je suis sincère. Tu es monsieur « Résultats », encore plus que papa l'était. Je suis heureuse de savoir que tu es satisfait du Brittany Beach. En parlant des biens des Garrison, avons-nous du nouveau en ce qui concerne notre nouvelle demi-sœur ? ajouta-t-elle, dans l'espoir de faire dévier le sujet du restaurant.

Avec un froncement de sourcils, Parker fit tourner un verre qu'il avait à peine touché entre ses doigts.

— Non. Il semblerait que nous ne l'intéressions pas.

— Quelle bombe papa a lâchée ! fit remarquer Adam, chuchotant presque, en se joignant à eux. Du reste, maman semble avoir de plus en plus de mal à gérer la nouvelle de sa double vie. On aurait pourtant pu penser que le temps atténuerait sa rancœur.

A l'autre bout de la véranda, Bonita s'entretenait à mi-voix avec Stephen. Brittany les observa un moment, s'étonnant encore une fois de voir que celui-ci était le seul de la fratrie à ne jamais être la cible des critiques mordantes de leur mère. Est-ce que cela changerait un jour ?

Son esprit s'éloigna de la conversation et elle se détendit légèrement. Jusqu'ici, personne dans la famille ne semblait avoir entendu parler du détournement de fonds ni de son nouvel associé. Si cela avait été le cas, l'un de ses frères ou l'une de ses sœurs y aurait déjà fait allusion, elle en était convaincue. Elle lutta contre la tentation de regarder sa montre. Elle savait qu'elle n'était là que depuis dix minutes, mais elle avait envie que le temps passe.

Les minutes s'égrenèrent, interminables. Enfin, le dîner fut annoncé. Elle remarqua que Stephen aidait Bonita, qui chancelait. Au menton crispé de son frère, elle devinait qu'il désapprouvait l'alcoolisme de leur mère qui empirait en même temps que son laisser-aller.

Tous entrèrent dans l'élégante salle à manger aux murs décorés de tableaux anciens. Un immense lustre pendait du plafond à moulures.

Une fois de plus, Brittany s'amusa de voir Parker s'empresse autour d'Anna. Mais, malgré la conversation animée autour de la table, ses pensées se remirent à vagabonder vers Emilio. Pourvu que personne ne découvre l'existence de son nouvel associé avant qu'elle soit prête à l'annoncer !

Elle jeta un coup d'œil à la ronde. Tous autant qu'ils étaient, autour de cette table, ils luttaient pour réussir avec leurs entreprises. Parker, P.-D.G. de Garrison, Inc., gardait toujours un œil sur les affaires de chacun et parvenait habituellement à profiter du dîner dominical pour soutirer à tous ses frères et sœurs des informations sur leur situation du moment. Stephen était propriétaire du Garrison Grand, un palace de South Beach. Adam, plus jeune que Parker et Stephen, avait assuré la réussite de l'Estate, une boîte de nuit très populaire. Quant à Brooke, qui, ce soir, contrairement à son habitude, était très silencieuse, elle était responsable d'une résidence de luxe, The Sand. Tous, ils avaient à cœur de faire fructifier l'héritage des Garrison. Elle soupira. Comme elle, avec le Brittany Beach... Même si la situation actuelle n'était pas mirobolante...

La conversation se poursuivit sans qu'à aucun moment on n'aborde la question du Brittany Beach, et, à son grand soulagement, le dîner se termina enfin et tous passèrent de nouveau dans la véranda. Le ciel avait pris une teinte indigo. Parker alluma la télévision et ils prêtèrent une oreille attentive au bulletin météo.

— La tempête va éclater plus tôt que prévu. D'ici à une heure, nous allons avoir des bourrasques et de fortes pluies.

— Dans ce cas, je vais y aller tout de suite, fit Brittany. Je voudrais passer au restaurant avant que l'orage éclate.

Elle embrassa poliment Bonita sur la joue, s'apercevant que sa mère, dans un état quasi comateux, n'avait rien suivi de la conversation.

Puis elle reprit la route aussi vite que possible, essayant de se frayer un chemin au milieu de la circulation de ce dimanche soir.

Elle n'était qu'à mi-chemin du Brittany Beach, quand le vent se leva avec force. En quelques minutes une pluie violente s'abattit sur sa voiture. Mon Dieu ! se lamenta-t-elle en se cramponnant au volant et en priant pour parvenir entière au Brittany Beach, il ne manquait plus que cela. Si jamais la tempête provoquait des dégâts dans le restaurant, il ne lui resterait vraiment plus que les yeux pour pleurer.

## 6.

A mesure qu'elle roulait, la tempête s'intensifiait. Le vent violent pliait les palmiers en deux et faisait claquer les panneaux. Les trombes d'eau qui formaient un rideau dense devant son pare-brise l'obligeaient à ralentir, accroissant son anxiété.

Une panne d'électricité générale, conséquence des intempéries, frappait South Beach et, lorsque, enfin, elle tourna dans l'allée qui menait au restaurant, elle fut soulagée de voir les néons trembloter à travers la pluie et le panneau rouge « Ouvert » briller au tournant. Ouf ! Hector avait bien mis les générateurs en route, comme il en avait la consigne en cas d'alerte.

Elle se gara et se précipita à l'intérieur, où le chef du personnel se pressa à sa rencontre.

— Grâce aux générateurs, nous n'avons eu aucun problème, lui confirma-t-il. Et, la pluie aidant, les affaires sont florissantes. Les gens ont fui la rue et la plage, si bien que nous avons un monde fou. La salle à manger est pleine !

A l'évidence, la foule de touristes, marchands et musiciens, qui envahissait Washington Street, transformée en rue piétonne le soir, avait été obligée de trouver un abri, et une file d'attente s'était même formée à l'entrée du restaurant.

— Servez-leur gracieusement des apéritifs, et faites passer des amuse-gueules. Cela devrait leur faire paraître le temps moins long.

— Brittany ?

Reconnaissant la voix rauque d'Emilio, elle sentit son cœur battre la chamade et se retourna. Vêtu d'un pantalon et d'une chemise de coton bleu marine, il avançait vers elle, l'enveloppant de ce regard brûlant et approbateur qu'elle commençait à bien connaître.

— Je suis venu voir si vous aviez besoin d'aide, mais il semblerait que la situation soit sous contrôle, constata-t-il.

— Les bons vieux générateurs, expliqua-t-elle.

— Vous pouvez presque bénir le ciel. Je n'ai jamais vu une telle affluence au *Brittany Beach*. D'ailleurs, vous avez l'air débordée.

— C'est vrai, répondit-elle, consciente de ses cheveux ébouriffés et de ses vêtements trempés. En fait, j'arrive juste. Vous voulez que nous fassions une tournée d'inspection ensemble ?

— D'accord. Qui sait ? Je peux peut-être vous être utile.

Ils traversèrent la salle de restaurant bondée, mais à la seconde même où elle entra dans la cuisine, Emilio sur ses talons, elle sut que quelque chose allait de travers. Les employés couraient dans tous les sens, le ton montait et la toque d'Angier, le chef, penchait de côté sur ses cheveux bruns, hirsutes. Dès qu'il la vit, il se rua vers elle en agitant les mains d'un air catastrophé.

— Nous n'avons plus de provisions, comment voulez-vous que je tienne une telle cadence ? D'autant que deux de mes cuisiniers ont été coincés par la tempête et, avec une telle foule, les commandes s'empilent !

— Dites-moi ce qu'il vous faut, je m'occupe de vous l'obtenir, lui promit-elle. Quant à accélérer la cadence, je vous suggère de sortir des grils dans la véranda.

— Je vais rester aider, offrit Emilio.

La liste des articles nécessaires à la main, elle se précipita dans son bureau. Elle passa la demi-heure suivante à appeler tous ses fournisseurs et oublia la présence de son nouvel associé.

Une heure plus tard, s'étant assurée que, dans la cuisine, les commandes avaient repris leur cours normal, elle sortit dans la véranda. La pluie continuait à tomber sans discontinuer. A sa grande surprise, elle trouva Emilio, équipé d'un tablier, s'affairant devant les grils. Ses cheveux bruns embroussaillés, il était en train de faire tourner des crevettes et du porc à la broche.

— Vous cuisinez ? s'étonna-t-elle. Laissez-moi vous remplacer.

— Vous êtes bien assez occupée comme ça, je peux me charger du gril. Du reste, si je suis repéré dans le restaurant, un journaliste pourrait commettre une indiscretion sur ma présence ici, lui rappela-t-il avec prudence. C'est un peu tôt pour annoncer notre association.

Elle acquiesça et traversa le hall pour regagner la salle à manger, surprise de constater que la file d'attente était de plus en plus longue. Heureusement, grâce aux cocktails qu'elle avait fait servir, tout le monde semblait s'amuser.

L'ambiance dans la salle à manger était tout aussi festive. Elle passa d'une table à l'autre, s'occupant d'une addition à régler ou de prendre une commande et perdit toute notion du temps.

Ce ne fut que lorsque le hall fut vide, tous les clients ayant enfin eu une table, et le restaurant plus calme, qu'elle regagna la cuisine, où elle trouva Emilio aux fourneaux. Il s'était débarrassé de sa chemise et portait un tablier sur son T-shirt blanc. Malgré l'air conditionné, les bouches d'aération et les ventilateurs, il régnait une chaleur humide dans la pièce, et son corps hâlé était moite de transpiration. Elle le regarda soulever des plats et, fascinée par la vue de son dos musclé, l'espace d'un instant, elle oublia tout. Il avait les épaules larges, les biceps saillants et, encore une fois, l'image de ses bras sur le bord de la piscine lui revint à la mémoire. Ses cheveux bruns et ondulés tombaient sur son front. Elle sentit le désir dessécher sa bouche et la température de son corps monter en flèche.

Se forçant à détourner le regard, elle essaya de reprendre ses esprits, s'avança vers lui et lui prit le couteau qu'il avait à la main.

— Je pense que je peux vous libérer maintenant, déclara-t-elle en le posant sur le comptoir. Ça commence à se calmer.

— Si vous êtes sûre de ne plus avoir besoin de moi ici..., répondit-il en s'avançant vers l'évier pour se laver les mains.

Il enleva son tablier et attrapa sa chemise qu'il enfila. Incapable de s'en empêcher, elle suivait ses moindres mouvements des yeux. Surprenant le regard de Brittany sur son torse, il se figea et l'enveloppa d'un regard brûlant, attisant son désir.

— Je suis prête à rentrer, s'empressa-t-elle de dire. Hector et Angier feront la fermeture. Si vous voulez me suivre, je vous offre un verre.

— Il y a longtemps qu'une proposition ne m'avait pas fait autant plaisir...

— Encore plus que d'acquérir *Brittany Beach* ? ne put-elle se retenir de demander.

Pour toute réponse, il sourit.

— Allons-y avant qu'un imprévu ne vous retienne, suggéra-t-il. Prenons ma voiture, je vous ramène et je passerai vous chercher demain matin, c'est sur ma route.

Elle acquiesça, heureuse de le laisser conduire.

Une fois dans la voiture, il s'engagea dans les rues inondées jusqu'à son appartement. Puis, la main dans la main, ils se précipitèrent à l'intérieur en riant, sous la pluie.

— Je suis contente d'être arrivée ! s'exclama-t-elle en retirant ses chaussures. Que voulez-vous boire ? Je vais prendre un soda, mais j'ai du vin, de la bière et de l'eau.

— Je veux bien une bière, merci.

Ils prirent place à la table de la cuisine et elle jeta un coup d'œil à sa montre.

— Vous savez qu'il est 4 heures du matin ? demanda-t-elle.

— Le temps a filé, mais nous nous en sommes bien sortis, vous et moi.

— J'espère que vous n'avez pas négligé l'*El Diablo* pour venir m'aider.

Il avança la main pour défaire le foulard jaune qui retenait ses cheveux en queue-de-cheval. Avec un sourire, elle secoua la tête et ses épais cheveux châtain s'étalèrent sur ses épaules.

Emilio leva sa bouteille de bière glacée.

— Je bois au sang-froid de mon associée, qui a su si bien gérer cette crise. Je suis impressionné. Vous avez très bien travaillé ce soir.

Sa fierté lui fit chaud au cœur.

— Merci, répondit-elle en levant à son tour son soda. Votre compliment me touche beaucoup.

— Offrir des mojitos aux clients était une excellente idée. Tout comme de faire placer un néon avec « Ouvert » à l'entrée. Très intelligent. Quant à être parvenue à vous faire livrer des provisions en pleine tempête, cela relève du miracle.

— J'ai même entendu les clients chanter, au bout d'un moment, fit-elle avec un sourire.

— South Beach est un endroit pour faire la fête. L'orage a excité tout le monde et l'ambiance est montée. Du coup, la soirée a été endiablée.

— Endiablée, c'est le mot. Je suis ravie d'avoir fait un chiffre d'affaires aussi exceptionnel, mais j'espère avoir une journée un peu plus calme demain. En tout cas, merci encore pour votre aide.

— Tout le plaisir a été pour moi. J'ai une associée d'exception.

— Merci. Cela semble vous surprendre, répliqua-t-elle, se demandant ce qu'il pensait vraiment d'elle. Nous avons pris un départ magnifique, tous les deux.

Malgré tout, elle doutait encore. Avait-elle eu raison d'accepter sa proposition ? Mais le souvenir de son efficacité de ce soir eut vite fait de balayer ses craintes.

— Cette association se révèle beaucoup plus satisfaisante que je l'aurais imaginé, et j'avais placé mes espoirs très haut, fit-il d'une voix sensuelle, en se penchant pour lui retirer son verre des mains.

Ses yeux verts s'assombrirent et la fixèrent sans ciller. Il passa une main derrière sa nuque pour l'attirer plus près et, se penchant vers elle, effleura ses lèvres des siennes, lui arrachant un profond soupir d'aise.

Son désir pour lui la consumait. Ses lèvres chaudes frôlèrent de nouveau les siennes, taquines, alléchantes. Fermant les yeux, elle s'avança vers lui, et il s'empara de sa bouche en un fougueux baiser.

Impatientes, empressées, les mains de Brittany vibrèrent sur son dos aux muscles d'acier, avant d'attirer leurs deux corps en un alignement parfait. Ivre de volupté, elle cambra les hanches. Il s'assit brusquement sur une chaise et l'attira sur ses genoux. A cet instant, la faim qu'elle lisait dans ses yeux verts lui donnait l'impression d'être la femme la plus désirable du monde.

— Vous êtes très belle, murmura-t-il d'une voix rocailleuse, tout en enfonçant ses doigts dans ses cheveux pour incliner sa tête légèrement en arrière.

Sa langue traça un sentier brûlant de son oreille à sa gorge fine. Le cœur battant à se rompre, elle sentait son érection, chaude et dure, pressée contre elle.

— Emilio, chuchota-t-elle, sentant une myriade de sensations la bombarder.

Il défit les boutons de son chemisier et fit glisser le soyeux tissu jaune de ses épaules. Puis il dégrafa son soutien-gorge et, lorsqu'il s'empara de la rondeur d'un sein, lui arracha un cri d'extase qui,

lorsque son pouce se mit à tracer des cercles autour de son mamelon, alla croissante.

— Emilio, nous allons trop vite, haleta-t-elle.

— Chut ! je sais ce que je veux, lui intima-t-il en se penchant pour happer la pointe durcie dans sa bouche.

Sentant sa langue prendre le relais de son doigt, elle gémit, avide de ses caresses, de ses baisers enflammés. Elle enfonça ses doigts dans ses cheveux et le força à lever la tête.

Un court instant, ils se regardèrent droit dans les yeux. Le désir qui se reflétait dans la profondeur de son regard émeraude attisait son délicieux tourment. Comment résister à un homme tel que lui ? Comment résister au désir qui la submergeait ? Elle reprit alors ses lèvres avec avidité, comme en un premier baiser qu'elle aurait attendu depuis toujours.

Jamais un homme n'avait suscité de telles réactions en elle. Un simple regard, une simple caresse, et elle restait le souffle court, le cœur battant la chamade.

Combien de temps dura leur baiser ? Elle aurait été incapable de le dire. Tout son corps raidi par le plaisir, elle sentit ses mains sur sa taille faisant glisser son pantalon, avant de s'avancer sur son ventre nu et de descendre encore. En un ultime sursaut, elle le retint, l'empêchant d'aller explorer plus bas. Et, avec un effort, elle ouvrit les yeux pour les plonger dans les siens, dans lesquels dansaient les flammes de la convoitise.

— Je veux te sentir t'embraser sous mes caresses, murmura-t-il en cueillant ses seins dans ses paumes, laissant ses pouces tracer des cercles autour des mamelons.

— C'est déjà fait, chuchota-t-elle

Paupières baissées, elle gémit, submergée d'un plaisir qui la poussa à oublier toute réserve.

— Tu me veux, susurra-t-il, en se penchant pour happer un mamelon dans sa bouche et, lentement, en caresser la pointe rosée de sa langue.

Un météore de pur plaisir la traversa et, avec un cri, elle lui prit le visage entre ses mains et l'attira pour l'embrasser avec fougue.

— J'ai tellement envie de toi ! haleta-t-elle enfin en abandonnant sa bouche. Mais...

Le repoussant tant bien que mal, elle se releva et, tout en essayant d'oublier le désir qui lui nouait le ventre, elle remit de l'ordre dans ses vêtements.

— Tu vas trop vite pour moi, haleta-t-elle.

Il la regarda se rhabiller, le regard embrasé.

— Je te veux, Brittany.

Luttant contre l'envie de retomber dans ses bras, elle inspira une bouffée d'air.

— Nous ne devons pas brusquer les choses. Je ne peux pas faire ça, répondit-elle.

Hochant la tête, il posa la main sur sa joue, et la fixa avec la plus grande intensité.

— Je vais y aller, annonça-t-il, avant d'avancer vers la porte d'entrée.

Elle lui emboîta le pas et, une fois sur le seuil, il se tourna vers elle, son regard toujours aussi avide, faisant battre son cœur à se rompre.

— A demain, dit-elle.

— 9 heures ? Ce n'est pas trop tôt ?

— Pas du tout.

Il jeta un coup d'œil à sa montre.

— Ce n'est pas si loin. Alors à demain, répéta-t-il en se dirigeant vers sa voiture.

Elle le regarda s'éloigner, et se revit au creux de ses bras. Le souvenir de ses baisers la laissait pantelante. Allait-il lui briser le cœur, comme à tant d'autres avant elle ? se demanda-t-elle avec inquiétude. Et, si c'était le cas, cela mettrait-il en péril leur relation professionnelle ?

Ne pouvant répondre à sa propre question, elle ferma la porte à clé et s'adossa à la porte, incapable de penser à autre chose qu'à ce qu'il venait de se passer. Elle était sur un petit nuage. Ayant toute sa vie

été rabaissée par sa famille, elle n'était pas habituée à susciter l'admiration, et les compliments d'Emilio l'avaient comblée. Même si elle était consciente de son émotivité en sa présence, ses éloges la remplissaient d'aise... Et, de surcroît, il s'était révélé un très précieux associé, levant les derniers doutes qu'elle avait pu avoir.

La sonnerie du téléphone vint interrompre le cours de ses réflexions. Un sourire radieux aux lèvres, elle décrocha, et se dirigea vers sa chambre.

— Il n'est pas trop tard pour un coup de fil rapide ? demanda la voix profonde qui lui était désormais familière.

— Non. Je n'avais pas envie de dormir. Notre conversation va peut-être même me détendre.

— Je tenais à te redire à quel point j'étais content d'être ton associé, Brittany...

— Tant mieux. Moi aussi.

Elle se pelotonna sur son lit pour continuer leur conversation, tandis que la pluie tambourinait sans cesse sur les carreaux. Au bout de vingt minutes, elle lui souhaita bonne nuit et raccrocha. A peine quelques secondes plus tard, elle sombrait dans un profond sommeil.

\* \* \*

Le vendredi suivant, Emilio l'appela pour s'annoncer au *Brittany Beach*. Il quittait son domicile.

Elle reposa le combiné et alla jeter un dernier coup d'œil à sa tenue dans le miroir de la salle de bains. Elle savait qu'il aimerait sa jupe et son débardeur verts, mais elle n'était pas sûre de sa longue natte dans le dos. Elle commença à se recoiffer, puis décida finalement de ne rien changer.

Satisfaite de son image, elle gagna son bureau pour vérifier les factures de la semaine. Depuis le jour où Emilio avait déposé le chèque scellant leur association à la banque, elle regardait ses comptes tous les jours, n'arrivant toujours pas à croire que sa dette était comblée. Mais elle savait qu'un problème venait en chasser un autre. Si elle n'avait plus à se préoccuper ni du détournement de fonds ni de l'humiliation vis-à-vis de sa famille, elle craignait maintenant de tomber amoureuse du don Juan qu'était Emilio.

A sa virilité et à son sex-appeal venait s'ajouter son charme, et plus elle passait de temps en sa compagnie, plus il l'attirait. Sa présence silencieuse dans son bureau quand il consultait les comptes lui enlevait toute possibilité de concentration.

Après un coup d'œil à sa montre, elle décida d'aller vérifier que les cuisines avaient bien reçu leurs livraisons quotidiennes. Alors qu'elle traversait la salle à manger, elle jeta un coup d'œil dehors et aperçut la voiture de Parker qui s'arrêtait devant l'entrée.

Rebroussant chemin à la hâte, elle regagna son bureau, tout en appelant Emilio de son téléphone portable. Elle devait l'empêcher de venir. Lorsqu'il décrocha, sans même lui laisser le temps de parler, elle déclara :

— Emilio, Parker est là et je préférerais que vous ne vous croisie pas aujourd'hui. Attendons encore un peu. Je te préviens dès qu'il sera parti.

— Très bien. J'attends ton appel.

— Entendu, fit-elle, rassérénée.

Mais son soulagement fut de courte durée. Que diable son frère faisait-il ici ? Il ne venait jamais au *Brittany Beach*. Avait-il entendu parler de son nouvel associé ? Remplie d'anxiété, elle se précipita dans l'entrée en se mordant les lèvres. Elle préférait ne pas imaginer la fureur de Parker, s'il apprenait qu'elle avait un associé, si expérimenté et brillant soit-il.

Quand son frère entra dans le hall, Brittany fit un terrible effort pour ne pas trahir son anxiété. Avec sa chemise blanche, sa cravate et son pantalon marine, Parker était l'image même de l'homme d'affaires et il dégagait une autorité naturelle indiscutable. N'importe quel étranger de passage l'aurait pris pour le

propriétaire de lieux. C'était curieux, songea-t-elle, de tous les hommes qu'elle connaissait, seul Emilio avait cette même expression d'homme à responsabilités... Allait-elle avoir avec Emilio les mêmes problèmes pour se faire respecter qu'avec Parker ?

— Bonjour, Brittany.

— A quoi dois-je l'honneur de ta visite à cette heure matinale ? demanda-t-elle, espérant dissimuler son angoisse sous un ton joyeux.

Il répondit avec un haussement d'épaules dégagé :

— J'avais rendez-vous avec un entrepreneur de travaux publics à South Beach. J'étais dans les parages et je n'ai pas pris de petit déjeuner. J'ai donc pensé m'arrêter pour manger quelque chose ici, si ta cuisine est ouverte.

— Bien sûr, entre, l'invita-t-elle, soulagée de voir qu'il s'agissait d'une visite anodine. Je vais prendre un café. Tu peux t'asseoir dehors, dans la véranda ou sous une tente. C'est une très belle matinée.

Elle ne tenait pas à ce qu'il aille dans la cuisine et rencontre le personnel. Quelqu'un aurait pu mentionner Emilio.

Installés sous l'une des tentes du jardin, ils regardèrent la mer bleue et les mouettes qui tournoyaient dans le ciel, plongeant en piqué dans l'eau, pour en ressortir aussitôt. Parker avait commandé du jus d'orange, du café et des œufs.

— J'aurais dû téléphoner, finit-il par dire. Comment t'en es-tu sortie avec la tempête ?

Brittany porta sa tasse à ses lèvres et répondit :

— Très bien. Nous avons des générateurs, nous avons donc continué à servir. En fait, il y avait même foule. Nous avons offert des mojitos aux clients qui faisaient la queue pour une table. Certains ont dû attendre jusqu'à 2 heures du matin.

— Bravo, Brittany, excellente initiative, approuva Parker en l'observant.

— Cache ta joie, grand frère, railla-t-elle, sans pouvoir empêcher la pointe de sarcasme dans sa voix.

— Je suis sincère. Ce soir-là, certains restaurants ont été obligés de fermer et, dans d'autres, il fallait attendre si longtemps pour être servis, que les clients partaient vexés. C'était une bonne tactique de proposer des mojitos.

— Eh bien merci, fit-elle, devinant que cette trêve ne durerait pas.

— A part le soir de la tempête, quels bénéfices fais-tu ?

— Ils augmentent, répliqua-t-elle fermement. Tu auras le rapport mensuel.

— Bien. Nous progressons tous de manière continue et je suis en train de visiter de belles propriétés à ajouter au patrimoine familial.

— Papa t'a bien dressé. Tu as pris sa suite comme tu étais censé le faire.

— Je croyais que nous avions décidé d'une trêve, ma coquine de sœur, lui rappela-t-il avec un sourire en coin.

Elle lui adressa son plus charmant sourire.

— En effet. Tu veux autre chose ? Un toast ?

— Non. Je suis désolé de devoir filer déjà, fit-il en jetant un coup d'œil à sa montre, mais j'ai un rendez-vous au bureau et il doit déjà y avoir pas mal de circulation.

Elle le raccompagna et sortit dans la cour avec lui.

— Passe quand tu veux, Parker.

— Entendu. Merci pour le petit déjeuner. C'était délicieux.

Dès que la voiture de son frère eut disparu, elle appela Emilio, qui lui annonça son arrivée imminente.

Elle retourna à ses factures et se concentra sur son travail, essayant de chasser de ses pensées les beaux yeux verts ombrés d'épais cils bruns qui la hantaient chaque fois qu'elle était séparée de son



nouvel associé.

Une demi-heure plus tard, après un coup léger à la porte de son bureau, elle se trouva face au beau regard qui la faisait rêver.

— Bonjour, la salua-t-il en entrant.

En polo marine et pantalon gris, l'air reposé, il était d'une beauté à couper le souffle.

— Bonjour, répondit-elle, le cœur battant la chamade, avec un sourire qui, l'espérait-elle, ne trahissait rien de son trouble.

— Tu crois que je vais pouvoir te convaincre de faire une pause pour boire un café avec moi ?

— Oui, répondit-elle posant son stylo, sachant encore une fois que son travail allait souffrir de sa présence.

Elle se leva. Il l'enveloppait d'un regard appréciateur, l'un de ses sourcils noirs arqués, et sa bouche esquissa un sourire en coin, plein de malice.

— Ma journée vient de beaucoup s'améliorer, fit-il d'une voix plus profonde, en la détaillant des pieds à la tête. Tu vas attirer les foules au Brittany Beach aujourd'hui. Une foule masculine, tout au moins.

Sous son œil scrutateur, elle sentit tout son corps s'embraser.

— South Beach est remplie de femmes en vêtements légers et moulants. Il fait beaucoup trop chaud pour être couverte jusqu'au menton.

— Et c'est tant mieux ! Mais aucune femme à South Beach n'est aussi jolie que toi. Tu es ravissante, comme d'habitude.

— Je vais finir par tirer vanité de tes compliments. Si ce n'est que, je te le rappelle, tu en couvres toutes les femmes.

— Pas vraiment. Et certainement pas toutes, précisa-t-il, toujours souriant.

Elle appuya sur l'Interphone qui reliait son bureau à la cuisine et commanda du café, des viennoiseries et du jus d'orange.

— C'est une très belle matinée. Tu veux t'asseoir dehors ? proposa-t-elle.

Il acquiesça.

— Parker est passé prendre son petit déjeuner ici car il était dans le quartier, enchaîna-t-elle. Je pense que, le mois prochain, nous pourrons annoncer notre partenariat.

— Ne brusquons pas les choses, Brittany. Attendons qu'il soit bien établi.

— Je pense que c'est déjà le cas, non ?

Elle remarqua alors qu'une ombre furtive passait sur le visage de son associé, mais, en une fraction de seconde, elle avait disparu. La visite de Parker le perturbait-elle ?

— Je dois m'entretenir avec toi, commença-t-il.

La lumière du jour intensifiait encore le vert de ses yeux et elle avait du mal à se concentrer sur autre chose que sur cette fascinante couleur émeraude. Il prit une feuille de papier pliée en deux et la lui tendit dans un frôlement furtif de ses doigts. Un frisson lui parcourut le corps, l'électrisant. Son désir pour lui allait croissant de jour en jour et, elle avait beau faire, rien ne semblait pouvoir le tarir.

Essayant de se concentrer sur leur conversation, elle déplia la feuille et en regarda le contenu. C'était le CV d'un chef brésilien.

— Pourquoi me montres-tu ce CV ? demanda-t-elle, intriguée.

— Ton chef est excellent, l'équipe en cuisine est formidable, mais ce serait peut-être une bonne idée d'avoir deux chefs de renommée internationale au Brittany Beach, expliqua-t-il.

Elle sentit aussitôt la moutarde lui monter au nez. Ils étaient associés depuis une semaine à peine, et Emilio se mêlait déjà de ce qui ne le regardait pas !

Essayant de contenir son irritation, elle secoua la tête.

— Non, merci. Une cuisine ne peut être sous la responsabilité que d'une seule personne. Mon chef ne voudra pas partager ses tâches. Sa cuisine, c'est une chasse gardée.

— Ecoute-moi avant de prendre une décision hâte, lui recommanda Emilio d'une voix douce.

Il s'adossa à son fauteuil en osier, ses longues jambes allongées devant lui. A l'instar de Parker tout à l'heure, il avait l'air d'être le patron des lieux. Elle ne put s'empêcher de le soupçonner de rester patient et aimable avec elle uniquement en vue de la manipuler.

— Et que feras-tu, si Angier Lougee te quitte sans te donner de préavis ? était-il en train de dire. Ça arrive.

— J'aviserai. Mais ça n'arrivera peut-être jamais.

— Si tu avais deux chefs, tu n'aurais pas à t'inquiéter d'en perdre un, persista-t-il, se penchant vers elle pour la fixer d'un regard intense, ce qui ne fit qu'accentuer sa colère. Avec deux experts mettant leur imagination au service de sa cuisine, le Brittany Beach se forgera une magnifique réputation. Il s'agit apparemment d'un chef hors pair.

Il s'interrompt pour la laisser réfléchir. Loin d'être séduite par son idée, elle secoua la tête.

— Tu imagines deux chefs responsables d'une cuisine ? C'est déjà assez compliqué avec un seul ! Non, je suis catégorique, je ne veux pas d'un second chef.

— Tu décides sans peser le pour et le contre, insista Emilio. Voilà ce que nous allons faire, enchaîna-t-il avec autant d'assurance que si elle avait capitulé, nous...

— Tu as déjà tout organisé ? l'interrompt-elle sans parvenir à dissimuler la dureté dans sa voix.

— Oublie ta colère et écoute-moi. Nous laisserons la direction à Angier. Mais nous paierons un salaire plus élevé à Remigio Tagio. Ainsi, tout le monde sera content.

— Jusqu'à ce qu'Angier découvre que Tagio gagne plus que lui et démissionne.

— Et comment l'apprendrait-il ? Nous ne serons que trois à le savoir. Quant à Remigio, nous lui spécifierons qu'Angier est le patron.

— Tu crois qu'il acceptera ?

— Bien sûr !

— C'est une idée de fou, Emilio ! s'exclama-t-elle en levant les mains en l'air. Angier est très susceptible en ce qui concerne sa cuisine, et il ne laisse personne mettre le nez dans son organisation.

Elle tourna la tête et surprit son regard langoureux sur elle, s'attardant sur ses seins et, malgré sa colère, elle sentit son corps la picoter des pieds à la tête et son cœur se remettre à battre la chamade. Elle lutta contre le souvenir lancinant de ses baisers enflammés et s'efforça de se concentrer sur leur conversation. Emilio allait-il se révéler être un tyran lui aussi, comme les trois frères avec lesquels elle composait depuis toujours ? s'interrogea-t-elle, toujours aussi irritée. Elle voulait bien essayer de garder l'esprit ouvert, mais se laisser dicter sa conduite était hors de question.

— En plus des cinquante pour cent de parts, as-tu l'intention de prendre le contrôle de ma vie ? demanda-t-elle alors.

Il haussa un sourcil étonné et se pencha vers elle.

— Tu ne peux même pas imaginer à quel point prendre le contrôle de ta vie me remplirait d'aise. Mais non, ce n'est pas le cas. Si tu ne le veux pas, je ne te pousse pas. C'était juste une idée qui, à mon avis, pourrait être profitable à tous, même à Angier. Mais tu es libre de refuser, ajouta-t-il d'un ton désarmant, avec un geste d'indifférence.

— Tu es meilleur comédien que mes frères, railla-t-elle. Eux ne savent absolument pas dissimuler leur intérêt, quand ils sont résolus à obtenir quelque chose.

— Je suis sincère, insista-t-il en se penchant vers elle.

Ses yeux verts étaient parfaitement candides, mais elle était sûre qu'il n'était pas aussi indifférent qu'il voulait le laisser paraître. Elle repensa à sa proposition.

Malgré ses arguments de poids, son entêtement la poussait à ne pas fléchir. Le temps était venu pour elle de s'affirmer. Si elle céda cette fois, elle se trouverait en difficulté la prochaine fois qu'ils ne tomberaient pas d'accord.

— Je vais réfléchir, annonça-t-elle.

— Très bien. Mais n'oublie pas que les chefs de première qualité s'arrachent sur le marché.

— Tu me presses à prendre ma décision immédiatement ? demanda-t-elle avec un sourire.

D'un geste empreint de tendresse, il lui repoussa une mèche de la joue et au simple contact de ses doigts, elle sentit une myriade de frissons parcourir son corps.

— Fais comme tu voudras, dit-il en lui souriant.

— J'ai des commandes à signer, déclara-t-elle en se levant pour regagner son bureau.

Une fois devant sa table de travail, elle essaya en vain de se concentrer sur une pile de papiers. Emilio travaillait silencieusement non loin d'elle.

Elle aurait dû commencer à s'habituer à sa présence, mais elle semblait y être de plus en plus sensible.

A 15 heures, elle le trouva dans la cuisine, où il discutait des menus avec Angier.

— Tu me cherchais ? demanda-t-il.

— Oui. Je voulais te prévenir que je rentre.

— Je pars avec toi, je dois retourner à l'El Diablo.

Ils sortirent ensemble dans la chaleur torride de l'après-midi. Elle n'avait qu'une envie, faire un plongeon dans la piscine de la résidence.

Une fois sur le parking, il lui prit la main et lui effleura les lèvres d'un baiser.

— A plus tard, fit-il.

— Si notre personnel nous voit faire ça, ils vont jaser.

— Je suppose que les rumeurs les plus folles courent déjà sur nous, répliqua Emilio, une lueur amusée dans le regard. A ce soir.

Et avant même qu'elle ait eu le temps de prendre place au volant et de refermer sa portière, elle vit sa voiture s'éloigner. Elle démarra et fit de même, sentant des picotements sur ses lèvres. Tout le long du trajet, elle ne put s'empêcher d'analyser ce qui lui arrivait depuis quelques semaines. Emilio suscitait en elle des réactions immédiates et intenses. Presque tous les soirs, après être rentrés chacun chez soi, ils passaient plus d'une heure au téléphone. Elle était allée visiter une galerie avec lui, l'avait invité chez elle, passait des heures avec lui au travail et dehors.

Elle aimait sa compagnie et pouvait lui parler sans retenue. Elle pouvait compter sur lui en cas de crise au Brittany Beach. Il était l'homme le plus sexy qu'elle ait jamais rencontré. Était-elle en train de tomber amoureuse ? s'interrogea-t-elle.

Arrivée chez elle, elle se baigna, contente de trouver la piscine vide et de se détendre dans l'eau fraîche, à faire des longueurs. Puis elle fit la planche, et repensa au chef dont Emilio lui avait parlé, Remigio. Les arguments de son nouvel associé se tenaient. Mais était-elle prête à lui donner raison aussi facilement ? Emilio était un peu trop autoritaire à son goût.

Mais avait-elle vraiment le choix ? Au fond d'elle, elle savait déjà qu'il allait gagner la partie. Elle finit par décider d'accepter sa suggestion et d'attendre le résultat. Ce serait à lui de se débrouiller avec la nouvelle organisation.

Au bout de quelques minutes, elle sortit de l'eau et rentra se doucher. Puis, au moment de s'habiller, elle étudia longuement ses vêtements, avant de faire son choix. Elle connaissait maintenant les goûts d'Emilio et dans quelles tenues elle pouvait le séduire. Incapable de se décider, elle en essaya deux ou trois, avant d'envoyer balader toute prudence et de jeter son dévolu sur une jupe, un chemisier et des sandales rose vif.

## 7.

Il était 23 heures ce soir-là, lorsque Brittany, assise au bar de son restaurant, sentit le regard d'Emilio dans son dos. Adossé au chambranle de la porte, il la regardait.

— Bonsoir. Tu crois pouvoir m'accorder cette danse ? demanda-t-il en se dirigeant vers elle.

*A priori* oui, personne ne semble avoir besoin de moi.

La prenant par la main, il l'entraîna vers la piste et l'attira contre lui. Dans son pantalon tabac et sa chemise assortie, le front barré de boucles noires, il était aussi beau que d'habitude. La convoitise qu'elle lisait dans son regard ardent, attisait encore son désir pour lui.

Sans un mot, ils se mirent à évoluer sur la piste, dans un ballet plein de sensualité. Elle savait qu'elle portait une tenue sexy et, au rythme de la musique latine, était consciente de ses hanches qui chaloupaient de la manière la plus envoûtante. Ce soir, animée d'une flamme constante, elle voulait le séduire.

Mais se sentait-elle prête à en assumer les conséquences ? Elle savait que oui, que c'était même déjà fait.

Les yeux plongés dans les siens, elle eut soudain le sentiment que tout s'estompait autour d'elle. Son monde se réduisit aux lumières qui clignotaient, au rythme envoûtant de la salsa, et à son sublime cavalier qui la dévorait d'un regard lui donnant l'impression d'être la femme la plus désirable de la Terre.

A la fin du morceau, il lui reprit la main et il l'entraîna vers une table. Alors qu'ils fendaient la foule, elle remarqua Juan, l'un des serveurs, qui entrait dans la salle et la cherchait du regard, l'air affolé.

— Je crois que l'on me demande, déclara-t-elle en retirant sa main, avant de se dépêcher vers la porte et faisant un petit signe à son employé.

— Quelqu'un a ouvert une porte à toute volée, commença ce dernier dans un débit rapide, et il a assommé Hector ! Il a perdu connaissance et Luiz a appelé une ambulance, et...

— Allons voir, l'interrompit la voix d'Emilio derrière elle.

Il la prit par le bras et ils se hâtèrent derrière Juan vers la cuisine, où Hector était allongé sur le sol, les yeux ouverts, une compresse sur la tête. Les autres membres du personnel, attroupés autour de lui, reculèrent pour leur faire place.

— Tout va bien, insista Hector, lorsque Brittany s'agenouilla à côté de lui. Annulez l'ambulance. C'est inutile.

— Vous devez quand même vous faire examiner par des professionnels, répondit-elle, inquiète, même s'il était rassurant de l'entendre dire qu'il allait bien. Restez allongé jusqu'à ce qu'ils arrivent.

— J'ai juste reçu un coup sur la tête, grommela le chef du personnel. Tout va bien.

— Laissez-les vous examiner pour s'en assurer, répéta Brittany. J'insiste. Nous couvrirons tous les frais nécessaires.

Lorsque les ambulanciers arrivèrent, ils examinèrent le blessé sous toutes les coutures. Lorsque enfin il se releva, il fut convenu que Brittany et Emilio l'emmèneraient eux-mêmes aux urgences afin de procéder aux contrôles de routine, même s'il semblait en effet indemne, à part une grosse bosse sur la tête.

Il était presque 2 heures du matin, quand ils déposèrent Hector chez lui pour le confier à sa femme. Puis Emilio ramena Brittany chez elle.

— Si tu entras boire un verre ? lui suggéra-t-elle quand il se gara devant sa porte.

— Inutile de me le dire deux fois, répondit-il en descendant de voiture pour venir lui ouvrir la portière.

Quelques instants plus tard, ils étaient installés dans le salon, pieds nus, une musique langoureuse en bruit de fond.

— Merci encore de ton aide, lui dit-elle entre deux gorgées de soda.

— Rien de plus naturel. Je suis content qu'il ne soit pas blessé gravement. Mais te souviens-tu de ce que nous faisons juste avant que Juan vienne te chercher ? demanda-t-il alors, d'une voix de plus en plus langoureuse, en lui prenant la main. Ça m'a plu. Si nous recommencions ?

— Il n'y a pas beaucoup d'espace pour danser, ici.

Il se leva et l'entraîna vers la cuisine faiblement éclairée.

— On peut entendre la musique d'ici, murmura-t-il en l'enlaçant pour un slow.

Elle commença à onduler au rythme de la musique, et oublia les problèmes de la soirée. Elle avait de plus en plus conscience du corps d'Emilio, chaud et dur, pressé contre le sien, et, gagnée par le désir, elle noua ses bras autour de son cou. Ce soir, elle ne résisterait pas. Ce soir, elle avait envie d'aller jusqu'au bout. D'être à lui. Avec lui. De le laisser lui faire l'amour, comme elle en rêvait depuis des semaines...

Alors, penchant la tête en arrière, elle le regarda dans les yeux. Ils brûlaient de la même convoitise que les siens. Elle lui lança une invitation silencieuse. Il s'empara alors de ses lèvres et sa langue entama un langoureux ballet avec la sienne, explorant sa bouche avec voracité. Elle sentait son corps contre le sien, doux, pressant, et elle s'abandonna dans ses bras, délicieusement affolée par la vague de plaisir qui montait en elle. Elle voulait sentir sa peau nue contre la sienne, explorer la moindre parcelle de ce puissant corps viril.

Se noyant dans la volupté de leur baiser, elle perdit toute notion du temps. Elle entendait à peine la musique. Enfin, la soulevant délicatement dans ses bras, il la transporta jusqu'à sa chambre et la déposa à terre. Puis il alluma la lampe de chevet qui répandit une lumière tamisée dans la pièce.

Elle se haussa sur la pointe des pieds et l'embrassa de nouveau, avant de dégager sa chemise de la taille de son pantalon et de faire glisser le vêtement sur ses épaules parfaitement dessinées. Alors, d'une main timide, elle caressa les muscles de son torse puissant.

A son tour, il lui retira le haut et étouffa un gémissement, lorsqu'il vit qu'elle ne portait pas de soutien-gorge.

— Ils sont si beaux, murmura-t-il en cueillant la rondeur de ses seins entre ses mains. Magnifiques !

Baissant la tête, il laissa sa langue humide tourner autour d'un mamelon, puis ses pouces, aussi légers que des plumes, et, sous l'exquise sensation, elle sentit tout son corps parcouru de frissons, mais ce n'était pas le froid qui la faisait frissonner. Une boule de chaleur l'inonda, se transformant en un besoin primitif et, pendant quelques minutes, elle se contenta de rester accrochée à lui, se noyant dans ses baisers et ses caresses. C'était divin, encore meilleur que tout ce qu'elle avait partagé avec lui jusque-là...

Son désir au paroxysme, elle laissa de nouveau ses mains courir sur les muscles d'acier de sa poitrine, avant de les plonger dans son épaisse chevelure et de l'embrasser avec avidité.

Puis, perdant toute retenue, elle glissa la main contre son torse et se mit à défaire son pantalon, puis elle fit doucement glisser son boxer le long de ses cuisses musclées, lui tirant un gémissement de plaisir quand elle l'effleura de la main. Gourmande, elle regarda son sexe dur et gonflé, surmonté d'une épaisse toison brune, et n'y tenant plus, elle se pencha et lui procura la plus audacieuse des caresses. Avec un râle, il referma ses doigts dans ses cheveux, accompagnant son doux mouvement avec des gémissements de plus en plus rapides.

Lentement, sa bouche remonta le long de son ventre en un sillon brûlant, et, sur son sexe gonflé, sa main remplaça ses lèvres, tandis que son autre main glissait sur ses fesses si fermes qu'on les aurait crues sculptées dans le marbre. Elle aurait pu passer encore des heures à le faire vibrer sous ses caresses, mais elle n'allait pas pouvoir contenir plus longtemps son propre désir.

Comme s'il avait lu en elle, il la releva et la tint captive de son regard embrasé. Elle se pressa contre lui, confiante, abandonnée, sentant son érection contre son sexe palpitant, moite de désir.

— Jamais je n'ai autant désiré un homme, chuchota-t-elle entre les baisers dont elle le couvrait.

Lorsque ses bras se resserrèrent, son baiser s'intensifia et elle sentit les battements de son cœur s'accélérer.

D'une main habile, il défit sa jupe qui alla s'étaler en corolle autour de ses chevilles, avant de s'agenouiller pour, lentement, faire glisser son string le long de ses jambes.

Se relevant, il posa les mains sur ses hanches et scruta chaque millimètre de son corps.

— Tu es sublime, fantastique. D'abord je regarde, ensuite je caresse, fit-il d'une voix rauque, ses doigts descendant lentement sur ses seins, sur son ventre. Et ensuite, j'embrasse chaque parcelle de ta peau...

Frémissante, sentant le feu monter en elle, elle l'imita, mais, après avoir repoussé les couvertures, il la déposa sur son lit. Se pressant contre elle, il lui fit éprouver son sexe gonflé, tout en continuant à couvrir son corps de caresses.

Agrippée à lui, elle laissa sa main voguer sur son dos musclé, à la peau satinée.

— Je te veux, Emilio. Maintenant, chuchota-t-elle d'une voix pressante.

— Pas encore. Je te veux plus passionnée.

— C'est impossible. Aime-moi ! plaïda-t-elle.

D'un baiser, il la fit taire, ses doigts se glissant entre ses jambes, dans la délicieuse chaleur de son intimité brûlante.

Toute à l'excitation de ses caresses, elle s'abandonna au délicieux tourment, ondulant du bassin en cadence, jusqu'à ce que sa langue prenne le relais. Dans un brusque sursaut, elle souleva les hanches et ses ongles se fichèrent dans ses épaules, alors que la passion montait en elle.

Emilio ! Aime-moi, je te veux maintenant

Tu as des préservatifs ? demanda-t-il enfin, pantelant.

Elle secoua la tête. Il se leva pour fouiller dans une poche de son pantalon et, lorsqu'il revint vers le lit, elle se grisa de la vue de son corps mince et musclé, de ses jambes interminables. Il était sexy, prêt pour l'amour.

Elle le regarda, et, éperdue de désir, se remit à caresser son sexe dressé, tandis qu'il remontait dans le lit et s'allongeait sur elle.

— Tu es la plus belle femme que j'aie jamais vue, déclara-t-il. La plus désirable.

— Viens, chuchota-t-elle. Je veux te sentir en moi.

\* \* \*

Fou de désir, Emilio l'embrassa, et lorsque Brittany enroula ses longues jambes autour de sa taille et, de ses mains avides, se mit à dessiner les contours de ses fesses, il crut perdre le contrôle de lui-

même.

Le sang qui battait dans ses veines faisait bourdonner ses oreilles. Combien de temps encore allait-il pouvoir supporter cette délicieuse torture ? Il était au bord du gouffre. Lentement, il s'enfonça en elle et elle l'accueillit en se cambrant. Et, lorsqu'elle se mit à onduler sous lui pour le rejoindre dans le ballet sensuel de l'amour, il chavira corps et âme.

Avec un grognement, il s'empara de ses lèvres et, aux spasmes de plaisir qui traversaient le corps abandonné de Brittany, il devina que le sommet approchait. Il accéléra la cadence avant de, soudain, la voir sombrer dans l'extase.

Ses ongles griffaient la peau de son dos couvert de sueur, le son de sa voix criait son nom, et il sentit son propre plaisir jaillir sans prévenir. Ivre de volupté, elle chavira dans sa délivrance. Pantelant, il se pressa contre elle, tout en se laissant aller à cette immense jouissance qui les consumait.

— N'arrête pas, chuchota-t-elle, souhaitant prolonger l'extase.

Dans une dernière poussée, il frissonna et, avec un râle, s'abandonna tout entier à la passion qui montait par vagues toujours plus hautes.

— Je pourrais t'embrasser toute la nuit, murmura-t-elle en laissant ses mains courir sur la peau satinée de son dos, en couvrant ses tempes de baisers.

Il se tourna sur le côté, la serrant contre lui, et elle le regarda, comblée.

— Tu es si sexy, chuchota-t-il. J'ai de la chance de t'avoir trouvée, Brittany.

Ils échangèrent un regard radieux et, lui prenant le visage entre ses mains, elle l'embrassa avec tendresse. Puis elle posa sa tête sur son épaule.

— Les choses ont changé entre nous, ce soir, déclara-t-il d'un ton solennel.

— Un merveilleux changement, répondit-elle avec un sourire.

Il la dévisagea avec attention, avant de déposer un baiser sur son front.

— Je veux te garder au creux de mes bras toute la nuit. Tu m'as propulsé au septième ciel. Tu es si belle.

— Tu n'es pas mal non plus, le taquina-t-elle en passant son index sur son menton un peu râché.

— Je veux être avec toi, te regarder, t'embrasser, te faire l'amour.

— Je t'en prie, fais-toi plaisir...

Il laissa échapper un petit rire, puis ajouta :

— Que dirais-tu d'une douche avant ça ?

— Volontiers. Surtout si cela me permet de te caresser encore...

Lorsque, après un long moment de volupté, ils sortirent de la douche, Emilio essuya Brittany avec des gestes pleins de tendresse, l'enroula dans une serviette et la souleva pour la transporter jusqu'à son lit, où il la serra contre lui.

— C'est la plus belle nuit de ma vie, Brittany.

Elle se frotta légèrement à lui, plaquant ses mamelons contre son torse. Il se mit à jouer avec ses cheveux et la regarda tandis qu'elle laissait ses doigts courir lentement à l'intérieur de sa cuisse.

Soudain, il la fit rouler sur le dos et la chevaucha, les mains des deux côtés de son visage, alors qu'il plongeait ses yeux dans les siens.

— Je vais te faire l'amour pendant des heures, dit-il en se penchant d'encore quelques centimètres pour couvrir sa bouche de la sienne.

Elle passa son bras autour de son cou et le tint serré contre elle tandis qu'il la caressait, encore et encore. Quand, n'y tenant plus, il enfila un préservatif et plongea de nouveau en elle, savourant sa douce moiteur, il ne put retenir un cri de plaisir. Dieu, qu'il aimait faire l'amour avec elle... Il avait eu de nombreuses femmes, par le passé, mais aucune ne lui avait donné autant de plaisir. Aucune n'avait répondu avec une telle fougue à ses caresses.

Il la sentait vibrer et se contracter autour de son membre tendu, comme si elle avait voulu que leurs deux corps ne fassent plus qu'un, et cela le rendait tout simplement fou. Et quand elle bascula dans l'extase, emportée par des vagues de désir, il s'abandonna à son tour et, s'enfonçant plus profondément en elle, il la rejoignit sur les cimes de la félicité.

\* \* \*

Son pouls battait si fort à ses tempes que Brittany en était presque abasourdie. L'amour avec Emilio allait au-delà de toutes ses espérances. Pourtant, chacune de ses caresses, chacun de ses baisers était un nouveau maillon dans une chaîne qui liait son cœur au sien de façon irrévocable. Elle savait qu'elle risquait de se retrouver le cœur brisé, mais, pour le moment, c'était le cadet de ses soucis.

Epuisée, la peau moite de transpiration, elle se lova contre lui.

— Tu es fantastique, Emilio, murmura-t-elle.

— Comment pourrais-je résister à une femme aussi belle que toi ? répondit-il, en jouant distraitement avec ses cheveux.

Il l'attira dans ses bras et, après l'avoir serrée contre lui, repoussa des mèches humides de son visage.

— Nous allons bien ensemble, Brittany.

Une chaude bouffée de plaisir l'envahit et elle se plaqua contre son corps, sentant leurs deux cœurs battre à l'unisson.

— Je suis heureuse, murmura-t-elle en frottant sa joue contre la sienne.

— Bien, approuva-t-il. J'aimerais que tu le sois toujours.

Etonnée par l'étrange note d'inquiétude dans sa voix, elle leva les yeux, intriguée. Qu'est-ce qui pouvait bien le déranger ?

— Moi aussi ! répliqua-t-elle d'une voix joyeuse, ne voulant pas rompre le charme de l'instant.

Mais, au bout de quelques instants de silence, Emilio finit par se lever et se diriger vers la douche.

— Je dois rentrer, annonça-t-il. Mais je préférerais rester ici avec toi.

Elle roula sur le côté et sourit en observant son sexe dressé.

— Je ne pense pas que tu puisses aller où que ce soit à cette minute précise, le taquina-t-elle d'une voix pleine de sensualité, avant de s'étirer avec volupté sur le lit.

Il poussa un soupir à fendre l'âme, son regard glissant sur elle, avant de se recoucher et de la reprendre dans ses bras. Une heure passa encore. Il se leva alors, trouva son téléphone portable et appela son gérant pour lui annoncer qu'il ne serait à l'El Diablo que beaucoup plus tard dans la journée.

Lorsqu'il la rejoignit de nouveau, elle noua ses bras autour de son cou et lui chuchota d'une voix remplie de sensualité :

— Je suis heureuse que tu restes.



## 8.

Lorsque le milieu de l'après-midi arriva, Emilio annonça qu'il n'avait plus le choix et était obligé de partir. Elle l'accompagna jusqu'au seuil de la porte et il l'embrassa une dernière fois.

— Brittany, je viens de passer la meilleure journée et la meilleure nuit de ma vie.

Son cœur fit un bond dans sa poitrine, et elle plongea les yeux dans son regard émeraude, insondable. L'air sombre, il la fixait avec intensité et, encore une fois, elle se demanda quelles pensées pouvaient bien occuper son esprit.

— Tu sembles préoccupé, Emilio. Quelque chose ne va pas ?

Il la dévisagea sans rien dire, tandis qu'une étrange lueur s'allumait dans les profondeurs de son regard.

— Mais peut-être que je suis indiscrete en te demandant ça...

Il posa la main sur son épaule.

— Tu peux me demander tout ce que tu veux. En fait, par certains côtés, j'ai l'impression que c'est la première fois de ma vie que je me sens si proche de quelqu'un.

Elle poussa un profond soupir et posa la paume sur sa joue.

— C'est ce que tu pouvais dire de plus gentil, l'assura-t-elle d'une voix douce. C'est encore plus touchant que de m'avoir offert ce tableau.

— Nous sommes devenus amis, Brittany. Je sais que je peux compter sur toi.

— Oui, répondit-elle. Mais cesse de prendre cet air malheureux.

Avec un sourire, il passa une main derrière sa nuque pour l'attirer à lui et l'embrasser encore. Les battements de son cœur s'accéléraient, elle lui répondit de toute sa fougue. Avec ces paroles, il venait de créer un lien plus fort que jamais entre eux. Enfin, il la relâcha.

— Je ne suis pas malheureux, répondit-il en lui décochant l'un de ses fabuleux sourires. C'est même exactement le contraire. Et maintenant, je ferais mieux d'y aller. Mais je n'en ai aucune envie. Tu vas terriblement me manquer.

Elle le regarda se diriger vers sa voiture et lui envoya un baiser.

\* \* \*

Une fois chez lui, Emilio sortit sur la terrasse et fixa l'horizon. Mais il ne voyait ni la mer ni la plage. Seule l'obsédait la vision du corps voluptueux de Brittany sur le sien, le souvenir des heures qu'ils venaient de passer ensemble, de sa langue sur sa peau, de la façon dont elle s'était totalement donnée à lui. Elle avait commencé par lui accorder sa confiance en lui permettant de devenir son associé. Et, ces

deux dernières nuits, elle s'était abandonnée à lui corps et âme. Or, il l'avait trahie, se rappela-t-il en serrant les poings de frustration.

Depuis plusieurs années, Jordan et lui se battaient contre les Garrison — et s'ils pouvaient réduire à néant la concurrence que représentait la famille Garrison, ils le feraient. Ils avaient l'intention d'infiltrer leur patrimoine autant que possible. En s'attaquant au Brittany Beach, Emilio avait pensé qu'il ne s'agissait que d'une simple manœuvre visant à faire avancer leurs plans. Il savait que Brittany traversait une phase difficile et que mettre la main sur la moitié de son restaurant serait du gâteau.

Or, il était maintenant pris au piège de son propre manège. Il avait trahi la confiance inconditionnelle que la jeune femme avait placée en lui jusqu'à se donner à lui. S'il admettait la vérité, elle le haïrait. Et s'il ne lui disait rien et qu'elle la découvre, ce qui serait le cas lorsqu'elle annoncerait enfin la nouvelle de son association à sa famille, elle le détesterait.

Malgré le vent qui faisait voler ses cheveux autour de son visage, il continuait à fixer l'horizon. Il savait que, quoi qu'il arrive, il était fichu. Une confession valait-elle mieux que de la laisser apprendre la brouille Garrison-Jefferies par un tiers ?

Il ne voyait aucune issue à ce problème. Il revit Brittany dans ses bras, serrée contre lui, si belle, si sexy, si confiante.

Quel salaud il faisait ! Si elle le haïssait, il ne pourrait pas l'en blâmer, mais, à cette pensée, il avait mal. Il était surpris de constater à quel point l'idée de sa propre trahison le faisait souffrir et combien elle l'inquiétait. La jeune femme commençait-elle à compter pour lui ? Il ne s'était jamais vraiment impliqué avec les femmes qui avaient traversé sa vie. Pour lui, une relation se bornait à la recherche du plaisir. Éprouver des sentiments était une nouveauté, tout comme de souffrir. Or, Brittany comptait pour lui. Ils partageaient des goûts en commun. Elle était irrésistible, elle lui plaisait, et il pouvait lui confier des secrets. Elle n'était pas intéressée par l'argent. Elle était franche, honnête et fiable.

Il serra les poings. Quelle que soit la tournure que prendraient désormais les événements, il ne pouvait plus faire marche arrière. Ce n'était qu'une question de jours avant que tout lui explose à la figure. Alors que ferait-il ? Incapable de trouver une solution, il fit volte-face et rentra se préparer pour aller travailler.

Mais, lorsqu'il reprit sa voiture, ses pensées revinrent aux heures qu'il avait passées à faire l'amour à Brittany et il se sentit immédiatement rasséréiné. Oubliant ses inquiétudes, il prit la direction de son restaurant. Il voulait Brittany et il était impatient de la revoir.

Pour la première fois de sa vie, il se consumait de désir pour une femme. Il venait de passer les plus belles vingt-quatre heures de sa vie. Quelle que soit l'issue, l'alchimie entre eux était merveilleuse, sans équivalent. La simple pensée de la jeune femme l'excitait, il avait envie de la serrer dans ses bras, de l'embrasser et de lui faire de nouveau l'amour. Avec un grognement de frustration, il se rendit compte qu'il allait se passer plusieurs heures avant qu'ils se retrouvent.

Quand il arriva à l'El Diablo, il étouffa un juron en apercevant la voiture de Jordan. A cet instant précis, il n'avait pas la moindre envie de voir son frère. Mais il n'avait pas le choix. Il descendit de voiture et gagna son bureau, où Jordan, très décontracté, dans sa chemise bleu ciel, son pantalon de toile et ses chaussures bateau, écrivait sur un bloc-notes.

— Bonjour. Tu n'es pas en avance aujourd'hui, le salua son frère en penchant la tête de côté d'un air intrigué. On dirait que tu portes toute la misère du monde sur les épaules.

— Non, tout va bien, mentit Emilio, souhaitant éviter de discuter de son dilemme avec Jordan.

— Alors, comment vont les affaires ? Le Brittany Beach en particulier ? s'enquit ce dernier en le scrutant du regard.

— Les affaires sont florissantes et tout particulièrement le Brittany Beach.

— Il paraît que, le soir de l'orage, le Brittany Beach était l'un des endroits de South Beach où il fallait être vu.

— C'est exact. C'était bondé jusqu'au petit matin, confirma Emilio.

— Ses frères ne sont toujours pas au courant, n'est-ce pas ? Quand ils l'apprendront, ce sera la guerre. Bien sûr, que peuvent-ils espérer ? Avec une petite sœur écervelée, qui ne connaît rien aux affaires et qui ne se doute pas de ce qu'il lui arrive, fit Jordan d'un ton désinvolte, le visage fendu d'un large sourire.

Emilio, sentant son cœur se serrer, essaya de contenir sa colère et agrippa les bras de son fauteuil.

— Ce n'est pas une écervelée, Jordan. Je l'ai mal jugée, et eux aussi. En fait, c'est une excellente femme d'affaires.

— Oh, oh ! Je me trompe ou il s'agit là du discours d'un homme aveuglé par le désir ? Je ne peux pas croire que Brittany Garrison ait le moindre sens du commerce !

— Détrompe-toi. Je suis tout à fait lucide. Je l'ai mal jugée parce qu'elle s'était fait subtiliser deux millions de dollars et qu'elle a accepté mon offre si rapidement, mais en fait, c'est une excellente gérante. Prends le soir de l'orage, par exemple, elle s'est très bien débrouillée.

— Lui prendre son restaurant va donc être plus difficile que tu ne le pensais.

— Je n'en ferai rien, décréta Emilio.

— Tes sentiments pour Brittany Garrison passent avant les intérêts des Jefferies ? insista Jordan d'un ton contrarié.

— Ce sont mes affaires ! riposta Emilio.

Jordan le fixa d'un œil noir.

— Emilio, si tu la fais passer avant nos intérêts, tu seras un traître à ta famille. Comment peux-tu prendre le parti des Garrison ?

— Ça n'a rien à voir ! se défendit Emilio en essayant de maîtriser la colère qu'il sentait monter en lui. Et je t'interdis de me traiter de traître !

Il foudroya son frère du regard. Allaient-ils en venir aux mains ?

— Puisque ma présence n'est pas souhaitée, je m'en vais, fit Jordan en se levant. Mais laisse-moi quand même te dire que tu ferais mieux de la larguer et de gérer tes cinquante pour cent de parts à distance. Ne la laisse pas se mettre entre nous. Je ne veux rien avoir à faire avec un membre de la famille Garrison.

Emilio bouillait d'envie de sauter par-dessus le bureau et de mettre son poing dans la figure de son frère. Se contenant, il se leva à son tour et lui fit face.

— De toute façon, persista Jordan, les frères Garrison vont être furieux, lorsqu'ils vont apprendre ce qu'il se passe. Et lorsque Brittany découvrira l'étendue de ta trahison, elle aussi sera hors d'elle.

— Va au diable, Jordan !

— Je t'aurai prévenu, fit ce dernier en sortant du bureau, Brittany Garrison n'est pas pour toi !

La porte claqua derrière lui et Emilio lança son poing en l'air, regrettant de ne rien pouvoir frapper. Fou de rage, il décida de gagner sa salle de sport. Mais deux heures d'exercices ne parvinrent pas à dissiper son humeur massacrant. Son frère était fâché contre lui, et ça lui était insupportable. Cela ne leur était jamais arrivé par le passé. Mais, plus encore que son frère, c'était Brittany qui l'inquiétait, et vers laquelle ses pensées revenaient sans cesse. Il l'avait trahie et, à part lui confesser la vérité, il ne voyait aucune issue. Or, s'il faisait cela, il était certain de la perdre.

\* \* \*

Lorsque Emilio entra au *Brittany Beach*, il était 22 heures. Toute la journée, il avait pensé à Brittany, partagé entre le désir qui le consumait et la crainte qu'elle apprenne sa trahison. Finalement, n'y tentant plus, il avait décidé de la rejoindre au restaurant, même si ce n'était pas prévu. Dans la pénombre

du salon, des danseurs tournoyaient au rythme sensuel de la musique. Emilio essaya d'entrevoir la jeune femme qui hantait ses pensées au milieu des spots qui clignotaient.

Lorsqu'il l'aperçut dans la salle à manger, vêtue d'une jupe courte et d'un haut de soie moulant, son pouls s'accéléra. Son dos nu bleu révélait ses épaules à la peau crémeuse. Elle était tellement sexy qu'il aurait pu rester des heures ainsi, à la regarder. Mais il avait encore plus envie de l'embrasser, de la caresser, de goûter à sa peau sucrée, comme il l'avait fait la nuit dernière.

Il traversa la pièce dans sa direction. Il ne voulait pas la surprendre, mais elle lui tournait le dos. Ses longs cheveux étaient relevés en chignon sur sa nuque. Il avait envie de défaire le clip et de les voir se répandre en un rideau mordoré sur ses épaules. Ce qu'il ferait, dès qu'ils seraient seuls. Bientôt, elle serait nue, dans ses bras, dans son lit. Dès qu'il aurait réussi à lui faire quitter le Brittany Beach et pour l'emmener chez lui.

— Brittany, fit-il d'une voix douce, en posant une main sur son bras.

Elle se tourna vers lui. Le cœur battant, il eut l'impression que cela faisait des mois, et non quelques heures, qu'il attendait cet instant.

— Bonsoir ! s'exclama-t-elle avec un sourire si radieux qu'il sentit un étai lui broyer la poitrine.

— Peux-tu partir maintenant ? demanda-t-il. Je meurs d'envie de te faire découvrir mon appartement.

— Laisse-moi juste le temps de prévenir le personnel, dit-elle en lui lançant un regard si brûlant que les battements de son cœur s'accéléchèrent encore.

Quelques minutes plus tard, ils étaient dans sa voiture et se dirigeaient vers l'appartement d'Emilio, situé au sommet d'un haut immeuble surplombant l'océan. A peine la porte refermée sur eux, il l'attira contre lui, et elle noua ses mains autour de sa nuque, comme si elle ne l'avait pas vu depuis des années.

Alors qu'ils s'embrassaient, il la souleva dans ses bras puissants et la conduisit dans sa chambre. Mais, quand il voulut la poser sur le lit, elle protesta en riant :

— Attends une minute, don Juan, tu ne m'as même pas fait visiter ton appartement et tu veux déjà m'emmener dans ta chambre ?

— Qu'est-ce que tu veux ? J'ai perdu la tête, répondit-il d'une voix rauque de désir, en lui caressant la nuque.

Ils éclatèrent de rire.

— Bon, puisque tu le désires, je vais te faire visiter, et ensuite...

Sans finir sa phrase, il se contenta de lui lancer un regard sans ambiguïté, et elle se sentit parcourue d'un long frisson.

— Je ne peux pas imaginer programme plus délicieux.

Passant un bras autour de ses épaules, il l'entraîna à travers l'appartement. Elle admira le parquet ciré, le mobilier de cuir noir, le bureau en teck, la bibliothèque aux étagères couvertes de livres et, un peu partout, des statues de bronze et des tableaux. De l'art moderne aux couleurs vives qui contrastaient avec les tons sombres.

Examinant les étagères couvertes de livres, d'images et de trophées de natation et de golf, elle fit remarquer en se tournant vers lui :

— Je vois que tu as gagné des compétitions de natation. Pas étonnant que je n'aie pas pu te battre à la piscine, tu es un professionnel !

— Pas du tout. Mes prix remontent tous au lycée et à l'université. Admets simplement que je nage plus vite que toi.

— C'était le cas la semaine dernière. Peut-être pas cette semaine.

— Nous allons peut-être être obligés d'aller prendre un bain de minuit pour régler cette affaire, suggéra-t-il avec un sourire.

— Ne prends pas cet air suffisant. Le fait est que tu es un champion quand je ne suis qu'amateur.

— Chérie, tu es l'amateur le plus adorable que j'aie jamais connu, et si tu en as vraiment envie, la prochaine fois, je te laisse gagner, répondit-il en se dirigeant vers elle.

— Je te le défends. Je ne gagne que par mes propres mérites ou pas du tout, riposta-t-elle, ravie de pouvoir le taquiner à son tour. Du reste, je connais d'autres activités pendant lesquelles je peux prendre le dessus.

— C'est un fait. Tu veux me montrer ? demanda-t-il.

— Pas maintenant. Je n'ai pas encore visité tout l'appartement.

— Là-bas, tu as la salle de bains. Je te la ferai visiter et te montrerai la douche plus tard, suggéra-t-il d'un air coquin, lui tirant un sourire.

Le prenant par le bras, il la conduisit à la terrasse et elle resta bouche bée devant la vue.

— En face de toi, ce sont les réverbères le long de la plage, et au-delà, sur la mer, les lumières des yachts et des voiliers et, de temps en temps, les grands bateaux de croisière. Dans la journée, j'ai une vue spectaculaire. L'autre côté donne sur South Beach et sur Miami illuminée.

— C'est fantastique ! s'extasia-t-elle.

Puis, passant un bras autour de ses épaules, il la fit avancer dans le salon au mobilier de chêne traditionnel, que venaient compléter des canapés et des fauteuils élégants. Ils traversèrent alors la salle à manger, une pièce formelle, avec une table qui pouvait accueillir vingt convives.

— Voilà où je vis, annonça-t-il.

La pièce dans laquelle elle le précéda était meublée d'un salon en rotin, tapissé de tissus bruns et orange. Elle ouvrait sur une salle de télévision. Puis ils gagnèrent la cuisine aux chaleureux tons jaunes et blancs, équipée d'appareils à la pointe de la technologie.

Ils visitèrent une autre chambre meublée d'un grand lit de teck et de mobilier contemporain. Alors qu'elle finissait d'inspecter les lieux, il arriva derrière elle et l'enlaça, pour lui butiner la nuque.

— Maintenant, la visite est terminée, je veux ma récompense, murmura-t-il.

Il la tourna vers lui et, le souffle court, elle le vit tendre la main pour défaire la pince qui retenait ses cheveux.

\* \* \*

Plus de deux heures s'étaient écoulées, quand, enfin, il se leva et la souleva dans ses bras.

— Nous allons prendre une douche, puis nous grignoterons quelque chose, proposa-t-il avec un sourire.

Bouillant d'impatience, elle sentit son désir se réveiller. La soulevant dans ses bras, il la porta à travers la pièce et, alors qu'ils longeaient la baie vitrée, elle jeta un nouveau coup d'œil à la longue file de lumières du front de mer et à l'océan plongé dans l'obscurité, qui se prolongeait à l'infini.

— Tu as la plus belle vue du monde.

— En effet, fit-il d'une voix suggestive, en l'enveloppant d'un regard brûlant.

Aussitôt, le monde autour d'elle disparut. Plaquée contre son corps vigoureux dans une étreinte puissante, sa peau nue s'embrasa. Elle intensifia la pression de son bras autour de sa nuque et lui embrassa l'épaule.

Il entra dans l'immense salle de bains et, avançant à l'intérieur de la cabine de douche, il la remit sur ses pieds, et elle oublia tout, à l'exception de l'homme à la peau mate, qui la tenait par la taille. D'une caresse légère, il frôla ses seins aux pointes roses durcies, lui arrachant un soupir de volupté.

Puis il tourna le robinet et, tandis qu'ils s'étreignaient sous le jet puissant, elle enroula les jambes autour de sa taille. D'un geste souple des reins, il l'envahit pleinement, le gargouillis de l'eau étouffant son petit cri. Il plongea en elle de plus en plus vite, l'entraînant dans un tourbillon de volupté. Hurlant son nom, elle l'accompagna avec fougue, s'abandonnant aux spasmes de l'orgasme.

Enfin, pantelants, ils se séchèrent mutuellement et regagnèrent le lit, où il la tint serrée contre lui, jusqu'à ce qu'ils s'endorment.

Longtemps après, sa respiration régulière et profonde lui indiquant qu'il dormait, elle se souleva sur un coude pour le regarder. Ses longs cils noirs ombrèrent ses pommettes saillantes. Il était devenu son associé, puis son ami, et maintenant son amant. Si, au début, flirter, converser longuement au téléphone et même travailler avec lui, l'avait ravie, leur amitié s'était transformée en un sentiment plus profond. Elle était en train de tomber amoureuse, elle le savait. Mais elle, quelle place tenait-elle dans son cœur ? se demanda-t-elle, avec appréhension.

Il lui avait avoué ce matin ne jamais s'être senti aussi proche de personne. Toute la journée, cette phrase l'avait obsédée. Elle ne l'imaginait pas l'avoir déjà dite à une autre.

— Je t'aime, chuchota-t-elle, en se penchant vers lui pour frôler sa bouche d'un baiser.

Son bras se resserra autour d'elle et il la plaqua contre lui. Elle s'apprêtait à lui dire qu'elle était désolée de l'avoir réveillé, mais, s'apercevant qu'il dormait toujours, elle se blottit contre lui et, à son tour, enlaça sa taille mince.

\* \* \*

A 15 heures, Emilio appela une voiture avec chauffeur pour la raccompagner.

— A plus tard, fit-elle en l'embrassant. Je dois me débarrasser du dîner dominical.

— Pour une fois, n'y va pas !

— Je suis tentée, avoua-t-elle, mais je ne peux pas. Pourtant, sans mon père, ce n'est plus du tout la même chose. C'est très dur pour ma mère, elle ne s'est toujours pas remise de sa disparition. Enfin, au moins, nous ne sommes plus obligés de nous éterniser à Bal Harbour.

— Reviens directement ici, suggéra-t-il. Je t'attendrai.

Elle hocha la tête.

— C'est promis. Tu vas me manquer.

Elle ne se sentait pas prête à lui dire qu'elle l'aimait. Elle savait qu'il ne pouvait pas encore lui répondre les mêmes mots.

— Tu es superbe, comme d'habitude, déclara-t-il. Quoique je préfère quand tu ne portes rien.

Elle lui adressa un sourire plein de complicité.

— Je t'appelle quand je quitte Bal Harbour, promit-elle en lui envoyant un baiser.

Le cœur un peu serré, elle sortit. Aujourd'hui, aucune tempête tropicale ne viendrait écourter le dîner et, avec l'alcoolisme de leur mère, les réunions familiales étaient désormais placées sous le signe d'une tension de plus en plus forte.

Quelques heures plus tard, elle était attablée avec les siens. Impatiente de voir arriver le dessert, elle devait prendre sur elle pour résister au besoin de regarder continuellement sa montre. Elle essaya de faire un effort pour participer à la conversation. Dans son habituelle chemise blanche et sa cravate noire, Parker symbolisait l'autorité familiale. Ce soir encore, Brooke était étrangement silencieuse et elle eut de nouveau le pressentiment que sa jumelle filait un mauvais coton.

— Tu ne parles pas ce soir, fit soudain remarquer Stephen, en se tournant vers elle.

— Je suppose que je suis inquiète. L'état de maman a l'air d'empirer, chuchota-t-elle en jetant un coup d'œil à l'autre bout de la table.

— Ça va de mal en pis, répondit-il à mi-voix, un muscle tressautant dans son menton. Lisette est très inquiète à son sujet. Cette semaine, elle a trébuché, elle a raté une marche et failli tomber. Elle va bien, mais les choses commencent à échapper à tout contrôle.

— Parle plus bas, lui recommanda Brittany.

— Tu crois qu'elle fait attention à nos conversations ? riposta-t-il. Elle est déjà dans un état second.

Elle jeta un coup d'œil à sa mère. Au moins pendant que Stephen s'inquiétait pour leur mère, il ne s'intéressait pas à ses affaires au Brittany Beach. C'était déjà ça.

— Comment vont les affaires au Garrison Grand ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

— Tout va bien. D'ailleurs, fit-il en s'adressant à Parker, je pense qu'il serait temps que nous modernisions la décoration du Garrison Grand. Elle commence à dater.

— D'accord, mais en gardant l'atmosphère de palace de l'hôtel, répondit Parker. Nous pourrions faire faire un devis par Wilkins et Tyler, ce sont de bons décorateurs.

— J'ai entendu dire que Megan Simmons était revenue à Miami comme associée dans son ex-société de décoration, intervint alors Anna. Elle est de plus en plus connue en tant que décoratrice d'intérieur. Je pense que son travail plairait à toute la famille.

— Je soutiens cette recommandation, renchérit Brittany, heureuse de rester sur le sujet du Garrison Grand. Elle s'est occupée de la décoration du siège de Garrison, Inc., il y a quatre ans, Stephen. Tu te souviens ?

Elle était sûre que c'était le cas car, à l'époque, Megan et Stephen avaient eu une aventure.

— Megan est revenue à South Beach ? demanda ce dernier à Anna d'un air stupéfait.

Celle-ci hocha la tête en signe d'assentiment, avant d'ajouter :

— J'ignorais que tu la connaissais.

— Et si tu l'appelais ? suggéra Brittany à son frère, surprise de le voir aussi troublé.

— Je vais y penser, répondit-il d'une voix saccadée.

Brittany connaissait Stephen et cette lueur qui dansait au fond de son regard brun quand il était préoccupé. Elle se demanda ce qui le perturbait. S'il s'était agi de Parker, elle aurait soupçonné qu'il ne voulait pas que les autres lui dictent sa conduite. Mais Stephen était plus réceptif. Pourtant, sa réticence était évidente, ce qui l'étonnait car elle avait toujours soupçonné son frère d'avoir gardé un faible pour la jeune femme. Elle s'était peut-être trompée.

Le regard de Stephen revint sur elle. Elle lui sourit et détourna les yeux. Si elle ignorait ce qui se passait dans la tête de son frère, elle préférerait qu'il ne vienne pas fourrer son nez dans ses affaires.

Son attention revint à Parker, qui, ce soir, semblait incapable de détacher les yeux d'Anna.

— Je demande votre attention à tous, déclara-t-il avec un sourire. J'ai quelque chose à vous annoncer.

La conversation cessa et tous se tournèrent vers Parker, à l'exception de Bonita, qui, les yeux fixés sur son verre, le tournait doucement entre ses mains. Dans le silence de l'attente, Brittany essaya d'imaginer ce que leur aîné mijotait.

Il avait les yeux étincelants de bonheur. Décidément, jamais elle n'avait vu Parker si heureux, même après avoir signé le plus gros contrat de sa vie. Il prit la main d'Anna, qui, radieuse, souriait.

— Anna et moi allons nous marier. Nous avons fixé la date à samedi après-midi.

Après une seconde de stupéfaction générale, tous se mirent à parler à la fois et les questions fusèrent. D'une main levée, Parker réclama le silence.

— Avant que vous nous cribliez de questions, écoutez-moi. Nous nous sommes décidés très vite et voulons voir notre mariage célébré dans quelques jours, sur la plage, au Garrison Grand. Puis nous ferons une fête, avec un nombre restreint d'invités. Les faire-part partiront demain et j'ai demandé à ma secrétaire de téléphoner à mes amis les plus proches. Serez-vous tous là ?

Tous acquiescèrent et Stephen se leva.

— Je porte un toast à votre bonheur. Meilleurs vœux de notre part à tous pour un mariage long et heureux.

Tout le monde l'imita. Et, le dîner fini, Brittany et Brooke se précipitèrent vers Anna pour, encore une fois, lui souhaiter la bienvenue dans la famille.

Il était 21 heures lorsque Brittany put enfin s'éclipser. Dès qu'elle fut dans sa voiture, elle appela Emilio pour lui annoncer qu'elle arrivait.

A la seconde même où il ouvrit la porte de son appartement, elle se précipita dans ses bras.

Leurs vêtements volèrent dans sa chambre et, tout en l'embrassant et le caressant, elle chuchota :

— Je n'arrive pas à croire à quel point tu m'as manqué.

Ils firent l'amour toute la nuit. Le soleil du matin inondait la pièce quand, enfin, ils s'endormirent serrés l'un contre l'autre. Deux heures plus tard, elle se leva et s'habilla.

— Emilio, il est presque 8 heures ! Je dois rentrer à la maison et aller au Brittany Beach. Tu vas finir par me ruiner.

— Tu te plains ? demanda-t-il en l'attirant dans ses bras avec un sourire.

Elle noua ses bras autour de son cou.

— Je ne pense pas, répondit-elle. Embrasse-moi et tu vas voir si je me plains.

— Avec plaisir, répondit-il en s'emparant de sa bouche.

Son cœur se mit à battre à se rompre et elle fut surprise de voir à quel point son désir pour lui semblait ne jamais tarir. Au fil des jours qui passaient, elle le trouvait de plus en plus séduisant. Son pouls s'affolant, elle se sentit fondre sous ses baisers. Elle se fichait bien de ne plus jamais sortir de ce lit, de rentrer chez elle, ou d'aller au Brittany Beach.

Deux heures plus tard, elle roula de côté pour se lever, tirant le drap jusqu'à son menton.

— Je dois y aller maintenant.

— Je vais commander un petit déjeuner au restaurant voisin. Tu peux le prendre avec moi, suggéra-t-il en étirant son long bras pour attraper le téléphone.

Une fois sa commande passée, il reprit :

— Et maintenant, allons prendre une douche.

— Pas question ! Sinon je ne partirai jamais. Je vais prendre ma douche dans la chambre d'amis, répliqua-t-elle en s'empressant de rassembler ses affaires.

Il traversa la pièce et la rattrapa avant qu'elle sorte, la faisant tourner entre ses bras, lui faisant éprouver son sexe durci.

— Je dois partir, Emilio, insista-t-elle.

— Un baiser. Quand tu te promènes comme ça...

— Mais je suis enroulée dans un drap !

— Je sais qu'il n'y a rien sous ce drap, à l'exception d'une belle femme nue, déclara-t-il en l'embrassant longuement, avec avidité.

Enfin, elle parvint à se détacher et elle se hâta vers la douche, prenant bien soin de fermer la porte derrière elle. Quelques minutes plus tard, elle le rejoignit sur la terrasse pour prendre le petit déjeuner.

— Quelle belle journée ! s'exclama-t-elle en admirant la vue sur la mer.

— Tout ce que je vois, c'est ta beauté, chuchota-t-il en frôlant sa joue.

— Emilio, fit-elle en riant, tu es incorrigible ! Comment veux-tu que j'aie travaillé, si tu passes ton temps à me donner envie de toi ?

— Très bien, concéda-t-il en enlevant sa main. Si tu me racontais plutôt comment s'est passé le dîner de famille hier soir ?

— Très bien. Parker et Anna ont annoncé leur mariage, samedi au Garrison Grand, sur la plage. L'amour fait de Parker un nouvel homme.

— J'en doute, fit remarquer Emilio sur un ton sarcastique. Ton frère ne pense qu'aux affaires, alors tomber amoureux ne va pas le changer beaucoup, ni pour très longtemps !

Il avait parlé avec une telle violence contenue qu'elle leva les yeux vers lui, étonnée.

— Pourquoi dis-tu cela ? Tu le connais ? Tu as eu des problèmes avec lui ?

Avec un haussement d'épaules, Emilio se mit à jouer avec son verre d'eau.



— Tout le monde à Miami connaît ton frère. Ou plutôt, tout le milieu des affaires. Mais assez parlé de Parker. Quand nous revoyons-nous ? J'ai des rendez-vous et des affaires à régler à l'El Diablo aujourd'hui. Si tu venais dîner chez moi à minuit ?

— Un dîner à minuit ? Comment pourrais-je refuser une proposition aussi romantique qu'incongrue ? demanda-t-elle en riant, avant de se lever. Alors à ce soir, Emilio.

Puis elle se précipita vers la porte avant qu'il ait eu le temps de la retenir, malgré le désir qu'elle avait de sentir une dernière fois ses lèvres contre les siennes. Mais elle savait bien que, si elle se laissait aller, elle n'était pas près d'arriver au Brittany Beach.

\* \* \*

A 20 heures ce même soir, elle avait parlé à Emilio une bonne douzaine de fois, et le dîner de minuit avait été avancé d'une heure. Elle était dans la salle à manger quand, soudain, elle vit Parker se diriger vers elle à grands pas décidés. Sa première pensée fut que quelque chose était arrivé à leur mère.

Mais son inquiétude filiale eut tôt fait de se dissiper. L'air furibond, Parker fonçait sur elle, le regard fixé droit dans ses yeux. Elle n'eut aucune peine à deviner la raison de son courroux. Il avait découvert qu'Emilio était son associé.

## 9.

— Je suppose que quelque chose ne va pas, commença Brittany, en le voyant s'avancer vers elle.

— Tu supposes bien ! Nous allons en parler dans ton bureau, lança-t-il en parcourant la salle à manger du regard.

Elle ne douta pas une seconde qu'il cherchait Emilio.

Le cœur battant, elle le précéda dans la pièce, ferma la porte derrière eux et se tourna vers son frère. Il avait le visage cramoisi.

— Je vois que tu as appris que j'avais un associé, fit-elle en levant le menton dans un geste de défi.

— Je ne te le fais pas dire ! Stephen voulait venir te trouver, mais je lui ai dit que je m'en chargeais. Il va sans doute te téléphoner. Comment diable as-tu pu faire une connerie pareille ?

— Reste poli, Parker ! riposta-t-elle, cinglante, sentant sa colère enfler devant l'attitude autoritaire de son frère.

— Tu me parles de politesse après ce que tu as fait ? cria-t-il en sa direction, les joues rouges de colère. Nous t'avons permis de garder ce restaurant, et toi, à la première occasion, tu nous trahis ? Eh bien je vais te dire ce qu'il va se passer : tu peux faire une croix sur le Brittany Beach ! Je vais reprendre l'affaire, et nous verrons bien alors comment ton associé et toi vous en sortez !

— Tu n'as pas le droit de faire ça, Parker ! hurla-t-elle, sa fureur au paroxysme. Tu sais que, si notre père était toujours vivant, il ne te laisserait jamais faire une chose pareille. C'est mon affaire et je la gère comme je l'entends !

— C'est-à-dire que tu t'associes avec l'ennemi !

— Que veux-tu dire par là, l'ennemi ?

— Tu sais parfaitement ce que je veux dire ! rétorqua Parker. Tu sais que les Garrison et les Jefferies se détestent. Nous nous sommes battus avec ces fichus Jefferies sur un nombre incalculable de contrats. Cela fait des années que nous nous affrontons, et qu'ils essayent de nous ruiner, tout le monde sait ça !

Pétrifiée de surprise, elle le dévisagea. Son esprit tournait à toute allure.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-elle plus doucement, sa colère évanouie.

La foudroyant du regard, il poussa un profond soupir.

— Tu vas me dire que tu ne savais pas que nous étions en conflit avec Emilio et Jordan Jefferies ?

— Oui. Je l'ignorais. De quoi s'agit-il ? demanda-t-elle, soudain prise de tremblements.

— Je suis stupéfait que tu ne sois pas au courant, s'exclama Parker avec un froncement de sourcils. C'est un clan rival, ils veulent construire un empire comme le nôtre, et ils veulent notre perte. Ils passent leur temps à essayer d'acheter les biens immobiliers que nous visons, en se servant de fonds occultes ou d'inconnus pour les représenter. Et maintenant, c'est le pompon ! Emilio Jefferies devient ton associé.

— Je te jure que je ne savais rien de tout cela, déclara Brittany avec raideur.

Ainsi, Emilio l'avait trahie ? C'était le patrimoine Garrison qui l'intéressait. Pas étonnant qu'il lui ait proposé son argent et son aide. Et dire qu'elle s'était laissé duper ! Et comme si cela n'était pas assez affligeant comme ça, elle apprenait aujourd'hui que sa famille l'avait tenue à l'écart de cette querelle que tous connaissaient.

— Pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé ? fit-elle alors.

— Je suppose que nous n'en voyions pas l'utilité, se justifia-t-il.

— Dis plutôt que dans cette famille, vous ne m'accordez pas assez d'importance pour me tenir au courant des affaires familiales ! répliqua-t-elle, amère. Tu sais bien que si j'avais été informée, jamais je ne l'aurais pris comme associé !

— Brittany, reprit-il sèchement, ce n'est pas le problème pour l'instant. Le problème, c'est que tu as vendu un certain nombre de parts à notre pire ennemi. Combien de parts possède-t-il ?

— Cinquante pour cent, admit-elle du bout des lèvres en baissant les yeux.

Son frère laissa échapper un juron.

— Un Jefferies qui possède une moitié de l'un de nos biens ! fulmina-t-il.

— Cela te servira de leçon ! rétorqua-t-elle. Si tu veux éviter de me voir aller à l'encontre de tes intérêts, il faut m'informer. A quoi d'autre pouvais-tu t'attendre ?

— Certainement pas à ce que tu ailles chercher notre pire ennemi pour lui faire cadeau de cinquante pour cent des parts de notre restaurant. Seigneur ! Brittany, si notre père était vivant, il te retirerait le restaurant. Nous ne pouvons plus reprendre la part de Jefferies, maintenant. Elle est à lui. Il est à moitié propriétaire d'un bien Garrison. Je parie qu'ils se sont tenu les côtes de rire quand tu as signé ce contrat, avant d'aller dignement fêter l'événement. Réfléchis !

Les paroles de Parker la transpercèrent comme un coup de poignard. Il avait raison. Accablée, elle se passa une main sur le front, dans une vaine tentative pour soulager l'étau qui lui enserrait le crâne. Toutes les accusations cauchemardesques de sa famille, son incapacité, sa négligence, son absence de sens des affaires, remontèrent du fond de ses souvenirs. Elle voyait bien maintenant qu'ils avaient raison.

Profondément blessée, elle releva la tête aussi dignement qu'elle le put.

— Je ne savais pas, Parker.

— Eh bien, maintenant, tu le sais, et il possède la moitié du restaurant. Mon Dieu, il t'a vraiment bien eue ! Je te jure qu'il a intérêt à se faire discret et ne pas croiser mon chemin, fulmina son aîné. Je lui casse la figure si je le vois. Il est là ce soir ?

— Non. Et il ne doit pas venir, répondit-elle.

— Tant mieux pour lui. Je suis sûr qu'il a l'intention de faire main basse sur le Brittany Beach. Mais nous allons l'en empêcher.

— Je ne le laisserai pas me voler ma part, affirma-t-elle, sachant que Parker ne la pensait pas assez compétente pour arrêter Emilio dans ses desseins machiavéliques.

— Certainement pas ! Mais c'est moi qui vais m'en occuper. Je suis sûr qu'il n'a eu aucune difficulté à te convaincre de le prendre pour associé. Tu as un contrat ?

— Bien sûr, répondit-elle en contournant son bureau pour ouvrir le tiroir du bas. Brandon en a l'original.

— Brandon ? L'avocat des Garrison ?

— Oui, répondit-elle, avant qu'une idée ne la frappe. Mais lui était forcément au courant de cette querelle, non ?

— Oui. Je pensais que tout South Beach l'était, maugréa Parker. Y compris toi. Mais ce n'était pas à lui de t'en parler.

Brittany réfléchit un instant, tentant de se rappeler la réaction de leur avocat au moment de la signature.

— En fait, il s'est montré évasif, mais j'ai senti sa désapprobation. J'ai pensé qu'il estimait que tu ne serais pas content que je prenne un associé. Il m'a suggéré de t'en parler et j'ai refusé.

— Ça me rassure sur son compte. Tu aurais dû suivre son conseil.

— Je n'en connaissais pas la raison.

— Cela n'a pas d'importance, Brittany.

— Parker, me prends-tu vraiment pour une écervelée ? l'accusa-t-elle, ses yeux lançant des éclairs.

Sans répondre, il la foudroya du regard.

— Dieu merci, tu as eu le bon sens de choisir Brandon comme avocat, se contenta-t-il de dire. Avec lui, le contrat ne peut être qu'honnête.

Elle serra les poings. Son frère n'aurait pu être plus clair. Il la prenait vraiment pour une idiote ou, pis, pour une incapable.

— Je vais faire une copie de ce contrat, reprit Parker. Qu'as-tu obtenu de ce marché ?

— Emilio a investi deux millions dans le restaurant et il me fait profiter de son expérience dans la restauration, répondit-elle d'un ton sec.

Mais son humiliation n'était rien, comparée à la colère qui la consumait. Emilio la trahissait depuis le premier jour. Il avait totalement bafoué la confiance qu'elle avait aveuglément placée en lui.

— Il t'a donné deux millions, et s'est acheté une propriété Garrison. Il sait qui est propriétaire du terrain ?

— Oui, mais il ignore que vous pouvez m'expulser du jour au lendemain. Il part du principe que c'est un bien familial, que je vais le garder.

— Pourquoi n'es-tu pas venue à nous, si tu voulais deux millions ou des conseils ?

— Ma famille ne se montre pas vraiment coopérative avec moi, fit-elle, sarcastique. Tu sais très bien que tu n'aurais pas voulu me donner l'argent pour le restaurant, que tu t'en serais mêlé, et que tu aurais fini par prendre les choses en main. Admets-le, Parker. Tu attendais juste une excuse beaucoup moins grave que celle-ci pour me retirer le Brittany Beach.

— Qu'est-ce qui t'a poussée à accepter n'importe qui comme associé ? insista son frère, sans se laisser démonter. Pourquoi as-tu fait ça ?

— J'ai pensé prendre une bonne initiative, se justifia-t-elle. Ce restaurant est de plus en plus populaire et les bénéfices augmentent chaque mois. Je voulais investir encore pour les faire augmenter.

Elle savait que ses raisons étaient un peu faibles, mais elle ne se sentait pas prête à parler du détournement de fonds à son frère.

— Ecoute-moi, Brittany, je ne veux pas des Jefferies dans nos affaires, répéta-t-il.

— Et moi, je ne veux pas abandonner le Brittany Beach, qui marche du tonnerre. Le jour où je commencerai à perdre de l'argent, nous pourrons en reparler. Mais si tu me prends mon restaurant avant, je te ferai un procès.

— Tu le perdras, riposta Parker.

— Je sais, mais, au moins, tu seras coincé et cela coûtera de l'argent à Garrison, Inc. Tu regretteras alors de ne pas m'avoir laissée tranquille.

— Belle mentalité ! la complimenta-t-il.

— J'essaye juste de sauver le restaurant que papa m'a donné. Tu trouves que tu fais preuve d'une meilleure mentalité en voulant m'évincer parce que j'ai pris un Jefferies comme associé, quand tu ne m'avais jamais parlé de ce conflit entre nos deux familles ? fit-elle d'un ton exaspéré. Puisque je sais maintenant qu'Emilio m'a caché votre situation, je vais m'occuper de lui, mais à la condition que tu nous laisses en paix, mon restaurant et moi.

Parker garda le silence, puis il finit par hocher la tête.

— D'accord, mais si tu as de nouveau besoin d'argent, je veux que tu viennes me trouver, moi, et pas un étranger à la famille. Et je veux que tu me tiennes au courant de tes agissements et des projets de

ton associé, lui ordonna Parker en se levant.

— Je te le promets, fit-elle tout en se demandant comment elle allait bien pouvoir s’y prendre avec Emilio.

Hébétée, elle raccompagna son frère jusqu’à l’entrée du restaurant et resta à le regarder en attendant que le voiturier lui avance sa voiture. Il était en train d’appeler quelqu’un de son portable. Stephen, à coup sûr. Il devait être en train de demander à son cadet de venir examiner le contrat avec lui afin de décider de la meilleure marche à suivre. Les jambes en coton, en proie à un indicible chagrin, elle regagna son bureau.

A peine avait-elle refermé la porte qu’elle fondit en larmes. L’homme dont elle était tombée amoureuse, celui à qui elle faisait confiance, l’avait trahie. Il devait la prendre pour une véritable idiote !

Mais elle savait que le Brittany Beach n’aurait pas pu être sauvé sans l’argent d’Emilio. En attendant, trahie par celui qui avait si bien su la duper, elle avait le cœur brisé. Elle souffrait de lui avoir tout donné : sa confiance, son amour... son corps.

Une terrible pensée s’insinua dans son esprit, la foudroyant de douleur. Pendant qu’elle était en train de tomber amoureuse de lui, Jordan et lui avaient-ils fêté la naïveté qui l’avait poussée à signer ?

Aveuglée par les larmes, elle s’effondra sur le canapé, la tête entre ses mains. A sa peine immense venaient s’ajouter la colère et l’humiliation. La pensée qu’il s’était servi d’elle l’anéantissait.

Au bout d’un long moment, elle se leva pour aller à la salle de bains et passer de l’eau froide sur son visage. Si la supercherie d’Emilio la mettait en rage, elle savait déjà que sa colère ne tarderait pas à laisser place à un désespoir infini.

Submergée par le chagrin, elle fixa sans le voir son reflet dans la glace. Mon Dieu, pourquoi n’avait-elle rien vu ? Soudain, un souvenir lui traversa l’esprit, la laissant encore plus désespérée. Quand elle lui avait demandé si quelque chose n’allait pas, il avait répondu qu’il n’avait aucun secret pour elle. Elle comprenait maintenant pourquoi il avait eu l’air si anxieux : il était rongé par la culpabilité.

Elle releva le menton et lutta contre les larmes qui ruisselaient sur ses joues. Pas question qu’Emilio la voie comme ça, pas question de s’humilier encore un peu plus, après tout ce qu’il lui avait déjà fait. Elle allait recouvrer son sang-froid, et partir le retrouver, comme convenu. Et là, seulement, elle pourrait laisser libre cours à sa colère, et le quitter au plus vite. Même si cette seule idée lui arrachait le cœur.

\* \* \*

Quand, quelques heures plus tard, elle arriva devant l’immeuble d’Emilio, Brittany sentit son cœur battre à tout rompre. Mais il n’était plus temps de reculer, songea-t-elle en appuyant sur le bouton de la sonnette.

— Monte, lui répondit-il d’une voix chaleureuse et profonde.

Raide comme la justice, elle prit l’ascenseur jusqu’à son étage. Quand elle sortit de la cabine, il l’attendait sur le palier, appuyé au chambranle de la porte. Vêtu d’un pantalon et d’une chemise marine, il avait l’air très détendu, mais, dès qu’il la vit, son sourire s’évanouit.

— Brittany ? Qu’est-ce qui se passe ? demanda-t-il en s’avançant vers elle pour lui poser ses mains sur les épaules. Qu’est-il arrivé ? répéta-t-il en la scrutant de son regard émeraude, plein d’inquiétude.

— Rentrons, fit-elle d’une voix glaciale.

Passant un bras autour de ses épaules, il l’entraîna à l’intérieur et referma la porte derrière eux.

— Qu’y a-t-il ? la pressa-t-il alors.

— Parker est venu me voir ce soir, annonça-t-elle.

Emilio ferma les yeux et vacilla légèrement, comme s’il avait reçu un coup de poing. Pourquoi diable ne lui avait-il pas dit la vérité plus tôt, comme il s’était promis de le faire ? A présent, elle avait appris la vérité par quelqu’un d’autre, et elle ne le lui pardonnerait jamais.

— Brittany, laisse-moi t'expliquer...

— Il n'y a rien à expliquer. Mon frère m'a déjà tout dit du conflit qui oppose les Garrison aux Jefferies.

Très droite, le visage livide, elle lui faisait face et s'exprimait d'une voix glaciale. Profondément malheureux, il se maudit une fois de plus de l'avoir fait souffrir.

— C'est à cause de ce conflit que je voulais acheter des parts du Brittany Beach, expliqua-t-il avec ferveur. Mais après avoir commencé à travailler avec toi, les choses ont changé, et je n'ai pas su comment te le dire.

— Oh, je t'en prie, Emilio ! cria-t-elle en s'éloignant de lui. Tu ne crois pas que tu m'as assez menti comme ça ? Tu t'es servi de moi et tu as obtenu ce que tu voulais, tu nous as fait du mal, à ma famille et à moi, alors ne persiste pas dans le mensonge ! Aie au moins le courage de tes actes ! lui asséna-t-elle d'une voix crispée, en serrant les poings si fort que les jointures blanchirent.

Il n'avait qu'une envie, la serrer dans ses bras et la convaincre qu'il était sincère, mais il savait que c'était inutile. Il avait l'impression de s'enfoncer dans des sables mouvants qui allaient lui être fatals et il était le seul à blâmer pour cette situation dramatique.

— Que tu apprennes les faits par tes frères ou par moi, tu aurais été furieuse, tu aurais eu de la peine et tu m'aurais détesté, affirma-t-il d'un ton résigné. D'une façon ou d'une autre, j'étais fichu. Pour être honnête, voyant à quel point nous étions heureux ensemble, je voulais attendre quelques jours avant de te dire la vérité, profiter de notre bonheur. Mais j'allais le faire, je te le jure. Je savais que je le devais.

— Maintenant, ce n'est plus nécessaire, répondit-elle de plus en plus glaciale, ses paroles le transperçant. Et j'aimerais que tu évites le Brittany Beach pendant quelque temps.

A l'expression inflexible de son regard, il comprit qu'entre eux tout était fini. Au désespoir, il fit une ultime tentative pour se racheter.

— Brittany, écoute-moi, commença-t-il en s'approchant pour la prendre dans ses bras.

— Ne me touche pas ! le tança-t-elle en se dégageant d'un mouvement vif. Je t'ai fait confiance, Emilio. Tu savais que je te croyais et tu m'as bafouée.

— Tu ne me laisses même pas une chance.

— Parce que tu m'en as laissé une ? rétorqua-t-elle, accroissant sa culpabilité. Plus jamais je ne te ferai confiance ! jura-t-elle. A partir d'aujourd'hui, nous ne travaillerons plus ensemble. Nous allons organiser nos emplois du temps de façon à ne jamais être au Brittany Beach en même temps.

— Ne veux-tu pas m'écouter un instant ?

— Mets-toi bien ça dans la tête, Emilio Jefferies, cria-t-elle, plus jamais je ne croirai un mot sortant de ta bouche et je ne veux plus jamais te voir ! Tu as profité de ma crédulité, tu m'as trahie, je ne veux plus rien avoir à faire avec toi. Mon avocat te contactera pour trouver une solution.

Il avait essayé de jouer sa dernière cartouche, mais, au regard noir qu'elle lui lança, il comprit qu'il avait définitivement perdu la partie. Qu'il avait perdu Brittany.

— Je pensais que nous vivions une belle histoire, murmura-t-il néanmoins, jouant le tout pour le tout. J'éprouve des sentiments pour toi, Brittany...

— Comment oses-tu ? Venant de toi, c'est le comble ! jeta-t-elle d'une voix pleine de venin, ses yeux lançant des éclairs. Tu m'as tout pris. Jamais tu n'as voulu m'aider, sauf pour t'approprier une part du patrimoine des Garrison, je n'ai été qu'un pion dans ton jeu, tu m'as exploitée, et tu oses me parler de notre histoire ?

— Tu n'es pas juste, Brittany...

— Et toi, quand t'es-tu montré juste ? l'accusa-t-elle, ses yeux bruns assombris par la colère. Je ne remettrai plus jamais les pieds ici. Et je suppose qu'il te suffira d'un soir pour avoir une autre femme adoratrice à ton bras et dans ton lit. Demain, à la même heure, tu m'auras oubliée, si ce n'est que ta duplicité aura été découverte et que, je l'espère, tu ne pourras plus faire de mal aux Garrison !

— Je me moque des Garrison, je me moque des Jefferies, je me moque de cette querelle. Tout ce qui compte, ajouta-t-il d'une voix implorante en avançant vers elle, c'est toi, Brittany. C'est notre histoire...

— Arrête, tu as déjà assez menti comme ça ! jeta-t-elle en rejetant la main qu'il essayait de poser sur son épaule. Je ne veux plus jamais te voir, Emilio Jefferies, fit-elle en se précipitant vers la porte.

Elle s'engouffra dans la cabine de l'ascenseur, et, tandis que les portes se refermaient, il l'implora une dernière fois :

— Ne pars pas comme ça, Brittany.

— Au revoir, Emilio. J'espère ne pas te revoir avant très longtemps. C'est la seule chose venant de toi qui peut me faire plaisir.

Et les portes se refermèrent sur cette femme qu'il désirait plus que tout au monde et qui venait de sortir de sa vie à tout jamais.

Hébété, il rentra chez lui et, depuis la terrasse, regarda la circulation, sachant qu'elle était quelque part, regagnant son appartement ou le Brittany Beach.

— Je suis désolé de t'avoir fait du mal et je regrette que tu ne m'aies pas écouté, murmura-t-il dans le silence. Tu me manques déjà.

Et, en prononçant ces mots, il s'aperçut qu'il la voulait avec une violence qui le surprenait lui-même. Se pouvait-il qu'il fût amoureux, pour la première fois de sa vie ? En tout cas, il savait juste que jamais il n'avait eu aussi mal.

Et il savait aussi qu'il allait devoir prendre une décision à propos du Brittany Beach. Il décrocha son téléphone et composa le numéro de son frère.

Peut-être était-il aussi temps de mettre fin à cette stupide querelle qui n'avait fait que trop de dégâts.

\* \* \*

Le lendemain, Jordan entra dans le bureau d'Emilio à 10 h 30 précises. Il avait l'air en pleine forme.

— Alors, Emilio, pourquoi voulais-tu me voir ? Il est arrivé quelque chose, ça se voit à ta tête, fit Jordan en s'affalant dans l'un des fauteuils en cuir, alors ne me fais pas mariner.

— Parker Garrison a découvert l'association.

— Oh, oh ! s'exclama son frère avec jubilation. J'espère qu'ils sont en train de se consumer de fureur et de frustration.

— C'est le cas. Brittany aussi.

— Et quelle différence cela fait-il ? demanda-t-il, les yeux inquisiteurs. Allons, Emilio ! Ne me dis pas qu'une belle femme te fait faiblir. Tu peux remplacer Brittany en cinq secondes.

Emilio serra les dents et essaya de contenir sa mauvaise humeur. S'il se battait avec son frère, il n'arriverait à rien.

— Jordan, ses sentiments comptent pour moi, déclara-t-il en se dirigeant vers la fenêtre pour regarder dehors.

— Ne sois pas ridicule, n'oublie pas que c'est une Garrison ! Tu t'es lancé là-dedans pour profiter de sa naïveté, ce que tu as fait avec grand succès. Tu as eu l'intention de t'en servir pour faire main basse sur le Brittany Beach, et tu as réussi. Alors ce n'est pas parce que tu couches avec une Garrison, ce dont je suis sûr, sinon nous ne serions pas en train d'avoir cette conversation, que tu dois renoncer à nos projets !

Emilio fit volte-face et vint se placer à quelques mètres de son frère.

— Tu ne la connais pas. Elle est unique, et c'est une excellente femme d'affaires. J'ai des sentiments pour elle, elle compte pour moi. Elle n'est pas comme les autres femmes.

— Tu parles ! répliqua Jordan en se levant pour foudroyer son frère du regard. Tu l'as laissée s'immiscer entre nous. C'est ce contre quoi je t'ai mis en garde depuis le début. Si tu mollis au sujet des Garrison, ils vont nous séparer, Emilio. C'est ce que tu veux ?

— Bien sûr que non ! Tu sais bien que je ne veux pas de désaccord entre nous. Mais nous nous en tirions très bien avant le Brittany Beach.

— Nous gardons ce restaurant, déclara Jordan. Et tu oublies Mlle Garrison, elle n'est pas pour toi. Ecoute, continua-t-il d'un ton plus détendu, elle est peut-être formidable au lit, mais il y a d'autres femmes ! Alors débarrasse-toi d'elle et continuons à construire notre empire. Ne va pas gâcher tout ce que nous avons construit à cause d'une histoire de fille, même si c'est une bombe.

— Je te défends de réduire notre histoire à une simple relation sexuelle, lui intima Emilio.

— Ta loyauté va maintenant aux Garrison, c'est ça ? Mais qu'est-ce que tu crois ? Que les Garrison vont t'accueillir à bras ouverts ? Ouvre les yeux, frerot ! Cette fille t'a complètement tourné la tête !

— Tais-toi ! hurla Emilio. Ne parle pas d'elle comme ça.

Serrant les poings, il s'efforça à grand-peine de contenir sa colère et de ne pas sauter sur son frère, comme il en avait envie depuis le début, afin de lui faire ravalier ses paroles.

— Ta loyauté ne devrait aller qu'aux Jefferies, Emilio ! Tu ne vas quand même pas laisser cette Garrison te racheter tes parts, hein ?

— Je n'ai pas encore décidé de ce que je veux faire, répondit Emilio avec franchise.

— Tu es encore plus atteint que je le pensais, lança Jordan en se levant. Appelle-moi quand tu auras retrouvé ton bon sens ! Si tu le retrouves.

Fixant la porte par laquelle Jordan venait de disparaître, Emilio fulminait. Pourquoi son frère était-il si entêté ? Pourquoi se montrait-il si peu raisonnable ? Plein de frustration et de colère, il lança son poing en l'air. L'attitude de son frère le désolait, mais ce dont il souffrait surtout, c'était d'avoir perdu Brittany. Elle lui manquait.

Terriblement.

Et tant pis, si cela devait le dresser contre son frère, comprit-il avec stupéfaction. Brittany Garrison passait avant tout le reste.

Surpris par l'intensité des sentiments qu'elle lui inspirait, il poussa un profond soupir. Il reconnaissait qu'elle était la personne qui comptait le plus dans sa vie. Il savait qu'il se sentait plus proche d'elle que de n'importe qui d'autre, même de son propre frère. Mais c'était la première fois qu'il comprenait à quel point sa présence dans sa vie lui était vitale. Elle était son oxygène !

Il brûlait d'envie de lui téléphoner, juste pour entendre sa voix. Des images d'elle, nue dans ses bras, lui souriant, de ses mains voletant sur son corps, de ses baisers, l'assaillirent. D'un geste accablé, il passa une main dans ses cheveux.

A cet instant, son téléphone portable sonna. Sa secrétaire lui annonça qu'Hector Garland, le directeur du personnel du Brittany Beach, demandait à le voir.

Après lui avoir répondu de le faire entrer, Emilio l'accueillit, une main tendue.

— Bonjour, Hector. Que puis-je faire pour vous ?

— Brittany m'a chargé de vous remettre un emploi du temps. En le suivant, vous éviterez de vous trouver au restaurant aux mêmes heures qu'elle, exposa Hector d'une voix au débit rapide et professionnel, comme s'il avait été en train de parler des stocks pour la semaine suivante.

Emilio pria pour que son visage impassible ne trahisse rien de son chagrin. Il ouvrit la chemise et jeta un coup d'œil à l'emploi du temps de la semaine.

— Très bien. Vous pouvez la rassurer et lui dire que je respecterai ses consignes.

— Merci, fit Hector d'un ton soulagé. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, passez par votre avocat ou par l'un des membres du personnel, qui lui transmettra le message, moi par exemple. Elle préfère ne plus avoir aucun contact avec vous, finit-il en fuyant les yeux de son interlocuteur.



Avec un profond soupir, il finit par le regarder.

— Je suis désolé.

— Merci. Moi aussi. Peut-être qu'avec le temps tout s'arrangera, répondit Emilio pour la forme, n'en pensant pas un mot mais ne souhaitant pas en parler avec Hector. Je comprends et je me conformerai à ses désirs, continua-t-il.

Il se demanda s'il arriverait à tenir sa promesse. Il sentait l'abîme entre Brittany et lui se creuser, devenant impossible à combler.

— Encore désolé, conclut Hector en se levant et en lui tendant la main.

Emilio le raccompagna, puis il se mit à faire les cent pas dans son bureau, cherchant une solution pour le restaurant. Incapable de chasser Brittany de ses pensées, il décida d'aller faire une heure de sport. Combien de temps allait-il lui falloir pour l'oublier ? Comme un vin capiteux, elle était dans son sang. Mais, contrairement à l'alcool, elle ne risquait pas de disparaître rapidement.

« Fichu Jordan ! » jura-t-il en montant en voiture. Sa vie était devenue une telle pagaille. Il payait le prix fort pour sa trahison. Mille questions l'assaillaient. La colère de Brittany étouffait-elle chez elle le moindre regret de savoir leur relation finie ? Jusqu'à quel point avait-il compté pour elle ? Que faisait-elle à cet instant précis ?

« Brittany, Brittany », chuchota-t-il, brûlant de l'envie de la serrer dans ses bras.

## 10.

En ce samedi après-midi, Brittany était en train de se préparer dans la chambre de sa suite du Garrison Grand où, la veille au soir, avait eu lieu le dîner pré-nuptial d'Anna et de Parker.

D'un blanc immaculé, le tapis et le mobilier étaient égayés par les couleurs vives des tableaux aux murs et des coussins du canapé. Un vase de fleurs fraîches ajoutait à l'ambiance accueillante de la pièce. La chambre était meublée d'un grand lit de chêne sur lequel s'étalait un édredon chamarré. Pourtant, ni les pièces au si joli décor ni la perspective d'une fête familiale n'arrivaient à la distraire de son chagrin.

Elle redoutait ce mariage qui, elle le savait, allait mettre ses émotions à l'épreuve. Elle s'habilla avec soin et remonta ses cheveux en chignon sur sa tête, laissant quelques mèches vaporeuses s'échapper sur son visage. Puis elle lissa la jupe de sa robe de soie sans manches et se regarda dans le miroir. Mais, au lieu de son reflet, tout ce qu'elle voyait, c'étaient des yeux verts ombrés de longs cils noirs. Sa douleur, loin de se calmer, semblait de plus en plus intense.

Résignée, elle accepta sa tristesse. Un jour, le passé ne serait plus qu'un souvenir et cette atroce sensation de vide aurait disparu.

Elle espérait se tromper, mais un pressentiment lui disait que, hélas, elle aimerait Emilio toute sa vie. Elle refoula ses larmes. Combien elle se détestait d'être devenue aussi sentimentale, quand, avant de connaître Emilio, elle n'avait pas versé une larme de sa vie d'adulte.

La sonnerie de son téléphone portable vint interrompre le fil de ses pensées. C'était Brandon qui lui demandait de descendre la retrouver au bar de l'hôtel. Il souhaitait s'entretenir quelques minutes avec elle. Se doutant que sa visite avait un rapport avec le contrat signé avec Emilio, elle l'invita à la rejoindre dans la suite, où ils seraient plus tranquilles pour parler.

Après avoir raccroché, elle se dépêcha de ramasser ses vêtements épars dans le salon pour aller les ranger dans la penderie de la chambre.

Un coup léger à la porte, et elle se précipita pour ouvrir à Brandon. Il entra, son costume marine et sa chemise blanche faisant ressortir son teint hâlé.

— Stephen m'a dit que tu étais ici et que tu ne m'en voudrais pas de t'appeler si j'avais besoin de te parler.

— Bien sûr que non, répondit-elle en lui indiquant une chaise. Assieds-toi.

Aussi grand que Parker, Brandon se mouvait avec l'énergie d'un athlète bien entraîné. Il s'assit sur une chaise à haut dossier et elle s'installa en face de lui.

— Que se passe-t-il, Brandon ?

— J'ai déjà essayé de te joindre, sans laisser de message. Je sais que Parker, puis Stephen, et maintenant toute la famille, ont eu vent de ton association avec Emilio Jefferies. Je voulais t'en parler moi-même, mais une clause de confidentialité me liait à tes frères.

— Je le sais. J'ai bien dit à Parker que tu avais essayé de me décourager dans cette entreprise, sans que je puisse deviner ton véritable motif. Je devais être la seule personne à South Beach qui ignorait tout de ce conflit, fit-elle remarquer avec tristesse. Je suis désolée. Rien de tout cela n'est ta faute et je sais que, d'un point de vue éthique, tu as fait de ton mieux pour me protéger.

— Merci de ta compréhension. Je regrette cette situation et je tenais à cette explication. Si je peux faire quoi que ce soit pour t'aider...

Elle secoua la tête.

— Inutile, mais merci encore, l'interrompit-elle. Cela nous servira de leçon et, à l'avenir, mes frères éviteront peut-être de me laisser dans le flou au sujet d'affaires semblables. C'était particulièrement gentil de ta part de venir m'en parler.

— C'était la moindre des choses, comparé à ce qui est arrivé. A tout à l'heure, ajouta-t-il en se levant. Nous nous retrouverons au mariage.

Il quitta la suite et, après avoir refermé derrière lui, elle s'adossa à la porte, songeuse. Elle n'avait eu personne d'autre vers qui se tourner. Qu'aurait-elle fait, si Brandon lui avait parlé du conflit ? Elle n'aurait sûrement pas signé ce contrat. Mon Dieu, se demanda-t-elle pour la millième fois, comment Emilio avait-il pu se montrer si fourbe ?

Avant de descendre, elle se regarda une dernière fois dans la glace, se répétant qu'elle devait faire bonne figure. C'était le grand jour pour Anna et Parker et elle ne voulait pas gâcher la fête.

« Pas une larme pendant les cinq heures qui viennent », promit-elle à son reflet dans le miroir. Avant d'ajouter, cinglante : « Sois maudit, Emilio ! ». Il était peut-être encore en train de fêter sa victoire sur les Garrison avec son frère.

Elle ne se laisserait pas faire. Après le mariage, lorsque Parker reprendrait le travail, elle lui demanderait de faire le nécessaire pour lui racheter le terrain sur lequel le Brittany Beach était situé. Si son frère les expulsait, Emilio voudrait sûrement dissoudre leur association. Elle savait que, lorsqu'elle exposerait son plan à son aîné, il n'hésiterait pas une seconde.

Un peu soulagée par cette idée, elle sortit pour rejoindre la plage privée où le mariage devait être célébré.

Une légère brise venait rafraîchir l'après-midi ensoleillé. A l'horizon, la mer d'un bleu éclatant se confondait avec l'azur du ciel. Des vagues frangées d'écume venaient lécher le sable sur lequel des chaises avaient été disposées en rangs. Sur le côté, un orchestre attendait et, partout, une profusion de roses, roses et blanches.

Brittany s'installa à côté de Brooke, qui avait l'air particulièrement morose. Elle l'observa. Une distance s'était créée entre sa jumelle et elle. Pourtant, le lien indéfectible qui les unissait était toujours là.

— Tout va bien ? lui demanda-t-elle.

Brooke la regarda droit dans les yeux et les soupçons de Brittany se renforcèrent. Quelque chose rongait sa jumelle, elle en était sûre. Cette dernière se contenta pourtant de hocher la tête en souriant.

— Tout va bien. Et toi ? Adam m'a parlé d'Emilio Jefferies. Je suis désolée, Brittany.

— Merci, répondit-elle, en se mordant les lèvres. J'ignorais tout de la brouille familiale avec les Jefferies. Je suis sûre que toi, en revanche, tu étais au courant.

— Oui, mais je pensais que tu l'étais aussi. Sinon, je t'en aurais parlé. Voilà Adam qui escorte la mère d'Anna.

Brittany regarda la femme séduisante au bras de leur plus jeune frère.

— Regarde Stephen, siffla Brooke. Il a l'air bien piteux au bras de maman.

Elle tourna la tête dans leur direction. Bonita s'avavançait d'un pas assuré, un léger sourire aux lèvres. Dans sa robe de soie bleu pâle, elle semblait avoir retrouvé toute son allure. Brittany savait pourtant que sa mère avait commencé à boire dès le matin, mais, jusqu'ici, elle le dissimulait fort bien.

Le pasteur s'avança à son tour, suivi de Parker dans un costume gris anthracite. Son regard se posa sur l'extrémité de l'allée qui séparait les deux rangées de chaises, à l'endroit où Anna attendait le signal pour faire son entrée. Jamais Brittany n'avait vu son frère aussi heureux.

Quelque chose se noua en elle et elle serra les poings pour s'empêcher de penser avec envie à ceux qui s'aimaient.

Les premières mesures de la marche nuptiale retentirent et tous se levèrent, se tournant pour regarder la mariée.

Dans une courte robe blanche, sans manches, au décolleté en V, Anna s'avança au bras de son père. Un voile encadrait son visage radieux et l'un de ses bras enserrait une gerbe de fleurs. Ses yeux émeraude, brillants de bonheur, qui fixaient Parker, ravivèrent en Brittany le souvenir d'un autre regard vert frangé de longs cils noirs, la transportant loin d'ici. Elle sentit son cœur se serrer. Combien Emilio lui manquait !

Elle essaya de se concentrer sur Parker et Anna, qui échangeaient leurs vœux, mais ses pensées étaient ailleurs.

A son grand soulagement, la cérémonie se termina bientôt pour laisser place aux premières mesures entraînantes de l'orchestre. Les tables avaient été dressées et des serveurs vêtus de blanc s'affairaient au milieu de la foule. Le buffet présentait un assortiment de plats alléchants, mais Brittany n'avait pas faim. Elle gardait à la main un verre de vin dans lequel elle trempait à peine les lèvres.

Si elle était heureuse pour Parker et Anna, sa propre souffrance était telle qu'elle aurait tout donné pour se retrouver seule chez elle et pouvoir laisser libre cours à son chagrin. Pourtant, elle s'arma de courage et se dirigea vers Anna pour la féliciter.

— Bienvenue dans la famille, fit-elle en la serrant dans ses bras. Officiellement, tu es ma sœur maintenant.

— Merci, Brittany, lui répondit la mariée avec un grand sourire. C'est gentil. J'espère que nous le sommes vraiment.

— Tu es très belle.

— Merci, répéta Anna.

Brittany se tourna alors vers Parker.

— Félicitations, grand frère. Je ne pensais pas que ce jour viendrait. Je vous souhaite tout le bonheur du monde, à Anna et à toi.

— Merci, Brittany, j'apprécie et j'ai moi-même peine à croire que ce jour est arrivé, répondit gaiement Parker avec un sourire radieux à l'intention de sa femme.

— Félicitations, mon vieux ! s'exclama Adam, qui venait de surgir à côté d'eux, en compagnie de sa cavalière. Je te souhaite cent ans de bonheur, au moins. Anna, Brittany, Parker, je vous présente Heidi Summers, ajouta-t-il en se tournant vers Anna.

Tout le monde salua la superbe grande blonde du bout des lèvres. Le genre de femme qui plairait à Emilio, constata Brittany avec amertume, repensant à des photos où on le voyait en compagnie de mannequins et de starlettes montantes.

Mal à l'aise, Brittany s'éloigna en murmurant :

— Excusez-moi, il faut que je parle à maman.

Bonita était assise à une table à côté de Brooke. Redressant les épaules, Brittany se dirigea vers elles. Elle allait relayer sa jumelle, qui serait sans doute contente d'échapper aux critiques cinglantes de leur mère. Elle, pour sa part, était déjà d'humeur si sombre que la compagnie de Bonita ne risquait guère de la déprimer plus.

Elle fut toutefois surprise de constater que, en dépit de sa dépendance de plus en plus prononcée à l'alcool, Bonita ne perdait rien de son élégance. Sans doute la devait-elle à la vigilance de Lisette, à son

coiffeur, et aux boutiques de luxe qui lui faisaient envoyer des vêtements. Elle avait toujours été mince, mais, depuis la mort de son mari, elle avait encore maigri et semblait de plus en plus fragile.

Décidant de s'acquitter de son devoir filial pour une dizaine de minutes, elle prit place en face d'elle et de sa sœur.

— Bonjour, maman. Beau mariage, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas pourquoi elle n'a pas voulu se marier à l'église comme le mérite Parker, répondit Bonita durement. C'est affreux sur cette plage, avec tout ce sable partout.

Elle étudia Brittany et reprit d'une voix hachée.

— J'ai entendu dire que tu as pris un ennemi de la famille comme associé. Comment as-tu pu faire ça ?

Ainsi, même Bonita était au courant de la querelle ? s'étonna-t-elle. Elle était donc la seule à avoir été tenue à l'écart.

— J'ai déjà eu une explication avec Parker. J'ignorais qu'Emilio était un ennemi des Garrison. Personne ne m'a parlé du conflit qui oppose nos deux familles, répondit-elle avec froideur.

Elle se leva d'un bond et s'éloigna. En dépit de la chaleur de cet après-midi d'août, elle se sentait à la fois glacée et moite. Mais septembre approchait à grands pas. Avec le temps, les choses s'estomperaient, se dit-elle, essayant de se reconforter.

Adam s'approcha d'elle, deux verres à la main. Le vent faisait danser ses mèches brunes.

— Tout va bien ? s'enquit-il d'un air curieux.

— J'ai parlé à maman, répondit-elle avec un haussement d'épaules. Elle devait déjà être ivre, elle est plus blessante que jamais.

— Je sais, répondit son frère avec gravité, ses yeux bleus se voilant d'inquiétude. Je n'ai pas encore décidé si je vais lui présenter Heidi, même si notre mère dissimule bien son alcoolisme.

— Elle a de l'entraînement. Et que tu présentes ton amie ou pas, ça n'a pas d'importance. De toute façon, elle ne l'aimera pas. Adam, quand vas-tu te décider à faire une croix sur les bimbos et te fixer ? Tu as trente ans.

— Ce n'est pas demain la veille. J'aime les belles filles, répondit-il avec un sourire irrésistible. Si j'ai besoin d'avoir une conversation intelligente, je peux aller trouver Parker ou Stephen. Je ne suis pas avec Heidi pour parler, ajouta-t-il d'un ton provocateur, avant de s'éloigner.

— Coureur, murmura-t-elle sous cape, en secouant la tête d'un air affligé.

Son succès auprès des femmes l'étonnait car, dans la famille, Adam avait la réputation d'être un ours. Brittany avait beau l'excuser, elle se demandait à quel âge le play-boy notoire qu'était son frère cesserait de cavalier. Si cela arrivait jamais !

Elle continua d'évoluer parmi les invités, discutant avec les uns et les autres, et aperçut une jolie rousse dans un fourreau vert en conversation avec Anna. Reconnaisant Megan Simmons, elle s'avança pour la saluer.

— Megan ! J'ai entendu dire que tu étais revenue. Je suis heureuse de te voir.

— Bonjour, Brittany. Merci. Oui, j'habite de nouveau South Beach. Anna est une mariée ravissante.

— Oui, approuva Brittany avec un sourire à l'intention de sa nouvelle belle-sœur. Nous avons de la chance de l'avoir dans la famille. D'autant qu'elle a transformé mon requin de frère en un être humain.

Sa remarque fit sourire Megan. Anna regarda son mari et partit d'un éclat de rire.

— Merci à vous deux.

— Il paraît que tu es maintenant associée dans ton ancienne société de décoration intérieure, reprit Brittany à l'intention de Megan. Félicitations !

— Merci, répondit-elle. Je m'installe et je démarre. Avec son style Art déco unique, South Beach est l'endroit idéal pour une décoratrice d'intérieur.

— Viens me voir au Brittany Beach, mon restaurant. Je serai heureuse de t'inviter à dîner.

— C'est très gentil, j'accepte ton offre avec plaisir.

Mais quelque chose dans son intonation fit deviner à Brittany que, malgré son sourire, Megan n'acceptait que par pure politesse.

— Voilà Stephen, annonça-t-elle en voyant son frère s'approcher, une expression sombre au visage.

Il avait retiré la veste de son costume marine. Le vent jouait dans ses mèches d'un noir de jais et sa démarche athlétique lui rappela celle d'Emilio.

— J'ai été ravie de te voir Brittany, s'empressa alors de dire la jolie rousse. Meilleurs vœux à toi, Anna et Parker. Si vous voulez bien m'excuser, j'aperçois une connaissance.

Sur ces mots, elle se hâta de se fondre dans la foule des invités.

— Quelle mouche l'a piquée ? s'étonna Brittany.

— Elle avait l'air ravie, jusque-là, constata Anna avec un haussement d'épaules indifférent. Je suppose qu'elle a repéré un vieil ami.

— C'était Megan Simmons ? demanda Stephen, qui arrivait à leur hauteur. Comment se fait-il qu'elle soit partie si vite ?

— Aucune idée ! répondit sa nouvelle belle-sœur. Apparemment, elle a aperçu quelqu'un.

— Stephen, tu l'as engagée pour le Garrison Grand ? s'enquit alors Brittany. Je crois que c'est une décoratrice hors pair.

Son frère parcourait la foule du regard et, un instant, elle se demanda s'il avait entendu sa question.

— Je l'ai appelée plusieurs fois, mais elle ne me rappelle jamais, finit-il par dire

— Tu lui as laissé des messages ?

— Oui. Je vais reprendre contact avec elle, ajouta-t-il et elle remarqua qu'un muscle tressautait nerveusement dans la joue de Parker. Je vous prie de m'excuser.

— Que se passe-t-il entre eux ? demanda alors Brittany quand il les laissa.

Anna hocha la tête.

— Je l'ignore. Je ne comprends pas pourquoi elle ne répond pas à ses appels. Parker devrait peut-être lui téléphoner ?

— Stephen ne va pas demander à son grand frère de l'appeler pour lui, s'esclaffa Brittany.

A cet instant, Brooke vint les rejoindre.

— Tu es parvenue à échapper à maman ? demanda Brittany.

— Oui. Elle est avec de vieux amis et Lisette la surveille discrètement.

— Seigneur ! s'exclama soudain Brittany, pétrifiée.

— Que se passe-t-il ? On dirait que tu as vu un fantôme. Qu'est-ce que c'est que cette cacophonie ? Sans répondre, Brittany se mit à courir.

## 11.

A son plus grand effroi, elle venait d'apercevoir Emilio. Que faisait-il là ? Il n'était pas invité.

Son cœur s'arrêta de battre un instant et elle ne vit plus que lui. Malgré son air furieux, il était incroyablement beau dans son costume gris anthracite. Puis le choc de la surprise s'estompa et elle mesura ce qui était en train de se passer. Son menton crispé trahissant sa fureur, il était en pleine altercation avec Stephen, Adam et Parker. Une seule raison, elle le savait, pouvait expliquer sa présence ici.

— Non ! Va-t'en ! cria-t-elle à son tour, sachant que son appel serait étouffé par leurs hurlements.

Adam et Stephen retenaient Parker, qui était prêt à bondir sur Emilio. Brandon le prit par le bras, mais il se dégagea et, dépassant la barrière formée par les frères Garrison, elle le vit foncer dans la foule, la cherchant du regard.

Avant qu'il ait pu la rejoindre, Bonita vint s'interposer entre Brittany et lui. Il pila net. Tous se figèrent et Bonita brandit devant lui un poing menaçant.

— Espèce de salaud ! hurla-t-elle à son tour. Vous ne faites pas partie de la famille et vous avez traîtreusement essayé de nous spolier ! De toute façon, vous n'avez jamais fait partie de la bonne société de Miami.

— Seigneur ! s'exclama Brooke. Il faut faire taire maman.

Bonita continuait à insulter Emilio, mais Brooke et Adam, la prenant chacun par un bras, l'entraînèrent. Personne ne devait remarquer à quel point elle était ivre. Brittany oublia sa mère. Sous le regard des invités, pétrifiés comme sur une photo, Emilio se ruait vers elle.

— Sors d'ici ! lui intima-t-elle d'une voix étouffée. Tu as causé bien assez de problèmes comme ça.

— Je dois te parler et je ne partirai pas avant de l'avoir fait, répliqua Emilio.

Devant son regard d'acier, elle comprit qu'il était inutile d'insister. Les battements de son cœur lui martelaient la poitrine. Que n'aurait-elle donné pour s'évanouir et ne plus rien voir ni entendre ! Au lieu de cela, elle posa une main sur son bras, et lui souffla, apercevant Stephen et Parker, qui faisaient un pas dans leur direction :

— Viens avec moi, dépêche-toi.

Elle se hâta avec lui en direction de l'hôtel, priant pour ne pas tomber sur Bonita.

Traverser le hall pour prendre l'ascenseur lui sembla interminable. Finalement, les portes se refermèrent sur eux et ils se retrouvèrent seuls. Le souffle court, comme après une course, elle le regarda.

— Je veux te parler et je veux que tu m'écoutes, déclara-t-il.

— Tu n'as pas choisi le meilleur moyen.

— Tu ne réponds pas à mes coups de téléphone. Tu ne veux pas venir au restaurant quand j'y suis, et tu pars si j'arrive sans m'annoncer.

— Et alors ? répondit-elle en le défiant du menton, ignorant son pouls, qui s'était emballé, et la douleur que sa vue lui causait. Tu sais que je ne veux ni te voir ni te parler, je n'en ai pas la force. De plus, tu as interrompu la réception du mariage en provoquant un scandale dont Anna et Parker se souviendront toute leur vie.

— Et crois bien que j'en suis profondément désolé, mais je n'avais pas d'autres choix, je devais te voir. Je présenterai des excuses à toute ta famille et je me rachèterai d'une façon ou d'une autre auprès de Parker et de sa femme.

Elle garda le silence jusqu'à son étage. Dès qu'ils furent dans la suite, Emilio ferma la porte et lança la clé sur la table. Puis, tirant une épaisse liasse de papiers de sa poche, il la lui tendit.

— C'est pour toi. Je veux que tu le lises et que tu prennes une décision, déclara-t-il d'un ton solennel.

A la fois surprise et perplexe, elle lui prit la liasse des mains et le déplia. C'était un contrat.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en le regardant.

— Ton titre de propriété. Le Brittany Beach est de nouveau à toi. Tu peux me racheter ma part, je te la revends un million et demi. Tu seras seule propriétaire.

Ebahie, elle parcourut les termes du contrat pour constater qu'il stipulait exactement ce qu'il venait de dire.

— C'est ton idée ?

— Oui. Je veux essayer de réparer les torts que je t'ai causés.

— Jordan est-il au courant ?

— Pas encore, mais il va l'être, l'assura Emilio d'un ton grave, son regard glissant lentement sur son visage, comme s'il voulait mémoriser ses traits.

— Ne doit-il pas approuver ta décision ? insista-t-elle.

— Non, je fais ce que je veux. Tu le rachètes et tu gardes l'argent du bénéfice.

— Cela ne va pas du tout lui plaire, persista-t-elle, de plus en plus étonnée.

— Non. Mais je trouve plus important de te rendre ce que je t'ai pris. Tes sentiments pour moi passent avant tout.

Toujours sous le coup de la surprise, elle regarda de nouveau le contrat, en croyant à peine ses yeux. Ainsi, Emilio lui offrait la possibilité de redevenir seule propriétaire du Brittany Beach ?

— Qu'est-il arrivé à cette rivalité entre nos deux familles ? demanda-t-elle.

— Je ne veux plus en entendre parler ! affirma-t-il avec un haussement d'épaules. Même si Jordan n'a pas changé et qu'il est toujours aussi déterminé à construire un empire Jefferies pour supplanter celui des Garrison, moi, je ne veux plus me battre avec ta famille. Tu comptes trop pour moi.

Elle le dévisagea, à la fois incrédule et émue.

— Je suis stupéfaite, je ne sais pas quoi dire.

Il combla l'espace entre eux et prit ses doigts glacés dans sa grande main puissante. Sous l'intensité de son regard, elle sentit son cœur battre la chamade. Malgré tout ce qui s'était passé, elle n'avait qu'une envie, se blottir dans ses bras.

— Jamais je n'aurais cru possible que tu puisses autant me manquer, murmura-t-il d'une voix rauque, la faisant frissonner.

De plus en plus surprise, elle le fixa d'un air sceptique.

— Mais nos familles se haïssent, Emilio.

— Je ne peux rien y faire. Je ne veux qu'une chose, toi. Je ne veux pas passer ma vie sans toi. Je t'aime. Je veux t'épouser.

De plus en plus abasourdie, elle se noya dans la profondeur émeraude de son regard, laissant chacune de ses paroles résonner à ses oreilles. Avec un profond soupir, elle s'avança d'un pas et noua ses bras autour de sa nuque.



— Je t'aime, chuchota-t-elle en se haussant sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

Ses bras vigoureux se resserrèrent autour d'elle et il se pencha vers elle pour l'embrasser avec une fougue qui exprimait toute la passion qui l'animait.

— Quel supplice d'être séparée de toi, murmura-t-elle. Je t'aime et, oui, je veux t'épouser.

Le regard ardent de désir, il intensifia son baiser. Leurs vêtements ne tardèrent pas à voler autour d'eux, puis il la souleva dans ses bras et la déposa sur le lit, laissant ses lèvres butiner son cou, avant de s'emparer de la pointe durcie de l'un de ses seins, qu'il taquina de sa langue humide. Brûlante d'une faim vorace, elle s'agrippa à ses larges épaules et, enroulant ses jambes autour de sa taille, elle se pressa contre lui, folle de désir. Combien il lui avait manqué !

— Emilio, je t'aime ! cria-t-elle tandis qu'il la pénétrait.

Haletante, elle se mit à onduler en cadence avec lui, la tension les emportant jusqu'au sommet. Alors, leurs deux corps alanguis plongèrent dans des vagues de plaisir infini, puis l'extase se substitua au besoin et le rythme des respirations s'apaisa. Elle se lova au creux de ses bras, l'oreille collée contre sa poitrine puissante, qui résonnait des battements de son cœur. L'entraînant avec lui, il roula sur le côté et, la serrant contre lui, l'embrassa avec délectation.

— Je veux t'entendre me le répéter, chuchota-t-il. Je t'aime. Veux-tu m'épouser ?

— Oui, répondit-elle sans hésitation.

A cet instant, il se leva et alla chercher quelque chose dans la poche de sa veste, avant de revenir vers elle. Solennellement, il lui tendit un écrin.

Elle l'ouvrit et ne put retenir un cri de joie, en découvrant un énorme solitaire qui scintillait de milles éclats.

— Il est magnifique ! s'exclama-t-elle, rose de plaisir.

Emilio lui glissa l'anneau au doigt, puis, la regardant avec gravité, il déclara :

— Aucune de nos deux familles ne va approuver. Es-tu prête à vivre avec leur désapprobation ?

— Il n'est pas question que je renonce à l'homme que j'aime dans le simple projet de faire plaisir à ma famille, rétorqua-t-elle en caressant son torse. Le fait que tu me revendes Brittany Beach ne peut que jouer en ta faveur, ajouta-t-elle.

Une demi-heure plus tard, Brittany regagna la réception. Elle trouva Parker au milieu d'un petit groupe d'invités, riant à gorge déployée. Mais, en la voyant, il cessa aussitôt de rire.

— J'ai à te parler, commença-t-elle. Emilio m'a donné ce contrat.

Son aîné parcourut les papiers qu'elle lui tendait.

— Je suis sûr que cela cache quelque chose, maugréa-t-il après avoir pris connaissance du geste de son rival.

— Ce contrat est signé. Cela ne cache rien du tout.

— Il y a une raison, j'en mettrais ma main au feu.

— Oui, Parker, il y a une raison. Emilio et moi nous aimons, annonça-t-elle de but en blanc.

Son frère ne lui adresserait peut-être plus jamais la parole, mais l'heure était venue de lui dire la vérité.

— Pour faire une chose pareille, il doit t'aimer, en effet ! déclara Parker, narquois. Tu sais que tu vas t'aliéner toute la famille ?

— Ça ne changera pas grand-chose à la situation présente, riposta-t-elle avec amertume avant de s'éloigner rapidement.

Mais elle eut le temps de l'entendre murmurer, non sans une pointe d'admiration dans la voix :

— Je dois avouer qu'il est difficile de m'étonner, mais c'est la deuxième fois qu'Emilio me surprend.

Le soir même, Brittany se rendit chez ses parents pour le traditionnel dîner familial. Toute la famille s'était déjà réunie pour le mariage à midi, mais cela ne les empêchait pas de se retrouver de nouveau, en comité plus restreint. Tant mieux, songea-t-elle en montant les marches de la maison, cela faciliterait un peu sa démarche. Car elle n'avait pas envie d'annoncer ce qu'elle avait à annoncer devant des inconnus. Mais, avant toute chose, elle devait parler à sa mère.

Elle la trouva qui l'attendait dans la véranda familiale, vêtue d'un chemisier d'un blanc immaculé.

— Tu veux épouser ce play-boy ? s'exclama Bonita, quand Brittany lui eut annoncé la nouvelle.

— Ce n'est pas un play-boy, et nous nous aimons, répondit Brittany avec fermeté. Et j'aimerais vous le présenter, à toi et à toute la famille.

Bonita hocha la tête et but une longue gorgée de son vin.

— Les hommes dans son genre ne font pas de bons maris. Tous les hommes sont des salauds, marmonna-t-elle.

Sa mère devait déjà avoir tout oublié de ce qu'elle venait de lui annoncer, constata Brittany. Autant parler à un mur, songea-t-elle avec tristesse en gagnant la salle à manger.

Au cours du dîner, elle eut la plus grande peine à se concentrer sur la conversation. Brûlante d'impatience, elle finit par se lever et déclara :

— J'ai une grande nouvelle.

— Si elle est encore meilleure que celle de ton rachat du Brittany Beach, nous sommes tout ouïe, fit Stephen, qui, à l'instar d'Adam et de Brooke, avait appris le dernier rebondissement par Parker.

— Emilio m'a demandé de l'épouser et j'ai accepté, annonça-t-elle avec un sourire. Maman est déjà au courant.

— Brittany ! s'exclama Brooke, ébahie. Emilio et toi ?

— Tu épouses un Jefferies ? fit Stephen d'une voix égale, sa réaction placide laissant Brittany perplexe.

— J'ai essayé de l'en dissuader, précisa Bonita, renfrognée.

Tous se mirent à parler en même temps et, d'un geste de la main, Brittany fit taire l'assemblée.

— Je voudrais vous le présenter, fit-elle en regardant Stephen droit dans les yeux. Tout à l'heure, j'ai demandé à Emilio de nous rejoindre pour le dessert, et je pense qu'il ne devrait pas tarder.

Un silence pesant s'installa dans la salle à manger, chacun scrutant les réactions des uns et des autres, et enfin, au grand soulagement de Brittany, Stephen déclara :

— Tu as bien fait. Si tu l'aimes, il est temps que nous fassions sa connaissance.

Cette seule petite phrase eut raison des tensions, et tout le monde se remit à parler avec entrain, commentant la nouvelle, et lorsque, une demi-heure plus tard, Emilio déboucha dans la véranda, très élégant dans son pantalon et son polo marine, il fut accueilli par d'amicaux sourires. Même Bonita se leva pour l'occasion, avant de retomber dans son mutisme.

— Bienvenue dans la famille ! lança Brooke.

Quand Emilio et Brittany quittèrent la propriété, une bonne heure plus tard, ils étaient aux anges. Cela n'aurait pas pu mieux se passer. Très à l'aise, Emilio s'était parfaitement adapté au clan Garrison, qui n'avait pas tardé à l'adopter. Glissant son bras sous le sien tandis qu'ils descendaient le perron, il murmura au creux de son oreille :

— J'avais hâte de me retrouver en tête à tête avec toi, ma chérie.

— Je t'aime, Emilio.

— Tu es ma vie, mon amour. Tu as fait de moi le plus heureux des hommes, affirma-t-il en la serrant contre lui.

Elle se blottit au creux de ses bras.

— Et toi, tu es ce qui m'est arrivé de meilleur dans la vie, mon amour. Je t'aime, répéta-t-elle, je t'aime à la folie.

Et elle posa ses lèvres contre les siennes, se laissant emporter par le tourbillon d'émotions qu'elle ressentait inmanquablement dans les bras de celui qu'elle aimerait toute sa vie.

*TITRE ORIGINAL* : SEDUCED BY THE WEALTHY PLAYBOY

*Traduction française* : AGNES JAUBERT

© 2007, Harlequin Books S.A.

© 2009, 2014, Traduction française : Harlequin S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

Ce roman a déjà été publié en février 2009

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

ANNA DEPALO

# L'enfant caché des Garrison

éditions  HARLEQUIN

# 1.

En quittant Miami, Megan Simmons n'avait eu qu'un but : oublier le passé. Seulement voilà, le passé ne se laissait pas oublier si facilement et l'avait vite rattrapée.

Pour le meilleur, d'abord. Ainsi, à peine quatre ans après son départ, une proposition professionnelle exceptionnelle, émanant de son ex-patron, Conrad Elkind, venait de la ramener à Miami. Conrad lui offrait de s'associer, et on ne refusait pas de s'associer avec Conrad dans son bureau d'études en design. Surtout pour un pont d'or.

Mais son passé, hélas, avait aussi rattrapé Megan pour le pire. Car, avec ce retour à Miami, le destin plaçait pour la seconde fois Stephen Garrison sur sa route. L'homme qui l'avait honteusement trahie et qu'elle aurait voulu ne jamais revoir. Le même homme qui, ce soir, se tenait sur le seuil de son bureau et la regardait travailler d'un air ironique.

— Je vois que ta nouvelle partenaire bosse drôlement dur, lança-t-il à Conrad, d'un ton cynique. Et tard.

Megan leva les yeux de ses documents et croisa le regard perçant de Garrison. Selon Conrad, Stephen avait été si favorablement impressionné par les transformations qu'elle avait apportées au building de la Garrison, Inc., quatre ans plus tôt, qu'il souhaitait maintenant qu'elle s'attaque à un nouveau projet : l'hôtel de luxe Garrison Grand.

Megan n'était pas dupe. Quand Conrad lui avait annoncé la nouvelle, elle s'en était assise de stupeur, avant de fulminer intérieurement. Certes, elle aurait été bien naïve d'imaginer que, en revenant à Miami, elle ne retomberait jamais sur Garrison — mais de là à ce qu'il contacte le bureau d'études alors qu'elle venait à peine de rentrer... Pour elle, aucun doute : si Garrison s'adressait à Elkind, ce n'était ni par hasard ni par admiration pour le travail accompli. Il s'agissait ni plus ni moins d'une manœuvre de vengeance dirigée contre elle. Une stratégie pour lui barrer la route, pour l'empêcher de devenir, un jour, associée senior comme elle le désirait.

Les yeux plantés comme des dagues dans ceux de Garrison, elle se leva, se composa une contenance commerciale puis contourna son bureau pour se camper devant son inopportun client. Elle aurait dû se sentir sûre d'elle, dans son élégant tailleur de lin beige et ses hauts stilettos assortis. Hélas, face au mètre quatre-vingt-huit de Stephen, sous l'emprise de ce charisme et de ce sex-appeal naturels qui le caractérisaient, dix centimètres de talons n'étaient pas de taille à lutter. Et Megan, furieuse, se rendit compte qu'elle était... bêtement troublée.

On l'aurait été à moins, songea-t-elle à sa décharge, et toutes les femmes s'y laissaient prendre. Stephen Garrison était le type même du séducteur ténébreux qui faisait chavirer le beau sexe. Grand, l'air sombre, très brun, les yeux noirs, et un corps dessiné comme celui du plus entraîné des athlètes. Avec tous ces atouts, il aimait littéralement les femmes. Elles venaient à lui d'elles-mêmes, comme des papillons

de nuit attirés par la lumière. Megan avait eu l'occasion de s'en rendre compte, quatre ans plus tôt, et, malgré cela, elle avait été aimantée à son tour. Jusqu'à la capture. Encore aujourd'hui, tandis que Garrison se tenait devant elle, elle sentait vibrer l'air autour de lui. Quelle idiote elle était ! Comment ce célibataire sans complexe qui se conduisait en pur play-boy pouvait-il encore lui faire cet effet ?

A tout hasard, elle jeta un coup d'œil discret à son annulaire. Toujours pas d'alliance, évidemment...

— Bien, dit alors Conrad en consultant sa montre. Pardonnez-moi, mais j'ai une conférence téléphonique dans cinq minutes. Je vous laisse reprendre contact !

Reprendre contact avec Stephen Garrison, l'homme qu'elle avait fui quatre ans plus tôt... Un véritable paradoxe. Et dire que, par-dessus le marché, elle était même payée pour !

Contrainte et forcée, Megan sourit à Conrad et hocha la tête avec docilité. Mais, à peine son associé disparu, elle adopta par réflexe une attitude de défi. Certes, c'était tout à fait ridicule de s'arc-bouter ainsi, mais elle était incapable de s'en empêcher.

— Asseyons-nous, suggéra-t-elle, après avoir offert un fauteuil à Garrison. Je suis sûre que nous allons pouvoir trouver un terrain d'entente.

— Mais j'y compte bien, répliqua-t-il suavement.

En dépit de ce ton bienveillant, et tandis qu'il fermait la porte du bureau, Megan eut l'impression d'entendre sonner le gong du premier round entre eux. Aussitôt, elle renonça à s'asseoir et attaqua bille en tête.

— De même que je suis sûre que ces retrouvailles ne sont pas qu'une simple coïncidence.

— Bien vu, répliqua-t-il sur le même ton. Ça m'a pris du temps, mais j'ai la ferme intention d'obtenir certaines explications.

— Des explications qui, naturellement, ne concernent pas du tout le Garrison Grand ?

— Exact. Je veux savoir pourquoi tu as quitté Miami, il y a quatre ans.

— Rectification : je t'ai quitté, toi.

A ces mots, Stephen Garrison serra les dents.

— Qu'est-ce qui te fait tiquer ? reprit Megan d'un ton sarcastique, les mains sur les hanches. On ne plaque pas un Garrison, c'est ça ?

Comme elle prononçait ces paroles, elle s'étonna de tenir tête si fermement. Quatre ans plus tôt, jamais elle n'aurait fait preuve d'une telle audace, face à Stephen. Mais, entre-temps, la maternité l'avait transformée. Dès le début de sa grossesse, elle s'était senti un courage de lionne, inattendu et tout neuf. Pour sauver Jade, pour lui assurer l'avenir qu'elle méritait, elle avait été capable de tout. Même d'assumer son statut de mère célibataire, avec tout le cortège de responsabilités et de charges que cela impliquait.

Puis, toujours pour Jade, pour gagner davantage d'argent, elle avait aussi accepté de rentrer à Miami. A contrecœur, elle s'était arrachée à Indianapolis, sa fille sous le bras, pour revenir dans cette ville où rôdaient — et régnaient — les Garrison.

Elle observa plus attentivement Stephen. Lui aussi semblait changé. Il avait trente et un ans, maintenant, juste un an de plus qu'elle, mais son visage exprimait désormais une maturité que Megan ne lui connaissait pas. Non seulement cette maturité n'enlevait rien à sa beauté, mais elle lui conférait une espèce d'aisance nouvelle, comme s'il trouvait à présent parfaitement naturel de compter parmi les riches et les puissants. La patine authentique des véritables privilégiés.

Cela le rendait d'autant plus dangereux, songea-t-elle.

— Alors, reprit-elle sans aménité, comment as-tu appris, pour mon retour ?

Réservant sa réponse, il enfonça les mains dans ses poches et fit quelques pas dans la pièce, aussi à l'aise que s'il s'était agi de son propre territoire. Dieu merci, se dit Megan, elle n'avait rien laissé

traîner, aucune photo qui puisse mettre Stephen sur la piste de Jade. Avec un peu de chance, Conrad aussi se serait montré discret et n'aurait rien révélé.

— Comment ai-je su... ? répéta enfin Stephen tout en feignant de réfléchir. Je ne pensais pas que ce serait si important pour toi.

Il la regarda droit dans les yeux et, de nouveau, elle sentit le danger. Surtout, ne pas perdre pied, s'ordonna-t-elle.

— Il m'apparaît, poursuivit alors Stephen du même ton de tranquille menace, que tu avais omis de confier à ton amie Anna que nous couchions ensemble, avant ton départ.

Seigneur, Anna... Pourquoi n'avait-elle pas tenu sa langue, celle-là ! Quel besoin avait-elle eu de prononcer son nom devant Stephen !

D'un autre côté, elle ne pouvait pas blâmer son amie d'avoir fait une gaffe. Pour attendre de la discrétion d'Anna, encore aurait-il fallu la tenir au courant, quatre ans plus tôt. Or, à cette époque, Megan ne s'était confiée à personne. Son secret, la débâcle de sa vie, elle les avait gardés pour elle.

Stephen laissa flotter sur ses lèvres un sourire sardonique.

— Si tu voulais vraiment que ton retour à Miami passe inaperçu, il aurait peut-être été utile de sermonner la nouvelle Mme Parker Garrison...

Il avait raison, évidemment, et Megan s'en voulait d'autant plus d'avoir oublié d'expliquer la situation à Anna.

— C'est assez cocasse, sais-tu, poursuivit Stephen avec le même cynisme. Je dînais chez ma mère, à Bal Harbour, il y a quelques semaines. Dans le courant de la conversation, j'ai dit, innocemment, que je cherchais un bureau de design pour le Garrison Grand...

Il marqua une pause pour ménager son effet, puis lâcha :

— Je te laisse deviner *qui* Anna m'a recommandé...

Megan se refusa à toute réponse. Mais, apparemment, Stephen n'en attendait pas. Imperturbable, il continua :

— Son amie Megan Simmons. Celle qui venait justement de se réinstaller à Miami pour entrer comme associée junior chez Elkind.

Toujours imperturbable, il se tourna vers Megan.

— Dire que je ne savais même pas que vous étiez amies.

— Intéresse-toi davantage à tes affaires, dans ce cas. C'est pourtant par mon intermédiaire qu'Anna a été embauchée à la Garrison, Inc., il y a quatre ans, quand j'y travaillais comme designer, répliqua-t-elle sèchement. Je connaissais des gens haut placés à la DRH.

Moins assurée qu'elle ne le paraissait, Megan s'assit sur le bord de son bureau. Elle sentait ses nerfs la lâcher. Cependant, puisque Stephen ne prononçait pas le nom de Jade, il y avait encore une chance qu'Anna n'ait rien dit à ce sujet.

— Mais oui, bien sûr ! s'exclama Stephen en feignant de se souvenir brusquement. Il y a quatre ans. Au moment où tu t'es enfuie, en somme.

— Je ne me suis pas enfuie, rétorqua-t-elle. J'ai choisi de quitter Miami.

— Soit, concéda Stephen, qui semblait se moquer comme d'une guigne de ces finesses de vocabulaire. Moi, j'appelle cela détalier comme un lapin apeuré. Et, si tu ne t'étais pas aussi enfuie du mariage d'Anna et Parker, récemment, nous ne serions pas là à discuter. Ce serait déjà fait.

Cette fois, Megan ne put nier. Elle avait bien failli décliner l'invitation d'Anna, tant elle redoutait les retrouvailles avec Stephen. Mais, par amitié, elle avait finalement accepté. Une fois la cérémonie finie, elle avait cru pouvoir se fondre dans la foule des invités et ne pas attirer l'attention sur elle en partant. Manifestement, elle s'était payée d'illusions.

Par orgueil, elle décida quand même de ne pas céder un pouce de terrain.



— Je ne me suis pas enfuie, répéta-t-elle obstinément. J'ai juste voulu éviter de gâcher ce mariage par un éclat.

Stephen éclata de rire. Un rire sans joie.

— Epargne-moi ces prétextes !

— Pourquoi ne me crois-tu pas ? répliqua-t-elle, de plus en plus tendue. Tu t'imagines peut-être que je mourrais d'envie de parler avec toi, mais que je me le suis interdit ? Ça te déplaît qu'une femme te tourne le dos ?

— Dans un lit, pas du tout, répondit-il du tac au tac. Je trouve même cela très excitant. Tu te souviens ?

Elle contre-attaqua aussitôt.

— Très bien ! Comme je me souviens parfaitement que j'ai aussi tourné les talons. Ça te rappelle quelque chose ? Ça t'ennuie ? Ça fait chuter ton score ?

Il serra les poings, et elle prit un malin plaisir à enfoncer le clou.

— Mais ne t'inquiète pas : je ne soufflerai mot de ta défaite ! Promis.

A cet instant, elle vit Stephen prendre une expression particulièrement sombre. Ils avaient toujours excellé dans l'art de la joute verbale. Cela ajoutait au climat fiévreux et érotique qui avait caractérisé leur courte liaison. Mais, cette fois, elle était peut-être allée un peu loin...

Il la dévisagea sans gentillesse.

— Tu sais ce que je pense ? murmura-t-il entre ses dents. Que tu es partie parce que tu m'avais dans la peau. Parce que je te faisais beaucoup trop bien l'amour et que tu as pris peur. L'inaccessible, la froide Megan Simmons devenait vulnérable, et elle n'a pas supporté d'être mise à nu.

Comme elle s'apprêtait à le remettre à sa place, il ajouta :

— Ose dire que tu n'aimais pas ça...

— Si ça te flatte de le croire, je ne vais pas te contrarier, dit-elle avec un sifflement de chatte en colère.

Voilà, songea-t-elle alors, voilà exactement le genre de confrontation qu'elle avait fui, quatre ans plus tôt. Voilà pourquoi elle était partie sans un mot d'adieu ni explication, redoutant la discussion avec Stephen Garrison.

« Et aussi parce que tu craignais de céder à ses arguments », admit-elle. Stephen savait se montrer si merveilleusement persuasif. Dès qu'il s'agissait de lui, Megan sentait sa volonté vaciller. Elle devenait faible. Si faible qu'il aurait sans doute réussi à la retenir près de lui, même après l'avoir trahie.

— Alors ? reprit-il, décidé à ne pas désarmer. Pour quelle raison es-tu partie, et sans un mot ?

— Je t'ai laissé un message sur ton répondeur.

— Oui ! s'exclama-t-il amèrement. Après avoir refusé mes appels pendant des jours ! Tu pouvais attendre que je rentre de voyage pour partir, tout de même, non ?

— Non. Je voulais une rupture nette et définitive. Sans délai.

Megan marqua une pause puis ajouta :

— Je ne suis pas très douée pour rompre, c'est vrai. Néanmoins, il était tout à fait clair pour moi que notre histoire ne pouvait pas aller plus loin.

Stephen n'exprima aucun désaccord sur ce point, et son silence blessa Megan plus qu'elle ne l'aurait imaginé. Alors, soudain, elle revit ce jour odieux où elle avait vu, de ses yeux vu, une inconnue quitter le yacht de Stephen... Au fond, en rompant avec lui, elle avait juste devancé de quelques jours la décision qu'il aurait prise de toute façon. Elle était partie avant qu'il l'humilie en la plaquant.

— Tout de même, un mot d'explication, ce n'est pas le bout du monde ! insista Stephen. Je t'assure qu'on aurait pu en parler au mariage sans que cela tourne à la scène de ménage !

— Es-tu en train de me dire, rétorqua alors Megan, que, si nous nous étions expliqués à cette réception, tu t'en serais tenu là ? Que tu ne serais pas venu me harceler jusque chez Elkind ? Eh bien, je

n'en crois pas un mot ! Je te connais trop bien pour imaginer que tu vas me laisser vivre tranquille !

— Tu connais le Stephen Garrison d'il y a quatre ans, chérie, répliqua-t-il. Et pas mieux que n'importe laquelle des filles que j'ai couchées dans mon lit.

Megan encaissa le choc avec autant de maîtrise qu'elle put, mais le coup porta jusqu'au cœur. Elle n'avait été qu'une conquête parmi les autres, une femme de plus — c'est-à-dire personne, rien. Encore une bonne raison pour empêcher Stephen d'arriver jusqu'à Jade. Coûte que coûte. Elle était contrainte de travailler pour lui ? Soit, puisque son patron l'exigeait, elle le ferait. Mais jamais elle ne permettrait à Garrison de détruire sa fille. Jamais.

\* \* \*

Stephen regardait Megan faire front. Ses splendides yeux verts lançaient des éclairs de colère. Bon sang, il la désirait toujours. Il la désirait aussi fort que la première fois où il l'avait vue, quatre ans plus tôt. Dès l'instant où il l'avait aperçue, de loin, qui sortait de la salle de conférences, chez Garrison, Inc., il avait su qu'il ne la lâcherait plus avant qu'elle lui ait cédé. C'était l'époque où Parker venait de charger le bureau Elkind de travaux de transformation.

Soudain, se rappela-t-il, elle avait éclaté de rire, et ce rire à la fois sensuel et spontané avait mis le feu à ses reins. Elle était totalement envoûtante — élancée, avec des rondeurs juste là où il le fallait et, surtout, elle possédait une chevelure flamboyante qui lui donnait une allure animale. L'image était si puissamment érotique que Stephen avait immédiatement imaginé cette fille sublime entre ses bras : elle allait embraser son lit, il en était sûr.

Il sourit en songeant que la réalité avait largement dépassé ses fantasmes. De toute sa vie de séducteur, jamais il n'avait vécu expérience sexuelle plus explosive. Du jour où Megan était devenue sa maîtresse et pendant les cinq mois qu'avait duré leur liaison, ils n'avaient à peu près rien fait d'autre que jouir l'un de l'autre, partout et à n'importe quelle heure. Il se rappelait encore ces moments où, n'y tenant plus, il plaquait tout et passait chercher Megan pour la ramener avec lui au Garrison Grand de South Beach, l'un des somptueux hôtels qu'il possédait. Là, dans le brasier de leur chambre, il la dévorait de baisers et de caresses.

Encore aujourd'hui, alors qu'elle ne voulait plus de lui, l'envie de la toucher lui brûlait les doigts. De quoi le rendre fou de rage et de frustration. Comment une femme qui l'avait plaqué par répondeur interposé possédait-elle encore le pouvoir de le mettre dans un état pareil ?

Il ne s'était pas attendu à ce que les choses se passent ainsi, ce soir. En général, quand il bouclait sa journée de travail, tard et après avoir laissé ses clients profiter du soleil couchant puis des night-clubs des environs, il rentrait s'écrouler à la villa. Parfois, il se sentait même tellement éreinté qu'il ne poussait pas jusque-là et montait dans sa suite privée sur South Beach. Mais, ce soir, exceptionnellement, il était venu chez Elkind pour faire avancer le projet... et voilà qu'il découvrait une Megan Simmons plus belle encore qu'autrefois, et qui n'avait rien perdu de son charme toxique.

Quelle garce... Il avait désespérément essayé de la joindre, quatre ans plus tôt, se heurtant pendant plusieurs jours à sa maudite messagerie comme à un mur ! Finalement, il s'était présenté chez Elkind pour obtenir des explications. Et là... Là, la réceptionniste l'avait informé que Mlle Simmons avait démissionné et quitté Miami pour Indianapolis.

Atterré et touché dans sa fierté virile, Stephen s'était d'abord demandé comment réagir. Pour la première fois de sa vie, une femme le plaquait. D'habitude, il prenait les devants. Cette fois, il avait fait l'expérience d'être rejeté, et cela ne lui avait pas plu, pas plu du tout. Pourtant, il s'était finalement décidé à respecter le principe qui dirigeait son existence en toute circonstance : tourner la page et ne pas regarder en arrière.

Jusqu'à ce qu'il la revoie ce soir.

— Qu'est-ce que tu veux, exactement ?

La voix exaspérée de Megan venait de le rappeler au présent.

— Ma présence ici parle pour moi, non ? rétorqua-t-il. J'ai besoin des talents d'un designer d'intérieur.

Et aussi d'explications, et aussi de s'offrir le plaisir de compter l'orgueilleuse Megan Simmons parmi ses employés, de faire pression sur elle, aurait-il pu ajouter. Ou de lui faire regretter tout ce qu'elle avait laissé derrière elle.

— Mais pourquoi moi ? reprit Megan comme si elle lisait dans ses pensées les moins avouables. Il y a d'autres designers compétents, dans ce bureau. Y compris des femmes ravissantes.

Mais aucune qu'il ait envie de mettre de nouveau dans son lit, alors qu'il savourait d'avance l'idée de reconquérir Megan. Pourtant, lorsqu'il avait débarqué chez Elkind, ce soir, ce n'était sûrement pas dans l'intention de rallumer leur passion. Seulement, plus il regardait Megan, plus il l'écoutait lui tenir tête, plus l'appel du désir grandissait en lui.

— Tu es la meilleure, lui répondit-il. Et puis, tu connais déjà bien l'univers Garrison. Conrad est d'accord avec moi.

Tout cela était vrai. Conrad lui avait clairement signifié qu'il avait fait des pieds et des mains pour que Megan réintègre le bureau d'études : elle était excellente, imaginative. Sa présence était la bouffée d'oxygène dont le bureau avait besoin.

Oui, tout cela était vrai..., mais ne suffisait pas à justifier qu'il ait recours à elle, Stephen en était pleinement conscient. Seulement, il n'allait tout de même pas admettre devant Megan que, maintenant qu'il la tenait, qu'il s'était débrouillé pour qu'elle tourne dans son orbite, il était fermement déterminé à comprendre ce qui s'était passé et à obtenir ce qu'il voulait. Et, lorsque ce serait fait, elle pourrait partir. Parce qu'il la chasserait lui-même.

— Conrad est d'accord ! s'exclama Megan, toujours plus furieuse. Mais a-t-il seulement tenu compte de... de...

— Du fait qu'on couchait ensemble, toi et moi ? acheva-t-il pour elle.

Elle le fusilla du regard.

— Quoi ? Ça te dérange de travailler pour un ex ? lança Stephen avec acidité.

— Ça ne m'est encore jamais arrivé, figure-toi.

— Tu crains de ne pas rester professionnelle ?

— Ce n'est pas moi que je crains.

— Alors tu n'as rien à craindre du tout.

Piégée, elle se dressa, du défi plein les prunelles.

— Je vais demander qu'on confie ton dossier à quelqu'un d'autre que moi.

— Vraiment ? Fais bien attention, chérie. Garrison est une manne pour Elkind, un très gros poisson. Et je suis sûr que tu ne voudrais pas être responsable de la faillite de ce pauvre Conrad.

A ces mots, elle resta figée de stupeur et devint blême.

— Tu n'oserais pas, murmura-t-elle.

— Ne me provoque pas. N'essaie même pas.

Il haussa les épaules et eut une moue désinvolte avant d'ajouter :

— De toute façon, je ne vois pas comment tu vas pouvoir convaincre tes collègues de te décharger de ce dossier alors que tu es la dernière arrivée et que tu as tout le temps de t'y consacrer. Ça passera mal, ma belle.

Sur ce, il la cloua d'un regard glacial.

— Autre chose ?

— Oui, affirma-t-elle durement. Tu m'as piégée, un point pour toi. Mais je te préviens : cette fois, nos rapports resteront strictement professionnels.

— Si tu le dis, Megan, si tu le dis...

## 2.

Lorsque Megan franchit les portes du Garrison Grand, la fraîcheur du hall la soulagea délicieusement de la chaleur extérieure. Dehors, le soleil frappait fort, et elle s'était habillée en conséquence : robe citron et sandales du même ton. Par égard pour les convenances, elle avait tout de même jeté une veste légère sur ses épaules.

A peine avait-elle fait quelques pas que les hommes présents cherchèrent son regard. Elle ne s'en étonna pas. A dire le vrai, avec ses cheveux de lionne et sa silhouette, elle avait l'habitude de ne pas passer inaperçue, même quand elle portait, comme aujourd'hui, une tenue sage. En revanche, songea-t-elle en remarquant les femmes autour d'elle, elle avait complètement oublié combien les résidents du Garrison Grand étaient sophistiqués.

Ces quatre dernières années, elle avait vécu dans un tout autre monde que celui du luxe, passant l'essentiel de son temps à s'occuper de Jade. Et, soudain, elle reprenait contact avec des femmes dont la maternité n'était vraiment pas le souci. Des femmes au corps de liane, parfaitement bronzées, dont les vêtements chics dénudaient la taille fine, les jambes et les décolletés plongeants. Des femmes accompagnées d'hommes à l'élégance certes décontractée, mais dont les chemises, les treillis et les sandales étaient griffés.

« Ma vieille, songea-t-elle, tu vas devoir te tenir, à cette réunion... » Et, juste comme elle se faisait cette remarque, elle vit Stephen traverser le hall et se diriger à sa rencontre. Aussitôt, la contrariété la saisit. Pourquoi venait-il en personne ? N'avait-il pas été question d'un rendez-vous avec ses directeurs ?

Furieuse, elle l'observa qui marchait vers elle. En chemin, il fut d'abord arrêté par un employé à qui il donna quelques instructions, puis par une résidente qui semblait bien le connaître. Et, enfin, il fut à sa hauteur.

— Tu changes nos plans, lui dit-elle tout de suite, sur la défensive.

— Exactement, répliqua-t-il en lui prenant le bras. Suis-moi.

Et, comme elle résistait sensiblement, il précisa :

— A moins que ça ne te trouble trop d'avoir à traiter directement avec moi ?

L'argument était imparable.

— Non, bien sûr que non, répondit-elle, contrainte de lui emboîter le pas.

Avait-elle le choix ? Maintenant qu'elle avait fixé les règles de leur relation — strictement professionnelle —, elle ne devait pas laisser ses états d'âme interférer. S'agissait-il de son âme, d'ailleurs ? La seule pression du bras de Stephen contre le sien la troublait déjà. Et, rien qu'à l'idée de se retrouver bientôt seule avec lui dans le même espace clos, elle sentait monter en elle la nervosité, et son cœur battait plus fort.

Ils arrivèrent devant les ascenseurs. Les parfums de la mer toute proche flottaient dans l'air, et la brise jouait avec les rideaux qui, en alternance avec de superbes colonnes, séparaient le hall de la plage privée. Ces dernières années, elle n'avait jamais pu résister à l'envie retorse de lire les articles de presse qui évoquaient Stephen et le Garrison Grand. Déjà, du temps de leur liaison, l'hôtel jouissait d'une réputation fantastique, et, depuis, le succès ne s'était jamais démenti. L'hôtel attirait une clientèle de plus en plus nombreuse et de plus en plus riche et branchée. Quand on était célèbre, *fashion* et prêt à déboursier une fortune, c'était là qu'on descendait, à South Beach.

Outre des prestations exceptionnelles, il y avait une excellente raison à cela : c'était que Stephen ne laissait jamais rien se démoder. Tout, jusqu'au moindre détail de la déco, était à la pointe de ce qui se faisait. Rien que de la tendance. Et d'une irréprochable qualité.

— Vois-tu, expliqua-t-il pendant qu'ils attendaient l'ascenseur, je veux d'abord relooker les salles de conférences du deuxième étage. Mais nous pourrions envisager d'autres changements. Tout ce qui demande à être actualisé doit l'être.

Megan l'entendait à peine. Elle le sentait plus qu'elle ne l'écoutait — le timbre chaud de sa voix, ses tonalités caressantes qui glissaient sur sa peau comme autrefois quand ils...

Ça n'allait pas pouvoir marcher, songea-t-elle alors, saisie de panique devant sa propre réaction physique. Il lui mettait la tête à l'envers. Jamais elle ne réussirait à travailler avec lui ! Il fallait absolument qu'elle retourne voir Conrad et qu'elle le persuade de lui retirer le dossier Garrison.

Déjà, la veille au soir, quand Stephen avait quitté le bureau Elkind, elle était allée trouver son patron. Il lui avait confirmé que ses collègues étaient surchargés, et que personne ne pouvait prendre la barre de ce projet. « On attend de toi que tu fasses marcher ton esprit d'équipe », avait fermement conclu Conrad. L'esprit d'équipe ? Comment pouvait-elle le faire marcher, alors qu'elle ne parvenait même pas à faire marcher sa pauvre tête, quand elle approchait de Stephen !

A cet instant, les portes silencieuses de la cabine d'ascenseur coulissèrent et Stephen l'y poussa doucement. Dieu merci, songea-t-elle, ils ne montaient qu'au deuxième étage, car l'air lui manquait déjà.

Quelques secondes plus tard, ils sortaient et pénétraient dans un large couloir feutré. Puis Stephen lui fit faire un tour rapide des différentes salles de réunion, avant qu'ils ne débouchent dans un hall sur lequel donnait une immense porte à deux battants. Il les poussa, révélant au regard émerveillé de Megan une salle de conférences comme elle n'en avait encore jamais vu.

Presque intimidée, elle passa devant Stephen — en prenant soin, tout de même, de ne pas le frôler — et entra dans la pièce. Au centre trônait une table de conseil en verre suffisamment longue pour accueillir vingt participants, et des chaises en Plexiglas transparent signées Philippe Starck. Evidemment, la salle était équipée de toutes les commodités indispensables au travail : téléphones, ordinateurs, immense écran à cristaux liquides fixé sur le mur du fond, lecteurs en tout genre, et, caché par un panneau de bois coulissant, un écran de projection.

— Incroyable..., murmura-t-elle. Et, dans cette salle de jeux, on travaille ?

Un sourire éclaira le visage de Stephen. Son premier vrai sourire depuis qu'ils s'étaient retrouvés.

— *Moi*, je travaille, répliqua-t-il. Voilà pourquoi cette salle ne donne pas sur la mer, comme tu peux le remarquer.

Elle pénétra plus avant dans la salle, laissa ses doigts glisser sur la table de verre puis y posa son sac, tout en rassemblant dans sa tête les idées qui lui étaient venues dès son entrée.

— Alors ? s'enquit Stephen en l'étudiant attentivement.

— Très actuel, conclut-elle.

— Très, en effet. Mais j'aimerais qu'on apporte maintenant une touche unique à cette salle. Qu'elle se distingue de ce que proposent mes concurrents.

— Tu parles de l'Hôtel Victoria ? dit-elle en se tournant vers lui.

— Tu es à peine arrivée que tu me parles déjà d’eux... Pour moi, c’est le signe qu’ils sont des rivaux très dangereux.

— N’extrapole pas, objecta Megan en haussant les épaules. En tant que designer, il est normal que je sache ce que proposent mes clients potentiels. Je me tiens au courant, c’est tout.

— Ils sont dangereux parce qu’ils me copient, expliqua alors Stephen. Jordan Jefferies est un pâle imitateur et je vais l’écraser.

De nouveau ce vocabulaire de guerrier ! songea aussitôt Megan. Elle l’avait toujours connu ainsi : déterminé jusqu’à l’entêtement, bagarreur en affaires... Afin d’orienter la conversation sur un sujet moins houleux que les Jefferies, elle se concentra sur la salle.

— J’ai remarqué que les salles de conférences, contrairement à tout l’hôtel, ne jouent pas sur le thème du blanc...

— Le blanc est un luxe extrême qui ne convient pas aux espaces de travail, selon moi.

— Le luxe réservé à l’élite décadente et honteusement fortunée qui constitue ta clientèle, c’est ça ?

Il acquiesça d’un signe de tête. Les stars venaient ici rien que pour vivre quelque temps dans cet univers immaculé qu’on ne trouvait nulle part ailleurs.

— Je n’ose imaginer la somme que te facture l’entreprise de nettoyage, reprit Megan, amusée.

— Ne t’inquiète pas. Je m’y retrouve, rétorqua-t-il. Donc, nous disions, pas de blanc pour les salles de conférences, n’est-ce pas ?

— Je me demande. Peut-être pourrait-on tout de même faire un rappel, puisque c’est la tonalité principale de l’hôtel. Mais, on trancherait avec du bleu nuit, par exemple. Et on jouerait sur les effets de matière.

Elle parlait vite, avec assurance.

— Du blanc pour faire écho à l’atmosphère zen de l’hôtel, et du bleu nuit pour marquer les espaces de travail.

Stephen lui répondit par un de ses sourires ravageurs.

— Continue, déclara-t-il. J’adore.

A ces mots, Megan marqua une pause. Elle avait si souvent entendu Stephen lui murmurer ce genre d’encouragements, autrefois, dans des circonstances brûlantes, qu’elle se sentit rougir. Mais était-il seulement possible de ne pas penser au plaisir, en sa présence ? Cet homme était le péché personnifié. Elle n’avait jamais pu oublier les heures incandescentes qu’ils avaient passées ensemble, à l’époque où, déboulant dans son bureau en plein après-midi, Stephen l’arrachait à ses dossiers et la prenait par la main pour l’entraîner à l’hôtel. Oubliant la prudence et la pudeur, ils se jetaient l’un sur l’autre sitôt refermées les portes de la cabine d’ascenseur. Et, une fois dans leur chambre, Stephen prenait à peine le temps de verrouiller la porte avant de lui faire l’amour, là, tout de suite, debout contre le battant.

Mais ça n’arriverait jamais plus.

D’ailleurs, elle n’aurait même pas dû avoir ce genre de pensées lascives pour un client. Surtout celui-ci ! Et surtout pas maintenant qu’elle était maman.

Elle balaya la salle du regard et reprit sa conversation professionnelle.

— A mon avis, il faut remplacer le panneau de bois par un panneau en matériau isolant, qui absorbe les sons et adoucit la lumière. D’une couleur fondue et qui ne détonne pas dans le décor...

— Ça me semble bien, déclara Stephen avec un sourire.

— Ça te semblera encore mieux quand je te présenterai les plans, répliqua Megan tout en revenant vers lui. Il faudra aussi songer à modifier le poste de travail, ajouta-t-elle. Il est sûrement approprié au business, mais beaucoup trop imposant du point de vue esthétique. Trop de verre, à mon avis.

— Je te suis. Tu as raison sur tout.

— Vraiment ? Alors, tu devrais te féliciter de m’avoir eue avant que Jefferies ne me contacte ! fit-elle sur un ton amusé.

Mais à peine avait-elle dit cela qu'elle comprit qu'elle aurait mieux fait de se taire. Déjà, les yeux de Stephen s'assombrissaient.

— Oui, je t'ai eue, releva-t-il en l'enchaînant du regard. La vraie question, maintenant, c'est : quand seras-tu de nouveau à moi...

— Ne compte pas là-dessus, répliqua-t-elle aussitôt, la gorge nouée de rage. Jamais.

— J'ai tout mon temps, chérie.

— Je croyais que nous étions d'accord sur la nature de nos relations : le travail et rien que le travail.

— Nous ? murmura-t-il.

Ignorant la provocation, elle poursuivit :

— Cet accord exclut toute allusion sexuelle.

— Exclut-il également les invitations à dîner ?

A ces mots, la fermeté de Megan vacilla. De sa voix unique, de son regard de braise, Stephen était en train de l'attirer dans ses filets.

— Alors, reprit-il, sans doute résolu à ne pas la laisser échapper, franchirais-tu les limites en acceptant un dîner ?

— Absolument pas, décréta-t-elle.

Mais la dernière syllabe mourut dans un souffle et la trahit. Curieusement, alors qu'il aurait pu profiter de ce moment de faiblesse pour pousser son avantage, Stephen n'insista plus.

— Eh bien, c'est dommage, dit-il seulement.

Oui, hélas, c'était bien dommage..., songea Megan en écho. Avant de se révolter contre ce regret déplacé. Elle ne perdait rien, strictement rien, à refuser de dîner avec Stephen ! Il la provoquait, il jouait avec elle comme le chat avec la souris, pas plus. Comment pouvait-elle encore se laisser abuser ? A croire qu'elle était complètement stupide. Ou folle.

— Pourquoi as-tu relevé tes cheveux ? lui demanda-t-il soudain.

— Parce que j'ai chaud.

En fait, elle brûlait de l'intérieur. De rage et de désir.

— C'est mieux comme ça.

Et, avant même qu'elle ait deviné ce qu'il allait faire, Stephen s'approcha et lui ôta sa barrette d'un seul geste, libérant la masse indomptable de ses cheveux roux.

— Je t'ai toujours préférée un peu... sauvage.

— Arrête ça tout de suite, lui ordonna-t-elle.

Contre qui était-elle le plus furieuse, à présent ? Lui, qui se permettait de la toucher comme si elle lui appartenait encore ? Ou bien elle-même, qui ne pouvait s'empêcher de frissonner à chaque frôlement ?

— Pourquoi ? C'était bon, autrefois, non ?

— Peut-être. Seulement la page est tournée. Tu ne veux pas comprendre !

— Je manque sans doute d'explications. Tu pourrais m'en donner davantage, si nous dînions ensemble ce soir...

— Tu recommences. Décidément, tu n'as rien perdu de ton épouvantable ténacité. De toute façon, je ne suis pas libre de ma soirée. Je dois...

Elle se tut à temps. Un peu plus, et elle en disait trop, bouleversée comme elle l'était. Oui, un peu plus, et elle lâchait qu'elle devait aller relayer la baby-sitter — l'excuse qu'elle utilisait le plus fréquemment pour échapper aux sollicitations importunes.

— Tu dois... quoi ? releva Stephen, intrigué.

— Rien qui te concerne.

Puis elle ajouta :

— Dès que j'ai du nouveau à te proposer, je t'appelle.



Et, sur ces mots, elle attrapa son sac, passa vivement devant Stephen et quitta la salle.

\* \* \*

Stephen avait tombé la veste et, campé devant la fenêtre de son bureau, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon, il s'accordait un des rares moments de calme et d'introspection que lui permettait son emploi du temps surchargé.

Il y était allé fort, avec Megan, tout à l'heure. Peut-être trop, admit-il avec le recul. Elle avait réagi comme une biche apeurée et paralysée. Ça ne ressemblait pas à la femme qu'il avait connue autrefois, pourtant. A l'époque, pour repousser ses avances, elle avait juste platement refusé de sortir avec lui. Comme il n'avait pas l'habitude qu'on lui résiste, cette fin de non-recevoir n'avait pas tant réussi à le vexer qu'à aiguïser son intérêt. Il s'était alors inventé mille et une raisons de débarquer dans les bureaux directoriaux de Garrison, Inc., allant jusqu'à recruter Parker afin de savoir par la bande, à tout moment, quand Megan venait sur place.

Puis, au hasard d'un couloir, il avait engagé avec elle une conversation apparemment banale, découvrant avec surprise qu'ils avaient tous deux été capitaines de leur équipe de natation et qu'ils adoraient le football américain, même s'il était fan des *Miami Dolphins* alors qu'elle supportait les *Indianapolis Colts*.

Elle lui plaisait terriblement. Surtout, la façon qu'elle avait d'être très ambitieuse sans se prendre trop au sérieux le touchait. Sur ce point, ils se ressemblaient, tous les deux.

Et puis, comme lui, c'était une bûcheuse acharnée qui savait ce qu'elle voulait. Elle avait quitté Indianapolis, sa ville natale, pour venir en Floride, où s'offraient davantage d'opportunités dans son domaine professionnel, la décoration haut de gamme.

Lui, de son côté, cherchait justement — et comme par hasard... — comment faire monter en gamme son hôtel de Miami et le transformer en établissement de haut luxe. Pour cela, il lui fallait une déco irréprochable et à la pointe de la mode.

Seulement voilà, il avait vite compris qu'il en faudrait beaucoup plus pour séduire Megan qu'une conversation à bâtons rompus, une offre professionnelle et quelques goûts en commun. Car elle avait entendu parler de lui : sa réputation de joueur l'avait précédé et Megan, à juste titre, n'était pas disposée à se laisser piéger ni à l'encourager à lui faire la cour.

Cependant, il avait osé insister.

— Pourquoi refuses-tu obstinément de sortir avec moi ? lui avait-il demandé un jour, armé de son sourire dévastateur, sa marque de fabrique, et de ce ton direct qui, jusque-là, lui avait toujours réussi. On dit de moi, avait-il ajouté, que je sais choisir un restaurant, que je suis d'une compagnie agréable, et, même, que j'embrasse divinement.

Elle avait souri, l'air narquois.

— On dit beaucoup d'autres choses, avait-elle répliqué. Je connais ta réputation, figure-toi.

— On exagère mes prouesses sexuelles.

Dans un grand rire, elle avait répondu :

— Je le répéterai à l'occasion ! C'est si rare d'entendre un homme dans ton genre rabaisser ses mérites de séducteur !

— Un homme dans mon genre ? Ça veut dire quoi, ça ? avait-il relevé d'un air faussement froissé.

— Ça veut bien dire ce que ça veut dire, avait-elle rétorqué, soudain plus sèche.

Là-dessus, elle avait tourné les talons et était retournée travailler.

Quelque temps plus tard, il avait tout de même réussi à l'attraper — un jour qu'elle était plus vulnérable, sans doute — et lui avait arraché un déjeuner à la brasserie de l'angle. Là, elle avait enfin baissé la garde.

Ainsi avait commencé leur liaison.

Et, jamais, tout le temps qu'ils s'étaient vus à l'époque, elle n'avait montré la méfiance dont elle avait fait preuve aujourd'hui à son égard, songea Stephen, intrigué. Jamais elle n'avait été à ce point sur la défensive, et fuyante.

Evidemment, tout le monde changeait avec les années. Néanmoins, Stephen ne pouvait s'empêcher de se demander ce qui, dans le cas de Megan, avait pu entraîner un tel changement.

Quoi qu'il en soit, il n'avait pas du tout l'intention de relâcher la pression. Il voulait Megan dans son lit. Coûte que coûte. Et il allait déployer toute son énergie à réaliser son vœu aussi vite que possible.

### 3.

En deux jours, Megan avait eu le temps de se préparer à la visite de Stephen au bureau. Et, lorsqu'il arriva, elle était bien décidée à faire comme si leur entrevue au Garrison Grand n'avait jamais eu lieu.

Cependant, elle était nerveuse et serrait les dents tandis qu'elle précédait Stephen dans le couloir qui menait aux entrepôts, là où l'on stockait tous les matériaux. Elle avait beau se répéter qu'il ne s'agissait là que de travail, et rien d'autre, elle était troublée par la présence de Stephen, juste derrière elle — une présence assurée, presque arrogante, et terriblement virile. Quelle idiote d'avoir mis une robe et des talons, ce matin ! Elle se serait sentie moins vulnérable dans une tenue plus sévère.

Ils entrèrent dans l'entrepôt — immense, désert, sans ouvertures sur l'extérieur. Franchement, elle se serait passée de cette visite et de ce huis-clos... Stephen, lui, semblait tout à fait à l'aise et regardait autour de lui les étagères qui croulaient sous les rouleaux en tout genre.

— Ah ! Au moins je vais me faire une idée plus juste de tes conditions de travail, déclara-t-il avec amusement. Vu l'austérité de ton bureau, je commençais à me dire qu'on vous interdisait la moindre touche personnelle.

— Je n'ai pas encore eu le temps de me l'approprier, c'est tout.

Il pouvait bien penser ce qu'il voulait, songea-t-elle alors. Le mieux était encore qu'il en sache le moins possible sur elle, même dans le cadre de sa vie professionnelle.

Elle se dirigea vers le fond de l'entrepôt pour aller chercher les échantillons dont elle avait besoin, et Stephen lui emboîta le pas. Puis il s'arrêta juste à côté d'elle. Ne pouvait-il la laisser respirer ?

— Tiens, lui dit-elle. Voilà le genre de matériau que je songe à utiliser pour les salles de conférences.

Tandis qu'il saisissait l'échantillon, leurs doigts se frôlèrent, et un frisson électrique remonta le long du bras de Megan.

— Comme tu peux le voir, poursuivit-elle, déterminée à contrôler son trouble, c'est un blanc intéressant.

— En effet, murmura Stephen, qui la regardait droit dans les yeux.

Et, manifestement, il se moquait bien de cet échantillon.

Megan se tourna alors vers une autre étagère, plongea la main dans une boîte cartonnée et en sortit d'autres carrés.

— Voilà d'autres possibilités : du cuir blanc et du velours bleu nuit.

Stephen froissa le petit morceau de cuir entre ses doigts pour en éprouver la souplesse et la douceur. Un geste qui suffit, de nouveau, à faire frissonner Megan. Il fallait absolument qu'elle brise cette atmosphère d'érotisme larvé. De nouveau, elle s'efforça de se concentrer — et d'obliger Stephen à se concentrer — sur le travail. Mais, dans sa détermination, elle saisit plus brusquement que nécessaire un

rouleau de velours bleu nuit. Un signe de nervosité qui n'avait sans doute pas échappé à Stephen, songea-t-elle, agacée.

— La couleur de ce velours est profonde, très riche, reprit-elle tout en ayant conscience qu'elle s'embourbait dans des généralités sans intérêt. Elle tire un peu vers le marine. C'est un tissu somptueux, et pourtant il se nettoie très facilement.

La main de Stephen caressa doucement le velours. Megan retint son souffle. Jamais il ne serait possible d'avoir une conversation avec cet homme sans que chacun de ses regards, de ses gestes ne provoque en elle d'incontrôlables sensations. Jamais. Tout était sensuel, sexuel, chez Stephen, et elle rageait de se rendre compte qu'elle y était aussi sensible qu'autrefois, malgré ce qui les avait séparés. Malgré, surtout, l'obstacle insurmontable qui les séparait aujourd'hui : Jade.

— Bien, bien, murmura-t-il sans la quitter des yeux.

Il la dévisageait avec une espèce d'amusement. Aucun doute, il savait exactement quel effet il produisait sur elle en ce moment et il en jouait. Pour cela, elle l'aurait giflé !

A cet instant, la sonnerie du téléphone vint opportunément briser le sortilège diabolique dans lequel Stephen était en train de l'emprisonner. Elle se dirigea à la hâte vers le téléphone.

— Allô ?

A l'autre bout du fil, la voix de Tiffany s'éleva. Pourquoi la baby-sitter téléphonait-elle à cette heure ? Ce coup de fil ne pouvait tomber plus mal, finalement, et Megan se maudit d'avoir pris l'initiative de demander à la secrétaire de passer les appels... Involontairement, elle jeta un coup d'œil en direction de Stephen. Pourvu qu'il ne prête pas trop d'attention à ce qu'elle allait dire.

— Un problème ? s'enquit Megan avec un calme forcé.

— Je voulais juste vous prévenir, répondit Tiffany. Jade veut aller au parc, alors nous ne serons peut-être pas encore revenues quand vous rentrerez à la maison. Je préfère vous avertir, que vous ne vous inquiétiez pas, vous comprenez.

— Merci.

— On s'arrêtera peut-être en chemin pour manger une glace, vous voyez.

— Une glace ? Vérifiez qu'il n'y a rien dans la glace qui relance son allergie, objecta aussitôt Megan en baissant la voix.

— Bien sûr. Au revoir.

Elle raccrocha. Et à peine s'était-elle retournée que Stephen demanda :

— Tout va bien, au moins ? J'ai cru entendre le mot « allergie ».

Mon Dieu ! Comment allait-elle détourner l'attention de Stephen de ce sujet dangereux ? Tandis que ses pensées se bousculaient, elle s'efforça de se composer une attitude posée et improvisa une explication.

— Je prends des précautions en vue d'un déjeuner avec une cliente, dit-elle. Elle est allergique. J'ai demandé à la secrétaire de vérifier les ingrédients qui lui sont interdits et de sélectionner un restaurant approprié. Bref, conclut-elle avec un geste vague, il faut éviter les cuisines exotiques et tout ça...

— Je vois.

Avait-elle réussi à le convaincre ? Elle toussota, mal à l'aise. Il était grand temps de sortir de cet entrepôt étouffant. S'ils y restaient deux minutes de plus, Megan allait craquer.

— Bon, déclara-t-elle avec un sourire forcé, si tu veux, nous pouvons retourner dans mon bureau, à présent. J'ai quelques croquis à te montrer.

\* \* \*

Megan cachait quelque chose, Stephen en avait l'intuition. Elle semblait tellement gênée, pendant son coup de fil, ce matin, à l'entrepôt.

Les jambes croisées sur son bureau, les mains derrière la tête, il chercha l'inspiration en regardant vaguement à travers la vitre de la baie. Quel secret préservait-elle ? Pas un mari — elle n'était pas mariée, il le savait de source sûre. Et, quand bien même on ne le lui aurait pas dit, il l'aurait deviné par lui-même : Megan n'était pas du genre à garder son nom de jeune fille le jour où elle se marierait, ni à laisser son alliance sur la table de chevet. Or, elle s'appelait toujours Simmons, et il n'y avait pas d'anneau à sa main gauche.

Alors, cachait-elle une liaison ? Un amant ?

Ça, ça ne lui plaisait pas du tout. Imaginer Megan avec un autre homme lui donnait même envie de frapper.

D'un autre côté, quand elle avait refusé de dîner avec lui, elle aurait pu avancer le prétexte qu'elle sortait avec quelqu'un. Or, elle ne l'avait pas fait.

Pas de liaison ni d'amant, donc ?

Alors, de quoi s'agissait-il ? Elle avait bien failli se vendre, mais s'était rattrapée à temps, hélas.

Combien d'amants avait-elle eus, depuis leur rupture ? se demanda-t-il tandis qu'il cherchait à percer le secret de Megan. Il ne s'octroyait guère le droit d'être jaloux, cela dit : lui-même n'avait pas mené une vie de moine, ces quatre dernières années. South Beach foisonnait de très jolies filles, sensuelles et accortes, qui ne demandaient qu'à ferrer le propriétaire riche et beau gosse de l'endroit le plus *hype* du moment. Il était l'homme à avoir, ici.

Seulement voilà, aucune de ces filles ne réussissait à lui faire oublier Megan. Depuis elle, qu'il avait si passionnément aimée, il ne pouvait plus nouer de relation satisfaisante. Le cœur n'y était jamais. Dès que l'ardeur sexuelle des débuts s'émuoussait et qu'il se mettait à comparer ses conquêtes à Megan, l'affaire tournait court, et il rompait.

« On ne quitte pas un Garrison, c'est ça ? » L'acide et cruelle question de Megan surgit dans sa mémoire et porta aussi fort qu'un coup de poignard dans le cœur. Elle avait raison : ça l'avait rendu fou, de se faire plaquer. Par orgueil, bien sûr, mais surtout parce que sa liaison avec Megan le comblait. Il ne pouvait se rassasier de son corps de rêve, et elle le fascinait dans bien des domaines. Et, lorsqu'il acceptait d'être tout à fait honnête avec lui-même, il s'avouait qu'elle était la seule femme, la seule, avec qui il ait jamais eu envie de poser ses bagages et de faire sa vie.

— Tu en fais une tête !

La voix d'Anna le tira de ses pensées et le ramena à la réalité présente. Sa toute nouvelle belle-sœur se tenait dans l'encadrement de la porte, un gentil petit sourire aux lèvres. Stephen se rencogna dans son large fauteuil de cuir.

— Entre, dit-il à la jeune femme.

Elle s'exécuta, calmement, avant de demander :

— A quoi pensais-tu ? On aurait dit qu'un orage se déchaînait dans tes yeux.

Stephen n'était pas disposé à répondre. Sa vie privée, il la gardait toujours pour lui — surtout face à des membres de sa famille, et surtout quand il s'agissait de sa passion pour Megan.

Quoique..., songea-t-il. Maintenant qu'il connaissait les relations d'amitié entre sa belle-sœur et Megan, il allait peut-être réviser sa position. Anna pouvait sans doute l'aider à éclaircir la situation.

— Laisse tomber, déclara-t-il cependant. Dis-moi plutôt ce qui t'amène.

— Je viens chercher Parker. On va dîner à l'Opalesce.

Il eut un de ces sourires diaboliques dont raffolaient les femmes qui papillonnaient autour de lui.

— Et tu veux me proposer de me joindre à vous, c'est ça ?

Anna éclata de rire.

— Dans tes rêves ! dit-elle. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, Parker et moi, on est encore en lune de miel !

— Il faudrait être aveugle pour ne pas le voir, répliqua Stephen sur le même ton.

L'amour avait complètement changé son frère. Une extraordinaire transformation. Il semblait aux anges. Sur un petit nuage. Une véritable victoire compte tenu de l'exemple désastreux que leur avait donné le naufrage du mariage de leurs propres parents. Sa mère avait tout gâché. L'alcoolisme avait tout gâché. Puis son père avait brutalement succombé à une attaque. Là, la famille, atterrée, avait découvert qu'il avait un enfant illégitime. Un enfant de l'amour. Vu la ruine de sa vie conjugale, ils auraient pourtant tous dû se douter que leur père allait chercher ailleurs un peu de chaleur, d'amour et de plaisir.

— En fait, reprit alors Anna, comme ton frère va finir un peu plus tard que prévu, je me suis dit que j'allais voir si, par hasard, Megan ne serait pas dans le coin. Je sais qu'elle travaille pour toi, depuis quelque temps.

— Eh bien, tu l'as manquée de vingt-quatre heures. Elle était là hier.

Anna parut déçue, puis haussa les épaules.

— Bon, tant pis. Ce sera pour une autre fois. Je tâcherai de l'attraper bientôt.

Elle marqua une pause, puis ajouta avec enthousiasme :

— Je suis contente que tu aies recours à ses talents, tu sais.

— Oui, répondit-il en se levant pour contourner son bureau. Avant que tu ne me la recommandes, j'ignorais qu'elle travaillait pour Conrad. Si tu ne l'avais mentionnée par hasard dans la conversation, l'autre jour, je serais passé à côté d'une fille exceptionnelle...

— Je lui dois beaucoup, renchérit Anna. Sans elle, je ne serai pas entrée chez Garrison, Inc., il y a quatre ans. A l'époque, elle travaillait à la rénovation des bureaux directoriaux et elle connaissait plein de gens aux Ressources humaines. Elle m'a fait profiter de ses contacts.

— Elle m'en a parlé. Elle a fait ce que doit faire une véritable amie. Tu veux boire quelque chose ? conclut-il en se dirigeant vers le petit réfrigérateur encastré dans un recoin du bureau.

Quand Anna avait été embauchée, Stephen l'avait un temps soupçonnée, en tant que dernière arrivée dans l'entreprise, de se livrer à de l'espionnage au bénéfice de son principal concurrent, Jordan Jefferies. Puis, tout lui avait prouvé qu'elle n'était pas coupable, et il avait définitivement renoncé à sa méfiance envers elle. Cependant, il en était convaincu, quelqu'un — mais qui ? — travaillait en douce pour le compte de ces salopards de Jefferies et sabotait certains projets. Ainsi, le mois dernier, au lieu de promouvoir le Garrison Grand, comme prévu, par un édito de une illustré d'une photo — toutes choses âprement négociées par Stephen lui-même —, le magazine *Voyages Prestige* s'était brusquement décidé pour une entièrement consacrée au Victoria, l'hôtel que les frères Jefferies s'apprêtaient à inaugurer.

Dieu merci, Parker avait demandé au détective privé attaché à la famille, Ace Martin, de débusquer la taupe. Que leur jeune sœur Brittany ait, de son côté, choisi d'aller travailler avec Emilio Jefferies n'arrangeait pas les choses, évidemment...

— Alors, je te sers un verre ?

— Non, je te remercie. Je préfère attendre Parker.

Stephen décapsula une bouteille d'eau gazeuse. Quand on avait souffert de l'alcoolisme d'une mère, comme lui, on surveillait sa propre consommation.

— Ça me fait plaisir, reprit Anna, d'avoir pu renvoyer l'ascenseur à Megan.

— Je suis sûr qu'elle t'est reconnaissante, répliqua-t-il.

Tout en se rappelant la réaction atterrée de Megan quand elle l'avait vu débarquer chez Conrad, la première fois, et qu'elle avait compris qu'elle allait travailler pour les Garrison — non, corrigea-t-il aussitôt, pour *lui*.

— Tu sais que je l'ai aussi convaincue de reprendre ma petite maison de Coral Gables, celle que je louais avant d'épouser Parker.

— Ah oui ? Non, tu ne me l'avais pas dit.

A cet instant, Parker surgit dans le bureau derrière sa femme, et Anna se jeta dans ses bras.

— Génial, te voilà ! Je ne pensais pas te voir si vite.

Parker lui donna un baiser.

— Hé ! Gardes-en pour le dessert ! lui lança Stephen.

Son frère lui répondit par un éblouissant sourire — le sourire d'un homme amoureux de sa femme et heureux de l'être. Alors, Stephen leva son verre au couple.

— Profitez bien de votre dîner en tête à tête ! leur dit-il.

Et, tandis que Parker et Anna s'éloignaient en roucoulant, il ramassa vivement ses affaires. Coral Gables, avait dit sa belle-sœur ? Les Ressources humaines ne mettraient pas longtemps à retrouver l'adresse exacte. Il suffisait de passer un coup de fil.

Ensuite, il se rendrait immédiatement sur place. Là se cachait peut-être le secret de Megan.

## 4.

Stephen roulait au pas. Sous ses yeux s'égrenaient lentement les numéros des petites maisons de Coral Gables, avec leurs façades blanches, leurs volets bleus, leurs jardins bien nets, joliment fleuris, et leurs pelouses soignées.

Ça y est, il était arrivé devant chez Megan. Y avait-il quelqu'un ? Difficile à dire. Il roula quelques mètres de plus et alla garer son Aston Martin décapotable à la sortie du virage. Dans ce quartier résidentiel modeste, il risquait de se faire remarquer tout de suite, avec une voiture pareille. Or, il voulait rester discret.

Il descendit et marcha jusqu'au portail du jardin de Megan. Des jardinières croulantes de fleurs colorées ornaient ses fenêtres, et des parterres tout aussi gais émaillaient le gazon.

Par réflexe, il chaussa ses lunettes de soleil avant de sonner. Il agissait toujours ainsi, quand il ne savait pas qui il allait rencontrer. Megan serait-elle là ? Une inconnue — ou *un* inconnu — allait-elle lui ouvrir ? On était dimanche après-midi. Il faisait beau, mais la température était très supportable et fort agréable. Aussi Megan pouvait-elle très bien être partie se promener ou bien se baigner, songea-t-il. A moins qu'elle ne soit en train de faire un jogging, ou de prendre un verre chez des copains. De toute façon, s'il ne la trouvait pas aujourd'hui, il était bien déterminé à revenir sonner à sa porte une autre fois.

Car il le savait bien : lancer des invitations à Megan, lui proposer des rendez-vous, rien de tout cela ne donnerait de résultat. Elle refuserait tout en bloc, comme elle l'avait déjà fait. Aussi avait-il décidé de changer de stratégie et de l'attraper par surprise en se présentant chez elle sans même s'être annoncé. Une fois sur le pas de sa porte, il trouverait bien un prétexte pour qu'elle le laisse entrer, non ? Elle venait juste d'emménager : il lui proposerait de l'aider à déplacer quelques meubles, ou à ouvrir les derniers cartons, et, de fil en aiguille, il la persuaderait de sortir dîner avec lui.

En comptant sur le fait qu'elle serait beaucoup plus détendue au restaurant, en privé, que dans le cadre de leurs relations de travail...

Cependant, Stephen ne se cachait pas l'essentiel. Certes, il brûlait d'envie de dîner avec Megan et bien davantage. Mais c'était aussi la curiosité qui l'avait fait pousser jusqu'à la maison de Coral Gables. Il voulait absolument découvrir ce que lui cachait Megan. Depuis l'autre jour, au Garrison Grand, quand elle s'était mordu la langue pour s'interrompre au beau milieu d'une phrase, Stephen ne pensait qu'au regard affolé qu'elle avait eu à ce moment-là. Comme si elle s'apprêtait à révéler quelque chose de très grave. Avec un peu de chance, en débarquant chez elle à l'improviste, il allait peut-être comprendre...

Il sonna encore. Insista. Rien. Pas un bruit.

Décidément, ce n'était pas pour aujourd'hui, songea-t-il, résigné à repartir. Mais, comme il s'apprêtait à rebrousser chemin, il entendit un rire. Un rire étouffé. Puis le rire résonna plus clairement. Il venait du fond de la maison. Megan était-elle dans le jardin de derrière ?



Afin d'en avoir le cœur net, Stephen traversa la pelouse. Puis il longea le mur et emprunta discrètement la petite allée de pierres plates qui menait à l'arrière de la maison. Bientôt, il fut suffisamment près pour en être sûr : il y avait bien quelqu'un dans le jardin. Ou plutôt deux personnes.

— Maman, le vert !

— O.K., Jade chérie. Attends juste une minute, mon petit cœur.

*Maman* ? La femme qui venait de parler était assurément Megan. Il reconnaissait sa voix. Mais, alors — l'idée se frayait difficilement un chemin jusqu'à son cerveau —, l'enfant était... l'enfant de Megan ? Ça n'avait pas de sens.

L'esprit en feu, il s'approcha encore. Et là, son regard engloba le tableau qu'il attendait le moins : Megan, de dos, assise à une petite table de pique-nique face à une fillette en tablier qui faisait de la peinture avec ses doigts...

Il les fixa, ahuri. Sans doute trop intensément car, comme si elle avait perçu sa présence, la petite leva les yeux, et leurs regards s'enchaînèrent, aussi surpris l'un que l'autre.

Et Stephen sentit qu'il manquait d'air. La petite était brune — comme lui —, elle avait ses yeux, et, surtout, caractéristique irréfutable, elle avait le creux au menton des Garrison. Ce visage si familier, son propre miroir lui en renvoyait la version adulte et masculine tous les matins quand il se rasait.

Quel âge pouvait avoir la fillette ? Trois ans ? S'il ne se trompait pas, alors cet âge correspondait à peu près à..., songea-t-il sans oser aller au bout de son raisonnement. Figé de stupeur, déjà saisi par la révolte, il sauta à la conclusion : Megan lui devait encore plus d'explications qu'il ne l'avait cru jusqu'ici !

— Maman ! Un monsieur, là ! dit soudain l'enfant avec un sourire en le montrant du doigt.

Megan se retourna vivement.

Quand elle l'avisa, ses prunelles s'élargirent et elle devint blême. Cette réaction ne suffisait pas à la trahir, évidemment, mais le visage de sa fille parlait pour elle, et Stephen n'avait aucun doute : il était bel et bien le père de cet enfant.

— Salut, Megan, dit-il, lui-même surpris de conserver une voix si calme malgré les circonstances.

En face de lui, Megan semblait le supplier du regard de ne pas faire de scène — pas devant la petite.

— Et comment s'appelle cette petite coquine ? poursuivit-il en regardant la fillette.

— Zade ! répondit-elle.

A cet instant, une porte s'ouvrit, puis claqua.

— Désolée, je suis en retard !

Stephen tourna la tête et vit alors une fille, une jolie blonde d'environ vingt ans, manifestement gênée de trouver un homme dans le jardin. Megan se leva pour l'accueillir.

— Pas de problème, Tiffany. J'ai fait patienter Jade avec un peu de peinture.

La jeune fille hocha la tête, mais son attention fut tout de suite attirée par Stephen — comme si elle le reconnaissait, se dit-il. Ce qui était sans doute plus ou moins le cas. Les jeunes gens du coin venaient souvent prendre un verre au bar branché du Garrison Grand, ou bien dans l'un des autres lieux à la mode qui lui appartenaient. Elle avait pu le croiser, à l'occasion. A moins qu'elle n'ait vu sa photo dans un des nombreux magazines people qui s'intéressaient à sa vie privée.

— Z' aime le vert ! reprit la petite.

Malgré l'atmosphère lourde qui pesait sur leurs têtes, Stephen ne put s'empêcher de sourire à l'enfant. Elle avait l'air d'avoir déjà sa petite personnalité, la coquine.

— Il faut aller te débarbouiller, maintenant, dit alors Megan.

— Mais on n'a pas fini...

— Je peux continuer avec elle, si vous voulez, proposa Tiffany en s'avançant dans le jardin pour prendre le relais.

— Mais oui, Megan, renchérit Stephen avec sarcasme, mademoiselle peut parfaitement continuer à ta place pendant que, toi et moi, nous allons avoir une petite conversation en tête à tête.

A ces mots, Megan le fusilla du regard. Pourtant, elle soupira et se résigna.

— C'est bon, conclut-elle tout en dénouant le tablier qu'elle avait mis pour faire de la peinture avec sa fille.

Et, comme Tiffany ne lâchait pas Stephen des yeux, incapable de dissimuler sa curiosité de le voir là, il déclara gentiment :

— Je sens que tu n'es pas partie pour me présenter à cette jeune femme, Megan. Alors, je le fais moi-même : je suis Stephen Garrison. Enchanté.

Il s'en tint là tout en grillant d'ajouter : « Le père de Jade. Le type qui vient juste de découvrir qu'il a un gosse, parce qu'on n'a pas jugé utile de le lui dire ! »

— Ah, je savais bien que je vous avais déjà vu quelque part ! s'exclama la baby-sitter. Vous êtes propriétaire du Garrison Grand, c'est ça ?

— Exactement, dit-il en lui serrant la main.

Il avait l'habitude que des inconnues le situent immédiatement et sans l'avoir jamais rencontré. De même qu'il avait l'habitude de provoquer chez elles un air béat d'admiration — comme celui qu'affichait Tiffany en ce moment. Il était grand, bien bâti et très, très riche. Trois qualités auxquelles les femmes ne résistaient pas. Au point de glisser dans sa poche leur numéro de téléphone, la clé de leur chambre d'hôtel, ou de supplier leurs copines de le leur présenter ! En fait, on le confondait avec la fortune des Garrison. Il incarnait à lui seul la vie dorée et excitante des VIP.

— Décidément, tu ne passes jamais inaperçu, murmura Megan avec agacement.

— Il n'y a rien d'étonnant à ce que les gens d'ici me connaissent, rétorqua-t-il. Ça ne prouve rien...

Si la conversation devait tourner à l'aigre, mieux valait s'éloigner tout de suite pour la poursuivre. Car Tiffany n'en perdait pas une miette et ouvrait grands ses yeux et ses oreilles.

— Allons faire quelques pas, suggéra-t-il.

Megan se tourna vers Jade pour lui faire ses recommandations.

— Tu obéiras bien à Tiffany, d'accord, ma chérie ? Suis-moi, Stephen.

Sur ce, elle donna un baiser à sa fille et gagna la porte de derrière. Stephen lui emboîta le pas. Il aurait voulu n'être que rage, pourtant rien ne pouvait l'empêcher de se laisser troubler et charmer par la démarche chaloupée de Megan. Elle était jolie comme un cœur, dans son short et son T-shirt qui lui donnaient l'air d'une toute jeune fille.

D'une toute jeune fille... ou d'une maman comme on en croisait plein dans les squares et les parcs. Ces jeunes femmes qui s'occupaient de leurs enfants les dimanches après-midi ensoleillés comme aujourd'hui. Sauf qu'il ne s'agissait pas de n'importe quelle maman, mais de la mère de *son* enfant, se rappela-t-il avec colère.

Il la suivit jusque dans un confortable petit salon décoré de meubles exotiques et encombré de jouets. Et là, avant même de lui proposer de s'asseoir, elle se campa devant lui et attaqua bille en tête.

— Tu as osé demander mon adresse à ton service du Personnel !

— Et toi, rétorqua-t-il sur le même ton furieux, tu as osé me cacher que j'ai un gosse, nom d'un chien ! Et ne nie pas ! Jade a les traits d'une Garrison, c'est indiscutable !

Megan croisa nerveusement les bras sur sa poitrine et baissa la voix.

— Il m'a semblé que c'était mieux comme ça.

— Mieux ? Mieux pour qui, s'il te plaît ? lança-t-il, étranglé d'indignation. Mieux pour toi, j'imagine ! Parce que je peux d'ores et déjà te dire, ma petite chérie, que ce n'est pas le mieux pour *moi* !

Et il ajouta en pointant la direction du jardin :

— Ni peut-être pour la petite fille qui joue là-bas, tu ne crois pas ? Car, à cause de toi, cela fait trois ans que ma fille est élevée loin de son père et ne profite d'aucun des avantages que je pourrais lui

offrir !

\* \* \*

Stephen venait de formuler ses propres doutes, songea Megan. Il venait de lui faire les reproches qu'elle se faisait chaque jour à elle-même.

Bouleversée, elle se rappela le nombre de fois où elle avait failli l'appeler pour le prévenir qu'il était père, que Jade existait. Et le nombre de fois où elle s'était demandé si elle faisait bien de lui cacher ainsi la naissance de leur enfant. Seulement voilà, chaque fois qu'elle avait été à deux doigts de révéler son secret, le souvenir de la trahison de Stephen s'était mis en travers de sa route, l'empêchant de décrocher le téléphone. Sa trahison et sa vie de play-boy. Il n'était pas du bois dont on faisait les pères. Pas de ceux qui ouvrent le champagne quand on leur annonce qu'ils vont être papa alors qu'ils ne s'y attendaient pas...

Alors elle s'était tue.

Résultat, il venait de découvrir l'existence de Jade de la pire des manières : par hasard.

Cela dit, qui était-il pour la juger comme il le faisait aujourd'hui ? De quel droit se permettait-il de lui adresser des reproches ?

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? reprit-il.

— Parce que, toi et moi, on n'avait plus d'avenir.

— Et c'est une raison suffisante, selon toi ? s'exclama-t-il. Fais un effort pour trouver mieux parce que je ne vais pas me contenter de cette explication. Une explication usée, que tu as déjà utilisée pour me jeter, d'ailleurs !

— Qu'est-ce que tu aurais fait, de toute façon, si je t'avais dit que j'étais enceinte de toi ? s'enquit-elle. Je vais te le dire : tu m'aurais soupçonnée de t'avoir fait un enfant dans le dos, de vouloir te piéger !

Il la fixa durement.

— La question n'est pas là. Peu importait ma réaction. Ce qui compte, c'est que tu m'as caché ce que j'avais le droit de savoir.

— Tu as perdu ce droit en me trahissant !

— Comment ça ? De quoi tu parles ?

— Je parle de tes maîtresses. Des filles avec lesquelles tu couchais !

Megan attendit de voir quelle tête allait faire Stephen. Curieusement, pas un muscle de son visage ne bougea. Qu'il nie, qu'il mente, si ça l'amusait ! songea-t-elle alors avec colère. Qu'il prétende qu'il ne l'avait pas trompée ! Elle s'en moquait, aujourd'hui.

— Tu es complètement folle, dit-il simplement.

— Je l'ai vue de mes yeux, celle qui sortait de ton bateau, répliqua-t-elle, furieuse. Je l'ai vue la nuit où je suis venue...

Elle s'interrompit, mais Stephen n'eut pas de mal à achever sa phrase :

— La nuit où tu es venue m'annoncer que tu étais enceinte ?

— Oui ! Et tu sais ce qu'elle m'a dit ? Que tu lui avais fait l'amour comme personne !

— Joli compliment. Sauf que c'est faux, rétorqua-t-il. Megan, je n'ai pas couché avec cette fille. Ni avec elle ni avec une autre. Il n'y a eu que toi, pendant notre histoire.

— J'ai vu ce que j'ai vu, poursuivit Megan avec obstination. Elle finissait de boutonner sa robe, quand elle m'a croisée sur le ponton, devant ton yacht. Alors comment veux-tu que je croie ta bonne foi ? Il était très tard, et je connaissais ta réputation.

Oh oui, elle la connaissait, la réputation de Stephen. Elle était parfaitement consciente de rencontrer un séducteur, à l'époque où il la poursuivait de ses avances empressées. Mais il avait réussi à embrumer

son jugement. Et, le jour où elle avait découvert qu'il se fichait d'elle, elle s'était maudite de sa crédulité et de sa naïveté.

— Je ne sais pas qui est cette fille dont tu me parles, déclara Stephen. Je ne me rappelle même pas son visage. Si je devais me souvenir de toutes les filles qui se jettent à ma tête...

— C'est bien le problème, coupa Megan. Trop de filles et pas assez de mémoire.

Voilà exactement pourquoi elle ne voyait pas en lui un père digne de ce nom pour Jade, songea-t-elle. Et il ne l'était pas plus aujourd'hui qu'il y a quatre ans, manifestement.

— Tu es trop beau, trop riche, trop entouré.

Il tiqua, puis assena de nouveau :

— De toute façon, rien ne justifie que tu m'aies caché Jade. Pas même une infidélité.

— Si, affirma-t-elle, folle de rage devant sa mauvaise foi. Si tu as couché avec une autre, c'est que tu considérais que, toi et moi, ce n'était pas sérieux. Tu te sentais libre. Voir cette fille descendre de ton bateau m'a confirmé que tu étais bien ce qu'on disait de toi : un joueur. Pas le genre d'homme qui crie de joie quand on lui annonce qu'on est enceinte.

On ne pouvait pas partager un enfant avec un homme auquel on ne faisait pas confiance — voilà ce qu'elle s'était dit à l'époque, et ce qu'elle persistait à se dire en écoutant Stephen.

En tout cas, elle s'était tenu ce raisonnement chaque fois que, depuis quatre ans, le doute était venu la miner.

— Il y a une chose qui m'échappe, reprit Stephen. Tu prenais la pilule. Comment est-il possible que tu sois tombée enceinte ?

Bonne question, songea Megan. Elle s'était posé la même en découvrant qu'elle attendait Jade. Elle haussa les épaules.

— Le médecin m'avait prescrit des antibiotiques pour soigner une sinusite. Il semble qu'ils aient annulé ou affaibli les effets de mon contraceptif.

Comme Stephen ne répondait rien et la fixait, elle se redressa et lança :

— Bon, à quoi nous avance cette conversation ?

En fait, elle appréhendait de soulever le sujet essentiel : ce qu'ils allaient faire, maintenant que Stephen connaissait l'existence de Jade. Pourtant, c'était désormais la seule question sérieuse à poser.

— En ce qui me concerne, rétorqua alors Stephen d'une voix dure, cette conversation m'amène à te dire qu'il n'est plus question que je sois exclu de la vie de ma fille.

Des paroles qui firent frissonner Megan. Elle n'imaginait rien de plus terrible que d'être séparée de son bébé, même pour de courtes vacances, même pour un week-end.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ? murmura-t-elle, la gorge nouée d'angoisse.

— Je vais t'épouser. Et annoncer publiquement que je suis le père de Jade.

Megan fut certaine d'avoir mal entendu.

— Quoi ? Tu plaisantes, j'espère ? s'écria-t-elle, le cœur battant, incapable d'envisager que Stephen soit sérieux.

— Pas du tout, chérie, répliqua-t-il, implacable.

— Et si je refuse ?

Le visage de Stephen se ferma. Ses traits se durcirent. Voilà à quoi il devait ressembler, songea alors Megan, quand il affrontait un adversaire en affaires.

— Si tu refuses, commença-t-il, je te traîne devant le tribunal et je fais reconnaître mes droits parentaux. Sois-en certaine, je retournerai ciel et terre pour te combattre et obtenir de participer à la vie de ma fille.

Il ne mentait pas. Megan le savait bien, Stephen disposait de moyens énormes : la fortune, le pouvoir, les appuis politiques — sans parler de l'empire auquel les Garrison étaient adossés. S'il décidait de l'écraser, elle ne pourrait rien.

Pourtant, masquant son désarroi, elle conserva une voix calme et tint tête.

— Je te déconseille l'action en justice, dit-elle. La loi est toujours du côté des mères, surtout quand l'enfant est jeune. Je gagnerais.

— Sauf que tu n'as pas l'argent pour soutenir un procès, lui objecta cruellement Stephen. Et, quand bien même tu le trouverais, franchement, tu veux *vraiment* te mesurer à moi devant un tribunal ?

Non, honnêtement, elle ne cherchait pas le conflit. Il aurait fallu être folle, ou diablement orgueilleuse, pour s'opposer à Stephen dans une bataille sans merci alors qu'il arriverait à la barre avec les meilleurs avocats. Au bout du compte, il obtiendrait certainement le droit de prendre Jade aussi souvent qu'il en aurait envie.

— Réfléchis bien à tout ça, reprit-il comme s'il la sentait faiblir et lisait dans ses pensées qu'elle était en train de céder. Que tu le veuilles ou non, Megan, je suis de retour dans ta vie.

— Je pourrais m'en prendre à toi, dit-elle en désespoir de cause. En dehors du tribunal. Te rendre la vie impossible.

Sauf qu'elle n'y croyait même pas elle-même... Pourrir l'existence du père de sa fille en espérant qu'il renonce à son droit de visite par découragement et dégoût, cela ne lui ressemblait vraiment pas. C'était bien le problème, d'ailleurs : Stephen ne lui inspirait aucune cruauté, aucune envie de bagarre.

— En effet, admit-il trop sereinement pour que cela ne cache pas une menace. Tu pourrais t'amuser à faire de ma vie un enfer. Seulement, songe un peu à ta carrière, avant de jouer à me malmenier. Tu te lances, ici, à Miami. Ne saborde pas ta chance en bataillant avec un Garrison. Ta réputation en prendrait un sale coup, crois-moi.

Megan serra les dents. Hélas, sur ce point aussi, il disait vrai et elle le détestait pour cela. Sa réputation professionnelle ne se remettrait pas d'un éclat avec un Garrison, en effet, et encore moins d'un procès forcément retentissant dont la presse à scandale ferait ses choux gras. Le succès d'une décoratrice comme elle dépendait entièrement de son carnet d'adresses, de ses bonnes relations publiques. Or, personne n'irait solliciter les services d'une fille dont la vie privée, désastreuse, s'étalerait à la une des journaux ; une fille que les paparazzi guetteraient partout.

Tandis que Stephen, lui, conserverait tous ses contacts quoi qu'il arrive. Tous les gens qui cherchaient à rester dans ses petits papiers ou à entrer dans ses bonnes grâces se rangeraient de son côté, trop heureux de lui offrir leur soutien. Ces gens-là ne feraient jamais appel à elle, Megan, l'inconnue qui lui disputait sa fille. Ils ne feraient aucun business avec l'obscur ex-maîtresse du puissant Stephen Garrison, l'insolente qui l'avait entraîné dans une sordide histoire de droit de visite...

— Pourquoi est-ce que tu me fais ça ? demanda-t-elle enfin, dans un murmure qui trahissait sa détresse.

— Parce que je suis ce genre d'homme, non ? rétorqua-t-il durement. Et toi, pourquoi me fais-tu ça ? Elle faillit répondre, mais se ravisa.

— Tu as raison, ça n'a pas d'importance, conclut Stephen. De toute façon, on n'a plus le choix : on est obligés de trouver un compromis, toi et moi.

A cet instant, Tiffany fit irruption dans le salon. Depuis combien de temps était-elle dans le couloir ? se demanda aussitôt Megan. Avait-elle entendu la conversation ?

— Désolée, je ne voulais pas vous déranger, assura la jeune fille. Mais je m'inquiétais de ne pas vous voir revenir dans le jardin parce que, d'habitude, quand vous vous éloignez longtemps, vous me prévenez...

Puis, lançant un regard en direction de Stephen, elle ajouta :

— Et puis, Megan, vous m'avez dit que vous aviez un dîner, à 19 heures.

Megan ferma les yeux. Elle avait complètement oublié cette obligation professionnelle... Elle consulta sa montre. 18 heures. Si elle ne voulait pas être en retard, elle avait intérêt à se dépêcher.

Dès que Tiffany eut quitté la pièce, Megan planta les yeux dans ceux de Stephen et déclara :

— Ecoute, j'ai un dîner d'affaires où j'espère recruter un client. Il me reste moins d'une heure.

C'était une des rares occasions où elle avait laissé le travail mordre sur son week-end, parce que Conrad le lui avait demandé comme une faveur et qu'elle ne pouvait décentement pas lui refuser cela. Elle devait retrouver son patron et le client potentiel dans un restaurant de Miami, en ville, et elle n'était même pas douchée !

Stephen la regarda froidement.

— Très bien. On va abréger cette discussion, puisque tu dois aller travailler. Je te laisse jusqu'à lundi pour réfléchir. Tu ne dois ce délai qu'au fait que tu travailles au Garrison Grand, et que là-bas nous pourrons parler sans que Jade entende.

Il marqua une pause puis ajouta encore plus froidement :

— Après tout, je t'ai déjà laissé quatre longues années de réflexion...

Sur ces mots tranchants, il quitta la maison sans même un au revoir. Et, tandis qu'il claquait la porte et sortait dans le jardin, Megan le suivit des yeux, le cœur révolté. Il sortait de sa maison, oui, mais elle avait désormais la certitude qu'il ne sortirait plus jamais de sa vie. Comment allait-elle résister à une telle épreuve ?

## 5.

Décidément, Stephen se sentait de moins en moins chez lui dans la demeure familiale de Bal Harbour. Depuis la mort de son père et les révélations scandaleuses de sa liaison extraconjugale, lesquelles avaient encore aggravé l'état de sa mère, les traditionnels repas de « famille » du dimanche soir n'étaient plus pour lui que des obligations maintenues par le clan pour se donner à lui-même l'illusion que rien n'avait changé.

Cependant, ces dîners rassemblaient rarement tous les Garrison. Ce dimanche ne faisait pas exception. Le repas de ce soir ne réunissait ainsi que Bonita, sa mère, qui trônait au bout de la table, Adam et Brooke, assis en face de lui, et lui-même. Manquaient à l'appel Parker et Anna — les jeunes mariés qui avaient sans doute beaucoup mieux à faire de leur côté, songea Stephen avec un petit sourire —, et la jumelle de Brooke, Brittany, qui fuyait les inévitables tensions créées par son histoire de cœur avec Emilio Jefferies.

Quelle impression auraient-ils fait sur un parfait étranger, ce soir ? se demanda Stephen tandis que les convives mangeaient dans un silence pesant. Celle d'une famille opulente, certainement : il suffisait d'ouvrir les yeux et de remarquer les tableaux accrochés aux murs, les vases chinois, les cristaux et l'argenterie disposés dans la vitrine, le lustre somptueux qui descendait en une cascade de pampilles du plafond peint en trompe-l'œil, ou encore la série de colonnes qui ponctuaient l'espace de la salle à manger où ils se tenaient. L'ensemble était grandiose — et glacial.

Il observa ses frère et sœur, sa mère... Autant lancer la bombe tout de suite et sans préambule, se dit-il amèrement.

— Je viens de découvrir que j'ai un enfant.

Le silence se fit encore plus lourd. Adam et Brooke levèrent les yeux de leur assiette, l'un soucieux, l'autre abasourdi. Quant à Bonita, qui s'apprêtait à porter son cher verre de vin à ses lèvres, elle suspendit son geste comme si on venait de lui jeter un sort.

Vu l'effet qu'avaient récemment produit sur elle l'infidélité dévoilée de son époux et la découverte d'un enfant né de cette liaison adultère, Stephen ne se faisait aucune illusion sur la manière dont sa famille allait prendre la nouvelle : mal, très mal.

Aussi imprévisible que d'habitude lorsqu'elle avait bu, Bonita éclata d'un rire rauque.

— Tel père, tel fils, dit-elle d'un ton grinçant. Sauf que toi, tu n'as trompé personne, tout de même.

Il s'efforça de ne pas répliquer. Bonita s'attaquait très rarement à lui. Mais, dans le cas présent, il était assez naturel qu'elle établisse des comparaisons entre son père et lui.

— Ma fille s'appelle Jade, reprit-il. Elle a trois ans.

— Qui est la mère ? demanda aussitôt Adam, formulant tout haut la question que tout le monde se posait forcément.

Stephen soutint le regard inquisiteur de son frère et répondit :

— A l'époque où Megan Simmons travaillait dans nos bureaux, nous avons eu une histoire. Megan est tombée enceinte.

— Tel père, tel fils, répéta Bonita en secouant la tête.

— Si tu veux dire par là que je me suis mal conduit avec elle, répliqua Stephen, conscient que sa mère lui reprochait à demi-mot d'avoir abandonné Megan, je te rassure : j'ai l'intention d'épouser la mère de ma fille et de reconnaître Jade dès que possible.

A ces mots, Bonita changea radicalement d'attitude. Son ironie accablée se mua en indignation et, raide de rage, elle posa son verre si brusquement sur la table que le vin gicla pour former une tache rouge sur la nappe.

— Je te l'interdis, tu m'entends ! lança-t-elle d'une voix blanche. Jamais, jamais je ne permettrai qu'un bâtard entre dans cette maison ni qu'une autre putain mette la main sur notre fortune !

Stephen fit front.

— Malgré tout le respect que je te dois, tu n'as pas ton mot à dire sur cette question.

— Tu me déçois profondément, Stephen, répliqua Bonita d'un ton glacial. Tu marches dans les traces de ton père. Ne crois-tu pas que nous avons bien assez de soucis comme ça ?

Bien sûr que si, songea Stephen. Néanmoins, sa mère mélangeait tout, et il ne supportait pas de la voir mettre sur le même plan son histoire avec Megan et l'infidélité de son père. Certes, il avait manqué de tact — mais pas trahi. Par ailleurs, il n'avait pas honte d'être le père d'un enfant illégitime : il déplorait seulement qu'on l'ait tenu à l'écart depuis trois ans.

Stephen en était là de ses réflexions quand la gouvernante apparut. A coup sûr, elle avait entendu le ton monter et se précipitait, en fidèle domestique, pour soutenir sa maîtresse si besoin était. De toute façon, même si elle n'avait rien capté de la conversation, Lisette ne tarderait pas à apprendre les raisons du chahut de ce soir. De même que les autres membres de la famille.

Surprise par l'arrivée de sa gouvernante, Bonita heurta la carafe de vin qui vola en éclats sur le sol, répandant son contenu partout. Puis elle se leva, vacillante. Aussitôt, Stephen et Adam se portèrent à son secours. Mais Lisette les avait précédés.

— Laissez-moi vous aider, madame Garrison.

Puis elle lui enlaça la taille, tandis que Bonita s'appuyait sur son épaule, et Stephen, affligé, regarda sa mère quitter la pièce.

— Encore un dîner Garrison très rock n'roll..., conclut Adam. Aux Garrison ! ajouta-t-il en levant son verre avant d'en boire un long trait.

— On pourrait peut-être poursuivre cette conversation dans le patio, suggéra Stephen. Au moins, on serait à l'abri des oreilles des domestiques. Et cela leur permettrait de débarrasser et de nettoyer...

Après tout, le dîner touchait à sa fin. Il n'en restait que les reliefs, des éclats de verre et des éclaboussures de vin.

— Personnellement, je monte me coucher, murmura Brooke. J'ai eu ma dose.

En effet, elle était très pâle, et Stephen s'inquiéta.

— Ça va aller ? Je t'ai choquée ?

— Non, pas tant que ça, mais...

— Tu as l'air bouleversée, pourtant.

— C'est maman. Tu as vu dans quel état elle se met. Elle a bu encore plus que d'habitude, ce soir. Et je ne parle pas de sa réaction ensuite...

Oui, il avait vu, et il préférait ne pas imaginer combien de verres sa mère s'était offerts avant même de passer à table. Cela dit, il devait bien admettre que, certains dimanches soir, avant d'affronter l'épreuve du dîner familial, lui-même aurait volontiers pris un alcool fort pour se donner du cran.

Il s'approcha de Brooke et lui prit le menton.



— Ne te fais pas trop de souci, petite fille, lui dit-il. Laisse notre mère se débrouiller avec ses problèmes. Mais, si cela peut te rassurer, je peux aller lui dire un mot.

Stephen n'attendait rien de cette entrevue avec Bonita, néanmoins il essaierait de lui parler. Ne serait-ce que parce que sa mère ne le critiquait jamais, d'habitude, et que, en retour, il lui devait bien quelques explications. Et puis, il fallait qu'elle comprenne une bonne fois qu'il ne tolérerait pas qu'on manque de respect à Megan.

Il prit donc congé de Brooke puis s'isola avec Adam dans le patio. L'endroit était idéalement serein pour s'accorder un moment de répit et boire un verre : la piscine miroitait à la lumière des spots artistement disposés au pied des palmiers qui encadraient le bassin à débordement. L'eau clapotait doucement et semblait rejoindre l'océan qu'elle dominait et dont la couleur se confondait avec celle de la piscine. Ici, rien n'arrêtait le regard, et le tumulte de la maison s'évaporait dans la pureté du ciel.

— Un verre ? proposa Stephen à son frère, qui s'était assis sur l'un des hauts tabourets devant le bar.

— Un bourbon, s'il te plaît.

Une fois les verres servis, la conversation roula sur des généralités. Comme si, tacitement, ils préféraient tous deux oublier la scène qui venait d'avoir lieu à table.

— Sais-tu que le président du Business Council de Miami prend sa retraite l'année prochaine ? s'enquit Stephen.

— Je l'ai appris. Je me demande si je ne vais pas me présenter.

— Tu as peu de chances, objecta Stephen. Le Business Council tient à son image et il n'a élu que des hommes mariés, jusqu'ici. Toi et moi, ajouta-t-il en levant son verre, on n'est pas des candidats de rêve !

Les mâles de la famille Garrison avaient tous la même réputation. Seul Parker, maintenant dûment marié, échappait à leur image de séducteurs patentés. Si Stephen épousait Megan — ce qu'il avait bien l'intention de faire —, il rejoindrait à son tour le club des hommes fidèles. Cela dit, il n'avait pas envie d'aborder ce sujet avec Adam pour l'instant.

Mais celui-ci l'y poussa en disant :

— Alors, tu vas nous présenter ta petite Jade ? J'aimerais bien rencontrer ma nièce, tout de même ! Moi qui ne savais même pas que j'étais oncle...

— Ni moi que j'étais père. Mets-toi à ma place... Mais la réponse est oui : tu rencontreras Jade.

Comme tous les Garrison, d'ailleurs, se promit Stephen. Même si, pour cela, il devait renverser des montagnes.

Comme il songeait à une possible bataille devant les tribunaux, il se rappela les accusations de Megan. Elle affirmait qu'il l'avait trahie... Bon sang, il ne voyait même pas à quelle nuit elle faisait allusion ! La fille en question n'avait laissé aucune trace dans sa mémoire. Il ignorait même si cette inconnue avait essayé ou pas de le séduire. En tout cas, une chose était sûre : à l'époque, il ne couchait avec personne. Seule Megan comptait, et il n'éprouvait de désir pour aucune autre femme.

Cela dit, s'il voulait éclaircir la situation, il allait devoir fouiller davantage ses souvenirs. L'idée que Megan puisse le soupçonner du pire et lui oppose un visage sceptique quand il se défendait, cette idée le rendait fou.

— Qu'as-tu ressenti, quand tu as appris que tu étais père ? lui demanda Adam.

Stephen prit le temps de la réflexion. Son regard se perdit dans les irisations de la piscine tandis que les mots de Megan remontaient en lui. « Un joueur. Pas le genre d'homme qui crie de joie quand on lui annonce qu'on est enceinte. » Elle n'avait pas tort. A l'époque, il aimait vivre l'instant et seulement l'instant. Pourtant, il ne pouvait fermer les yeux sur le désir profond qu'il avait eu de s'engager avec Megan. C'était bien la première fois qu'il avait éprouvé une telle envie, un tel besoin de s'attacher une

femme. Seulement voilà, il n'avait donné aucun signe dans ce sens. Rien dit ni fait de concret. Alors, oui, Megan avait raison : il aurait été complètement abasourdi d'apprendre qu'il allait être père.

Mais, aujourd'hui, quand il avait vu la petite fille — *sa* fille —, ce petit minois qui lui renvoyait son image, il avait immédiatement senti un lien se nouer. Presque malgré lui.

Il voulait élever sa fille.

Il voulait être père.

— C'est incroyable, dit-il enfin. Si tu la voyais... Le portrait des Garrison. Je l'aime déjà.

A tel point qu'il souffrait d'avoir perdu trois longues années, d'avoir manqué les grands changements dans la courte vie de Jade : ses premiers sourires, ses premières dents, ses premiers pas et ses premiers mots. Toutes les premières fois qu'il avait stupidement ratées.

— Il paraît que les hommes sont transformés quand ils deviennent papa d'une petite fille, reprit Adam. Après un choc comme la paternité, je suis sûr qu'on ne regarde plus les femmes et le sexe de la même façon.

« A qui le dis-tu... », aurait pu répondre Stephen. Lui-même sentait ses aventures du passé s'enfoncer lentement dans le néant de sa mémoire. Et, en tant que père, il savait déjà qu'il protégerait Jade des hommes comme lui...

— Donc, c'est sérieux, reprit Adam, tu vas reconnaître la petite Jade ? J'espère que tu sais à quoi tu t'engages, ajouta-t-il, soucieux. Sans vouloir adopter le discours de notre mère, je me dis que tu ne sais pas grand-chose de cette Megan Simmons, après tout.

— J'en sais bien assez, rétorqua sèchement Stephen.

— Je me rappelle l'avoir croisée quand tu sortais avec elle, il y a quoi ? quatre ans ? poursuivit son frère. Imagine que ce soit le genre de fille qui cherche à décrocher le jackpot en piégeant un type riche...

— Tais-toi, ordonna Stephen.

— Non. Tu dois absolument t'assurer qu'elle n'est pas une garce.

— Tu ne sais pas de qui tu parles, Adam. Il y a trois ans qu'elle me cache cette petite fille ! Elle ne m'a même jamais dit qu'elle était enceinte ! Et j'ai découvert tout cela par hasard, parce que j'ai débarqué chez elle sans m'annoncer. Elle était dans le jardin, avec sa petite, et je peux t'assurer qu'elle ne m'attendait pas !

— Evidemment, admit Adam, ça change tout. Je ne pousserai pas le vice jusqu'à te demander ce que tu fabriquais chez elle... Elle te plaît toujours, c'est ça ?

— Tais-toi, répliqua de nouveau Stephen avec un regard noir pour son frère.

Et il vida son verre d'un trait.

\* \* \*

L'après-midi touchait paresseusement à sa fin. Megan et Anna faisaient la dînette dans le jardin — café et biscuits exquis. Par la porte et les fenêtres ouvertes, Megan entendait les cris d'oiseau de Jade, qui jouait dans le salon, et voyait sa petite fille s'amuser tranquillement sur le tapis de coco.

Qu'il était bon de vivre à Coral Gables, dans cette maison de poupée parfaite pour deux... Megan ne remerciait jamais assez Anna de la lui avoir cédée quand elle était retournée s'installer en ville, à Miami, auprès de son mari.

Son mari *et* l'oncle de Jade, songea-t-elle.

Si bien qu'Anna était aussi la tante de Jade.

Il était donc grand temps que son amie soit mise au courant. Megan ne pouvait pas garder plus longtemps son secret.

Elle prit sur elle-même et puisa le courage de parler dans une grande inspiration.

— J'ai quelque chose à te dire, Anna, commença-t-elle.

— Ah oui ? répondit distraitement Anna en se servant une part de gâteau. Oh, quelle gourmande je suis. Je ne devrais pas, mais bon...

— Jade est une Garrison.

Anna suspendit son geste. Puis elle posa sa fourchette et leva sur Megan des yeux traversés de mille questions.

— Je te demande pardon ?

La nervosité gagna Megan.

— Il y a quatre ans — c'était bien avant que tu ne viennes à Miami —, j'ai eu une liaison avec Stephen.

— Stephen ?

— Oui.

— Ça alors ! Je l'ignorais complètement.

— Cette histoire n'a pas duré longtemps, précisa Megan, et elle s'est terminée de manière sordide. Si bien que je ne me suis confiée à personne.

Jusqu'à maintenant. Aujourd'hui, elle était prête à parler et même à partager avec Anna ses toutes récentes conversations avec Stephen.

— Il menace de me traîner au tribunal, dit-elle d'une voix étranglée. Et il exige que je l'épouse.

— Je n'arrive pas à croire que tu lui aies caché l'existence de Jade, murmura Anna, manifestement perplexe. Je ne te juge pas, précisa-t-elle, je veux juste dire que, personnellement, je n'aurais jamais eu le cran de garder un tel secret...

Voilà précisément pourquoi Megan n'avait jamais révélé à son amie l'identité du père de Jade : de peur que la vérité ne lui échappe parce que le fardeau aurait été trop lourd à porter. D'autant que, en tant qu'employée de la Garrison, Inc., Anna aurait été dépositaire d'une véritable bombe à retardement. Même Parker aurait pu en pâtir.

Mais il lui en avait coûté, de rester toute seule avec son secret.

Anna semblait pensive, à présent.

— En fait, avoua-t-elle, je sentais confusément qu'il y avait quelque chose entre Stephen et toi. Il a eu une drôle de réaction, à ce fameux dîner où j'ai mentionné ton nom par hasard. Et toi aussi, tu te comportais bizarrement, le jour de mon mariage, quand il était dans les parages.

— C'est par toi que Stephen a su que je vivais de nouveau à Miami.

— Oh... je suis vraiment navrée ! Si seulement j'avais pu deviner que ça t'amènerait des ennuis... Je voulais juste te donner un coup de pouce pour le travail.

— Et je t'en remercie, affirma Megan en prenant la main de son amie. Je sais bien que tu n'avais que de bonnes intentions.

— Tu as vraiment le talent pour aider Stephen, tu sais, poursuivit Anna. Les Jefferies exercent une énorme pression sur lui, et Parker est convaincu que quelqu'un, à l'intérieur de la Garrison, Inc., les y aide. Une sorte de taupe.

Un sourire flotta sur ses lèvres.

— Dire qu'à un moment Parker — et même Stephen, je crois — pensait que j'étais cette taupe.

— C'est du passé. Regarde-toi aujourd'hui : tu es littéralement radieuse !

Anna eut un rire tendre.

— Parker est tellement... Si tu savais...

— Crois-moi, je sais, répliqua Megan. Moi aussi, j'ai succombé au charme irrésistible d'un Garrison.

Elle ajouta en montrant la fenêtre qui ouvrait sur le salon, où Jade jouait, gaie comme un pinson :

— Ma fille en est la preuve vivante.

— Mais tu ne regrettes pas d'avoir cette enfant, n'est-ce pas ? s'enquit Anna.

— Non, bien sûr que non ! Elle est merveilleuse, c'est ma joie. Seulement, maintenant, il va falloir tenir compte de son père.

— Tous les Garrison sont des obstinés. Il va te donner du fil à retordre, sois-en sûre. Que penses-tu faire ?

Megan soupira. Ce qu'elle pensait faire ? Elle n'en avait aucune idée.

— Tu as des suggestions, Anna ?

— Pourquoi n'accepterais-tu pas de l'épouser, après tout ?

— Il n'en est même pas question ! Sois sérieuse.

Franchement, songea Megan, l'amour aveuglait son amie. Il n'y avait que ça pour expliquer qu'elle veuille la marier à son tour, qui plus est à un Garrison, dans de pareilles conditions.

— Mais pourquoi pas ? reprit Anna, sincèrement étonnée.

Pourquoi pas... Megan ne voulait même pas envisager ce mariage et, pourtant, ces simples mots suffirent à lui faire monter les larmes aux yeux. Quelle idiote ! Quelle idiote de se laisser ainsi submerger par l'émotion. Cela prouvait combien elle demeurerait vulnérable, en dépit de tout, quand il s'agissait de Stephen.

Elle avait pris la mesure de sa faiblesse dès qu'il était rentré dans sa vie. Le même désir fou, les mêmes sentiments mêlés d'attirance et d'extrême méfiance. Comme si elle ne pouvait décidément pas ressentir de l'indifférence à son égard.

— Je ne veux pas l'épouser parce qu'il jouera avec moi comme avec toutes les autres. Tout le monde le sait, expliqua-t-elle d'un air sombre.

— En es-tu si sûre ?

— En tout cas, je suis sûre d'avoir vu une fille quitter son yacht. Et elle n'avait pas l'air de quelqu'un qui vient d'enfiler des perles, crois-moi. Alors, oui, je sais ce que j'avance.

— Ecoute, reprit Anna, manifestement concernée. Quoi qu'ait fait Stephen, il faut que tu penses à Jade.

Mais elle ne faisait que cela, penser à Jade ! Jade n'avait peut-être pas de papa, mais elle était entourée d'amour par sa maman et toute sa famille d'Indianapolis. Jusqu'à maintenant, elle n'avait manqué de rien, même pas d'un père.

Anna poursuivit son idée.

— Si tu te maries avec Stephen, je suis certaine que ça ne se passera pas si mal que tu le crois. Au moins, tu aurais l'esprit tranquille : il pourra offrir à Jade tout ce qu'il lui faut, et tu ne te tracasseras plus avec la question du droit de visite. Songes-y.

Certes. Mais vivre sous le même toit que lui ? Partager son lit ? Non, elle n'était pas sûre de pouvoir. Le simple fait d'être seule avec lui dans une pièce la rendait nerveuse, électrique — et terriblement consciente de son désir de femme. Alors, comment supporterait-elle une véritable cohabitation, et une vie de couple qui n'en serait pas une ? Elle ne voulait pas risquer son cœur une seconde fois et finir en miettes. Elle avait tellement pleuré, eu tellement mal, quand Stephen l'avait trompée, quatre ans plus tôt...

A l'époque, elle avait préféré ne pas lui parler du bébé, de peur, aussi, qu'il lui propose de l'épouser pour régulariser la situation de leur enfant et sauver l'image déjà écornée des Garrison. Dans de telles conditions, à quoi aurait ressemblé leur mariage ? Une désastreuse mascarade. Stephen n'aurait pas tardé à renouer des aventures au hasard de ses nombreuses rencontres, et elle n'aurait pas eu d'autre choix que de demander le divorce. Elle se connaissait. Elle voulait un mari amoureux et fidèle. Un mari passionné. Pas un époux pour la façade.

Alors, comment envisager d'épouser Stephen aujourd'hui, au seul motif qu'ils avaient un enfant ensemble ?

Jamais. Jamais, jamais, se répétait-elle.

A moins...

Soudain, une idée se fraya un chemin. L'idée d'un mariage qui n'engagerait pas son cœur.

Elle demeura silencieuse tandis que la chose se précisait dans son esprit.

Oui, il y avait peut-être une solution à son problème.

## 6.

Comme Stephen débouchait de l'Escalator qui montait du parvis de la Garrison, Inc. jusque dans le hall d'accueil, l'hôtesse battit des cils et lui offrit son sourire le plus aguicheur.

— Bonjour, monsieur.

— Bonjour, Sheila.

Elle baissa la voix lorsqu'il approcha du comptoir pour prendre ses journaux et ajouta dans un murmure sensuel :

— Tu viendras éclairer ma journée, plus tard ?

— Impossible, répondit-il en riant. Aujourd'hui, le devoir m'appelle.

Sheila était tout à fait son genre — blonde, les yeux bleus, le corps d'une *playmate* de magazine. Mais, depuis quelque temps, il n'était pas du tout d'humeur à la rejoindre. Ni elle ni aucune autre.

Maudite soit Megan.

— Parker est arrivé ? demanda-t-il.

— Absolument. Vous le trouverez dans son bureau.

— Merci, Sheila, et bonne journée.

Sur ces mots, Stephen traversa le hall. En chemin, il salua Mario, un vieil employé du service Courrier qui travaillait déjà pour la maison du temps de John ; puis il échangea une poignée de main avec Roberta, des Ressources humaines, une toute récente recrue.

Tous les matins, de la même façon, il étudiait soigneusement l'attitude et l'expression des employés qu'il croisait en arrivant. Parmi eux, sous le masque du salarié loyal, se cachait forcément la taupe qui renseignait les Jefferies. Tant qu'il n'aurait pas démasqué l'espion — ou l'espionne —, ni lui, ni Parker, ni aucun autre manager ne pourraient se sentir serein. Et, en attendant, ils devaient faire très attention à leurs paroles et à leurs actes en présence de leurs subordonnés.

Parvenu à la porte entrouverte du bureau de Parker, Stephen frappa du bout des ongles, puis entra. Aussitôt, son frère lança avec un sourire à la fois gentil et narquois :

— Alors, il paraît que les félicitations sont à l'ordre du jour ?

Stephen ferma la porte derrière lui, puis vint s'installer dans l'un des fauteuils de cuir placés devant la table de travail de Parker.

— Je vois que les nouvelles vont vite ! Mais réserve tes félicitations pour plus tard. Laisse-moi d'abord me marier, dit-il. Brandon est en retard, à ce que je vois...

Un rendez-vous de travail était prévu entre lui, Parker et Brandon — l'avocat de la famille — tous les lundis matin. Brandon était particulièrement ponctuel, d'habitude, il ne tarderait donc plus.

— Je me doutais bien que l'affaire t'arriverait vite aux oreilles, reprit Stephen. Dans cette famille, on aime être au complet pour laver le linge sale...

— Sauf que la personne qui m'a averti n'était pas présente au dîner où tu as lâché ta bombe, objecta son frère, et qu'elle n'est pas exactement de la famille.

Cette précision piqua la curiosité de Stephen.

— Qui, alors ?

— Anna.

— Ta femme ?

— Oui. Ma femme. Et je t'avoue très franchement que j'aurais gardé le secret qu'elle m'a confié si tu n'avais pas toi-même révélé l'existence de Jade.

Parker marqua une pause, puis ajouta :

— Anna a passé l'après-midi chez Megan, hier.

— J'espère qu'elle a encouragé Megan à se montrer raisonnable, répliqua Stephen, à la fois inquiet et contrarié.

— Qu'entends-tu par « raisonnable », s'il te plaît ? s'enquit Parker d'un ton moqueur.

— Tu le sais très bien.

— Détends-toi, frerot. On parle d'un heureux événement, tout de même !

Stephen leva les yeux au ciel.

— Tu sais, poursuivit Parker, ça ne m'étonne pas que tu aies craqué pour Megan. J'aurais dû deviner qu'elle te plairait, quand je l'ai embauchée. Ses cheveux roux, ses yeux verts... Tu ne pouvais pas résister, évidemment.

— Evidemment. Et je ne suis pas guéri, hélas. D'ailleurs, si tu m'avais dit plus tôt qu'Anna et elle étaient amies, j'aurais tout mis en œuvre beaucoup plus vite pour la reconquérir. Car j'ai bien l'intention de la retrouver.

— Je ne savais pas moi-même qu'elles se connaissaient. Jamais le sujet n'est venu dans la conversation. En fait, je n'ai revu Megan qu'à l'occasion de mon mariage.

— Tu sais ce qui m'étonne, Parker ? observa alors Stephen. C'est que tu ne réagisses pas du tout comme les autres membres de la famille, sur cette histoire. Tu ne me fais pas de reproches, même silencieux.

— Peut-être parce que je connais Megan, et parce que je sais ce que c'est que d'être fou d'une femme, maintenant.

A cet instant de la conversation, on frappa à la porte du bureau. C'était Brandon. Les trois hommes échangèrent des poignées de main puis s'installèrent pour discuter.

— Alors, quoi de neuf ? s'enquit aussitôt Stephen, impatient de savoir où en était l'avocat dans ses négociations avec la fille illégitime de John.

— Elle ne veut rien savoir, répondit Brandon.

De dégoût, Stephen donna un coup de poing sur l'accoudoir de son fauteuil. Cette Cassie Sinclair campait obstinément sur ses positions, et cela devenait insupportable !

Quand la famille avait découvert l'infidélité de John et l'existence d'une bâtarde, tout le monde avait accusé le coup. Mais le pire des révélations restait à venir : ainsi, dans la foulée, le clan avait aussi appris que, non content d'avoir mené une double vie aux Bahamas avec Ava Sinclair et d'avoir fait un enfant à sa maîtresse, John avait confié à sa fille illégitime, Cassie, la direction du Garrison Grand Bahamas Hotel — rien que cela. Il avait aussi décidé que, au regard de la loi, Cassie jouirait des mêmes droits que les héritiers légitimes. Ils n'étaient donc pas cinq mais six à se partager l'empire familial. Forte de cet état de chose, Cassie Sinclair avait exigé d'ajouter au nom de sa mère celui de son père, et s'appelait donc désormais Cassie Sinclair Garrison. C'était la goutte qui avait fait déborder le vase.

Devant cette situation inacceptable pour Stephen, il fallait agir, et vite. Mais Cassie résistait. Elle traitait par le mépris les tentatives d'ouverture de Parker et refusait de vendre à la famille ses parts de l'empire Garrison.

— Apparemment, tout ce qu'elle veut, reprit Brandon, c'est juste qu'on la laisse tranquillement gérer ses affaires aux Bahamas.

— Hors de question ! déclara fermement Parker. On ne cédera pas.

— Dans ce cas, observa Brandon avec lassitude, je crains de n'arriver à rien par téléphone. Il va falloir se décider à aller sur place pour négocier de visu avec elle.

Parker acquiesça puis, après avoir obtenu d'un regard l'assentiment de Stephen, il déclara :

— Faisons comme cela. Prenez l'avion pour les Bahamas, Brandon. On est prêts à mettre sur la table tout l'argent qu'il faudra.

Brandon annonça un chiffre — une somme qui lui semblait raisonnable pour obtenir de Cassie qu'elle cède ses parts.

— Evidemment, vous commencerez plus bas, ordonna Stephen, que ces négociations rendaient extrêmement nerveux. On ne va quand même pas ruiner la famille pour faire plier cette femme !

— Bien sûr.

— O.K., vous avez notre confiance, conclut Stephen.

Ses relations fraternelles avec Brandon n'avaient jamais été déçues. Les Washington père et fils défendaient les intérêts de la famille et de l'empire depuis de longues années. Néanmoins, cette fois, l'enjeu était énorme et Stephen s'inquiétait. Si, par hasard, Brandon ne se montrait pas à la hauteur et ne réglait pas le dossier Cassie Sinclair rapidement, il ne dormirait plus sur ses deux oreilles. Cette fille tenait désormais, entre ses mains, un boulet de canon qui pouvait causer de gros dégâts à l'empire Garrison. Il devenait vital de la neutraliser.

— Si notre nouvelle stratégie ne marche pas et que Cassie refuse de vendre, quels sont vos ordres ? demanda alors Brandon, formulant la question qui tracassait tout le monde.

— Tout s'achète, et tout le monde, affirma cyniquement Parker. Il suffit d'y mettre le prix.

— On peut aussi opter pour une troisième stratégie, murmura alors Stephen, pensif.

— A quoi songes-tu ?

— A lui mettre la presse people sur le dos.

Il posa un regard déterminé sur Brandon et s'expliqua.

— En arrivant aux Bahamas, vous allez enquêter sur le passé et la vie privée de Cassie Sinclair. Cherchez, cherchez jusqu'à ce que vous trouviez ce qui pourrait causer sa perte. Quand vous aurez trouvé, nous lui mettrons le contrat en mains : soit elle se plie à nos volontés, soit on la traîne dans la boue à la une des magazines.

Parker hocha la tête.

— Ça marche. L'enjeu est tellement gros que nous ne pouvons nous permettre d'exclure aucun moyen de pression.

\* \* \*

En franchissant la porte du bureau de Stephen à la Garrison, Inc., Megan n'arrivait pas les mains vides : elle apportait des plans de déco mais, surtout, une décision.

Stephen se leva pour l'accueillir et s'avança à sa rencontre.

— Voici mes propositions, dit-elle tout de go, sans même le saluer. Regarde ces dessins à tête reposée, nous en discuterons ensuite quand tu le souhaiteras. Rien n'est définitif, tout peut être remanié.

Pour toute réponse, il prit le rouleau de carton qui contenait les plans et le laissa tomber sur la table comme s'il s'agissait d'un accessoire sans importance. Puis il se dirigea vers la porte, la ferma, s'y adossa — pour barrer le passage si Megan essayait de filer ? — et croisa les bras.

— Si on discutait, en effet ? dit-il.

Et il n'y avait pas d'équivoque sur la nature du sujet à aborder...



Megan serra les dents. Ni Stephen, ni la fortune des Garrison, ni leur influence ne lui faisaient peur, pourtant elle en était arrivée à la conclusion qu'il n'y avait pas d'autre choix que d'être pragmatique : elle avait une fille avec Stephen, et elle allait désormais devoir composer avec lui.

— J'ai réfléchi à ta proposition, dit-elle.

Sa proposition... Romantique dans l'âme, elle avait rêvé mille fois du jour où l'homme de sa vie lui demanderait de l'épouser. Mais, en la trahissant, quatre ans plus tôt, Stephen avait tué et enterré toutes ses illusions dans ce domaine. Elle ne croyait plus ni à l'amour ni à la pureté des sentiments.

— C'est une bonne chose, répliqua-t-il froidement. Exactement ce que j'attendais de toi.

Elle marcha jusqu'à la fenêtre, sentant peser sur elle le regard de Stephen. Depuis la baie, on voyait miroiter à l'infini l'étendue bleue de la mer et le feston de la plage. La table de travail faisait face à cet époustouflant spectacle, ainsi qu'un sofa entouré de fauteuils.

A l'image de l'atmosphère qui régnait dans tout l'hôtel, ce bureau était lumineux et ouvert à la brise de l'océan. Megan n'aurait rien modifié à la décoration — à l'exception peut-être de cette toile abstraite, qu'elle aurait remplacée par un tableau moins géométrique et moins froid. Peut-être un paysage impressionniste.

Elle se tourna vers Stephen. Il lui opposait un visage impénétrable. La tension devenait difficile à supporter pour elle, et elle préféra aller droit au but.

— J'ai décidé de t'épouser.

La réaction de Stephen fut immédiate. Megan vit danser dans ses yeux la lueur du guerrier triomphant. Il avait gagné, et il ne cherchait pas à dissimuler sa satisfaction.

— Le mariage aura lieu le week-end prochain, annonça-t-il sans plus de commentaires.

Dans une semaine à peine... A ces mots, Megan sentit son sang se glacer.

— Pourquoi cette précipitation ?

Une semaine, c'était dérisoire ! Elle avait certes pris sa décision et acceptait d'épouser Stephen, mais elle avait besoin de temps pour se préparer à l'idée de devenir Mme Stephen Garrison. Et de temps aussi pour mesurer les implications, voire les sacrifices, qui accompagneraient cette union... !

— Tu as eu quatre ans pour enterrer ta vie de jeune fille, rétorqua Stephen, comme s'il avait lu dans ses pensées. Cela me semble très suffisant.

— Et, matériellement, comment comptes-tu organiser ce mariage en cinq jours ?

Un sourire narquois flotta sur les lèvres de Stephen.

— Il ne m'en a pas fallu plus pour organiser celui de Parker et Anna ! lui objecta-t-il.

— Tu as pensé à moi, à mon travail ? Je viens juste de commencer. Je ne peux pas me permettre de m'absenter pour les préparatifs.

— Je ne te le demande pas, ma belle, déclara-t-il. Tout ce que tu auras à faire, c'est de te montrer le jour dit. Allons, gagnons du temps en scellant notre engagement tout de suite, veux-tu ? Car tu es d'accord, n'est-ce pas ? conclut-il d'un air faussement innocent.

Puis, avant qu'elle ait pu dire le moindre mot, il vint la prendre dans ses bras et s'empara de sa bouche.

D'abord, elle sentit la chaude pression de ses lèvres — avant d'éprouver la caresse moelleuse et humide de sa langue qui cherchait la sienne. Et là, à ce contact, une sensation électrique parcourut tout son corps.

— C'est aussi bon que dans mon souvenir, murmura Stephen en s'écartant à peine de ses lèvres, le regard lourd de désir.

Presque inconsciemment, elle porta les doigts à sa bouche, là où elle sentait encore le baiser qu'il venait de lui donner. Avec n'importe qui d'autre, ce baiser volé aurait suscité son indignation. Elle se serait braquée, mise en colère. Mais il s'agissait du baiser de Stephen, et cela changeait tout.

Ou plutôt, songea-t-elle aussitôt en corrigeant sa pensée, il s'agissait de Stephen lui-même. Ce qui exigeait qu'elle mette les choses au point tout de suite, comme elle en avait eu l'intention avant de franchir la porte de son bureau.

— J'ai oublié de te préciser quelque chose, dit-elle sans s'éloigner de lui, la voix rauque.

— Je t'écoute...

Puisant dans une grande inspiration le courage dont elle avait besoin, elle se lança.

— Je mets deux conditions à notre mariage.

— Deux conditions ? répéta-t-il, aussitôt sur la défensive.

— La première, c'est que je veux attendre que nous soyons mariés pour révéler à Jade la vérité.

Comme il était sur le point de faire une objection, Megan préféra enchaîner tout de suite.

— Il faut lui donner du temps. Tu ne peux pas la bousculer comme tu le fais avec moi, c'est une toute petite fille. Un mariage, c'est déjà un grand bouleversement dans la vie d'une enfant de cet âge.

— C'est ton opinion. Mais on peut aussi penser qu'il vaudrait mieux qu'elle apprenne tout, tout de suite : notre mariage et ses liens avec moi.

— Non, dit fermement Megan. Je la connais mieux que toi et je maintiens qu'elle a besoin de temps. De se familiariser avec ta présence. Et de t'aimer sans qu'elle perçoive cela comme une obligation pour elle.

A contrecœur, Stephen céda à ses arguments.

— Très bien... Parle-moi maintenant de la seconde condition.

De nouveau, Megan prit son courage à deux mains. La seconde condition risquait de faire exploser de rage Stephen.

— Je n'accepte ce mariage que pour le bien de Jade, commença-t-elle, rien d'autre. Je sais qu'elle y trouvera des avantages dont bien d'autres enfants aimeraient pouvoir bénéficier, et aussi qu'elle a besoin de ta présence, d'avoir un père auprès d'elle pour l'accompagner dans la vie...

Il hocha la tête, manifestement en phase avec elle sur la première partie du raisonnement. Mais le plus difficile à accepter — pour lui — restait à venir.

— Mais, poursuivit péniblement Megan avec autant de dignité que possible, ce mariage ne m'engagera pas, moi, vis-à-vis de toi. Autrement dit : je ne coucherai jamais avec toi, Stephen, jamais, tu m'entends ?

Elle avait cru le rendre fou de colère ; il se contenta de répondre avec un sourire détaché.

— Quel drôle de discours, de la part d'une femme qui vient juste de fondre dans mes bras !

— Acceptes-tu mes conditions ?

Leurs regards s'enchaînèrent. Ils se mesurèrent comme deux adversaires. Et finalement...

— Tu auras ta propre chambre, déclara Stephen.

Megan faillit soupirer de soulagement. Tout son corps se détendit. Elle venait de gagner la première bataille. Mais, elle le savait bien, dresser les murs d'une chambre entre elle et Stephen ne suffirait pas à préserver son cœur. Elle allait devoir ériger des défenses invisibles beaucoup plus solides qu'une porte et quatre cloisons.

\* \* \*

Megan ouvrit la boîte en carton, souleva la feuille de papier de soie et retint son souffle en découvrant ce qu'elle protégeait...

Un coursier venait de lui livrer plusieurs cartons rectangulaires, droit sortis de boutiques chics et chères. Elle avait accepté les colis avec circonspection — surtout quand le coursier lui avait annoncé le nom de l'expéditeur. C'était Stephen qui lui faisait envoyer ces paquets ; or, il était prévu qu'il arrive

d'une minute à l'autre. Alors pourquoi avait-il choisi de faire livrer au lieu d'apporter lui-même ces boîtes ? Que contenaient-elles donc de particulier ?

Eh bien, maintenant qu'elle en avait ouvert une, Megan était fixée...

Du bout des doigts, elle frôla le satin de la robe précieusement pliée dans la boîte. Du satin blanc. Une robe de mariée. De quoi faire surgir en elle un orage d'émotions. Voilà pourquoi Stephen ne s'était pas chargé lui-même de lui porter ce paquet, et pourquoi il avait fait en sorte que le livreur ne précède que de quelques minutes sa propre arrivée ! Il voulait délibérément la troubler, la déstabiliser, la rendre vulnérable. Il espérait sans doute — avec raison ? — qu'elle n'aurait plus la force de lui résister, après ça.

Il ne s'agissait pourtant pas d'une soirée de séduction... Stephen et elle étaient juste tombés d'accord pour dîner ensemble, avec Jade, dans un cadre familial pour la petite fille, afin de ménager une transition avec le mariage et la vie commune qui en découlerait. La petite savait déjà que Megan épousait Stephen, que désormais elles s'appelleraient Megan et Jade Garrison — mais quel sens cela avait-il pour une enfant de trois ans ? Les actes lui parleraient davantage que les discours. D'où le « repas de famille » de ce mercredi soir...

Et Stephen en profitait pour la mettre dans l'embarras. Lui rappeler qu'elle n'était pas seulement la mère de Jade mais une femme — une femme qui allait se marier, contre son gré.

Avec mille précautions, elle déplia la robe et la détailla. C'était un fourreau largement échancré dans le dos et que l'on nouait autour du cou par un ruban de satin rebrodé de dentelle. Devant, un nœud ornait le décolleté très sage, dont la découpe épousait la courbe du cou. Le vêtement était d'une sobriété et d'un chic époustouflants, follement féminin et sexy juste ce qu'il fallait. Il convenait parfaitement à son genre de beauté, songea Megan.

Ce constat aiguïsa encore sa colère et lui fit monter les larmes aux yeux. Stephen la connaissait trop bien. Il savait exactement ce qui lui allait, ce qui lui plaisait, et comment la mettre en valeur !

Mais le pire, c'était qu'en lui offrant cette robe il lui imposait sa marque et lui signifiait qu'il avait la main sur elle. Bien qu'elle l'ait averti qu'elle ne voulait rien porter de neuf ni de chic pour ce mariage qui n'en était pas un, il avait acheté cette robe ! Il se fichait comme d'une guigne de son avis, de sa sensibilité, de ce qu'elle éprouvait ! Il se comportait en Garrison, en homme de pouvoir et en mâle dominateur. A travers cette robe, il lui envoyait un message clair : elle était le morceau de choix qu'il se réservait au festin de leur prochain mariage.

Chassant ses larmes, ravalant sa colère, Megan s'efforça de se recomposer un visage serein. Jade jouait dans les parages, Stephen ne tarderait plus — ni l'un ni l'autre ne devaient voir qu'elle avait pleuré. Et puis, cette robe était une merveille, non ? Peut-être ne fallait-il retenir que cet aspect positif, plutôt que de pleurer sur le mariage romantique dont elle avait toujours rêvé, qu'elle n'aurait jamais et auquel viendrait bientôt se substituer... une illusion, une union de façade, tout juste bonne à satisfaire les apparences.

Elle ouvrit la deuxième boîte. Celle-ci contenait une paire de chaussures italiennes — des sandales à talons aiguilles. Dans la troisième, qui portait la marque d'un magasin de luxe pour enfants, elle trouva une adorable petite robe sans manches, en Liberty, dont la taille haute était soulignée par un énorme ruban rose. Des sandales assorties — roses, évidemment — accompagnaient la robe. Jade serait adorable dans ce charmant petit vêtement, reconnut Megan. Et, pourtant, l'idée qu'elle le porte lui serra le cœur.

Avec un grand soupir, elle entreprit de découvrir ce que cachait la dernière boîte. « Cacher » n'était d'ailleurs pas le mot : un carton signé La Perla ne faisait pas grand mystère de son contenu. N'empêche, lorsqu'elle souleva le couvercle, Megan fut saisie de surprise. Une chaleur inattendue lui monta aux joues. Stephen avait choisi pour elle une guêpière à couper le souffle, un chef-d'œuvre de soie et de dentelle qui prenait les seins dans un balconnet, serrait la taille et dessinait sur les hanches le plus sexy des porte-jarretelles.

La gorge sèche, Megan ferma les yeux. Aussitôt, une image s'imposa en elle : le moment où elle porterait cette guêpière pour Stephen.

Sauf que ce moment ne se produirait jamais ! Elle en faisait le serment ! Et, exaspérée par sa faiblesse, elle repoussa vivement le carton et la guêpière qui finirent en vrac sur le sol de la chambre.

Un coup de sonnette la fit sursauter. Ce cauchemar ne finirait donc jamais ! Alors qu'elle était aux cent coups, qu'elle aurait eu besoin de quelques minutes pour rassembler ses esprits, ce coup de sonnette annonçait l'arrivée de Stephen et les complications que son entrée en scène impliquait...

Jade déboula dans la chambre, tout excitée.

— Maman, maman ! Y a quelqu'un !

— Je sais chérie, j'ai entendu. J'arrive tout de suite.

Elle se planta devant le miroir et vérifia que rien ne trahissait son état. Puis elle croisa les doigts pour que tout se passe bien et se dirigea vers l'entrée pour accueillir Stephen.

La porte s'ouvrit sur un énorme bouquet. Des lys — ses fleurs préférées. Manifestement, Stephen n'avait pas oublié l'époque où ils sortaient ensemble et où il lui offrait des fleurs à chaque rendez-vous. Encore un rappel du passé qui troubla Megan autant qu'il l'agaça.

— Bonsoir, dit-il.

Puis il brandit une superbe poupée, presque aussi grande que Jade.

La petite le fixa avec des yeux grands comme des soucoupes.

— Elle a voyagé sur le siège bébé, précisa Stephen. J'ai été très prudent, tu vois.

Devant la mine émerveillée de sa fille, Megan sentit monter en elle un grand rire heureux. Elle croisa le regard de Stephen : un regard lumineux, heureux lui aussi.

— Bonsoir, ma chérie, lui dit-il en franchissant le seuil.

Avant de lui enlacer la taille pour lui poser un baiser sur les lèvres et d'ajouter à voix basse :

— Laisse-toi faire. Songe au bien de notre fille.

Megan se raidit. Cet avertissement n'augurait rien de bon, songea-t-elle en fermant la porte. Et la sensation de bonheur qu'elle avait éprouvée quelques secondes plus tôt s'évanouit comme si elle n'avait jamais existé.

— Alors, petite coquine, poursuivait déjà Stephen à l'intention de Jade, tu ne me dis pas bonjour ?

La petite se réfugia dans les jambes de Megan, qui la protégea d'un bras affectueux.

— Bonzour, monsieur, dit-elle avec un sourire hésitant et timide.

Jade s'était montrée beaucoup plus enthousiaste et spontanée, songea Megan, quand Stephen avait débarqué sans s'annoncer ce fameux dimanche après-midi qui avait fait basculer leurs existences à tous trois. L'irruption inattendue d'un étranger dans le jardin, comme sorti d'une pochette surprise, avait ravi la petite fille. Mais, ce soir, l'entrée en scène de Stephen dans leur vie de famille avait quelque chose de solennel pour un bout de chou comme Jade, qui sentait le changement sans vraiment le comprendre.

— Je te présente Abby, reprit Stephen en lui tendant la poupée. Elle cherche une petite maman.

Jade regarda la poupée. Puis Stephen. Mais elle ne bougea pas, toujours accrochée à la jupe de sa mère. Pendant ce temps, Megan guettait la réaction de Stephen : clairement, l'hésitation de Jade jetait le doute, et même l'inquiétude, dans son esprit. Alors, soudain, une immense bouffée de tendresse l'envahit malgré elle : en dépit de tout le pouvoir, de toute l'influence dont jouissaient les Garrison, Stephen n'était plus qu'un homme devant sa petite fille — un homme perdu, qui ne savait comment gagner la confiance d'une petite bonne femme de trois ans.

Elle décida de voler à son secours.

— C'est un cadeau pour toi, ma chérie, dit-elle à sa fille. Stephen t'offre Abby. Tu peux la prendre.

Sans doute Jade n'attendait-elle que ce signe de sa mère. Car il n'en fallut pas davantage pour qu'elle attrape la poupée et la serre dans ses bras en murmurant « merci ».

— Et voilà pour toi, ajouta Stephen en tendant les fleurs à Megan.

A son tour, elle remercia, mais sans grand enthousiasme. Et, quand sa main frôla involontairement celle de Stephen, le frisson de désir qui caressa son bras lui donna la mesure du danger qu'elle courait ce soir.

Elle s'obligea à plus de contrôle et se protégea derrière son rôle de maîtresse de maison.

— Le dîner est presque prêt, dit-elle. Allez vous installer dans le salon, tous les deux. Qu'est-ce que je t'offre à boire, Stephen ?

— Si tu as de la bière, c'est parfait.

— Va t'asseoir. Je t'apporte ton verre.

Stephen l'interrogea du regard puis baissa les yeux. Il semblait hésiter.

Soudain, Megan comprit ce qui l'empêchait de bouger. A leurs pieds, Jade s'était assise à même le sol de l'entrée et jouait déjà avec sa poupée. Sans le vouloir, elle barrait le passage, occupant l'espace avec le naturel propre à une enfant entièrement absorbée et indifférente à son environnement... Juste derrière elle, Stephen n'osait pas lui demander de se pousser, de crainte de la déranger !

Megan faillit éclater de rire. Décidément, le puissant Stephen Garrison était bien facilement désarçonné, quand il se trouvait en territoire inconnu. Pourtant, l'adversaire était haute comme trois pommes.

Cette fois, elle ne lui sauva pas la mise et partit lui servir une bière sans l'avoir tiré de ce mauvais pas. Qu'il se débrouille avec sa fille !

Lorsqu'elle revint, le verre à la main, Stephen était toujours planté au même endroit, tandis que Jade, imperturbable, recoiffait sa poupée.

— Tu veux voir mes zouets ? demanda soudain la petite fille.

Megan observa la réaction de Stephen. Ce n'était certes pas tous les jours qu'il devait répondre à ce genre de requête..., songea-t-elle, très amusée de le voir en difficulté.

— Heu... bien sûr, dit-il en forçant son enthousiasme. Tu me montres ?

Jade se leva aussitôt et courut dans le couloir en direction de sa chambre, Stephen sur les talons. Megan les regarda s'éloigner ensemble, le cœur serré — l'être qu'elle aimait le plus au monde et l'homme qu'elle avait mis au centre de son univers quatre ans plus tôt. Voilà, ces deux êtres-là étaient réunis, et son bébé lui échappait. Cette soirée marquait le début d'une nouvelle vie, où elle allait désormais devoir partager sa fille.

Elle prit sur elle et retourna en cuisine finir de préparer le dîner. Elle avait choisi un menu simple, familial — poulet rôti, pommes de terre à l'étouffée, brocolis vapeur. Pas du tout le genre de repas qui faisait le quotidien de Stephen, plus habitué aux mets sophistiqués de ses hôtels de luxe et de ses établissements branchés. Mais, puisqu'il tenait à entrer dans la vie de sa fille et à jouer son rôle de papa, mieux valait qu'il apprenne au plus tôt à manger les mêmes choses qu'elle. Non ?

Une fois la table dressée, elle alla se poster à l'entrée de la chambre de Jade.

— Ça, c'est Holly... et Caroline..., expliquait sa fille avec sérieux et passion.

La petite avait aligné ses poupées et toutes ses peluches pour des présentations en bonne et due forme. En face d'elle, assis en tailleur sur le tapis, un Stephen gauche à souhait s'efforçait de jouer le jeu.

— On passe à table, annonça Megan.

— Mais maman ! objecta aussitôt Jade avec un air de contrariété boudeuse. Z'ai pas fini !

— Tu continueras après le dîner, mon chaton.

Stephen acquiesça et promit :

— Oui, on continuera tout à l'heure. Je te le jure, mon cœur.

« Mon cœur... » ? Megan tiqua. Ce petit nom affectueux marquait un premier progrès dans la complicité entre Stephen et sa fille. Megan devait-elle s'en réjouir ? Devait-elle en pleurer ? Pour l'instant, tout la choquait et lui faisait mal, ce soir. Les choses allaient trop vite, beaucoup trop vite...

Elle regarda Jade partir en courant vers le salon, puis se tourna vers Stephen et lança, sans pouvoir contenir son amertume :

— Je vois que tu ne t'en sors pas mal...

— Le charme inimitable des Garrison, répliqua-t-il avec un sourire paresseux.

Elle eut un rire sans joie.

— C'est vrai que je ne devrais pas m'étonner.

Cette remarque, formulée sur le ton du sarcasme, poussa instantanément Stephen à la mettre à l'épreuve.

— Quel est le problème ? demanda-t-il. Tu crains de succomber, toi aussi ?

— A ton charme ? Aucun risque. Je suis vaccinée pour l'éternité.

Elle ne réussit qu'à le faire rire et renchérir.

— Le jour venu, ma chérie, ton « vaccin » ne te servira à rien.

Sur ces mots, il passa devant elle — très près, mais sans chercher à lui voler un baiser, constata-t-elle — et gagna le salon.

Lorsqu'elle le rejoignit, elle le vit regarder avec perplexité le centre de table sur lequel trônait l'énorme bouquet qu'il lui avait offert.

— C'est très joli, fit-il, mais est-ce bien sa place ? On ne se voit pas.

— C'est le but, répliqua-t-elle tout bas, enchantée de son effet. Je tiens à dîner tranquille, sans croiser ton regard ni voir ta tête.

Il éclata de rire, brisant net la satisfaction narquoise de Megan. Pire, ce rire envoya en elle une grande décharge électrique, un frisson qu'elle ne connaissait que trop bien. Poussant l'audace, Stephen s'approcha pour l'enlacer par la taille et lui poser dans le cou le plus sensuel des baisers. Son souffle lui balaya l'oreille tandis qu'il murmurait :

— Tu me vois ravi que ces fleurs te plaisent autant.

Puis il la libéra doucement et prit place à table.

Tout le temps que dura le dîner, Megan observa Jade et Stephen. Jade mettait un point d'honneur à souler son monde de paroles. Son exquis babillage, le plaisir évident qu'elle prenait à charmer Stephen dissipèrent pour Megan les menaces d'orage qui avaient pesé sur cette soirée de rencontre entre sa fille et son père resurgi du passé. La fillette semblait sincèrement curieuse de mieux le connaître, et soucieuse de l'intéresser à son petit univers.

Quant à Stephen, il répondait aux questions incongrues et enfantines de Jade du mieux qu'il le pouvait, avec des mots simples, mais sans jamais bêtifier comme le faisaient trop souvent les adultes qui oubliaient de traiter les enfants comme des personnes. Bref, conclut Megan, toujours habitée d'émotions partagées, en à peine deux heures, il avait pris de l'assurance. Vus de l'extérieur, ils offraient le tableau simple et heureux d'une famille ordinaire...

Seulement voilà, songea-t-elle avec un pincement de cœur, on était loin du compte. Ils formaient une famille, oui, mais réunie par le hasard, la volonté d'un seul, et, bientôt, par un mariage qui n'aurait de mariage que le nom.

## 7.

Stephen avait souhaité de toutes ses forces que le dîner soit une réussite. Mais la réalité dépassait ses espérances.

Jade l'émerveillait. Chacun de ses sourires, chacune de ses paroles ou de ses moues, son délicieux zézaiement et sa fraîcheur le touchaient au fond du cœur et lui apportaient un genre de bonheur qu'il n'avait encore jamais connu.

Quant à Megan... Il ne pouvait rien dire de certain, sinon qu'il était, manifestement, loin de la laisser indifférente. C'était un début.

— On va zouer avec mes poupées, maintenant ? demanda Jade sitôt avalée la dernière bouchée.

— Comme promis, répondit Stephen.

Le visage de sa fille s'illumina, elle descendit vivement de sa chaise, vint lui prendre la main pour l'obliger à se lever en tirant de toutes ses forces.

— Jade ! s'exclama gentiment Megan. Stephen est ton invité, pas ton jouet !

— Pardon, maman, répondit distraitement la petite fille sans même regarder sa mère. Tu viens ? ajouta-t-elle aussitôt à l'intention de Stephen.

Fondu de tendresse, il sentit un grand sourire venir sur ses lèvres. Sa petite Jade lui rappelait sa propre enfance et le petit garçon qu'il avait été : elle dégageait la même énergie que lui, le même enthousiasme franc et résolu. Décidément, il n'en revenait pas que cette petite fille soit *sa* fille, son enfant. Et, déjà, alors qu'il ne la connaissait que depuis quelques jours, il se sentait viscéralement lié à elle.

Une petite demi-heure plus tard, elle avait réussi à l'asseoir à une table minuscule, sur une chaise minuscule devant un service à thé tout aussi minuscule pour une dînette improvisée. Pour se mettre à l'aise, il avait tombé la veste, renoncé à sa cravate et retroussé ses manches de chemise.

Soudain, il sentit la présence de Megan dans l'encadrement de la porte et leva les yeux. Ses reins prirent aussitôt feu. Pourtant, elle n'avait fait aucun effort vestimentaire, songea-t-il tandis qu'il la dévorait du regard. Rien qui soit destiné à le séduire ni même à le provoquer dans le seul but de l'embêter. Elle portait juste un chemisier vert d'eau, un pantalon de coton blanc et des espadrilles.

Tant de simplicité n'aurait pas dû susciter son désir, mais les images affluèrent malgré lui à son esprit — celles de leurs soirées, lorsqu'ils dansaient ensemble, leurs corps passionnément enlacés jouant l'un avec l'autre dans la pénombre colorée et moite des boîtes de nuit survoltées de Miami. Ils en sortaient si affamés l'un de l'autre qu'ils se précipitaient sur le lit dès leur retour et se dévoraient dans les draps de soie.

Mais la situation ne se prêtait pas à l'évocation de ces souvenirs, et, soudain, il se sentit ridicule. D'autant que l'insistance déplacée avec laquelle il fixait Megan lui valait l'étonnement réprobateur de

celle-ci.

Reprenant ses esprits, il demanda :

— Est-ce que tu as montré à Jade sa jolie petite robe ?

La petite fille dressa tout de suite l'oreille.

— Pour moi ? Elle est rose ? dit-elle.

— Evidemment, répondit Stephen. Les fleurs sont roses et le nœud est rose aussi.

Jade poussa un petit cri aigu et battit des mains.

— Ze veux voir, ze veux voir !

— Elle est posée sur mon lit, ma chérie, déclara Megan.

Stephen l'observa. Elle semblait presque malheureuse. Lui en voulait-elle pour ce cadeau ? N'était-il pas naturel qu'il veuille gâter une petite fille dont il avait manqué trois longues années de vie ?

Refusant de laisser quoi que ce soit ternir sa joie, il suivit sa fille et entra avec elle dans la chambre de sa mère — une pièce couleur citron vert et décorée de meubles exotiques et d'objets dans les tons de pêche.

Malgré lui, son regard caressa le lit. Et il découvrit alors certains des achats qu'il avait faits la veille et que Megan avait dû recevoir quelques heures plus tôt. Bien sûr, elle s'était gardée de laisser la lingerie en évidence, mais la robe destinée à Jade s'étalait sur le lit comme la corolle d'une jolie fleur fraîche.

En la voyant, la petite fille poussa de nouveau des cris de souris et sautilla autour du lit sans oser toucher sa robe.

— J'espère qu'elle est à ta taille, reprit Stephen.

— Elle l'est, déclara Megan, sans se départir de son humeur sombre.

Tant pis pour elle, songea Stephen. Il lui lança un coup d'œil amusé, auquel elle répondit par un regard noir qui semblait l'avertir qu'ils régleraient leurs comptes en temps voulu. Soit ! Il était prêt. Mais, pour l'instant, il ne voulait que se régaler de la joie de Jade.

Jade qui, maintenant, suppliait sa mère de la laisser essayer la robe tout de suite, tout de suite, et tourbillonnait autour d'elle comme un petit papillon fou.

— D'abord, le dessert, déclara Megan. Tu passeras ta robe ensuite, pour ne pas risquer de la tacher.

Sur ces mots, ils retournèrent tous dans le salon pour déguster le dessert préféré de Jade : de la glace à la menthe piquée de pépites de chocolat et inondée de chocolat chaud. Encore une découverte pour Stephen : grâce à ce dîner, il apprenait à connaître un peu mieux les goûts de son enfant... et ses manières lorsqu'elle termina sa coupe de glace en la léchant sans façon, au grand dam de sa mère.

Puis ils débarrassèrent tous les trois la table, et ce fut l'heure pour Jade d'aller au lit. Une frustration que la petite fille accepta quand elle eut arraché à Stephen la promesse qu'il allait venir lui lire une histoire.

Une histoire, puis deux... puis trois, et l'enfant ferma les yeux, le pouce dans la bouche et la tête pleine d'étoiles.

Le moment de la confrontation était venu.

La confrontation avec Megan, qui attendait Stephen de pied ferme dans le salon.

Manifestement, elle avait rongé son frein toute la soirée, car elle attaqua bille en tête.

— Je ne veux pas que tu me fasses le genre de cadeaux qu'on m'a livrés ! s'exclama-t-elle.

Elle croisa les bras dans une attitude belliqueuse et arpenta nerveusement la pièce. Cependant, il en aurait fallu beaucoup plus pour déstabiliser Stephen. Sans se démonter, il sortit de sa poche un écrin qu'il ouvrit et dont il sortit une bague. Puis il attrapa Megan par le bras et lui glissa la bague à l'annulaire.

— Dans ce cas, répliqua-t-il en la regardant droit dans les yeux, ça non plus, ça ne va pas te plaire.

Hier, il s'était rendu chez un des joailliers les plus prestigieux de Miami pour faire l'acquisition d'une bague de fiançailles — un superbe diamant entouré de deux émeraudes.



— Ces pierres symbolisent notre passé, notre présent et notre avenir, poursuivit-il sans lâcher Megan. Et les émeraudes m'ont fait penser à tes yeux...

Elle se dégagea vivement, furieuse.

— Je n'ai pas le souvenir que nous ayons prévu de nous fiancer ! lança-t-elle en reprenant ses allers-retours dans le salon.

Stephen ironisa.

— Exact. Nous avons même plutôt brûlé les étapes !

Comme la rage l'empêchait de trouver les mots et de répliquer, elle baissa les yeux sur sa main, prête à ôter la bague. Mais Stephen l'en empêcha d'une poigne ferme. Un geste qui suscita plus de colère encore dans les yeux déjà flamboyants de Megan.

— Qu'essaies-tu de faire, avec tes cadeaux ? lui demanda-t-elle sur le ton du défi. De me séduire ? De raviver les braises du passé ? Alors, je t'annonce tout de suite que tu perds ton temps : les braises sont éteintes et le passé est mort !

— Mort ? rétorqua-t-il. Il me semble que la petite fille qui dort à côté est bien vivante, au contraire ! Tu le regrettes ?

— Comment oses-tu ! Tu sais très bien ce que je veux dire.

— Non, pas vraiment. Si tu me l'expliquais, ma chérie ? De quoi veux-tu parler — de sexe ?

Leurs regards s'enchaînèrent, comme prêts au combat.

— Tu veux que je te rappelle les nuits qu'on a passées ensemble, Megan ? reprit Stephen en resserrant son emprise sur le bras de Megan. Tu veux parler de l'époque pas si lointaine où l'on ne pouvait pas être deux minutes dans la même pièce, toi et moi, sans se jeter l'un sur l'autre ?

Evoquer ces souvenirs, c'était comme ouvrir la boîte de Pandore. Les mots eurent soudain le pouvoir de faire renaître les sensations, intactes, presque douloureuses, aussi vives que si ces quatre années de séparation et de ressentiment ne s'étaient jamais écoulées. Stephen le savait : s'il touchait Megan maintenant, il suffirait d'une caresse, d'un baiser, pour qu'ils s'embrasent tous les deux et fassent passionnément l'amour ensemble.

— J'aurais juste voulu que nous discussions de ces cadeaux avant que Jade voie le sien, reprit Megan d'une voix lasse. Maintenant, c'est fichu, elle est bien trop excitée pour que je la prive de cette robe.

— Eh bien, considérons donc que tu es... neutralisée.

— Et à quoi rimait ce baiser que tu m'as donné en arrivant ? Qu'entendais-tu par « Laisse-toi faire. Songe au bien de notre fille » ? C'est du chantage !

— Ecoute, répondit Stephen en s'efforçant de conserver son calme, puisque nous nous marions dans le but de faciliter la vie de Jade, autant qu'elle pense que nous sommes heureux en ménage, non ?

— Tu te sers d'elle comme alibi à tes manipulations, rien d'autre. Quelle honte...

— Des manipulations ?

— Parfaitement ! C'est *moi* que tu cherches à manipuler. Pour m'attirer dans ton lit contre mon gré.

— Quand tu viendras dans mon lit, ma petite chérie, c'est que tu en auras aussi furieusement envie que moi.

— Et en plus tu nies ? Tu as cette audace !

De nouveau, la colère enflait en Megan. Aussitôt, Stephen eut envie de la provoquer.

— Pour être tout à fait franc, dit-il d'un ton sarcastique, je me disais que, maintenant que Jade est endormie, nous pourrions nous... rapprocher. Qu'en penses-tu ?

Il fit un pas vers elle, mais elle s'éloigna d'autant.

— Tu délirés ! Pas question, répondit-elle sèchement.

— Eh bien, tant pis, répliqua Stephen dans un soupir faussement déçu. C'est dommage. Mais changeons de sujet : au moins, aimes-tu cette guêpière que je t'ai offerte ?

Il s'attendait à ce qu'elle l'agresse de nouveau ; au lieu de quoi, curieusement, Megan baissa les yeux et une légère rougeur monta à ses joues.

— Tu as su choisir, admit-elle. D'ailleurs, ça ne me surprend pas...

Stephen profita de cette accalmie pour s'approcher un peu. Suffisamment près, même, pour voir battre le pouls de Megan dans le creux délicat de son cou. Elle était délicieuse, ce soir, et follement belle quand elle se mettait en colère. Dès leur toute première rencontre, il avait adoré ce feu qui semblait sans cesse brûler au fond de ses prunelles. Ainsi que cette bouche pulpeuse, faite pour les baisers et les caresses les plus audacieuses, sur laquelle, à présent, il promenait fiévreusement le regard. N'y tenant plus, il osa lever la main et glisser les doigts dans la masse rousse de ses cheveux, avant de murmurer :

— J'ai su choisir parce que ton corps m'inspire. Tu as un corps tellement désirable...

Sur ces mots, il se pencha doucement pour lui prendre un baiser. Comment aurait-il pu en être autrement, alors que leurs corps, tendus à l'extrême, se frôlaient et se provoquaient depuis le début de la soirée ?

Stephen s'abandonna dès que sa bouche rencontra celle de Megan — un abandon total qui le surprit lui-même. Près de lui, Megan demeura d'abord imperturbable, puis, il sentit qu'elle lui ouvrait ses lèvres comme malgré elle, incapable de lui résister plus longtemps.

De quoi le rendre tout à fait fou. Oubliant tout, il glissa la langue dans la bouche chaude et odorante de Megan, cherchant les caresses et le plaisir. D'une main, qu'il avait posée sur sa nuque, il la pressa contre lui et, de l'autre, il s'empara d'un de ses seins, qu'il prit en coupe avant d'en pincer la pointe. A travers le tissu du chemisier et la soie du soutien-gorge, il sentit alors comme une petite perle dure se former sous ses doigts brûlants.

Le désir roulait maintenant dans ses veines à la manière d'un torrent furieux. Son ventre lui faisait mal, son sexe se gorgeait douloureusement de l'envie qu'il avait de Megan.

Bon sang, elle n'avait rien perdu de son pouvoir sur lui ! Aucune autre femme ne savait, comme elle, lui faire perdre la tête rien qu'en l'embrassant. Qu'elle l'ait trahi, qu'elle lui ait menti pendant toutes ces années ne changeait rien à cela. Devait-il s'en réjouir, devait-il la maudire ? En tout cas, pour l'heure, il la tenait dans ses bras et ne pensait plus qu'à une chose, une seule : le moment où, enfin, il obtiendrait d'elle ce qu'il attendait — qu'elle lui appartienne, au lit et dans la vie. Qu'elle soit à lui.

Et, pour cela, il se sentait prêt à tout.

Mais pas ce soir.

Ce n'était pas le bon soir.

D'abord, Jade dormait à quelques mètres d'eux et pouvait débouler à tout moment, ou appeler sa mère. Ensuite, séduire Megan ce soir, ce serait la conforter dans l'idée qu'il comptait profiter de leur mariage pour faire pression sur elle et l'amener dans son lit de force.

Or, il la voulait consentante, ivre de désir. Il y mettrait le temps, la douceur et la patience qu'il faudrait, mais ce serait d'elle-même et en le suppliant de la prendre qu'elle le rejoindrait, une nuit, dans leur chambre conjugale. Il s'en faisait le serment.

Alors, puisant au fond de sa détermination le courage dont il avait besoin pour se maîtriser, il la libéra de son étreinte.

— Tu comptais me prouver quoi, en m'embrassant ? murmura-t-elle, le regard vague.

— Peut-être te montrer que nous n'aurons aucun mal à convaincre Jade que nous formons bien un couple, rétorqua-t-il tandis que son corps se rebellait de frustration. Non ?

Elle lui lança un regard presque méprisant.

— Je pense, en effet, que tu seras très à l'aise dans le rôle du séducteur.

Stephen encaissa le coup. Mais il lui fit plus mal qu'il ne l'aurait cru.

— Je ne marcherai pas dans les traces de mon père, figure-toi, répliqua-t-il durement.

Megan accueillit avec étonnement cette profession de foi.

— Pourquoi évoques-tu ton père ? s'enquit-elle. Quel rapport avec nous ?

Il marqua une pause, juste le temps de décider de lui raconter — ou pas — toute l'histoire. Cassie. L'héritage morcelé. La trahison de John... Finalement, il se lança. Après tout, à sa future femme, il devait bien la vérité.

— Il n'y a pas longtemps, ma famille et moi avons appris que mon père entretenait une liaison aux Bahamas, avec une certaine Ava Sinclair. En fait, il s'agissait même de bien plus qu'une simple liaison, plutôt une double vie...

— Que veux-tu dire ?

— Mon père et cette femme ont eu une fille, Cassie. Elle a vingt-sept ans. A la lecture du testament de mon père, on a découvert son existence, mais aussi qu'elle jouissait d'un statut égal au nôtre. Elle est son héritière au même titre que mes frères et sœurs et moi. Par-dessus le marché, cette fille illégitime a gagné le droit d'accoler notre nom à celui de sa mère. Inutile de te dire que ces révélations ont déclenché un séisme à la maison. Ma mère, surtout, est effondrée.

— Cela vient s'ajouter aux problèmes que tu rencontres avec les Jefferies...

— Sans compter la révélation que tu me réservais toi-même... Mais je contrôle. Je vais régler tout cela.

Megan semblait touchée. En tout cas, son attitude était moins agressive et sa voix plus compatissante.

— Donc, reprit-elle, tu es en train de me dire que les mésaventures de ton père t'incitent à t'assagir ?

— Tu en doutes ?

— Si je te disais que non, je te mentirais.

Stephen baissa les yeux, blessé. Mieux valait en rester là pour ce soir, il ne gagnerait pas la confiance de Megan en quelques heures. Tous les discours étaient encore inutiles. Et, tandis qu'une soudaine lassitude s'abattait sur ses épaules, il ramassa sa cravate, attrapa sa veste sur le dossier de la chaise où il l'avait laissée et s'avança vers la porte.

— Ce que j'essayais de te dire, objecta-t-il aux doutes de Megan, c'est que notre mariage, ce sera du sérieux.

Puis il échangea avec elle un dernier regard — un regard de guerre froide — avant d'ouvrir la porte et de disparaître dans le jardin.

\* \* \*

C'était son tour...

Depuis le hall de réception du Garrison Grand, où elle se tenait auprès de Jade et de son père, prête à marcher vers l'autel quand le quartet à cordes attaquerait le *Canon* de Pachelbel, Megan regardait la scène le cœur serré.

Juste un mois avant, Parker et Anna s'étaient mariés ici, eux aussi, sur cette plage privée où l'on avait installé un parquet, dressé un dais blanc et disposé des travées de chaises pour les invités. Sur le côté, une tente abritait le buffet pour la réception en plein air.

C'était donc bien un mariage, aujourd'hui aussi, mais quelle différence entre la cérémonie qui se préparait et celle qui avait uni Parker et Anna ! Aujourd'hui, il manquait l'essentiel : la joie, le bonheur de réaliser un rêve...

Dieu merci, le secret ayant été préservé jusqu'à la dernière minute et le nombre d'invités étant restreint, les médias ne s'étaient pas rués au Garrison Grand pour prendre des photos. C'était bien le seul point positif.

Megan refoula ses larmes et s'efforça de maîtriser sa nervosité. Elle était épuisée tant lui avait coûté, toute cette semaine, d'annoncer à sa famille et à ses patrons l'« heureux événement » de son mariage soudain avec Stephen Garrison.

A ses parents et à sa jeune sœur, elle avait dit que Stephen et elle s'étaient retrouvés dès son retour à Miami et qu'ils avaient renoué en mesurant combien ils tenaient encore l'un à l'autre. Son mensonge n'avait fait l'objet d'aucun commentaire — néanmoins, sa mère s'inquiétait : avait-elle pris la bonne décision ? Désirait-elle vraiment épouser Stephen, qu'elle connaissait à peine, après tout ? N'agissait-elle pas surtout pour le bonheur de Jade ? Comme Megan écartait toutes les objections, sa famille, convaincue de son bonheur, ou prétendant l'être, avait pris l'avion et débarqué à Miami pour partager ce moment de joie avec elle.

Annoncer la nouvelle chez Elkind lui avait demandé plus d'astuce, hélas. Face à l'expression atterrée de son patron et de ses collègues — qui n'avaient jamais eu vent de leur liaison d'autrefois —, elle s'était sentie terriblement gênée, comme si elle avait agi derrière leur dos et profité de sa situation dans l'entreprise pour ferrer un gros poisson à titre purement personnel. Alors, brochant tant et plus, elle avait patiemment expliqué qu'en reprenant le travail ensemble au Garrison Grand Stephen et elle s'étaient immédiatement rendu compte qu'ils avaient commis une erreur stupide en se séparant quatre ans plus tôt.

Puis elle avait rassuré les membres du cabinet : son mariage ne changerait rien, Stephen ne leur retirerait pas sa clientèle, et elle-même continuerait à travailler chez eux, avec le même professionnalisme qu'avant. Des garanties qui avaient soulagé tout le monde et permis à chacun de se réjouir pour elle. Si bien que Conrad et son épouse assistaient aujourd'hui à la cérémonie.

Finalement, le plus difficile, pour elle, était l'annonce publique à faire aux médias. Elle avait aidé Stephen à rédiger une notice qui serait diffusée après la cérémonie, choisissant et pesant chaque mot avec le plus grand soin pour révéler leur union mais, surtout, l'existence et le statut de Jade.

Elle en était là de ses réflexions quand les premières notes du *Canon* la rappelèrent à ses obligations. Plus d'échappatoire, songea-t-elle, plus d'autre issue possible que de s'avancer entre la double rangée d'invités qui, maintenant, avaient tourné les yeux vers elle et attendaient son passage.

Elle les observa en retour. Bonita Garrison était présente — Dieu sait pourtant qu'elle ne se privait pas de faire de déplaisantes comparaisons entre elle et la maîtresse de son mari, Stephen n'avait pas cherché à le lui cacher. Elle posa ensuite les yeux sur Stephen et ne le quitta plus du regard jusqu'à ce qu'elle arrive à sa hauteur, sous le dais de l'autel.

En guise de visage, il arborait un masque de granit dans lequel brillaient des yeux d'oiseau de proie. Aujourd'hui, il triomphait ; il refermait ses serres sur elle. A cette pensée, elle sentit de nouveau les larmes perler à ses paupières et son menton trembler de chagrin et de rage. Pourtant, souvent, elle avait formulé le vœu que Jade ait un père pour l'accompagner dans la vie ; mais jamais elle n'aurait imaginé que Stephen resurgirait ainsi, ferait intrusion dans leur monde et se les approprierait, elle et la petite, sans qu'elle ait même son mot à dire !

Alors qu'elle rongea son frein, l'officiant commença.

— Nous sommes rassemblés ici aujourd'hui pour témoigner de la volonté qu'ont Megan et Stephen d'unir leurs vies...

N'écoutant que d'une oreille distraite un discours qui lui semblait mécanique et vide de sens, Megan jeta un coup d'œil discret du côté de Stephen. Il était droit et solide, taillé dans le roc, faisant front, totalement concentré. Néanmoins, sans doute parce qu'il se sentait observé, il tourna la tête vers elle. Vite, elle battit des paupières pour chasser ses larmes. Puis, sans qu'elle ait eu le temps de s'en rendre compte, l'officiant en arriva à l'échange des vœux.

— Moi, Megan, se mit-elle à réciter, des trémolos dans la voix, je te prends pour époux...

Ce fut ensuite le tour de Stephen, que Megan écouta comme dans un rêve.

— Moi, Stephen, je te prends pour épouse...

Des sanglots lui nouaient la gorge et, maintenant, elle priait de toutes ses forces pour que la cérémonie se termine vite — vite, avant qu'elle ne craque devant tous les invités. Stephen se rendait-il compte de l'état dans lequel elle était ? En tout cas, au moment où il lui prit la main pour glisser à son doigt l'anneau nuptial, rien ne transparut de ce qu'il éprouvait.

— Reçois cet anneau en guise de symbole de mon amour éternel, dit-il selon le rite.

Elle répéta les mêmes paroles et, bientôt, l'officiant les déclara « unis par les liens du mariage ».

*Unis par les liens du mariage. Mariés.* Les mots tourbillonnaient, se frayant difficilement un chemin dans la tête de Megan. L'homme qui avait bouleversé sa vie était désormais son *mari*.

Il se pencha vers elle, les yeux brillants, et murmura :

— Ne fais pas cette tête. Pense à Jade.

Puis il frôla ses lèvres pour le baiser rituel et, avant qu'elle ait pu s'écarter, il força sa bouche, provoquant un frisson qu'elle ne put réprimer.

Ravis, les invités s'exclamèrent et applaudirent. L'instant d'après, Megan glissait le bras sous celui de Stephen et descendait l'allée devant toute l'assemblée, accompagnée par l'*Ode à la joie*.

La suite fut moins pénible. A présent que la réception battait son plein, Megan ne se sentait plus aussi oppressée. Elle pouvait aller et venir de l'un à l'autre, se mêler aux invités, bavarder, et chasser les sentiments troubles que lui inspirait Stephen. Stephen qui, pour l'instant, dansait avec sa petite fille...

— Félicitations tout de même, murmura une voix féminine, juste dans son dos.

Elle se retourna. C'était Anna.

— Je suis contente que tu entres dans cette famille, avoua son amie. Même si c'est très égoïste de ma part. Maintenant je me sentirai moins seule : tu seras mon alliée. Les Garrison peuvent parfois être si intimidants...

— A qui le dis-tu, acquiesça Megan.

Elle avait rencontré toute la famille, du temps où elle sortait avec Stephen, ce qui lui avait donné un édifiant aperçu de leur état d'esprit. De toute façon, il suffisait de fréquenter Stephen pour comprendre...

— Es-tu en accord avec ta décision, à présent ? lui demanda Anna en cherchant son regard.

— « En accord » est le terme raisonnable qui convient le mieux, soupira Megan. Merci de ne pas faire semblant, Anna, j'apprécie. Toi comme moi, nous savons bien que ce mariage ne me rend pas heureuse, hélas.

— Tu devrais donner sa chance à Stephen, déclara Anna en serrant affectueusement le bras de son amie. Je suis sûre qu'il pourrait te surprendre.

— Me surprendre ? se moqua Megan avec amertume. Je m'attends à tout, au contraire. Même à trouver une autre femme dans son lit !

Malgré elle, elle laissa son regard se poser de nouveau sur Stephen, qui dansait toujours avec leur fille. Incroyable comme ils se ressemblaient, lorsqu'on les voyait ainsi côte à côte ! La couleur des cheveux, les yeux rieurs, le sourire — et ce fameux petit creux au menton qui les liait plus sûrement que leur nom de famille !

— Ne sois pas cynique, reprit Anna, désolée.

Megan ne put s'empêcher de la regarder durement.

— Je ne suis pas cynique, je suis réaliste, rétorqua-t-elle. D'ailleurs, j'ai pris mes précautions.

— Que veux-tu dire ? s'enquit Anna d'un air inquiet.

— Ce mariage n'aura d'un mariage que le nom. Stephen et moi ferons chambre à part, et je ne coucherai pas avec lui.

— Quoi ? Il est d'accord ?

Manifestement, son amie était estomaquée qu'elle ait pu obtenir de Stephen une telle concession... Devait-elle lui raconter qu'il avait cru la manipuler en lui faisant sans cesse valoir qu'ils se mariaient

« pour le bien de Jade » ? Eh bien, il était pris à son propre jeu. Puisqu'il s'agissait d'un mariage de raison, l'amour resterait à la porte.

— Il est d'accord, oui, répondit-elle.

Puis elle foudroya du regard l'homme qui avait ruiné sa vie et affirma sur le ton de la déclaration de guerre :

— Je ne laisserai pas Stephen Garrison me briser le cœur une deuxième fois.

## 8.

C'était une véritable torture...

Tandis qu'il regardait Megan onduler dans la robe de mariée qu'il avait choisie lui-même — un geste masochiste, soit dit en passant —, Stephen ne pensait qu'à une chose : quitter cette réception et emmener sa femme dans un endroit bien à eux où il pourrait, enfin, lui retirer tous ses vêtements et se délivrer du désir qui lui brûlait les reins.

D'ailleurs, il ne pensait qu'à ça depuis le moment où il l'avait vue remonter l'allée pour le rejoindre à l'autel. Elle était éblouissante. La simplicité et la sensualité incarnées...

Si seulement ils avaient pu s'éclipser, tout de suite, pour aller se réfugier sur le yacht. Ce bateau, doucement bercé par le vent et la mer, c'était le lieu rêvé pour faire l'amour, la cachette préférée de Stephen, qui adorait le grand lit aux draps de satin blanc. Il imaginait sans peine le corps magnifique de Megan étendu au milieu des coussins. Il s'allongerait à côté d'elle, se pencherait sur elle, et, quand il l'embrasserait, il ne verrait plus dans ses yeux les larmes qu'il y avait surprises pendant la cérémonie, il se le jurait !

Car il ne voulait pas de ce mariage de raison qu'elle lui avait arraché ! Il voulait une épouse consentante, une femme de désir et de passion ! Dans ses bras, quand ils faisaient l'amour, Megan était heureuse, comblée, il le savait — en tout cas, quatre ans plus tôt, il avait su faire son bonheur, alors pourquoi pas aujourd'hui ? Il serait patient. Et, à un moment ou à un autre, il partagerait de nouveau son lit. Ce serait un premier pas — avant qu'elle ne lui offre une vraie seconde chance, et qu'ils forment avec Jade la famille dont il rêvait.

Distraitement, il fit tourner son alliance autour de son annulaire.

— Tu vas t'y habituer, ne t'inquiète pas. Et plus vite que tu ne l'imagines !

Parker venait de le rejoindre, sans qu'il l'ait entendu venir, tant il était absorbé par ses réflexions.

— A quoi pensais-tu, vieux frère ?

— A rien, répondit vaguement Stephen.

— Un jeune marié qui ne pense « à rien » est un jeune marié qui pense trop ! déclara Parker dans un sourire entendu.

A quelques mètres d'eux, Megan évoluait au milieu des invités. Elle venait d'échanger quelques mots avec Conrad et recevait, sans doute, les vœux de bonheur de sa femme. Comme Stephen ne la lâchait pas du regard, Parker se pencha vers lui et lui murmura, amusé :

— Attention... A ce train-là, tu vas devenir irrémédiablement accro et tu lui mangeras dans la main.

— Aucun risque, répliqua Stephen d'un air sombre.

Certes, Megan lui inspirait un désir brûlant, son corps réussissait même à le rendre fou — mais, côté cœur, il conservait le contrôle. Son expérience des femmes lui avait au moins appris à se préserver de la

passion et à tenir la bride à ses sentiments.

Néanmoins, pour donner le change, il se détourna de Megan et embrassa d'un grand geste la foule des invités, les tentes dressées sur la plage pour le buffet, le parquet de danse, l'orchestre...

— Je deviens bon, non, dans l'organisation express des mariages ? lança-t-il à Parker avec un sourire malicieux. Si jamais un autre membre de la famille t'annonce qu'il veut se marier dans la semaine, n'hésite pas à faire appel à moi !

— Ne parle pas de malheur, rétorqua son frère. Je te signale que, si l'un de nos proches devait convoler bientôt, ce serait Brittany. Et pour épouser ce Jefferies dont on se serait bien passé.

— Quand on parle du loup..., enchaîna alors Stephen en pointant discrètement du menton le couple, qui s'avancait main dans la main à leur rencontre. Les voilà. Notre petite sœur et son indésirable fiancé, le beau ténébreux...

A cet instant, Adam les rejoignit. Il adopta aussitôt la même mine sombre qu'eux.

— Oh, non !... Jefferies, maugréa-t-il. Pourvu qu'il se tienne, cette fois.

Tous les Garrison gardaient le souvenir du passage fracassant d'Emilio Jefferies au mariage d'Anna et Parker, et Stephen, à cette occasion, avait pu prendre l'exacte mesure de son dangereux rival en affaires. Il devait cependant reconnaître, songea-t-il en le regardant approcher, que le sulfureux fiancé de Brittany ne manquait pas de prestance. Très brun — contrairement à son frère —, Emilio avait la peau mate et des yeux d'un vert saisissant. Une enquête discrète et promptement menée avait appris à Stephen qu'Emilio, né à Cuba et fils de la nurse des Jefferies, avait été adopté.

— Bonjour, vous trois, lança Brittany dès qu'elle fut arrivée à hauteur de ses frères.

Elle était aussi souriante et ouverte qu'Emilio semblait réservé et sur ses gardes. « Comme nous », se dit d'ailleurs Stephen, qui ne réussissait jamais à se montrer spontanément aimable avec un membre du clan Jefferies.

— On passait juste te féliciter, Stephen, précisa Brittany. On te souhaite beaucoup de bonheur, ajouta-t-elle en lui posant un tendre baiser sur la joue.

— Merci, ma chérie, répondit-il.

Puis il toisa Emilio d'un air de défi, mais eut la surprise de voir celui-ci lui tendre la main pour le féliciter. C'était un geste courageux, Stephen fut bien obligé de l'admettre. Aussi, la première hésitation passée, il accepta la poignée de main de son concurrent.

De toute façon, comment aurait-il pu refuser sans offenser injustement Emilio ? Pour l'instant, ses frères et lui n'avaient que des soupçons, dans cette histoire d'espionnage d'entreprise qui les minait. Certes, ils misaient tous sur les Jefferies, et il fallait poursuivre les investigations, mais, tant qu'ils ne tenaient pas le coupable et son commanditaire, rien n'accusait le clan rival — et encore moins Emilio.

Mais ce n'était pas tout. Emilio était fou amoureux de Brittany — il aurait fallu être aveugle, ou de mauvaise foi pour ne pas le voir —, et Stephen respectait les sentiments de sa sœur. Dans ces conditions, elle méritait qu'il fasse l'effort d'échanger avec son fiancé quelques mots courtois.

Ajouté à cela que, en affaires, la règle d'or était de ne jamais montrer sa véritable humeur à l'adversaire...

— Merci pour vos félicitations, Jefferies, dit-il.

— On est contents de vous voir, renchérit Parker, que personne ne crut, évidemment.

Sauf Brittany qui, en femme amoureuse, ne rêvait que de réconcilier sa famille et son fiancé. Et, comme elle affichait un sourire radieux, Parker, agacé, lui lança sèchement :

— Pour une fois que ton fiancé ne gâche pas un mariage...

Peu charitable, Adam fut pris d'une envie de rire qu'il dissimula à peine poliment derrière une quinte de toux. Quant à Stephen, malgré sa volonté de se montrer sociable, il guetta avec satisfaction la réaction d'Emilio. Mais, s'il fut vexé, celui-ci n'en laissa rien paraître. Il s'autorisa même un petit sourire.



— Ah, je crois que mes obligations m'appellent, dit alors Stephen. Je viens de voir le gâteau... Brittany, Emilio, veuillez m'excuser.

Et, sur ce, il attrapa ses frères par le bras, brisant opportunément le cercle de tension qui s'était installé entre eux et Jefferies.

\* \* \*

Megan se sentait lasse. Lasse et triste. Pas du tout à sa place dans cette superbe villa de South Beach, où elle était pourtant venue bien souvent, avec Stephen, quatre ans plus tôt. La nostalgie des jours heureux lui serrait le cœur, et il lui semblait qu'elle ne réussirait jamais à se glisser dans la peau de la trop froide, trop raisonnable Mme Stephen Garrison.

Cependant, elle n'avait plus le choix. Sa vie lui échappait. Elle allait devoir s'habituer à sa nouvelle existence et à sa nouvelle maison. D'ailleurs, elle n'en avait plus d'autre. En accord avec Stephen, elle avait renoncé à l'adorable petit cottage de Coral Gables. Désormais, la demeure de style hispanique de South Beach était la sienne.

Elle baissa les yeux sur son bouquet de mariée, joua nerveusement avec, puis soupira, presque honteuse de se lamenter sur son sort. Après tout, la villa était superbe, il y avait une piscine, une salle de sport, un home cinéma... Jade aurait tout l'espace nécessaire et tout le confort pour grandir, ici. Megan l'imaginait déjà courant partout, d'une pièce à l'autre, et s'égayant dans la piscine comme un petit oiseau dans une flaque ensoleillée. Ces images la consolait.

Puis elle détailla sa propre chambre, s'efforçant de la trouver jolie. Mais elle n'éprouva rien. Tout ce qu'elle vit, ce fut une pièce, pas très grande, meublée dans le style colonial espagnol, séparée de la chambre de Stephen par une salle de bains traversante, et qui, du temps des anciens propriétaires, faisait office de nursery.

Une nursery... Jade avait passé l'âge d'en avoir besoin — elle dormait dans une autre chambre —, et Stephen et elle n'auraient jamais, jamais de bébé, songea alors Megan. Aussitôt, elle sentit les larmes lui monter aux yeux. D'ailleurs, toute la journée, elle avait lutté pour ne pas éclater en sanglots. Non seulement son mariage n'en était pas un, mais, en épousant Stephen, elle avait renoncé aux bonheurs qui lui tenaient le plus à cœur : l'amour, les enfants... Il y avait de quoi verser toutes les larmes de son corps, non ?

Peut-être se sentirait-elle mieux dans quelque temps, quand ses affaires auraient été transportées ici. Il fallait encore qu'elle les trie, et le courage lui manquait, mais elle avait payé un mois de loyer, et rien ne la pressait donc de vider le cottage. Et puis, la présence de Jade dans la villa ne tarderait pas à remplir de gaieté cet endroit pour l'instant impersonnel où Megan se sentait étrangère, pour ne pas dire captive. On entendrait bientôt résonner les rires, les pas de Jade, et la demeure deviendrait... habitable. Le matin, Megan accompagnerait Jade à l'école maternelle, le soir, elle reliaierait la baby-sitter — elles prendraient leurs habitudes, la vie suivrait son cours...

— Tu n'as besoin de rien ?

La voix de Stephen l'interrompit dans ses réflexions moroses. Elle se ressaisit aussitôt, soucieuse de se montrer digne, invulnérable, et se tourna vers lui. Il se tenait dans la pénombre, appuyé contre la porte de la salle de bains. Impossible de voir son expression.

— Même s'il me manquait quelque chose, je ne te demanderais rien, répliqua-t-elle. Te laisser entrer dans ma chambre, ce serait inviter le loup dans la bergerie.

Il éclata de rire et franchit le seuil en toute arrogance.

— Parce que tu te prends pour un agneau ? lança-t-il. Tu es en blanc, certes, mais il te manque l'innocence, ma chérie !

— On sent que tu connais le sujet, rétorqua-t-elle sèchement en défaisant ses cheveux avant de jeter son bouquet sur le lit.

Autre éclat de rire.

— Ah, mais je vois que tu as recouvert tout ton mordant ! J'aime mieux cela. Tu avais l'air presque triste, tout à l'heure.

Megan rongea son frein et, aussi calmement que possible, elle alla poser son collier de perles et ses boucles d'oreilles sur la coiffeuse.

— Pourquoi viens-tu me provoquer ? Qu'est-ce que tu cherches, Stephen ? murmura-t-elle, toute colère contenue.

— Je te cherche, toi, répondit-il. Tu vois que ce n'est pas compliqué.

Il avait dit « toi » d'une voix si grave, si sensuelle, que Megan sentit un frisson glisser dans son dos. Pourtant, elle mettait toutes ses forces à lutter contre Stephen, surtout ce soir, soir de son triomphe sur elle.

— Dois-je te rappeler que notre mariage n'est qu'un mariage de raison ? Je ne coucherai jamais plus avec toi.

— Ma patience est infinie, murmura-t-il alors tandis qu'il déboutonnait son col de chemise et dénouait sa cravate. J'attendrai le temps qu'il faudra. Surtout si, pour récompense, j'ai le bonheur de te voir dans cette guêpière que je t'ai offerte.

Sur ces mots, il rôda lentement autour d'elle puis, la prenant de court, vint se placer derrière elle, tout près, face au miroir de la coiffeuse qui leur renvoya l'image de leur couple. Tremblante, elle sentit bientôt les mains de Stephen sur la peau de ses épaules. De son corps solide et chaud, il épousait les courbes de son dos, de ses reins, de ses fesses.

Elle ferma les yeux. Des odeurs d'homme — des odeurs familières — lui montèrent à la tête comme autrefois, réveillant en elle des émotions dont elle ne voulait plus, pourtant. Puis le souffle de Stephen glissa sur sa nuque, dans son cou, au creux de son oreille, et tout son corps se tendit comme un arc au souvenir des heures incandescentes qu'ils avaient passées ensemble, dans cette même maison, des années auparavant. Elle battit des paupières, espérant ainsi chasser le sortilège, mais son regard tomba sur le reflet du miroir et elle se vit enlacée à Stephen. Son regard embrumé, ses lèvres entrouvertes, la légère rougeur qui colorait ses joues et son cou, tout la trahissait : ce qu'elle voyait, là, dans le miroir de sa coiffeuse, c'était l'image d'une femme troublée, entre les bras d'un homme qui la désirait comme un fou.

Stephen était suffisamment aguerri aux choses du plaisir pour savoir qu'elle était en train de faiblir. Et, surtout, il la connaissait si bien — trop bien. Enhardi, il lui caressait maintenant les bras de ses belles mains chaudes, viriles, qu'elle regardait courir sur sa peau. La tête enfouie dans son cou, il l'explorait avec la bouche, l'effleurant de ses lèvres sensuelles, lui donnant de longs baisers moelleux, humides, qui envoyaient en elle de longs frissons. S'il avait cherché son image dans le miroir, en cet instant, il aurait vu que ses seins pointaient sous sa robe...

Un soupir lui échappa. Son corps alangui ne lui obéissait plus. Il fallait qu'elle mette fin tout de suite à ces jeux dangereux. Alors, elle se tourna dans les bras de Stephen, prête à le repousser et à lui dire que...

Mais elle ne put rien lui dire du tout. Déjà, il prenait ses lèvres et elle capitulait sous la caresse exigeante de sa langue. Ce fut un baiser étourdissant, un de ces baisers dont Megan gardait l'inoubliable souvenir enfermé à double tour dans un coin de son esprit, depuis quatre ans, pour qu'ils ne reviennent plus la hanter, la torturer. Et, tandis que Stephen dévorait sa bouche, l'étreignait follement, encouragé par son silence à pousser toujours plus loin son avantage, elle sentit ses défenses tomber, une à une, sans qu'elle puisse rien faire pour empêcher ce ravage passionné.

« C'est une erreur, se répétait-elle, prise entre désir et remords, c'est une erreur. » Mais elle était comme paralysée, sous influence, incapable de s'arracher aux bras de Stephen et au plaisir qui enflait en

elle. Il y avait si longtemps, si longtemps qu'elle n'avait pas connu la chaleur d'un homme, son poids sur elle, son corps dense et fiévreux, son désir... Comment aurait-elle pu lutter ?

Et, soudain, elle sentit qu'il posait la main sur sa hanche et faisait glisser la fermeture de sa robe.

Si elle le laissait faire, la robe tomberait au sol d'une seule coulée, et elle serait nue, totalement exposée, totalement offerte.

A un homme qui l'avait épousée de force.

Jamais !

Un sursaut de désespoir... et elle s'arracha à l'étreinte de Stephen, le repoussant de toute la force dont elle était encore capable. Puis elle se couvrit de ses bras, et ils s'affrontèrent du regard, le souffle court, les yeux dans les yeux, l'âme dans l'âme. Il semblait à Megan que tout son corps lui faisait mal et que son cœur allait éclater.

— Tu peux toujours me repousser, murmura alors Stephen d'une voix dans laquelle perçait la colère, ça ne change rien au fait que tu en as autant envie que moi.

— J'en ai envie, oui, rétorqua-t-elle avec provocation, n'empêche que tu ne m'auras jamais. Je suis bien placée pour savoir que ce qu'on veut nous échappe souvent !

Elle faisait allusion au pénible épisode du yacht, évidemment, à l'amour trahi et enfui ; et Stephen, qui ne s'y était pas trompé, se ferma aussitôt.

— Un jour ou l'autre, répliqua-t-il, il faudra bien que tu acceptes que, moi aussi, j'ai changé. Tu n'es pas la seule à avoir fait du chemin.

Puis il lui tourna le dos et quitta la chambre. Megan resta seule, incapable de reprendre son calme. Son cœur battait à toute allure, chaque fibre de son corps criait de frustration, et la colère lui brouillait l'esprit. Au bord du vertige, elle se laissa choir sur le tabouret, face à la coiffeuse, et, tête dans les mains, elle regarda l'image que lui renvoyait le miroir — celui d'une femme dévastée et perdue.

Alors, elle craqua.

\* \* \*

Le lendemain soir, Stephen rentra tôt du bureau afin de relayer la baby-sitter ainsi qu'ils en étaient convenus avec Megan. C'était bien l'un des rares points sur lesquels ils étaient d'accord, songea-t-il avec lassitude — organiser leur emploi du temps professionnel de la manière la plus rationnelle qui soit, afin de consacrer le plus de temps à Jade. A tour de rôle, ou ensemble.

Tiffany l'accueillit avec un grand sourire et un « Bonsoir » minaudier. La première fois qu'il l'avait vue, il n'avait pas donné plus de vingt-deux ou vingt-trois ans à cette grande fille blonde et filiforme, moulée dans un jean taille basse et un T-shirt qui découvrait son nombril et laissait imaginer de jolis seins fermes et généreux. Bref, elle ressemblait à toutes celles qui papillonnaient dans son orbite et recherchaient les gens en vue et les célébrités du Garrison Grand, celles qui faisaient des pieds et des mains pour entrer dans les fêtes qu'il donnait, ces filles qui fréquentaient les night-clubs branchés comme l'*Estate*.

Aussi l'attitude accorte de Tiffany ne lui fit-elle ni chaud ni froid.

— Bonsoir, répondit-il de l'air de celui qui ne s'y laissait pas prendre. La journée s'est bien passée ? Rien de particulier ?

Tiffany se contenta de secouer la tête, un peu timidement. A ce genre de réaction aussi, il était habitué. Certes, il n'avait pas l'aura d'une star du rock ou d'une icône de cinéma, mais son allure, sa fortune notoire inspiraient à ceux, et surtout à celles qui le croisaient des provocations ou, au contraire, des airs de sainte-nitouche. Certaines filles n'hésitaient pas et lui faisaient des avances directes ; d'autres, comme Tiffany, jouaient plutôt la carte des regards en dessous et des sourires faussement effarouchés. Selon son humeur, il trouvait ces mines horripilantes, ou juste amusantes.

Ce soir, il était plutôt bien luné, heureux de retrouver sa petite Jade, si bien qu'il regardait faire Tiffany avec une espèce de bienveillance. Pauvre Tiffany ! Ça avait été un drôle de choc, pour elle aussi, d'apprendre qu'il allait épouser Megan, et elle s'était certainement posé toutes sortes de questions. Néanmoins, elle semblait accepter sans trop de mal l'explication que Megan avait donnée à tout le monde.

La jeune fille s'était-elle aperçue, cependant, qu'ils ne partageaient pas le même lit ? Qu'ils faisaient chambre à part ? En tirait-elle des conclusions ? En tout cas, elle demeurait discrète. N'empêche. Par prudence, et pour éviter que la baby-sitter n'aille colporter des ragots, il avait exigé que Megan occupe la chambre communiquant avec la sienne. La presse à scandale spéculait déjà bien assez sur les mœurs des Garrison sans qu'on lui fournisse un os de plus à ronger.

Et puis, ajouta-t-il par honnêteté, de cette façon, Megan n'était jamais loin de lui la nuit. Peut-être finirait-il par obtenir qu'elle l'accepte dans son lit, et, le soir où elle baisserait la garde, il n'aurait que la porte à franchir...

Il commençait à se mettre à l'aise et à dénouer sa cravate, quand Jade déboula, tenant dans ses bras la grande poupée qu'il lui avait offerte. La poupée ressemblait comme une jumelle à celle de Brittany et Brooke, autrefois, et Stephen se rappelait encore le jour où, dans le dos de ses sœurs, il avait déshabillé la poupée, avant de la jeter dans la piscine pour voir si elle savait nager...

— Salut, beauté ! s'écria-t-il en s'agenouillant et en ouvrant grands les bras.

La petite s'y jeta dans un grand éclat de rire. Elle le serra très fort, fit claquer un baiser sonore et humide sur sa joue, puis prit un peu de recul.

— Coucou, dit-elle en se tortillant.

Exubérante... mais encore timide quand même, constata-t-il. Un pas en avant, deux pas en arrière. Après tout, c'était bien normal. Ils venaient à peine de faire connaissance, et la petite avait besoin d'être apprivoisée pour se sentir pleinement en confiance.

— Bon, eh bien, j'y vais, monsieur, annonça dans le même temps Tiffany, aussi intimidée que Jade.

— A demain, Tiffany, répondit-il sans quitter sa fille des yeux. A nous deux, maintenant, petite coquine, poursuivit-il en chatouillant Jade. On joue ?

Il n'en fallut pas plus pour renouer la complicité. Jade se précipita vers le coffre à jouets du salon, ouvrit le couvercle en poussant sur ses petits bras, puis plongea dedans pour en sortir trois ou quatre boîtes de puzzle dont les pièces se répandirent par dizaines sur le tapis dans un joyeux désordre coloré.

Et ce fut ainsi, assis à même le sol et penchés sur l'image d'un gros ours brun auquel il manquait encore la moitié de la tête et deux ou trois pattes, que Megan les découvrit lorsqu'elle arriva à son tour. Ils se levèrent aussitôt pour l'accueillir, et Stephen, comme d'habitude lorsqu'il la sentait tout près, éprouva un élan de désir irrépressible qui le rendit maussade.

Bon sang, elle était tellement sexy, tellement désirable ! Aujourd'hui, elle portait une jupe courte qui dévoilait ses longues jambes, des sandales à talons et un chemisier tout simple, le tout dans des couleurs écureuil qui rappelaient le flamboiement de ses cheveux. Et c'était cette femme-là qui se refusait à lui — sa femme —, alors que des dizaines d'autres n'attendaient qu'un signe de lui pour se coucher dans son lit !

— Maman adorée ! s'écria Jade. Suis occupée, moi.

— Je vois, mon cœur, répondit Megan en serrant sa petite fille contre elle. A quoi jouez-vous ?

— On fait des puzzles, précisa Stephen.

« Comme toi et moi », aurait-il pu lancer avec amertume. Sauf que le jeu de Jade était bien plus simple que celui dans lequel ils s'étaient lancés, lui et Megan... Mais, au lieu de céder à la morosité, il s'approcha, glissa le bras sous celui de Megan et posa un baiser sur ses lèvres. Un geste que Jade enregistra, remarqua-t-il.

— Bon, vous deux, dit-il, je vais préparer le dîner. D'ac ?

— Des hamburgers ! fit Jade en battant des mains.

— O.K, O.K., acquiesça-t-il avec un long soupir faussement las. Mais alors juste parce que c'est toi ! Et aussi parce que j'ai envie de jouer au jeu du fast-food, ce soir !

— C'est quoi, ce jeu ? demanda la fillette.

Il se pencha vers elle et lui pinça gentiment le nez entre le pouce et l'index.

— C'est quand on cuisine pour une petite personne haute comme trois pommes qui ne peut même pas encore atteindre l'interrupteur de sa chambre pour allumer et éteindre la lumière, mademoiselle !

Jade se tortilla en riant.

— Ze veux voir, ze veux voir ! s'exclama-t-elle.

Stephen la hissa pour la jucher sur ses épaules.

— C'est bon, je t'emmène.

— Moi, je monte me changer et je vous rejoins, leur dit Megan tandis qu'ils s'éloignaient vers la cuisine.

— Tu as besoin de moi ? lui jeta Stephen sans se retourner.

Une pure provocation...

— Ça ira, je te remercie, rétorqua-t-elle.

Cette fois, il se tourna et lui adressa un éblouissant sourire.

— Tu ne sais pas ce que tu rates.

— C'est mon choix.

— D'ac. Mais je ne désespère pas, tiens-le-toi pour dit !

\* \* \*

Ils dînèrent dans le patio, face au coucher de soleil. Stephen fit griller les steaks au barbecue, sous les yeux de Jade, émerveillée et ravie. Et, quand il servit les hamburgers façon Cuba, avec un assaisonnement épicé et du chorizo, la fillette fut au comble de la joie. D'ailleurs, elle égaya tout le repas de ses gazouillis et pimenta la conversation de ses insatiables questions.

C'était exactement ce qu'il attendait de la vie, songea Stephen, il s'en rendait compte maintenant. Oui, il mesurait combien ce genre de moments, à la fois simples et infiniment précieux, lui avaient manqué — un petit dîner de rien du tout, avec sa femme et sa fille, devant un coucher de soleil. Il se sentait bien, ce soir, tellement bien... A tel point qu'il s'étonnait lui-même d'être passé si facilement et sans transition de son existence de play-boy à cette nouvelle vie de père et de mari. Non seulement il s'y acclimatait mais, en fait, il se sentait parfaitement à sa place. Comme jamais auparavant.

Il lui semblait, tout simplement, être enfin chez lui après avoir erré des années.

Lorsque le dîner fut terminé, il resta tranquillement assis auprès de Megan à regarder Jade jouer dans le patio.

— Ça se passe bien, toi et elle, dit-elle alors.

— Oui, c'est aussi mon impression. Mais, je ne la sens quand même pas encore tout à fait à l'aise. Tout à l'heure, quand je suis rentré du travail, je l'ai trouvée un peu... hésitante.

— C'est naturel.

— Sans doute. Seulement, je me pose quand même des questions. Peut-être que... peut-être qu'elle a des choses... enfin, des choses qu'elle ne sait pas formuler.

A cet instant, la fillette vint les rejoindre et grimpa sur les genoux de sa mère. C'était l'occasion de vérifier si quelque chose tracassait l'enfant, en effet.

— Tout va bien, ma puce ? lui murmura Megan à l'oreille.

Jade hocha la tête puis dégringola des genoux de Megan pour aller monter sur sa propre chaise, avant de s'atteler sérieusement à boire son jus d'orange à la paille.

— Est-ce que tu t'es bien amusée, à l'école ?

Nouveau hochement de tête.

— Tu me racontes ?

Cette fois, Jade jeta un rapide coup d'œil à Stephen, mais reprit tout aussi rapidement son activité.

— Jade, je te parle, ma chérie...

Et brusquement...

— Z'ai pas de papa. Z'ai un beau-père. C'est Emily qui l'a dit.

Bon sang... Voilà donc ce qui rendait sa fille si réservée, songea Stephen, bouleversé. Il croisa le regard de Megan. Eh bien, cette conversation inattendue avec Jade risquait de donner un coup d'accélérateur à leurs projets, semblait-il ! Manifestement, on n'allait pas pouvoir maintenir plus longtemps cette petite fille dans le secret de sa propre naissance.

Et, avant que Megan ait pu intervenir, Stephen lui ordonna le silence d'un seul regard et décida de se jeter à l'eau.

— Jade, ma chérie, je suis ton vrai papa. Pas seulement depuis que j'ai épousé ta maman : depuis toujours. Tu ne le savais pas. Je n'étais pas là, parce que j'ai dû m'absenter pendant longtemps, mais, maintenant, je suis là et je ne m'éloignerai plus jamais de toi. Parce que je t'aime très fort.

Jade posa son regard sur lui — il découvrit un regard d'enfant confiante et pleine d'espoir qui le submergea d'émotion.

— Est-ce que tu me comprends ? reprit-il doucement.

La petite fille hocha la tête.

— Tu es mon papa, répéta-t-elle. Papa.

Le cœur de Stephen battit plus vite. Encore un mot, et les larmes allaient venir...

— Et toi, tu es mon enfant, ma petite fille adorée, dit-il d'une voix étrangement voilée.

L'instant d'après, Jade descendait de sa chaise et venait se nicher sur ses genoux, le pouce dans la bouche, roulée en boule dans ses bras. Totalement chamboulé, il chercha le regard de Megan : comme lui, elle retenait à grand-peine ses larmes.

## 9.

Le week-end venu, Jade supplia son père de lui montrer le bateau. Sans chercher à dissimuler ses réticences, Megan finit cependant par céder. Il était bien naturel qu'une petite fille de trois ans se réjouisse de monter à bord du bateau dont son héros de papa était le capitaine... Même si ce bateau rappelait à sa mère de pénibles souvenirs et une trahison dont elle ne se remettait pas.

Et puis, Stephen était tellement gentil avec Jade, depuis leur rencontre, qu'elle ne pouvait pas lui refuser ce plaisir, à lui non plus. Ainsi, il avait fait faire à sa fille le grand tour du Garrison Grand, lui réservant la surprise de dormir une nuit dans la suite qu'il gardait pour son propre usage. Jade était aux anges !

Alors comment s'opposer à ce qu'ils partent tous les trois pour une traversée de Biscayne Bay, surtout sur ce yacht splendide qui fendait les flots de sa coque de presque soixante pieds de long ?

Megan se rappelait bien — trop bien — le grand yacht baptisé *Fishful Thinking*. Stephen y était très attaché. Quant à elle, elle ne réussissait à oublier ni les heures incandescentes et insouciantes qu'ils y avaient passées ensemble, à jouer l'un de l'autre, à faire l'amour, ni, hélas, l'événement qui avait fait s'écrouler tous ses espoirs de bonheur alors que Jade germe à peine dans son ventre.

Elle chassa ces tristes pensées et entreprit de brosser ses cheveux que l'air et le sel de la mer avaient emmêlés. Une heure plus tôt, Stephen avait coupé le moteur et jeté l'ancre, laissant le bateau se balancer doucement dans un silence à peine troublé par le bruissement charmant du vent et le clapotis des vagues contre la coque blanche. Ils avaient plongé tous les trois dans l'eau fraîche et joué comme des enfants. Puis, affamés par le bain, ils étaient remontés à bord pour dévorer des sandwiches au soleil. Jade s'était écroulée de fatigue et d'excitation tout de suite après, et Stephen l'avait portée dans ses bras jusque dans sa cabine, pour une sieste.

A présent, la fillette dormait à poings fermés du sommeil des enfants heureux et repus. Megan aurait dû se réjouir de ce moment de répit — au lieu de quoi, elle se sentait nerveuse, inquiète. Maintenant qu'il n'y avait plus de petite diablesse de trois ans pour solliciter et occuper Stephen, qui sait ce qui allait se passer ? Jade faisait d'eux un père et une mère. En son absence, ils redevenaient ce que Megan redoutait le plus : un homme et une femme, en tête à tête, loin du monde, et électrisés l'un par l'autre. Sans plus aucun obstacle pour les séparer — et la retenir, elle, de faire la plus grosse erreur de son existence.

Comme s'il avait capturé ses pensées à distance, Stephen apparut au même moment dans l'encadrement de la porte de la cabine. Le cœur de Megan battit plus fort. Il était si beau — détendu, bronzé comme un marin grec, son corps parfait à peine couvert par son short et le T-shirt sans manches qu'il avait passés à la hâte après leur baignade.

— Coucou, toi, dit-il en s'appuyant nonchalamment contre la paroi de la cabine.

— Salut.

Où puisait-il un tel aplomb, une telle aisance, alors qu'elle-même avait les nerfs à vif ? Elle le détestait ! Pourquoi réussissait-il à la mettre dans un tel état rien qu'en la regardant et en lui souriant ? Sous ce regard, elle se sentait nue. Pourtant, une fois à bord, elle avait pris la précaution de passer une petite robe par-dessus son maillot de bain. Un maillot de bain une-pièce, en plus ! Vraiment rien de sexy ni de provocant.

Furieuse, elle continua à démêler ses cheveux à grands coups de brosse. Dans le miroir, elle surprit aussitôt l'œillade amusée de Stephen. Aucun doute, il voyait clair en elle — son désir, et ses efforts vains pour l'étouffer, ses précautions vestimentaires, la nervosité de ses gestes...

Alors, forcément, il la poussait à bout. Dans son dos, elle sentait glisser sur elle son regard à la fois gourmand et narquois. C'était aussi troublant et excitant qu'une caresse, un prélude à des échanges plus torrides. Déjà, son corps réagissait. Cette moiteur familière entre ses jambes, cette chaleur au creux de son ventre, la respiration qui trouvait moins bien son rythme, et, pire que tout, ses seins qui frissonnaient et la trahissaient.

Bon sang, comment pouvait-elle ! Il l'avait humiliée, trahie ! Elle avait souffert l'enfer à cause de lui ! Et, même si, depuis qu'il avait découvert l'existence de Jade, il semblait devenu un autre homme, elle ne devait pas oublier le passé. Ni les circonstances de leur mariage. Stephen Garrison était un salaud capable de toutes les manœuvres pour obtenir ce qu'il voulait. Y compris épouser une femme de force !

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il.

— Tu le vois bien, non ? rétorqua-t-elle avec agacement. Je me démêle les cheveux. J'ai eu beau les attacher, avec la mer, le vent et le sel, on dirait un nid d'oiseau...

Toujours ce regard... Le même regard brûlant et sans complexe qu'il avait fixé sur elle quand elle était apparue en maillot de bain sur le pont, tout à l'heure, ou quand elle était remontée à bord, ruisselante et indécentement moulée dans son maillot.

— Jade m'a dit qu'elle voudrait apprendre à nager, reprit-il.

Un sourire flotta sur ses belles lèvres viriles. Ce sourire en coin, sensuel et nonchalant, qui la faisait immanquablement craquer comme une idiote.

— Je vais lui apprendre la brasse. Si elle avait grandi ici, au bord de l'eau, elle saurait sans doute déjà.

Curieusement, Megan ne sentit aucun reproche dans cette remarque. C'était juste un commentaire. Du coup, elle répondit simplement :

— Je suis sûre qu'elle va adorer ça.

Puis elle ajouta en reprenant ses brusques coups de brosse :

— Ah, quel enfer d'avoir des cheveux pareils !

Ce fut une erreur. Stephen descendit dans la cabine.

— Chut..., murmura-t-il en se plaçant derrière elle. Laisse-moi faire.

Paralysée par sa présence, Megan suspendit son geste.

— Faire quoi ? murmura-t-elle en retour, pourtant consciente que la question n'aurait pas dû se poser.

Un soupir, un sourire, et Stephen referma la main sur son poignet, doucement et fermement. Elle laissa ses doigts s'ouvrir, lâcher la brosse. Elle la lui céda. Et, quand il se mit à lui toucher les cheveux, elle ferma les yeux. D'exquis frissons coururent de sa nuque au bas de son dos.

Stephen était tout près, trop près. A chaque mouvement, il la frôlait de tout son corps — les épaules, le dos, les fesses, les cuisses. Elle ouvrit les yeux. Le miroir lui renvoya l'image de leur couple, et son cœur cogna dans sa poitrine.

Aux odeurs marines se mêlaient maintenant des parfums plus intimes. La peau gorgée de soleil et de chaleur de Stephen, celle de la crème solaire, et celle, musquée, follement érotique, de la sueur et du désir.



Là, dans le silence de la cabine, devenue subitement un piège subtil, Megan eut la sensation que la température atteignait des limites insupportables. L'air, irrespirable, lui brûlait les poumons et ne rafraîchissait plus sa peau chauffée à blanc. Derrière elle, impitoyable, Stephen continuait de jouer langoureusement avec la masse de ses cheveux. Tantôt il séparait une mèche et la brossait avec un soin enivrant ; tantôt il prenait toute sa chevelure à pleines mains, enfouissant les doigts dans l'épaisseur des boucles. Comme en ce moment, où il venait de les disposer sur ses épaules.

— On dirait une sirène, lui chuchota-t-il à l'oreille tout en piégeant son regard dans le miroir. Tu es divinement belle, tu sais...

Il marqua un silence, puis reprit :

— J'ai beaucoup pensé à tes reproches... Cette fille, qui sortait de mon yacht et dont je n'avais aucun souvenir, que je ne rattachais à rien... J'ai fait des recherches, en quelque sorte. Pour tout dire, j'ai repris mon agenda d'il y a quatre ans, mon agenda personnel et mon agenda professionnel.

Megan se raidit aussitôt.

— Et l'hypnose, pour te rafraîchir la mémoire, tu as essayé ? répliqua-t-elle avec amertume.

Stephen se contenta de rire. Il en fallait davantage pour le désarçonner.

— Ce soir dont tu m'as parlé, poursuivit-il tout en continuant à caresser les cheveux de Megan, on avait organisé une espèce d'événement au Garrison Grand, autour d'un groupe de rock britannique en pleine ascension. Une fête. Il y avait plein de filles, évidemment, des papillons de nuit comme on en trouve toujours autour des musiciens. J'ai quitté la soirée très tôt — j'étais épuisé par l'organisation — et je suis allé me réfugier, au calme, sur mon bateau. Je pense que la fille que tu as vue est celle qui m'avait suivi et que j'ai mise dehors.

— Elle t'a... suivi ? répéta Megan, incrédule.

— Ou bien elle s'est débrouillée pour savoir où j'étais.

— Je me demande bien comment elle a pu imaginer qu'un type sérieux comme toi était disponible pour une aventure ! railla Megan, acerbe.

Stephen ne releva pas. Manifestement, il n'était pas décidé à se laisser décourager par des sarcasmes. Avec une égale détermination, il continua de s'expliquer :

— Je reconnais bien volontiers que j'avais une réputation de célibataire décomplexé qui consommait beaucoup. Et, comme ce soir-là tu ne m'accompagnais pas, il y a eu une petite maligne pour penser que l'occasion était belle. Mais elle se trompait.

— Vraiment ? jeta Megan sans aucune conviction.

— Je n'ai pas couché avec cette fille, affirma-t-il sans se départir de son calme et de sa fermeté. C'est vrai, elle s'est glissée à bord. Mais elle a plié bagage dans la seconde où j'ai compris ce qu'elle venait faire là.

— Sauf qu'elle était en train de se rhabiller sur la passerelle, quand je suis tombée nez à nez avec elle ! Comment expliques-tu cela ? Je ne suis pas sûre de croire à tes justifications, mais la curiosité me démange de voir comment tu vas t'en sortir !

— Je ne peux faire que des hypothèses, tu as raison, répondit Stephen. Selon moi, quand cette fille t'a vue, elle s'est dit que tu allais avoir ce que je venais de lui refuser. Elle s'est vengée. Surtout si elle t'a reconnue.

Megan sentit que ces mots touchaient son cœur malgré toute la résistance qu'elle s'efforçait de leur opposer. Stephen réussissait à la rassurer. N'était-ce pas le signe qu'il était passé maître dans l'art de duper les femmes ? Bien sûr que si. Pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de goûter la détente que lui apportaient tous les mensonges qu'il était en train d'inventer.

Comme s'il perçait ses pensées, il murmura :

— Tu ne me crois pas, n'est-ce pas ?

Puis il ajouta dans un soupir :

— Tu me prends déjà pour un type volage. Tu t’imagines vraiment que j’aggraverais encore mon cas en te mentant ?

— Je ne sais pas si je te crois ou pas, admit Megan. Tu peux me raconter tout ce que tu veux, quel moyen ai-je de vérifier ? Aucun. Et puis, déclara-t-elle en piégeant à son tour Stephen dans le miroir, au fond, rien n’a changé : tu es toujours le riche propriétaire du Garrison Grand, ce privilégié beau gosse, sexy et branché sur lequel toutes les filles fantasment... Il y aura éternellement des femmes autour de toi, Stephen, des femmes qui rêveront de partager ton lit, ne serait-ce qu’une nuit.

A ces mots, il leva la main et montra son annulaire auquel brillait un large anneau de platine.

— Voici la preuve que j’ai vraiment changé, affirma-t-il.

— Il y a des filles que ton alliance ne gênera pas, répliqua tristement Megan.

— Tu n’écoutes donc pas ce que je dis ? Je viens de reconnaître quel genre de type j’étais il y a quatre ans. J’ai pris du recul, Megan, et je sais ce que je veux.

— Qui me dit que tu ne changeras pas d’avis dans trois semaines ?

Malgré l’acidité dont elle faisait preuve, Megan faiblissait, elle le sentait bien. D’autant que, plus diabolique que jamais, Stephen venait de reprendre le délicieux massage des épaules et du crâne qu’il avait commencé, un instant plus tôt, après lui avoir longuement brossé les cheveux.

— Regarde..., reprit-elle à mi-voix. Tu n’étais même pas capable de te rappeler cette fille, sur ton yacht. Dans un mois, dans un an, tu ne te souviendras peut-être même plus que j’existe. Je serai juste une ombre dans ta maison.

— D’accord, ma mémoire avait zappé cette fille. Mais, toi, je n’ai jamais pu t’oublier. Ça ne compte pas ?

Oh, si, ça comptait. En tout cas, elle aurait voulu de toutes ses forces que cela compte. Les mots de Stephen se fracassaient contre son cœur, comme autant de vagues cherchant à briser ses défenses. Devait-elle le laisser faire ? Devait-elle lui résister encore, ou bien s’abandonner, enfin, comme elle en brûlait d’envie ?

— J’ai envie de faire l’amour avec toi, murmura-t-il, comme en écho à ses propres pensées. Tellement envie...

— Tu sais bien que c’est une très mauvaise idée, répliqua-t-elle sans aucune conviction.

— Au contraire. C’est ce que nous pourrions faire de mieux, là, maintenant, dit-il.

Puis, après avoir posé la brosse à cheveux sur la coiffeuse, il prit Megan par les épaules et la fit se tourner face à lui. Elle posa les mains sur son torse, essaya vaguement de le repousser, mais, quand il se pencha pour prendre ses lèvres, elle ne résista pas.

Leurs bouches, leurs langues se trouvèrent aussitôt, et, dès la première caresse, ils s’embrasèrent ensemble. Stephen enfouit désespérément les doigts dans la masse flamboyante des cheveux de Megan, puis chercha le creux de son cou.

— J’ai envie de toi, j’ai envie de toi..., lui répétait-il à l’oreille.

Chavirée, elle s’accrocha à lui, incapable de l’arrêter. Elle sentit qu’il cherchait l’attache de son maillot de bain. Si elle le laissait faire, elle serait à sa merci. Voilà, c’était fait. A présent, il repoussait les bretelles, dénudait ses seins frissonnants dont les pointes perlaient. Sans plus attendre, il les cueillit dans ses mains, en éprouva la rondeur, en pinça la pointe entre le pouce et l’index. Les yeux clos, elle entendit des soupirs, des « encore » franchir ses propres lèvres. Le désir de Stephen était si fort, si violent qu’il lui en communiquait l’intensité extrême. Elle avait la sensation qu’il courait dans ses veines et envahissait tout son corps.

La faim les tenaillait. Une faim creusée depuis quatre longues années, et rien n’aurait pu les empêcher, maintenant, de se rassasier l’un de l’autre. Et surtout pas la voix de la raison qui se perdait désormais au milieu des soupirs et des plaintes de plaisir. Aimantés l’un par l’autre, ils laissaient leurs corps parler pour eux.

Relâchant son étreinte, Stephen descendit le long des jambes de Megan et retroussa sa robe pour trouver ses fesses et les prendre à pleines mains. Puis il embrassa ses cuisses, remonta vers son ventre, ses seins encore, et sa bouche dans laquelle il plongea. Les mains toujours sur ses fesses, il la plaqua contre lui et elle éprouva la force de son sexe.

Elle sentait son cœur battre à toute allure et, si la prudence et la pudeur ne l'avaient encore un peu retenue, elle lui aurait demandé de la prendre tout de suite. C'était si frustrant d'attendre, elle avait tellement attendu ce moment tout en se l'interdisant ! A présent qu'elle était tout près du soleil, elle voulait pouvoir en jouir de tout son être.

Sa robe avait rejoint le sol sans qu'elle s'en aperçoive, et les mains de Stephen couraient partout sur elle avec une espèce d'urgence. Tantôt du bout des doigts, tantôt de toute la force de ses paumes, il explorait son corps et se l'appropriait, semant sur sa peau les mêmes étincelles, les mêmes frissons qu'autrefois.

Autrefois... Pendant leur longue séparation, elle avait rêvé bien souvent de lui, de ses caresses, se réveillant en pleine nuit et découvrant son lit vide. Combien de fois n'avait-elle pas cherché ce plaisir perdu ? Et, maintenant, Stephen était là, dans ses bras, et la magie opérait de nouveau, intacte et peut-être même plus enivrante.

Une fois qu'il l'eut déshabillée, il se déshabilla à son tour. Elle aimait tout. Sa nudité. Son sexe gorgé du désir qu'il avait d'elle. L'odeur et la chaleur de sa peau tannée par le soleil et la mer. Il était impossible de résister à tant de promesses. D'ailleurs, le voulait-elle ?

Elle frissonna de désir, son corps se cambra vers le plaisir tandis que Stephen se penchait sur elle.

— Tu me rends fou, lui dit-il, tu me rends complètement fou. Viens.

Et, sur ces mots, il la prit dans ses bras pour échouer avec elle sur le lit. Là, enfin libre de lui prodiguer toutes ses caresses, il mordilla ses seins, glissa la main entre ses jambes, poussa le jeu plus loin dans l'humidité secrète de son intimité — et elle lui répondit par autant de caresses et de soupirs fébriles, dans l'attente du moment où, enfin, enfin, il entrerait en elle.

Mais il jouait, retardait l'instant suprême, goûtait l'intérieur de ses cuisses, la chair sensible qu'elles abritaient. Personne avant lui ne l'avait jamais fait vibrer de cette manière. Stephen était un magicien de l'amour, et elle était la prisonnière consentante de ses sortilèges.

— C'est trop bon, murmura-t-elle tandis qu'il promenait sa langue entre ses cuisses.

La sensation devint soudain si aiguë, la chair si sensible, que Megan s'arqua et cria.

— Détends-toi, ma belle...

— Mais tu vas me faire jouir... sans toi, protesta-t-elle faiblement entre deux soupirs.

Le sang battait à ses tempes, une pulsation familière enflait au fond de son ventre, annonçant l'explosion finale.

— Stephen, arrête..., supplia-t-elle encore.

En vain. Il continua, s'adonnant à des caresses toujours plus subtiles, toujours plus appuyées. Agrippée aux draps, Megan ne pouvait lutter contre la sensation qui enflait en elle et n'allait plus tarder à l'emporter comme une vague.

Et, soudain, ce fut le point de non-retour. Elle se tendit comme un arc, attendit, puis laissa le séisme l'anéantir de toute sa force. Un séisme si fort et si bon qu'elle en ressortit épuisée, comblée, avec la sensation de flotter sur l'eau.

A côté d'elle, Stephen venait de rouler sur le ventre et il tendit le bras pour ouvrir le tiroir de la table de chevet.

— Bon sang..., maugréa-t-il alors qu'elle émergeait à peine, je n'ai pas de préservatifs.

— Je n'ai pas eu d'amant, après toi, avoua-t-elle d'une voix suppliante.

Elle avait si désespérément besoin de sentir Stephen en elle, de s'unir à lui, qu'elle en oubliait toute réserve et toute précaution. Son corps l'appelait douloureusement, et plus rien d'autre n'avait

d'importance.

Stephen posa sur elle un regard étonné et tendre qui lui disait : « Vraiment ? Personne après moi ? » Une question silencieuse à laquelle elle accepta de répondre.

— Jade n'était qu'un bébé, et je travaillais dur. Ça ne me laissait guère de temps pour avoir une vie privée.

— Tu n'as eu personne, et moi, je me protège toujours.

— Alors, rien ne nous empêche de...

— Sauf que tu risques de tomber enceinte, non ?

— Non. Ce n'est pas le bon moment du mois.

Tandis qu'elle prononçait ces mots, une vague de tristesse la traversa. Si souvent, elle s'était dit, en regardant jouer Jade, que rien ne la rendrait plus heureuse que d'avoir d'autres enfants à aimer... Mais, depuis qu'elle avait accepté d'épouser Stephen, dans les conditions qui étaient les leurs, elle avait tracé une croix sur ce bonheur-là. Et voilà que, tout à coup, ils en parlaient ensemble. C'était à la fois inattendu et très douloureux.

— On est mariés, maintenant, reprit-il comme il la voyait songeuse. Main dans la main. Si tu devais tomber enceinte, tu ne serais pas seule, cette fois, tu sais.

— Faire un bébé n'entre pas dans notre contrat, objecta-t-elle tout bas, la gorge nouée.

A ces mots, Stephen se pencha doucement sur elle et lui donna un baiser. Un baiser désespéré comme il ne lui en avait encore jamais donné jusque-là. Étonnée et touchée, elle l'enlaça, se réfugia dans ses bras, laissant parler sans plus de frein le besoin qu'elle avait de lui.

C'était sans doute le signe qu'il attendait. Il l'étreignit comme un fou, dévora sa bouche, tout son corps, et, soudain, plongea en elle d'un coup de reins puissant, lui arrachant un gémissement de plaisir.

— Enfin, murmura-t-il à son oreille tandis qu'ils chaloupaient ensemble. C'est tellement bon d'être là, en toi, tellement bon. Viens avec moi...

Elle s'accrocha à lui, s'ajustant à son rythme, se laissant vaincre par les assauts de chaque lame, retrouvant l'entente grisante qui les avait toujours unis. Ensemble, ils connaissaient l'art de s'aimer sur le bout des doigts. Guidés par l'instinct et par leur intime connaissance l'un de l'autre, ils savaient exactement comment cheminer jusqu'au paradis.

Ainsi portés par l'inexorable vague, ils ne furent bientôt plus que sensations mêlées aux fragrances âcres de leurs corps enlacés et à la musique rauque de leur plaisir. Ils s'étaient attendus si longtemps, si longtemps...

Et, soudain, la tentation fut si forte de retrouver, ensemble, l'extase qui les fondait l'un à l'autre autrefois, qu'ils larguèrent tout à fait les amarres. Et, tel un bateau ivre, perdus pour le reste du monde, ils se laissèrent submerger par la tempête sous un ciel qui explosait d'étoiles.

## 10.

— Je vous présente Jade.

Debout à côté de sa fille, la main tendrement et fièrement posée sur l'épaule de l'enfant, Stephen regarda tour à tour chacun des membres du clan rassemblé pour l'occasion.

Jamais Megan ne s'était sentie aussi nerveuse. La gorge et les lèvres sèches, elle attendait avec appréhension la réaction des Garrison. Tout le monde était là. Anna aussi, Dieu merci. Et, d'instinct, elle chercha du réconfort dans le regard de son amie, qui lui répondit par un petit signe confiant.

Certes, la famille de Stephen avait déjà rencontré Jade le jour du mariage, sur la plage du Garrison Grand. Mais le dîner de ce soir, donné dans la demeure des Garrison, était à la fois plus intime et plus formel. Il s'agissait de présentations officielles, et d'un baptême du feu, pour Jade comme pour elle. Comment les Garrison allaient-ils les traiter, maintenant qu'on était en petit comité et qu'aucune présence étrangère ne les obligeait à faire bonne figure ou à donner le change de la comédie sociale ?

Megan était d'autant plus déstabilisée qu'elle mettait pour la première fois les pieds dans cette demeure de Bal Harbour. Jamais, pendant leur liaison, elle n'en avait franchi les portes intimidantes. Aujourd'hui, elle y entrait en tant qu'épouse et mère, mais cela ne la rassurait pas pour autant. Elle s'inquiétait surtout pour Jade. Car, si elle se sentait de taille à affronter un rejet en tant que femme, elle savait déjà qu'elle ne supporterait pas que les Garrison regardent sa fille de haut et refusent de la considérer comme une des leurs à part entière.

Elle regarda tout autour d'elle, incapable de trouver le calme intérieur. Cette maison était tellement impressionnante ! Délibérément impressionnante. Bâtie et décorée pour que personne ne puisse s'y tromper : les Garrison étaient une famille puissante, richissime, dangereuse, même, et il fallait que les invités qui passaient le porche de Bal Harbour le comprennent dès leurs premiers pas dans le grand hall de réception. Immense, dominé par une énorme cheminée entourée de profonds canapés et de luxueux fauteuils, le hall en question était couronné par une coupole haute de trois étages vers laquelle s'envolait une double spirale d'escaliers qui se rejoignaient en galerie à colonnades sur chaque palier.

A l'image de leur demeure et de leur fortune, les Garrison eux-mêmes étaient impressionnants, mais au moins Megan les avait-elle déjà rencontrés quatre ans plus tôt, au hasard de ses sorties avec Stephen. Parker, bien sûr, pour qui elle avait travaillé. Adam, dont elle fréquentait le night-club, quand elle accompagnait Stephen, night-club où elle avait aussi fait la connaissance des jumelles, Brooke et Brittany.

Seule Bonita demeurait encore une presque inconnue pour elle. La maîtresse de Bal Harbour lui avait réservé des félicitations glaciales et un accueil d'une raideur effrayante le jour du mariage. Ce soir, elle régnait sur ses enfants avec la même froideur, guettant d'un œil impitoyable leurs réactions, enregistrant leurs paroles et leurs gestes tandis que chacun s'approchait de Jade, l'embrassait et lui disait quelques mots.

Dieu soit loué, les frères et sœurs de Stephen semblaient bien disposés à l'égard de sa fille. Ils se montraient chaleureux au-delà de ce qu'elle avait imaginé. Elle avait eu si peur de leur accueil qu'elle s'était préparée à bien moins de gentillesse, pour s'éviter une terrible déception... Un bon point, songea-t-elle, se raccrochant à tout ce qui pouvait la rassurer quant au déroulement de la soirée.

Restait maintenant à réussir l'épreuve suprême — le jugement de Bonita.

Celle-ci n'avait encore pas dit un mot ni bougé un cil. Mais, soudain, jugeant sans doute que ces effusions avaient assez duré, elle intervint avec la sécheresse de ton dont elle était coutumière.

— Venez ici, petite fille, dit-elle à Jade.

Saisie, l'enfant hésita quelques secondes puis s'exécuta. Megan déglutit péniblement. A côté d'elle, Stephen lui communiqua sa propre nervosité.

Elle regarda sa fille s'approcher de Bonita. Pour l'occasion, Jade portait une adorable petite robe verte sans manches, et un ruban retenait ses beaux cheveux noirs. Megan avait tout fait pour que la fillette produise la meilleure impression possible, mais, si Bonita ne voulait pas de cette enfant, toute la gentillesse et tout le charme de Jade n'y feraient rien.

Dans un silence de mort, Bonita prit Jade par le menton et la dévisagea attentivement. Elle lui fit tourner la tête à droite, puis à gauche, examina ses yeux, son nez, sa bouche, son menton avec la rigueur glacée d'un entomologiste. Et, tandis que d'interminables secondes s'égreuaient, Megan lutta pour ne pas céder au vertige. Ce cauchemar allait-il bientôt cesser ? Qui était donc cette femme, pour se permettre d'ausculter sa fille avec cette attention inhumaine ?

Finalement, le verdict tomba.

— Aucun doute, petite, tu es une Garrison. Le portrait craché de ton père, à vrai dire.

Bonita ne s'en adoucit pas pour autant, mais au moins Megan éprouva-t-elle un immense soulagement. La même détente gagna le reste de l'assistance : avec un peu de chance, il n'y aurait pas d'éclat au dîner de ce soir...

Car il y en avait eu, et souvent, Megan le savait. Stephen ne lui avait pas caché que sa mère buvait beaucoup trop et qu'elle était de plus en plus irascible. Au moindre incident, elle prenait la mouche, faisait un scandale et transformait les réunions de famille en cauchemar. Avec un tel tempérament, on pouvait craindre le pire, s'était alors dit Megan : après tout, jusqu'à maintenant, Bonita ne l'avait encore considérée que comme l'une des nombreuses maîtresses de son fils, et la mère suspecte d'une petite bâtarde.

— Je suis ta grand-mère, poursuivit Bonita sans se départir de sa froideur. Désormais, tu m'appelleras ainsi.

Jade se contenta d'un timide hochement de tête et se tordit les mains.

Petit à petit, tout le monde se remit à parler et à circuler dans la grande pièce. La tension était tombée et, en sirotant une coupe de champagne, on attendait que le dîner soit servi. Là-bas, Stephen riait avec Adam.

— Je suis vraiment contente pour toi et Stephen...

Brittany venait de s'approcher et de lui prendre gentiment le bras. Megan lui rendit son sourire.

— Merci. Moi aussi, je te souhaite beaucoup de bonheur avec Emilio. Au fait, je ne le vois pas. Il n'est pas venu avec toi ?

— Retenu par ses obligations au El Diablo, répondit Brittany en riant.

Megan hocha la tête.

— J'imagine qu'il est obligé de travailler dur. Mais il reçoit la récompense de ses efforts, apparemment : non seulement le restaurant ne désemplit pas, mais j'ai lu d'excellentes critiques gastronomiques à son sujet. On dit que la nourriture est excellente et qu'il y a une très bonne ambiance.

Brittany se pencha et déclara sur le ton de la confiance :

— Entre toi et moi, il vaut mieux qu'il ne soit pas là ce soir. Il n'est pas encore bien accepté, ici. Ma famille est furieuse qu'on se soit fiancés.

— Je comprends tout à fait ce que tu ressens, avoua Megan. Moi-même, j'étais extrêmement nerveuse à l'idée de venir dîner. Le jour du mariage, tout le monde s'est bien tenu et a fait des efforts, mais je craignais que, en petit comité, ce soit très différent, qu'on me dise des choses désagréables...

— Mais, finalement, ça se passe très bien !

Elle vérifia qu'aucune oreille indiscreète ne traînait et que Stephen était suffisamment loin, puis elle ajouta :

— Tu sais, j'ai toujours su que Stephen aurait beaucoup de mal à t'oublier. Après votre rupture, il était... changé. Je ne l'avais jamais vu si triste.

Megan fut touchée — avant de se rappeler que, en femme amoureuse, Brittany ne pouvait pas se montrer parfaitement objective.

— Triste, à cause de moi, ton frère ? ce play-boy incorrigible ? Laisse-moi rire !

— Je t'assure qu'il a mûri, reprit Brittany, pressante. Du jour où tu es partie, il s'est jeté dans le travail. Il a fait du Garrison Grand le plus bel hôtel de cet Etat, quelque chose d'unique en son genre. Je n'aurais jamais cru mon frère capable de tant d'implication, je te le dis ! Il avait besoin de combler un vide.

— Stephen est un formidable entrepreneur, reconnut Megan, je ne te dis pas le contraire. D'ailleurs, toutes les suggestions ou les modifications qu'il a apportées aux plans que je lui ai soumis sont extrêmement pertinentes. Il sait ce qu'il fait. Mais...

Brittany ne la laissa pas poursuivre.

— Ecoute-moi jusqu'au bout, s'il te plaît, Megan. Vraiment, Stephen s'abrutissait de travail. Il m'inquiétait. Et, pour tout te dire, je ne suis pas plus rassurée maintenant que vous êtes mariés. Je ne le sens pas... heureux. Pourquoi ?

Evidemment, Megan ne pouvait pas dire la vérité. Si seulement Brittany avait su... ! Mais comment expliquer à une jeune femme follement amoureuse que le mariage n'apportait pas forcément le bonheur — surtout un mariage comme celui que Megan avait conclu avec Stephen ?

Elle préféra garder son secret, douloureusement consciente que sa situation et celle de sa belle-sœur étaient bien différentes. Même si Stephen était moins dur, moins cynique, depuis quelques jours.

— Tu ne veux pas me répondre ? reprit doucement Brittany.

— Tu te fais des idées, répondit évasivement Megan. Il est juste un peu déstabilisé par la paternité, c'est tout. Ça passera. D'autant que Jade lui fait beaucoup de bien, je crois.

Brittany n'insista pas. Elle sourit tristement, pressa le bras de Megan et s'éloigna, peu convaincue, pour aller bavarder avec sa jumelle. Alors, soudain, comme perdue au milieu de cette belle-famille que la vie venait de lui imposer, Megan éprouva un immense sentiment de solitude.

Elle se mit à l'écart, et les événements du week-end se déroulèrent dans son esprit. La veille, après la balade en mer, de retour à la villa, elle s'était assoupie sur son lit, sans même s'en rendre compte, pendant que Stephen portait Jade endormie dans sa chambre. Elle avait juste pris le temps de se changer et de troquer sa petite robe contre un grand T-shirt, avant de s'allonger, un livre à la main. Elle n'avait pas lu plus de trois lignes, et le sommeil l'avait emportée. Lorsqu'elle avait ouvert les yeux, la lumière du matin filtrait à travers les jalousies des volets fermés par une main bienveillante. La même main bienveillante avait posé une couverture sur elle et glissé un oreiller sous sa tête.

Cette image arracha un sourire à Megan. Stephen était entré dans sa chambre pendant qu'elle dormait. C'était à lui qu'elle devait les gestes tendres qui avaient pris soin de son sommeil. Il pouvait être bouleversant de gentillesse, par moments. Cela le rendait d'autant plus dangereux pour elle...

Puis, aujourd'hui, ils s'étaient entièrement consacrés à Jade, qui ne leur avait pas laissé une minute pour se parler. Peut-être, d'ailleurs, était-ce mieux ainsi, songea Megan. Car que se seraient-ils dit ? Y

avait-il des mots suffisamment justes pour exprimer ce qu'ils avaient ressenti, ensemble, lorsqu'ils avaient fait l'amour ? Leur étreinte passionnée avait apporté à Megan la preuve d'une évidence : dès qu'il s'agissait de Stephen, elle perdait tout contrôle, et lui-même était poussé vers elle par un irréprouvable désir.

Et alors ? lui objecta la froide voix de la raison. Cette brûlante attirance ne suffirait jamais à faire d'eux un couple solide, ni à lui rendre la confiance qu'une femme devrait pourtant toujours avoir en son mari.

Quant à l'amour, le vrai... Ces caresses qu'ils avaient échangées dans l'urgence de la passion et du besoin parlaient-elles d'amour ? Pas sûr. Même si Stephen s'était expliqué, même s'il clamait haut et fort qu'il ne l'avait pas trahie et n'avait jamais cessé de la désirer et de la vouloir toute à lui, Megan doutait de ses sentiments pour elle.

Oui, de ses *sentiments*. Après tout, il ne l'avait épousée que pour régulariser la situation de Jade et donner à l'enfant des parents comme tout le monde, qui l'élèveraient ensemble. Sans ce mariage, jamais il n'aurait pu s'impliquer autant qu'il le souhaitait dans l'éducation de sa fille. Megan n'était qu'un mal nécessaire pour arriver jusqu'à Jade...

« Il ne t'aime pas, et pourtant tu as pris le risque de tomber enceinte une deuxième fois, hier », se reprocha-t-elle alors, en repensant à son moment de faiblesse. Ce n'était vraiment pas malin, avec le recul. Dieu merci, comme l'avait souligné Stephen, si elle devait affronter une autre grossesse, cette fois, elle ne serait pas seule.

Enfin, pas tout à fait.

Sauf que son cœur ne serait pas mieux accompagné que la première fois. Stephen lui donnait toutes les assurances matérielles, mais l'amour ne faisait pas partie des cadeaux déposés dans la corbeille de leur mariage. Toute sa vie, il avait accumulé les conquêtes faciles ; alors, en dépit des certitudes de Brittany, Megan ne l'imaginait pas réformer son mode de vie pour les beaux yeux d'une épouse en laquelle il voyait surtout la mère de sa fille et une partenaire sexuelle à portée de main.

Pour l'instant, cependant, elle représentait encore un défi à relever, pour lui. Parce qu'elle l'avait quitté, quatre ans plus tôt, il avait la rage de la reconquérir, de la voir fondre et soupirer dans ses bras, de la vaincre. En se refusant à lui, elle n'avait fait qu'exciter son goût pour la guerre amoureuse. Mais combien de temps cette ivresse durerait-elle ? Combien d'années, de mois, de semaines faudrait-il pour que l'intérêt de Stephen s'émousse puis s'efface tout à fait ?

\* \* \*

Après le dîner, Stephen se débrouilla pour retenir sa mère. Il la prit à part alors qu'elle empruntait le grand escalier de marbre pour monter dans sa chambre.

Pour une fois, elle n'avait pas abusé du whisky ni du vin à table. Mais nul doute que cette sobriété forcée commençait à lui vriller les nerfs : ceci expliquait qu'elle se retire si tôt. Une fois seule, elle ne tarderait pas à se servir un verre après l'autre, jusqu'à ce que l'alcool l'assomme et la laisse échouée sur son lit pour le reste de la nuit.

— Maman, je voudrais te parler deux minutes, lui dit-il en la rattrapant dans l'escalier.

Bonita se contenta de hausser les sourcils et attendit la suite.

— Est-ce que tu te rends compte que tu deviens incontrôlable pour les autres, et pour toi-même ?

— Je ne vois absolument pas de quoi tu parles, rétorqua Bonita avec hauteur, plus glaciale que jamais.

Stephen l'observa. Il devait rendre justice à sa mère : même en butte à l'alcoolisme, elle ne perdait rien de cette distinction aristocratique qui l'avait toujours caractérisée. Pourtant, il était plus que temps de la mettre face à son problème.



— Ne joue pas à ça avec moi, reprit Stephen en soupirant.

— Je n'aime pas du tout ce ton, rétorqua Bonita. Je te rappelle si besoin était que je suis ta mère et que je ne te dois aucun compte. Bonne nuit.

Sur ce, elle tourna les talons et s'apprêta à monter. Mais Stephen referma la main sur son bras, l'arrêtant dans son élan.

— Je te parle de ton problème d'alcool, maman. Un problème qui commence à affecter toute notre famille et qui détruit ta vie.

Bonita se figea sous l'offense, raide et furieuse.

— Comment oses-tu ! répliqua-t-elle d'une voix sourde dans laquelle perçait toute sa colère. Qu'as-tu à me reprocher ? N'ai-je pas reçu ta femme et ta fille dans ma maison, ne me suis-je pas montrée aimable avec elles ?

— Tu bois. Et nous en souffrons tous, répéta Stephen, imperturbable.

Les yeux de Bonita lançaient des éclairs.

— C'est *moi* qui fais souffrir notre famille ? s'exclama-t-elle alors dans un rire amer. Ça, c'est un comble ! Ton père m'a trompée, il a émietté votre fortune, toi, tu marches dans ses traces — mais c'est moi qui fais souffrir notre famille ? Mais tu as perdu le sens commun, mon pauvre enfant !

Stephen passa une main lasse dans ses cheveux. Bonita venait de déterrer la hache de guerre et entonnait son antienne favorite. C'en était fini de la paix, fragile, de ce dimanche soir. Restait à espérer que ni Megan ni Jade ne les rejoindraient inopportunément...

— Tes accusations me concernant sont déplacées, maman, reprit-il. Contrairement à mon père, je n'ai trompé personne, et certainement pas ma femme.

Même si Megan, elle, pensait le contraire. Ce que sa mère ignorait, d'ailleurs, et n'avait certes pas besoin de savoir.

— Je n'ai pas non plus mis en danger l'argent de la famille, poursuivit-il implacablement. Parker et moi travaillons dur, et nous espérons bien éclaircir les choses avec Cassie Sinclair pour que tout rentre dans l'ordre. Alors, le seul rapprochement que je te permette de faire entre papa et moi, c'est cet enfant que, lui comme moi, nous avons eu en dehors du mariage. Mais sache que je ne regrette pas une seule seconde la naissance de Jade.

Bonita pinça les lèvres dans un sourire cruel.

— Tu oublies de dire que, toi aussi, tu as fait entrer ta maîtresse dans notre famille, sous mon toit !

Stephen serra plus fort le poignet de sa mère, qui essayait de se dégager.

— Megan n'est pas ma maîtresse : je l'ai épousée. Désormais, elle est une Garrison, et je ne tolérerai pas le moindre écart de ta part la concernant. Est-ce clair ?

Sur ces mots, sensible à la détresse de sa mère et soucieux de ne pas trop enfoncer le clou, il se radoucit.

— Maman, s'il te plaît, fais-toi aider. Sinon... sinon nous allons devoir te faire entrer en clinique sans te demander ton avis.

Un long silence tendu suivit ces paroles. Puis, Bonita libéra sa main et tourna les talons pour de bon, sans un regard en arrière ni un mot de plus.

Stephen l'observa qui montait vers sa chambre et réfléchit aux reproches qu'elle venait de lui jeter au visage. Tout naturellement, ses pensées dérivèrent vers Megan et la nature équivoque de leurs relations.

Bon sang, il avait adoré la journée qu'ils avaient passée ensemble, hier, lui, elle et Jade. Cette promenade en bateau, quel bonheur ! Et les gazouillis de sa fille qui le ravissaient ! Jamais il ne se serait cru encore capable de jouer ainsi comme un gamin et de trouver ça si bon ! Rien ne lui semblait même meilleur, depuis !

Sauf, sans doute, les caresses qu'il avait partagées avec Megan dans l'après-midi. En lui faisant l'amour, il avait retrouvé la femme passionnée qui l'avait fait craquer quatre ans plus tôt. Comme autrefois, ils s'étaient unis dans une étreinte explosive, divine, et il ne pensait plus qu'à recommencer. Ce soir même, si elle acceptait enfin de lui ouvrir la porte de sa chambre.

Un frisson le traversa tandis qu'il se rappelait la possibilité qu'ils avaient évoquée, au plus fort de la passion, de faire un autre enfant. Fonder un vrai foyer avec Megan ? Cette perspective lui faisait soudain battre le cœur plus fort, plus vite. De même que l'idée de pouvoir être là, cette fois, tout au long de la grossesse, de vivre ces mois merveilleux au côté de sa femme et d'assister à la naissance de leur enfant.

Alors, voilà, il en était tout à fait sûr, à présent : il voulait Megan dans son lit, mais aussi dans sa vie, pour de bon et pour toujours.

Et, si elle ne l'avait pas encore compris pour l'instant, il était prêt à faire tout ce qui était en son pouvoir pour lui prouver sa détermination.

Il se le jurait : leur mariage de raison n'allait pas le rester longtemps. D'ici peu, la passion les emporterait de nouveau sur ses ailes.

\* \* \*

Megan caressa les cheveux de Jade, déjà presque endormie, et remonta la couverture sur ses épaules. Puis elle sortit de sa chambre sur la pointe des pieds tandis que Stephen s'installait au bord du lit pour lire à leur fille son histoire du soir.

Après ce dîner nerveusement épuisant chez les Garrison, elle n'aspirait plus qu'à se détendre et elle se serait volontiers plongée dans un bain de mousse parfumé et voluptueux. Mais ç'aurait été donner le temps à Stephen de finir son histoire et de venir rôder autour d'elle dans la salle de bains. Or, Megan redoutait de faire de nouveau preuve de faiblesse et de se laisser aller à d'autres jeux interdits avec lui. Mieux valait opter pour une douche, plus rapide et moins risquée.

Elle se déshabilla puis entra dans la salle de bains et régla la température de l'eau. Quand la vapeur commença d'envahir la cabine de douche, Megan y entra et se glissa sous les jets puissants et brûlants. Mon Dieu que c'était bon, songea-t-elle avec un soupir de bien-être. Puis elle ferma les yeux et laissa l'eau bienfaisante dénouer ses muscles et chasser la tension qui l'habitait.

Le dîner ne s'était pas si mal passé, après tout — beaucoup moins mal, en tout cas, qu'elle ne l'avait craint. Bonita s'était montrée, sinon cordiale, du moins plutôt correcte, et les autres membres de la famille avaient manifesté beaucoup de gentillesse à l'égard de Jade. Tous semblaient accepter la situation actuelle, quelles que soient les raisons pour lesquelles elle avait rompu avec Stephen, et en dépit du secret jalousement gardé pendant trois ans. Pour eux, tout ce qui comptait désormais, c'était que Stephen et elle étaient mariés et parents d'une petite fille.

Elle roula des épaules pour se détendre et, tandis qu'une tension se dénouait, un long soupir lui échappa.

— Je pourrais te savonner le dos, si tu voulais...

Megan sursauta et se tourna vivement. D'instinct, elle croisa les bras sur sa poitrine en un geste de protection. De l'autre côté de la simple cloison de verre, Stephen la regardait avec un sourire en coin. Depuis combien de temps était-il posté là, paresseusement, à l'observer nue sous sa douche ? Un bon moment, songea-t-elle en voyant dans ses yeux une lueur amusée qu'elle ne connaissait que trop bien !

— Qu'est-ce que tu fabriques ? lança-t-elle d'une voix sourde. Tu aurais pu frapper, tout de même.

De nouveau ce sourire narquois.

— Mais *j'ai* frappé, rétorqua-t-il sans vergogne. Et, comme je n'ai pas obtenu de réponse, je suis entré.

Il ajouta avec un air de renard :

— Je me suis dit que tu t'étais peut-être évanouie et que tu avais besoin de ton chevalier blanc.

— Eh bien, te voilà rassuré, maintenant. Tu vois, je prends une douche. Alors, sors.

Loin de lui obéir, il la caressa du regard.

— Tu te douches, oui, je vois ça...

— Ne reste pas. Mais qu'est-ce que tu veux, à la fin !

Une parole franchement maladroite. Elle avait tendu la perche à Stephen, et, évidemment, il s'en saisit.

— Je te laisse deviner, répliqua-t-il dans un murmure.

— S'il te plaît, sors, reprit-elle sévèrement, j'ai bientôt fini. Ensuite, nous parlerons, si tu veux.

Car nul doute que, après ce dîner, ils ne pouvaient se séparer pour la nuit sans avoir échangé quelques impressions. Mais pas ici, pas maintenant ! Elle qui se sentait déjà tellement vulnérable en présence de Stephen dans des circonstances où elle ne risquait pourtant rien, elle ne pouvait certainement pas l'affronter sereinement alors qu'elle était nue et exposée à toutes les faiblesses ! Autant courir à la catastrophe.

— Bon..., soupira Stephen avec une petite grimace. Pas de regrets pour le massage du dos, alors ?

— Aucun, merci.

— Tu me rejettes. Je ne sais pas si je vais y survivre, ajouta-t-il sur un ton faussement blessé.

— Ça te fera une expérience. Pour une fois, tu seras comme tout le monde. Maintenant, sors.

Pas du tout décidé à bouger, il plissa malicieusement les yeux et poursuivit :

— Tu te rappelles... les douches qu'on prenait ensemble ? Ça durait si longtemps qu'on arrivait en retard au bureau.

Bien sûr, elle se souvenait. Comment aurait-elle pu oublier ces moments-là ? Ces quatre dernières années, elle avait souvent pensé aux heures éblouissantes passées dans les bras de Stephen, sous la douche et ailleurs. Pourtant, elle répondit :

— Cette vie-là est derrière moi. Entre-temps, je suis devenue lucide et raisonnable.

Sur ces mots, elle ferma le robinet de la douche, sortit de la cabine et attrapa un peignoir d'éponge suspendu à la patère.

— Moi aussi, j'ai changé, figure-toi, répliqua Stephen à son tour, tout en abandonnant le terrain. Mais ça n'exclut pas qu'on prenne du plaisir. Si ?

C'était une allusion directe à l'épisode du yacht. Et une fausse question, Dieu merci. D'ailleurs, Stephen — qui n'attendait aucune réponse — venait de quitter la salle de bains. Enfin, Megan se retrouvait seule. Pas pour longtemps, hélas, elle le savait bien...

\* \* \*

Dix minutes plus tard — le temps pour elle de se frictionner et de passer une nuisette et un peignoir de satin —, elle descendait pieds nus au rez-de-chaussée, à la recherche de Stephen. Histoire d'en finir au plus vite avec cet inévitable tête-à-tête, elle avait négligé de sécher ses cheveux qui tombaient en longues boucles mouillées sur ses épaules.

Elle trouva Stephen dans le salon et hésita à entrer. Il avait baissé les lumières et mis de la musique douce. La voix d'un crooner chantait plaintivement *Only You*. Une ambiance de velours... Un piège de velours, plutôt.

Megan faillit fuir, mais c'était trop tard. Stephen avait perçu instinctivement sa présence dans la pièce. Il se leva tranquillement et vint vers elle, deux verres de vin à la main. Puis il lui en tendit un et, sans la quitter des yeux, leva le sien. Le vin, d'un rouge chaud et profond, accrochait les reflets de la lumière tamisée. Il suffisait d'en respirer le parfum et d'en voir les chatoyements pour deviner que, sur la

langue, il serait un nectar à la brûlure subtile, discrète mais redoutable. Un véritable philtre d'amour, songea Megan, affolée.

D'ailleurs, Stephen ne cherchait pas à lui dissimuler ses intentions. Dans ses yeux de braise brillait une flamme qui parlait d'ivresse des corps, de transports de l'âme.

Et elle qui venait lui parler, bêtement, du dîner chez sa mère ! Elle avait été bien crédule d'imaginer que Stephen n'essaierait pas de lui tendre un de ces pièges irrésistibles dont il avait le secret. Surtout après son apparition surprise alors qu'elle était sous la douche.

— Ne sois donc pas si tendue, murmura-t-il, sensible à sa nervosité.

Une nervosité impossible à masquer, songea Megan, agacée. Pourtant, elle aurait donné cher pour avoir l'air nonchalante, tranquille. Si elle ne se ressaisissait pas rapidement, Stephen ne tarderait pas à tirer avantage de sa vulnérabilité.

Cette pensée en tête, elle prit le verre qu'il lui tendait toujours et préféra ignorer le frisson qui courut le long de son bras alors que leurs doigts se frôlaient. Puis elle alla s'asseoir près de lui sur le canapé, ainsi qu'il l'y invitait, comme si cela représentait pour elle le geste le plus anodin, le plus innocent du monde.

— Je te remercie d'avoir assisté à ce dîner, commença alors Stephen, après s'être confortablement installé à son tour. Je sais que c'était une épreuve, pour toi.

Megan se détendit un peu. Sur ce terrain de conversation-là, elle se sentait à peu près en sécurité.

— Il fallait que Jade rencontre ta famille, répliqua-t-elle. C'était important. Elle est la première petite-fille de ta mère, après tout.

Elle porta son verre à ses lèvres déjà sèches. Qu'allait-il se passer, maintenant ? Stephen allait-il s'approcher, poser la main sur elle, l'embrasser ? Elle n'osait rien imaginer, tiraillée entre le désir fou qu'il la prenne dans ses bras pour revivre l'étreinte enivrante du yacht... et l'envie que cette insupportable entrevue qui lui vrillait les nerfs se termine au plus vite. Oui, vite, afin qu'elle soit libre de retourner s'enfermer dans sa chambre. A l'abri de lui. A l'abri de tout. Seule.

— La première petite-fille, répéta-t-il. Jamais mes frères et sœurs n'auraient misé sur moi, de ce point de vue ! Nous avons coiffé au poteau Anna et Parker.

— Ta mère a été parfaite, ajouta Megan.

Puis elle fit l'erreur de regarder Stephen. Aussitôt, elle se sentit fondre. Ou brûler. Peut-être même les deux à la fois. Comment se débrouillait-il pour être aussi sexy, quelle que soit l'heure de la journée ou de la nuit, et même en dépit de la fatigue, comme ce soir ? D'ailleurs, la lassitude lui donnait un air nonchalant, paresseusement désinvolte, d'une incroyable sensualité. Il abusait du droit qu'ont les hommes d'être virils, diaboliquement sexuels et attirants. Face à une telle puissance de séduction, quelles armes pouvait-elle opposer, drapée dans son peignoir de satin et sa fragilité ?

Vite, elle plongea le nez dans son verre et se raccrocha à la conversation.

— Je n'irai pas jusqu'à dire qu'elle s'est montrée chaleureuse, mais, au moins, elle a officiellement accepté Jade et n'a pas dit un mot de trop.

— Une fois n'est pas coutume, rétorqua Stephen, acerbe.

— Tu t'inquiètes réellement pour elle, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête.

— Evidemment.

— Et toi ? Tu te demandes, parfois, si tu ne bois pas trop ?

Il haussa les sourcils, étonné et amusé.

— Je connais mes limites et je m'y tiens. Pas de souci. En outre...

Il marqua une pause et adressa un regard significatif à Megan.

— En outre, j'ai déjà assez d'ennuis comme ça pour ne pas y ajouter l'alcoolisme.

Les ennuis, c'était elle, elle le savait — ou plutôt, la nature intenable de leurs relations. Ce mariage. Jade. La perspective déraisonnable d'avoir d'autres enfants.

— Si tu me parlais plutôt de ce que tu as fait, toutes ces années, à Indianapolis, reprit-il, changeant abruptement de sujet.

Elle se débarrassa de la question d'un simple haussement d'épaules et d'une réponse évasive.

— Il n'y a rien à dire. J'ai élevé ma fille, avec l'aide de ma famille. Point.

Mais Stephen insista.

— De quoi as-tu vécu ?

— Mais... de petits contrats. Des jobs à droite à gauche pour la famille, les copains et des voisins aussi. Tu sais, comme réaménager une cuisine, ajouter une salle de bains, une véranda, ce genre de choses.

Elle guetta sa réaction. L'air impénétrable, il attendait cependant qu'elle aille plus loin, qu'elle lui parle de sa vie privée — elle en aurait juré.

— Je sais à quoi tu penses, murmura-t-elle. Tu te demandes si un homme m'a aidée à...

— Et tu ne me diras rien que tu ne m'aies déjà dit, c'est ça ? O.K., nous sommes mariés, à présent, et, finalement, c'est ce qui doit compter pour moi.

— Eh bien, puisque tu abordes le sujet de notre mariage...

Elle s'interrompit, passa la langue sur ses lèvres sèches puis s'assura qu'elle avait toute l'attention de Stephen.

— J'attends toujours tes excuses pour m'avoir forcée à t'épouser, acheva-t-elle.

Il lui opposa une expression atterrée.

— *Mes excuses* ? Tu m'as froidement accusé de t'avoir trompée, avant même d'entendre mes explications ; tu m'as caché l'existence de ma fille pendant trois ans ; et il faudrait que, moi, je te présente des excuses ? Alors là, je suis soufflé !

— D'accord, d'accord, mea culpa, répliqua-t-elle un ton plus haut, la main sur le cœur. C'est vrai, j'aurais dû te questionner, au lieu de partir. J'ai commis une erreur. Et, pour ce qui est de Jade, tu ne mesures certainement pas les reproches que je me suis faits pendant quatre ans. Tous les jours, je me demandais si j'avais pris, ou non, la bonne décision pour elle.

Stephen recouvra une attitude plus conciliante. Son regard s'adoucit. Alors, Megan trouva la force d'aller au bout de ce qu'elle avait commencé.

— Seulement, dit-elle après une grande inspiration, tu menais à l'époque une vie tellement... tellement éparpillée, que voir cette fille descendre de ton bateau m'a confirmée dans l'idée que, toi et moi, ce n'était qu'une passade.

Comme il ne faisait aucun commentaire, mais ne la lâchait pas des yeux, elle acheva dans un souffle :

— Et puis, de toute façon, tu ne m'avais rien promis.

Stephen soupira et posa son verre sur la table basse.

— Je tenais à toi, Megan, j'aimerais que tu n'en doutes pas.

A son tour, elle posa son verre, puis se leva. Il était temps de mettre un terme à cette pénible conversation. Mais Stephen se leva lui aussi et, soudain, elle fut dans ses bras.

— Si c'est à cause d'hier, protesta-t-elle aussitôt, ne te fais aucune illusion...

— Aucune, répliqua-t-il avec un fin sourire, sans la lâcher et les yeux dans les yeux.

— Quoi ? s'exclama-t-elle, prise à son propre piège. Ah non, c'est trop facile !

Stephen enroula plus étroitement les bras autour d'elle et chercha le creux de son oreille.

— Cette fois, murmura-t-il dans son cou, je veux t'aimer sur la terre ferme. Ma cabine est un terrain de jeu beaucoup trop limité pour une femme aussi passionnée que toi.

Elle voulut le repousser, mais il la retint contre lui.

— Chut... Ne sois pas choquée. J'adore ta manière de faire l'amour, et tu le sais.

Megan se libéra assez pour accrocher le regard de Stephen. Ses prunelles noires pétillaient de malice. Il jouait avec elle, ce démon !

— Il y a quatre ans, reprit-il dans un sourire, j'ai l'impression que nous étions encore des gosses. On se serait aimés n'importe où. Même un banc public aurait fait l'affaire. Tandis que, maintenant, nous sommes passés de l'autre côté de la trentaine, nous avons grandi...

— *Moi*, j'ai grandi, objecta-t-elle.

Il éclata de rire puis, sans autre préambule, se pencha sur les lèvres de Megan. L'instant d'après, il l'emportait avec lui dans un baiser étourdissant. Elle ferma les yeux et crut voir tomber une pluie d'étoiles sous ses paupières lourdes. Toute raison l'abandonna, et elle sentit que son corps renonçait malgré elle à résister.

Stephen ne risquait pas de s'y tromper et, tandis qu'elle cédait à la langueur, il poussa son avantage, glissant la langue entre ses lèvres, les entrouvrant, y plongeant avec toute la sensualité dont il était capable. Elle gémit, vaincue. Pourtant, la part lucide d'elle-même luttait encore.

— Stephen, non, s'il te plaît..., murmura-t-elle en prenant un peu de recul.

En guise de réponse à sa prière, il l'embrassa de nouveau et la fit ployer dans ses bras. Son peignoir s'ouvrit, la laissant presque nue. Son cœur se mit à battre à folle allure, et elle ne put rien lorsque Stephen promena ses lèvres douces et gourmandes sur son cou, ses épaules, le sillon de sa gorge. En quelques secondes, elle sentit enfler en elle cette boule de feu familière, logée dans son ventre, entre ses cuisses.

— Stephen, on ne peut pas... Laisse-moi te parler...

— Tu ne crois pas que, au point où nous en sommes, les mots sont inutiles ? murmura-t-il d'une voix rauque.

— Je ne suis pas sûre, non...

— Chérie...

« Chérie... » Il avait dit cela avec une telle douceur. Depuis la fin de leur liaison, quatre ans plus tôt, c'était la première fois qu'il l'appelait ainsi sans que l'ironie ni le sarcasme ne s'y mêlent. Était-il donc prêt à tout pour la faire craquer — ou bien, était-il tout simplement... sincère ? Megan n'osait y croire.

— Chérie, répéta-t-il, arrête de penser, pour une fois, et laisse-moi être un homme.

Et il s'y entendait, dans ce domaine, songea-t-elle tandis qu'il continuait à dévorer ses lèvres. Entre ses mains, elle se faisait l'impression d'un stradivarius sous les doigts experts d'un virtuose.

Elle le vit caresser du regard la soie de sa nuisette, l'échancrure profonde du décolleté qui découvrait la rondeur de ses seins, les pointes dures qui tendaient le tissu trop fin pour être pudique. Ses yeux s'assombrirent, et ses traits prirent l'expression de tension extrême que lui donnait toujours le désir.

— Quatre ans, murmura-t-il, quatre ans à penser à toi tous les jours, à rêver de ton corps... Ça me rendait complètement fou de me sentir aussi accro alors que tu m'avais plaqué.

Elle soupira. Elle aussi, elle avait intensément pensé à lui, rêvé de lui. Mais il était bien trop tard pour des aveux. Surtout, elle ne voulait pas attiser le désir déjà brûlant de Stephen et perdre ainsi toute chance de pouvoir lui échapper encore.

— C'est justement parce que je t'ai plaqué que tu me veux tellement aujourd'hui, déclara-t-elle doucement. Je suis ton nouveau défi. Ton nouveau jouet.

Il prit son visage entre ses mains en coupe et la fixa.

— Ne dis pas ça. Tu n'en crois pas un mot. Tu es ma femme et la mère de ma fille, alors ne te sous-estime pas.

Sa femme, la mère de sa fille... Megan sentit son cœur se serrer : ces mots-là ne lui parlaient pas d'amour, juste de statut social. Elle n'aurait pas dû s'en étonner, ni se laisser gagner par la tristesse. Et

pourtant.

De son côté, Stephen n'abandonnait pas.

— Pourquoi ne veux-tu pas reconnaître que nous ne pouvons pas nous tenir dans la même pièce sans avoir envie l'un de l'autre ? Accepte-le et notre vie deviendra bien plus simple.

— Du sexe, c'est tout ce que ça représente, murmura-t-elle, vaguement écoeurée.

— Du désir, de l'attirance, de la passion, rectifia Stephen. Moi, je trouve ça infiniment précieux.

Bien des couples n'ont même pas cette chance !

Elle, ça ne lui suffisait pas. Ça ne lui suffirait jamais.

— Et le jour où ce désir s'éventrera, que nous restera-t-il ?

— Je te veux aussi fort qu'il y a quatre ans. Pourquoi cela changerait-il ?

Megan secoua la tête, incrédule. Elle rencontra le regard brillant de Stephen.

— Laisse-moi te montrer que cela peut être meilleur chaque fois, entre nous, lui dit-il alors.

Joignant le geste à la parole, il s'agenouilla devant elle et fit remonter les mains le long de ses cuisses, dans un bruissement de soie froissée.

— Arrête, arrête, chuchota Megan, au bord du vertige.

— Je n'ai aucune raison de t'obéir. Tu es ma femme, nous sommes mariés et j'ai terriblement envie de toi.

— Je n'ai pas signé ce contrat-là.

— Moi non plus. Et je m'en fiche.

Il repoussa son peignoir, lui retira sa nuisette, puis vint prendre ses lèvres dans un baiser profond et brûlant. Mon Dieu !... Le moyen de résister à cela ? Jamais, en acceptant la proposition de mariage de Stephen et en lui imposant ses conditions, Megan n'aurait imaginé qu'il serait si difficile de ne pas sortir du cadre de leur contrat tout en vivant sous le même toit que son mari.

Elle ferma les yeux. En sourdine, la voix suave de Norah Jones accompagnait maintenant leur duo.

Bientôt, elle se retrouva assise et tout à fait nue dans les bras de Stephen, sur le canapé. Guidée par une force irrésistible, elle le chevauchait doucement. Sur ses seins, elle sentait ses mains viriles, ses doigts qui en pinçaient délicieusement les pointes, provoquant des frissons qui la traversaient jusqu'au ventre. L'esprit vide, il lui semblait n'être que pures sensations, à présent, et elle entendait ses propres plaintes monter dans l'écrin feutré du salon.

Stephen lui avait tellement manqué, tellement, pendant ces quatre années où elle n'avait connu aucun autre homme. Parfois, la nuit, le besoin incontrôlable qu'elle avait de lui la réveillait, et, frustrée, elle ne retrouvait le sommeil qu'au petit matin. Mais voilà que, soudain, la magie opérait de nouveau. Hier, sur le yacht, ils s'étaient embrasés, avaient explosé avec la même intensité presque douloureuse qu'autrefois. Et, ce soir, ils galopaient encore vers l'extase à toute allure.

Stephen plaqua les mains sur ses hanches et la fit onduler sur lui. Entre ses jambes ouvertes, elle sentait grandir son désir pour elle, sous le tissu du pantalon. Il l'attrapa, l'attira contre lui, mordilla son oreille, son cou, la rondeur charnue de son épaule.

N'y tenant plus, elle se dégagea et batailla avec les boutons de sa chemise avant d'en repousser les pans pour éprouver — enfin — le contact de sa peau nue. Mais il emprisonna ses poignets et, l'immobilisant, il la fit se coucher sur le dos, au milieu des coussins. Là, les yeux dans les yeux, il glissa la main entre ses jambes. Elle se cambra dans un soupir rauque. Il recommença, recueillit sur ses doigts le suc onctueux de son intimité. Elle se cambra de nouveau, se mordit la lèvre pour ne pas gémir plus fort.

— Oui, murmura-t-il, oui, ma belle... Je t'adore, comme ça.

Elle ouvrit les yeux, captura le regard triomphant et embrumé de Stephen. La guerre était déclarée. La guerre la plus enivrante qu'un homme et une femme puissent se livrer l'un à l'autre.

Alors, elle se redressa et l'aida à ôter son ceinturon, le débouclant de ses mains tremblantes. Puis elle le regarda libérer son sexe gorgé de désir pour elle. Et, quand il l'appela à lui, elle vint de nouveau

se placer au-dessus de lui, et ils s'unirent lentement dans un même soupir de volupté.

Leur chevauchée les emporta d'abord doucement, dans un concert feutré de gémissements et de mots chuchotés. Au rythme lent des ondulations de Megan, ils commencèrent leur ascension vers l'extase. Jusqu'à ce qu'ils se sentent, l'un comme l'autre, incapables de contenir plus longtemps leur plaisir. Au bord du néant, ils s'enchaînèrent du regard. Puis, renonçant à tout contrôle, ils se lancèrent d'un commun élan dans un galop fou. L'étape suivante, ils la connaissaient. Pourtant, comme chaque fois qu'ils la franchissaient ensemble, ils furent foudroyés, éblouis, cloués l'un à l'autre par un plaisir inouï.



## 11.

— Le mariage te réussit, je trouve, déclara Anna en picorant dans son assiette.

Ce vendredi, Megan et elle s'étaient donné rendez-vous à La Loggia pour déjeuner, pas très loin des bureaux d'Elkind.

— Vraiment ? s'étonna Megan.

Anna persista et, les yeux brillant de malice, elle sourit, leva son verre de vin à la santé de Megan et précisa à voix basse :

— Et, si tu veux que je te dise la vérité, tu as l'air radieux d'une fille très épanouie sexuellement.

Megan manqua s'étrangler.

— Je te demande pardon ?

— Quoi ? J'ai dit quelque chose de choquant ? s'esclaffa Anna.

— Non, mais... ça se voit tant que ça ?

— Je suis mariée à un Garrison, moi aussi, et je partage son lit tous les soirs, ne l'oublie pas. Ça me rend... perspicace !

Megan porta les mains à ses joues en feu. Elle avait passé une folle semaine. En quelques jours, elle et Stephen étaient non seulement devenus un couple de parents, mais ils étaient redevenus des amants passionnés.

Ils faisaient l'amour partout dans la maison : sur les lits, dans le bureau et *sur* le bureau, sur la table de la salle à manger... Chaque fois que leur fille leur laissait quelques précieuses heures de répit — le soir, la nuit, dans l'après-midi pour la sieste —, ils se jetaient dans les bras l'un de l'autre. Megan avait même succombé à sa coupable et irrésistible envie de porter la lingerie que Stephen lui avait offerte. Elle qui s'était juré de la laisser dans les cartons ! Et, pire que ça, de ne jamais se soumettre au désir de son mari !

Pas plus tard que la nuit dernière, après avoir mis Jade au lit, Stephen l'avait attrapée et entraînée dans son bureau. Là, il l'avait fait ployer sur la table de travail avant de lui faire l'amour jusqu'à ce qu'elle se morde les lèvres de plaisir.

— Hé, je vois que tout cela te laisse bien songeuse, murmura Anna, l'œil complice.

Elle sirota son verre de vin, savourant avec amusement le silence éloquent de Megan.

— Stephen est très... persuasif, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle.

Megan soupira puis se cacha le visage dans les mains.

— Si tu savais, dit-elle à son amie. La semaine dernière, on est allés faire une promenade en bateau et...

Comme elle s'interrompait, assaillie d'images impudiques, son amie éclata de rire.

— Et vous l'avez fait ! s'exclama-t-elle.

— Oui..., murmura Megan. Ça ne m'était pas arrivé depuis notre rupture.

— Et alors ? Tu as passé un moment totalement débridé avec ton mari ? Où est le problème ?

— Il... enfin, nous...

Non, décidément, elle ne trouvait pas les mots justes et n'était capable que de bafouiller, pour l'instant.

Un sourire bienveillant flotta sur les lèvres d'Anna.

— Je te taquine, mais je comprends, va. Tu ne voulais pas, mais Stephen a tout mis en œuvre pour que tu capitules. Et Dieu sait qu'il a du charme et du sex-appeal à revendre, quand il décide qu'il aura une femme...

De nouveau, Megan soupira, accablée et révoltée.

— Je le déteste ! Il ne respecte pas les termes de notre contrat. Et il m'oblige à me renier !

Anna lui prit la main, puis plaça son autre main sur son cœur et déclama d'un ton faussement dramatique :

— A te renier ? Mais, Seigneur, comment ? En te couchant dans son lit, toi, son épouse, plutôt que d'honorer une autre femme que toi ?

— Arrête, tu m'agaces, maintenant.

— Pourquoi ?

— Parce que, au fond, tu as raison. Je ne devrais pas me plaindre que mon époux meure de désir pour moi et me donne du plaisir.

— Bien sûr que j'ai raison.

Megan laissa échapper un long soupir. Son amie avait raison bien sûr, et, pourtant, plutôt que de le reconnaître franchement et de se montrer raisonnable en l'acceptant, elle ne démordait pas de son orgueilleuse position de femme trahie et forcée. Quelle idiote, elle faisait ! Mais qu'y pouvait-elle ? Elle ne réussissait pas à s'ôter de l'esprit qu'elle n'était qu'un défi, pour Stephen, une conquête de plus à ajouter sur sa liste de guerrier de l'amour. C'est-à-dire, personne.

— Tu sais ce qu'on dirait, à le voir aussi affamé ? reprit-elle avec amertume. Qu'il n'a pas fait l'amour depuis que je l'ai quitté !

Anna l'interrogea du regard, de l'air de celle qui veut en savoir plus.

— Eh bien, poursuivit Megan, il prétend que, même s'il a eu des aventures, comme tous les hommes, aucune des femmes qu'il a rencontrées ne m'arrive à la cheville. Et moi, comme une imbécile que je suis, quand il le dit, je le crois.

— Donc, tout va bien, s'exclama Anna, sincèrement ravie. C'est merveilleux ! Pourquoi te mets-tu dans des états pareils ?

— Stephen a toujours eu une réputation de séducteur, riposta Megan, la gorge serrée. Je ne t'apprends rien, tout de même ! Pourquoi veux-tu qu'il ait changé ? Et moi, je me sens aussi vulnérable aujourd'hui que la nuit où j'ai croisé cette fille à moitié dévêtue, sur la passerelle de son yacht, il y a quatre ans.

Elle marqua une pause et renchérit :

— Pas seulement vulnérable, hélas. Je suis en train de replonger...

En même temps qu'elle prononçait ces mots, la réalité lui sauta au visage et la panique la gagna. Mon Dieu, elle était retombée amoureuse de Stephen. Follement amoureuse. En dépit de tout. Les braises qui couvaient depuis leur rupture — ces braises qu'elle avait voulu croire éteintes — n'avaient eu besoin que d'un souffle pour renaître sous la cendre. Au fond, songea alors Megan, atterrée par l'évidence, elle n'avait probablement *jamais* cessé d'aimer Stephen. Un constat terrible.

Anna lui caressa gentiment la main, mais cela ne lui apporta aucun réconfort.

— Tu es adorable, dit-elle à son amie en retenant ses larmes. Mais tu ne peux rien pour moi. Ni surtout contre lui. Bon sang, ajouta-t-elle en frappant la table, pourquoi a-t-il fallu que j'accepte ce

mariage, pourquoi ? Il y avait bien d'autres arrangements possibles, s'il ne s'agissait que d'offrir à Jade la possibilité de voir son père et d'avoir une belle vie !

— Megan, Megan, murmura Anna, regarde un peu autour de toi, ma belle. Est-ce que tu as remarqué tous ces hommes qui te regardent, depuis que nous sommes arrivées ici ? Tu es magnifique ! Tu es la femme la plus attirante que je connaisse ! Alors, comment veux-tu que Stephen n'ait pas envie de te retenir ? Et, pour ça, il a bien compris qu'il faudrait au moins te passer la bague au doigt. Vite.

Megan ferma les yeux. A présent, les larmes embuaient ses prunelles, et elle respirait mal. Elle posa sur Anna un regard désespéré.

— Tu as peur, c'est tout, affirma doucement son amie d'une voix rassurante. Fais-moi confiance, je te comprends. Je suis passée par là. J'ai connu l'angoisse de l'amour, moi aussi. La panique d'être trompée ou trahie, de souffrir...

— C'est exactement ça. La peur d'être trompée, trahie et de souffrir.

Sauf que ni Anna ni Parker n'étaient passés par la même crise qu'elle et Stephen, ajouta Megan pour elle-même. Ni l'un ni l'autre ne s'étaient torturés quatre longues années en remuant des mensonges, de pénibles épisodes... Cela faisait toute la différence.

Et, surtout, cela ne changeait rien à la découverte qu'elle venait de faire : elle était raide amoureuse de Stephen Garrison.

Cette fois encore.

\* \* \*

Le vent se levait. Un grain se préparait.

Stephen leva les yeux et observa le ciel depuis le pont du *Fishful Thinking*. Pour l'instant, rien n'indiquait qu'il s'agisse des prémices d'une vraie tempête. Mais, si par hasard la météo se dégradait franchement pendant le week-end, il fallait qu'il s'assure dès maintenant que le bateau était prêt à essuyer des intempéries.

Stephen s'apprêtait à descendre vers la cabine quand des bruits de pas l'arrêtèrent dans son élan. Il se retourna, le sourire aux lèvres, prêt à ouvrir les bras.

La veille, Megan et lui étaient convenus de se retrouver à la marina juste après le travail pour passer leur soirée du vendredi tous les deux, et Stephen ne se tenait plus d'impatience. Toute la journée, il n'avait pensé qu'au moment où Megan le rejoindrait pour quelques heures en tête à tête.

Hélas, il déchantait à l'instant même où il distingua la silhouette, puis les traits, de sa visiteuse. Ce n'était pas Megan. Il semblait qu'elle ait préféré envoyer la baby-sitter...

Déçu et agacé, Stephen observa Tiffany avec amertume. Mais où comptait-elle aller dans cette tenue ? Elle était maquillée comme un camion volé, et portait une jupe outrageusement courte et des talons si hauts qu'elle se tordait les chevilles sur le ponton.

Peut-être avait-elle prévu de sortir en boîte. Après tout, c'était bien son droit. Lui, tout ce qu'il voulait savoir, c'est ce qu'elle venait faire ici. Et si, surtout, Jade n'était pas malade.

— Qu'est-ce qui se passe ? lança-t-il sans même la saluer. La petite n'est pas bien ?

— Si, si, Jade va très bien ! s'écria Tiffany, essoufflée, en franchissant la passerelle, la main crispée sur la cordelette pour conserver l'équilibre. Je l'ai déposée chez sa copine Gillian, tout à l'heure. Gillian fête son anniversaire.

Stephen se détendit.

— O.K. Comme c'est ma belle-sœur Anna qui ira la chercher dans un peu plus d'une heure, tu as fini ta journée. A moins qu'il n'y ait eu malentendu, et que tu aies cru que tu étais de service ce soir aussi ?

Pourtant, après être tombés d'accord sur le fait que Jade passerait la soirée chez Anna et Parker, Megan et lui avaient informé Tiffany de leur décision. En tout cas, c'était ce qu'il lui semblait.

— On s'est très bien compris, au contraire, dit-elle avec un aplomb et un regard si direct qu'il en fut soufflé. Je suis venue pour vous.

— Vraiment ? rétorqua Stephen, scié par tant d'audace.

Elle était maintenant sur le pont. Du menton, elle désigna les marches qui descendaient à la cabine.

— On peut parler en privé ? demanda-t-elle.

Puis elle s'enveloppa de ses bras et ajouta :

— Il fait si froid, ici.

— Il faut dire que tu n'es pas très couverte, répliqua Stephen avec ironie. Allez, suis-moi, on descend.

Il la précéda et l'entendit dire :

— C'est la première fois que je monte à bord d'un bateau comme celui-ci ! Dites, s'enquit-elle un ton plus bas lorsqu'ils furent dans le salon, il y a des chambres ?

— Forcément.

Curieux de voir quel but poursuivait exactement la jeune fille, Stephen se campa, bras croisés, et suivit le regard de Tiffany, qui jetait des coups d'œil du côté de la cabine principale.

Mais, comme elle ne dit rien de plus et se contenta de l'observer, il décida que le moment était venu d'éclaircir la situation.

— Si tu me disais ce que tu es venue chercher, maintenant..., lança-t-il sèchement.

— Je vais faire mieux que ça, répliqua-t-elle aussitôt en relevant le menton et en le regardant droit dans les yeux.

Et, sur ces mots, elle franchit les quelques pas qui la séparaient de lui, le poussa des deux mains contre la paroi lambrissée et se plaqua contre lui pour lui voler un baiser.

Elle s'était montrée si rapide, et habile, qu'il n'avait pas eu le temps de la repousser. Certes, il n'était pas novice et s'était bien douté que Tiffany n'était pas une oie blanche non plus. Mais de là à imaginer qu'elle irait jusqu'à risquer son job de baby-sitter pour venir le débusquer sur son propre bateau et lui faire des avances... Là, il n'en revenait pas !

Tout à fait sûre d'elle, la jeune fille se frottait contre lui, les bras jetés autour de son cou.

— Mmm..., murmura-t-elle. Il y a très longtemps que j'en ai envie, tu sais.

Voilà maintenant qu'elle le tutoyait. Mais bon sang, où se croyait-elle ? Et avec qui !

Exaspéré, il lui attrapa les mains et se dégagea sans douceur.

— On arrête de jouer tout de suite, déclara-t-il.

Mais, loin de se décourager, Tiffany leva des yeux suppliants sur lui et, avec une petite moue frustrée, elle lui caressa le torse du bout des doigts en minaudant.

— S'il te plaît... Touche-moi.

\* \* \*

— Je vois que je dérange.

Stephen crut qu'il allait avoir une attaque. Brusquement, son cerveau devint une masse noire et confuse. Megan... Megan se tenait là, en contre-jour dans la coursive qui descendait vers le salon, raide et glaciale. Son visage ressemblait à un masque.

— Chérie, attends..., bafouilla-t-il.

Mais elle avait déjà tourné les talons. Vite, il repoussa Tiffany, qui le retint par sa chemise.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? Lâche-moi, lui dit-il, hésitant à la repousser plus fort, de peur de lui faire mal.

— Laisse-la partir, ordonna la jeune fille.

— Tu plaisantes ? C'est ma femme, que je suis en train de perdre.

Tiffany tordit la bouche dans un petit sourire méprisant.

— A d'autres, répliqua-t-elle. Je sais que tu ne couches pas avec elle : vous faites chambre à part.

Stephen serra les dents. Elle avait donc remarqué. Megan dormait toujours dans sa propre chambre, oui, alors qu'il aurait tant aimé qu'elle partage son lit nuit après nuit. Mais il faisait tout ce qu'il pouvait pour la reconquérir, reconquérir sa confiance, et l'amener doucement à abandonner les termes ridicules et insoutenables de leur contrat ! Et voilà que cette peste de baby-sitter venait de tout gâcher !

D'ailleurs, non contente du désastre qu'elle venait de provoquer, elle recommençait à le câliner.

— Ça doit être insupportable pour un homme aussi viril que toi de se passer de sexe, dit-elle d'une voix suavement provocante. Mais je suis là, moi.

— Tu ne comprends rien, répondit-il en l'éloignant de nouveau. Va-t'en.

Comme il la regardait froidement, elle perdit enfin un peu de sa belle assurance.

— Ecoute, Stephen, tout le monde sait quel genre de type tu es...

— Cette vie-là est derrière moi, affirma-t-il fermement. Les gens que tu fréquentes se fient à des rumeurs qui continuent de courir alors qu'elles ne correspondent plus à la réalité. Si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas les écouter.

Puis il soupira, accablé. Mais n'était-il pas largement responsable de ce qui lui arrivait là ? Pendant des années, avant de rencontrer Megan — et même après leur rupture, pour essayer de se guérir d'elle —, il avait collectionné les filles. C'était une forme de défense, à l'époque, une manière de ne pas affronter l'engagement. Et voilà que ce qui était censé le protéger s'était retourné contre lui. Sa réputation d'incorrigible célibataire l'avait perdu.

En attendant, il fallait réparer les dégâts. Essayer, en tout cas.

— Bien..., commença-t-il. Tu vas aller expliquer toi-même à Megan ce qui s'est passé. Tu vas le lui dire sans rien travestir. Vu ?

— Qu'est-ce que tu veux que je lui dise ? Qu'on s'est embrassés ? Elle nous a vus.

— On ne s'est pas embrassés : *tu* m'as embrassé. Nuance ! Alors, tu vas lui raconter pour quelles raisons tu es venue me chercher jusqu'ici.

— Non, répliqua Tiffany, l'air buté. Je ne peux pas.

Oh si, tu peux !

Il aurait volontiers secoué un peu cette fille. Mais il était un gentleman.

— Si je fais ce que vous dites, reprit la baby-sitter, moins fière et reprenant le vouvoiement, et que j'assume toute la responsabilité de l'histoire, plus personne ne voudra m'embaucher. Il faut qu'on croie que... vous étiez d'accord.

Eh bien ! Elle ne manquait pas d'air ! C'était presque impressionnant, songea Stephen, de voir une fille si jeune se montrer si manipulatrice et si rouée ! Combien d'amants comptait-elle déjà à son palmarès ? Combien d'hommes avait-elle déjà embobinés ? Il soupira. Des filles comme elle, il en avait connu et fréquenté plus souvent qu'à son tour, hélas.

— Tu n'imagines tout de même pas que je vais te faire une lettre de recommandation ? dit-il d'un ton grinçant.

Elle croisa les bras, toujours plus butée.

— Au moins, avec ma version de l'histoire, j'ai encore mes chances. Si on me questionne, ce sera ma parole contre la vôtre. Et la vôtre ne vaut pas plus cher que la mienne.

— Pas plus cher ? Je trouve que tu me coûtes très cher, au contraire !

Oui, l'addition était déjà lourde, se dit Stephen, s'il songeait aux dégâts commis et aux trésors de persuasion qu'il allait devoir déployer pour convaincre Megan qu'il n'avait pas de liaison avec Tiffany.

Megan se dirigea comme un automate jusqu'à sa voiture. Puis, luttant contre les larmes qui l'aveuglaient, elle s'installa au volant et quitta le parking.

Qui conduisait ? Elle ? Une autre ? Une espèce de robot ? En tout cas, elle ne se sentait plus elle-même. Ou, plutôt, il lui semblait avoir été brutalement rejetée quatre ans en arrière. En pleine trahison.

Bon sang ! songea-t-elle en frappant le volant. De quoi s'étonnait-elle ? Qu'avait-elle cru ? Que Stephen, cette fois, lui serait fidèle ? Fidèle à lui-même, certainement ! Et, si elle s'était montrée un peu moins crédule, elle se serait épargné l'humiliation et le chagrin de surprendre Stephen et Tiffany en train de filer le parfait amour !

Elle se sentait si profondément bafouée... Au moins, quatre ans plus tôt, elle n'avait pas vu la scène. Et elle ne connaissait pas la fille. Ce n'était qu'une fille de plus, une anonyme sur la liste du play-boy Stephen Garrison. Tandis que, cette fois, elle avait assisté à une étreinte, et il s'agissait de Tiffany, quelqu'un qu'elle hébergeait sous son propre toit, la baby-sitter de sa propre fille ! Comment Stephen avait-il osé ? N'y avait-il pas suffisamment de bonnes fortunes à l'extérieur, pour qu'il pousse le cynisme jusqu'à chasser dans leur maison ?

D'ailleurs, ce n'était plus sa maison, juste la résidence de Stephen. Pas question de rentrer là, ce soir ! De le croiser, ou de le laisser la gaver de caresses et de mensonges ! Au premier feu, elle changea de direction et prit à gauche.

A cet instant, son téléphone sonna — la sonnerie de Stephen. Elle ne répondit pas. Dans son esprit, les pensées se bousculaient, elle réfléchissait à toute allure. Où pouvait-elle aller trouver refuge ? Pas au Garrison Grand, évidemment — Stephen la chercherait forcément là-bas. Pas non plus chez Anna — à une autre époque, elle se serait sans doute tournée vers son amie, mais plus maintenant qu'elle était mariée à l'un des frères de Stephen.

Et Jade...

Bon, pour ce soir, Megan n'avait pas de souci à se faire : Jade était entre de bonnes mains. Et Anna saurait s'occuper de sa fille plus longtemps que prévu si c'était nécessaire.

Le téléphone, encore ! Exaspérée, elle le coupa.

Restait le cottage de Coral Gables. Jusqu'à la fin du mois, elle en était encore la locataire officielle. Au moins, elle y serait dans ses affaires.

Un moment plus tard, elle arriva chez elle — oui, chez elle — et, envoyant valser ses chaussures, entra s'installer dans le salon. Par prudence, au cas où Anna aurait besoin de l'appeler, elle ralluma son téléphone.

Aussitôt, un signal lumineux lui indiqua que Stephen avait essayé de la joindre à de nombreuses reprises. Elle eut un rire cynique. Quelles explications lamentables allait-il inventer pour se tirer d'affaire, cette fois ? Si elle ne s'était pas sentie si triste et révoltée, elle aurait presque été curieuse de le savoir !

Elle composa le numéro d'Anna.

— Megan ? Justement, j'étais sur le point de partir chercher ta fille à sa fête d'anniversaire et...

Megan l'interrompit immédiatement. Si elle laissait la conversation s'engager, elle n'aurait plus la force de demander à son amie de garder Anna pour la nuit.

— Dis, reprit-elle, la gorge nouée, est-ce que ça t'ennuie si on ne passe prendre Jade que demain ?

— Bien sûr que non, répondit Anna. Je ferai juste un saut au Garrison Grand, en rentrant à la maison, pour prendre des affaires de rechange pour elle, dans votre suite.

— Tu es un amour, Anna. Tu trouveras des petits vêtements dans la commode. Je les ai laissés là le jour où Stephen a fait visiter l'hôtel à Jade.

— Un vrai papa gâteau ! s'exclama Anna, qui, manifestement, n'avait rien perçu du désarroi de Megan.

Un papa gâteau, sans doute, songea-t-elle, mais surtout un salaud qui s'était de nouveau moqué d'elle.

— Alors, comme ça, reprit Anna sur le même ton enjoué, Stephen et toi, vous vous offrez une nuit blanche ?

— Quelque chose dans ce genre, oui, murmura alors Megan.

Comme cette fois elle n'avait pu empêcher sa voix de vaciller, Anna changea elle aussi de ton.

— Megan ? Il y a un problème ? Tu me parais bizarre, tout à coup...

Il n'en fallut pas plus pour qu'elle craque. Les larmes roulèrent sur ses joues, des sanglots s'étranglèrent dans sa gorge. Quelle imbécile ! Même pas capable de se contrôler...

— Ça va, ça va, affirma-t-elle. Ne t'inquiète pas. On se voit demain.

Puis elle se dépêcha de couper la communication et s'effondra sur le canapé. Seule. Si seule. Tout autour d'elle, le décor familial et rassurant du petit cottage lui faisait comme un cocon. Pourtant, même si elle s'y sentait moins mal que n'importe où ailleurs, devait-elle y rester cette nuit ? Sa tranquillité y serait-elle préservée ? Pas sûr. Car, quand Stephen aurait fait le tour des autres possibilités, rien ne garantissait qu'il ne pense pas à venir la chercher ici... Donc, mieux valait envisager une autre solution. N'importe quoi plutôt que de le voir débouler !

Décidée, elle quitta le canapé et gagna sa chambre. Là, elle rassembla quelques affaires et sortit un petit sac de voyage.

Maintenant, il fallait tout de même réfléchir à la suite des événements. La suite... Rien que d'y penser, elle en avait la nausée. Cette fois, impossible de choisir la fuite comme quatre ans plus tôt. Elle était pieds et poings liés par son mariage. Et elle avait impliqué Jade dans cette histoire. Stephen renoncerait peut-être à leur union, mais jamais il n'abandonnerait sa fille, et elle ne pouvait tout de même pas le lui reprocher, ni la lui voler.

En revanche, elle se faisait mille reproches à elle-même. D'avoir accepté ce mariage tordu... D'y avoir embarqué sa petite fille... D'être de nouveau tombée dans le piège... et surtout dans les bras de Stephen Garrison. Elle n'en revenait toujours pas d'avoir ouvert son cœur à cet être méprisable !

Folle de rage et de chagrin, elle jeta furieusement son sac sur le lit et y fourra ses affaires. Elle en avait assez de souffrir, d'obéir !

Elle attrapa son sac, éteignit toutes les lumières puis sortit et verrouilla la porte. Là-dessus, elle monta en voiture, lança son sac sur la banquette arrière et démarra.

Les dents serrées, elle se demanda dans lequel des grands hôtels concurrents du Garrison elle allait bien pouvoir réserver une chambre... Un de ces hôtels rivaux où Stephen n'oserait jamais se présenter. Surtout pour y réclamer sa propre femme !

## 12.

Trop tard... Elle avait quitté la marina.

Stephen resta bêtement planté sur le parking, cherchant du regard une voiture qu'il savait déjà partie. Jamais il n'aurait dû perdre de temps à discuter avec Tiffany, au lieu de se précipiter dehors pour rattraper Megan ! Mais cette gamine effrontée l'avait pris de court — et, plus que tout, il avait craint qu'elle n'aille répandre n'importe quels ragots sitôt rentrée chez elle.

Il fourra la main dans la poche de son pantalon, sortit son portable et appela le numéro de Megan. Une fois. Trois fois. Dix fois.

Evidemment, elle refusait de répondre. Et pas seulement parce qu'elle était au volant, songea-t-il, mais parce qu'elle ne voulait pas décrocher et l'entendre. Après ce qu'elle avait vu, elle avait sauté aux conclusions.

Et m... ! Il fallait absolument qu'il la retrouve — vite — et éclaircisse cette situation avec elle, les yeux dans les yeux. Les apparences jouaient contre lui, c'était clair, mais, si Megan l'aimait, comme il le croyait, il saurait la convaincre qu'il ne l'avait pas plus trahie cette fois-ci que quatre ans plus tôt.

A moins qu'elle ne s'enfuie avant qu'il ait pu lui parler...

A cette seule pensée, il eut une sueur froide et bondit dans sa voiture. Où avait-elle pu aller ? Il fallait procéder par élimination.

D'abord, il fonça à la villa de South Beach — après tout, ils y vivaient, c'était leur foyer.

Personne.

Il s'installa de nouveau au volant et roula alors sur les chapeaux de roue jusqu'au Garrison Grand. Peut-être la trouverait-il dans leur suite personnelle ?

Mais, avant toute chose, il serait judicieux d'appeler Anna, songea-t-il soudain. Jade était chez elle, et Megan n'aurait pris aucune décision sans s'assurer d'abord que tout irait bien pour sa fille.

Vite, il composa le numéro d'Anna, espérant qu'elle pourrait lui donner quelques pistes. A peine avait-elle décroché qu'il demanda, incapable de cacher sa nervosité :

— Megan est là ?

— Non, je...

— Et Jade ?

— Oui, bien sûr. On vient de rentrer.

— Est-ce que tu sais où est sa mère ?

Un silence s'installa — tendu du côté de Stephen ; embarrassé du côté d'Anna.

— Anna, je t'ai posé une question ! s'exclama Stephen.

— Mais... à vrai dire, je pensais que vous étiez ensemble, elle et toi. Tu m'inquiètes.

Stephen soupira, la main crispée sur le téléphone.



— Il y a eu... un malentendu entre nous, avoua-t-il à mi-voix. Elle n'a pas essayé de te contacter ?

— Si, je l'ai eue. Seulement, elle ne m'a pas dit d'où elle appelait. Elle a juste demandé si je pouvais garder Jade jusqu'à demain. Bien sûr, j'étais d'accord et je n'ai pas posé de questions. Je suis allée chercher la petite chez sa copine et, au retour, on s'est arrêtées dans votre suite du Garrison pour prendre des vêtements de rechange. C'est tout.

Bon sang ! Megan n'était donc pas à l'hôtel non plus... Mais alors, où ? Manifestement, Anna n'en sachant rien non plus, il était inutile de la retenir plus longtemps et de l'inquiéter davantage.

— O.K., conclut-il, merci, ma belle. Je te rappelle plus tard. Embrasse Jade pour moi.

— Tu sais, Megan m'a dit exactement la même chose, tout à l'heure. Elle voulait que je dise à Jade qu'elle l'aime.

C'était encore la seule chose sur laquelle ils étaient d'accord, songea alors Stephen : tous deux aimaient leur fille plus que tout au monde. Cette petite puce était leur trait d'union dans la vie en dépit de tout ce qui les séparait.

— Mais enfin, qu'est-ce qui se passe ? demanda tout de même Anna, franchement inquiète. Vous vous êtes disputés, ou quoi ? Megan avait l'air bouleversée et, toi, tu ne sais même pas où elle est !

Stephen s'efforça de la rassurer.

— Je la rejoins et on te rappelle, Anna, affirma-t-il. A plus tard.

Il raccrocha puis s'ordonna de réfléchir malgré le sentiment de confusion dans lequel il s'enfonçait progressivement. Megan n'était ni à la villa, ni au Garrison, ni chez son amie. Il restait encore une possibilité logique : le cottage de Coral Gables. Si la chance était de son côté, sa quête s'arrêterait là-bas et il pourrait enfin serrer Megan dans ses bras.

\* \* \*

Megan battit des paupières. Un décor étranger apparut devant elle. Elle était dans une chambre inconnue.

Elle s'étira, s'arrachant à grand-peine aux brumes du sommeil, complètement désorientée, puis elle s'assit dans son lit. Et, soudain — soudain un flux d'images odieuses s'abattit sur elle. Elle ferma de nouveau les yeux sur la scène à laquelle elle avait assisté la veille, s'efforçant d'en chasser le souvenir et de combattre le sentiment de nausée qui venait de l'envahir. Mais elle n'était pas de taille à lutter. Le visage dans les mains, elle sentit rouler les larmes.

Pourquoi certaines femmes réussissaient-elles leur vie et pas elle ? Que faisait-elle de travers ? Il lui semblait que, quoi qu'elle fasse, rien ne se passait jamais comme elle le voulait. Ce sentiment d'échec, de solitude et de désarroi, elle l'avait déjà éprouvé quatre ans plus tôt quand elle s'était retrouvée seule et enceinte d'un homme qui ne voyait en elle rien de plus qu'une aventure.

Elle chassa ses larmes et tourna les yeux vers la fenêtre. A travers les rideaux tirés, elle devinait que le vent avait encore forcé, dehors, depuis la veille. Vu la météo, beaucoup de réservations du week-end avaient été annulées, et elle avait trouvé une chambre sans aucune difficulté. Une chance, dans sa situation... Mais, maintenant, qu'allait-elle faire ?

Elle se laissa tomber contre les oreillers, se tourna, se retourna, s'interrogeant sur le bien-fondé de la résolution qu'elle avait prise cette nuit quand elle ne réussissait pas à trouver le repos. Quatre ans plus tôt, quand elle avait soupçonné Stephen d'infidélité, elle n'avait pas cherché plus loin : elle avait plié bagage sans écouter ses explications. Cette fois, elle avait décidé de ne pas commettre la même erreur et d'accepter de l'entendre. Était-ce vraiment une bonne idée ?

De toute façon, elle n'en voyait pas d'autre ! se dit-elle, les nerfs en pelote. La fatigue lui brouillait les idées, et elle avait besoin d'une bonne douche. Aussi rejeta-t-elle ses draps et bondit-elle hors du lit pour filer dans la salle de bains plutôt que de continuer à se morfondre sous la couette. Lorsqu'elle fut

rafraîchie, elle s'habilla, se fit monter un petit déjeuner et composa le numéro de Tiffany. Depuis la veille au soir, elle attendait avec impatience le moment où, calmée et un peu reposée, elle pourrait appeler la baby-sitter pour lui dire les mots qu'elle prononça quand la jeune fille décrocha :

— Tiffany, tu es virée.

— Megan ?

— Exactement. Ravie que tu m'aies reconnue, répondit-elle avec acidité. Tu passeras chercher tes affaires à la villa, et ensuite tu vides définitivement les lieux.

— Laisse-moi au moins une chance de m'expliquer..., commença la jeune fille.

— Stop ! coupa aussitôt Megan. Je suis sûre que tu as plein de choses à dire, mais moi je n'ai aucune envie de les écouter. Alors garde ta salive pour d'autres.

Là-dessus, elle éteignit son téléphone, enfila sa veste, passa régler sa note à la réception et sauta dans sa voiture pour filer vers la villa. Elle roulait à tombeau ouvert — comme quatre ans plus tôt —, mais, aujourd'hui, elle connaissait sa destination, son but, et elle était prête à se battre.

\* \* \*

Quelle nuit horrible... La nuit la plus horrible de toute son existence, songea Stephen. Jamais il ne s'était senti aussi misérable que ce matin.

Il passa rapidement devant la glace de la salle de bains — juste assez pour voir sa tête décomposée, ses yeux rougis par l'insomnie, ses joues mal rasées et ses cheveux en bataille. Hier soir, il avait cherché Megan partout — en vain — et attendu — en vain aussi — qu'elle rentre à la villa. Un cauchemar.

Après s'être aspergé la figure d'eau glacée, il descendit l'escalier avec des pieds de plomb, passa devant le salon où il s'était vaguement assoupi dans un fauteuil, devant la télé, à un moment de la nuit, et alla dans la cuisine se préparer en grande quantité un café très corsé. Pendant que le breuvage passait, il tourna en rond dans la cuisine, incapable de s'asseoir. Mais, décidément trop nerveux pour attendre que ce maudit café soit prêt, il grimpa de nouveau l'escalier et se jeta sous un jet de douche puissant. Sur ce, il enfila un jean et une chemise avant de redescendre dans la cuisine où il se servit un plein *mug*. Mais à peine était-il assis qu'il se remit à ronger son frein.

Hier soir, quand il était arrivé à Coral Gables, il avait trouvé la maison plongée dans l'obscurité et, après avoir frappé aux volets, il avait vite compris que Megan n'y était pas. Par acquit de conscience, il était tout de même allé sonner chez le voisin... pour apprendre qu'il venait de la manquer. Le voisin avait remarqué sa voiture garée devant le cottage à peine une heure plus tôt.

Autrement dit, le temps et la chance avaient joué contre lui. Furieux et nerveusement épuisé, il était rentré à la villa, ne sachant plus vers qui ou quoi se tourner pour retrouver Megan.

Il vida son *mug* et s'en servit un autre. Dehors, la pluie tombait dru, maintenant, et d'énormes nuages de plomb roulaient dans le ciel. Bon sang, la tempête approchait de South Beach, et, s'il ne trouvait pas Megan rapidement, il serait coincé ici, contraint d'attendre passivement que la météo se remette au beau avant de repartir à sa recherche ! Ça allait achever de le rendre fou !

Son seul espoir, pour l'instant, c'était qu'Anna ne tarderait plus à avoir des nouvelles de Megan. Celle-ci lui avait confié Jade jusqu'à ce matin et, forcément, elle allait se manifester très bientôt. D'ailleurs, de ce point de vue, il avait verrouillé la situation : il avait appelé Anna de bonne heure, lui ordonnant — ou presque — de l'appeler dès que Megan lui téléphonerait ou s'arrêterait chez elle pour prendre la petite. Puis il avait sèchement raccroché, ne laissant pas à sa belle-sœur l'opportunité de poser les questions qui, il l'avait senti, lui brûlaient les lèvres.

Il descendit du haut tabouret sur lequel il s'était juché et alla se poster devant la grande verrière de la cuisine, sur laquelle la pluie venait tambouriner. Cette fois, Megan ne fuirait pas Miami, il voulait s'en convaincre. Trop d'attaches l'y retenaient. Son partenariat chez Elkind, Jade, qu'elle ne pouvait déraciner

de nouveau et arracher à un foyer à peine reconstitué... Même la tempête allait l'empêcher de quitter la ville dans les heures à venir. Cela lui laissait du temps pour la trouver. Car il allait la trouver. Et l'obliger à entendre la vérité.

En parlant de vérité... Où en était Tiffany ? Il attrapa son portable et composa le numéro de la baby-sitter. Avait-elle reçu un appel de Megan ?

— Allô...

— Stephen Garrison, à l'appareil. As-tu eu... hum... des nouvelles de ma femme ?

Un silence suivit la question.

— Eh ben... je ne suis peut-être plus à votre service, mais alors, qu'est-ce que je vous ai au téléphone, répondit la jeune fille en soupirant.

— Autrement dit, Megan t'a appelée. Elle t'a donné ton congé, c'est ça ?

— Elle m'a virée, plutôt.

— Et, pourtant, répliqua Stephen sur le ton du sarcasme, tu lui as livré ta propre version des faits, j'imagine... Ça ne t'a pas protégée ?

— Même pas. Je n'ai pas eu le temps. Elle m'a jetée d'office.

\* \* \*

— En pleine conversation avec ta petite chérie ?

Stephen se retourna vivement. Megan venait de claquer la porte d'entrée derrière elle et se tenait sur le seuil de la cuisine, ses clés encore à la main, ruisselante de pluie.

Il coupa aussitôt la communication et accrocha son regard. Enfin, elle était là... Sa sirène poussée par le vent et la pluie jusque sur le pas de sa porte, dans sa maison. La tempête la lui avait ramenée. Elle était trempée, dans sa petite robe d'été dont le tissu lui collait à la peau, soulignant ses formes, dessinant la rondeur et la pointe de ses seins. Ses longs cheveux mouillés lui habillaient le dos et les épaules. Elle avait l'air d'être juste surgie des vagues.

Ainsi, elle lui rappelait malgré elle la femme qu'il avait rencontrée quatre ans plus tôt. A cette époque, elle jouait sans cesse à le surprendre, à le séduire, et il se coulait avec bonheur dans le rôle. Tout était si merveilleux, alors, si parfait...

Soudain, il eut envie de franchir le gouffre qui les séparait aujourd'hui et de la prendre dans ses bras aussi passionnément qu'autrefois. Mais, bien conscient que les circonstances ne s'y prêtaient guère, il se fit violence et s'obligea à prendre son temps pour la rejoindre.

— Je ne t'ai pas entendue arriver, lui dit-il aussi calmement que possible. Où as-tu passé la nuit ? Je t'ai cherchée partout.

Elle jeta son sac sur un fauteuil et défia Stephen du regard.

— Je vais te le dire : au Tides Hotel.

Le Tides. Un concurrent sévère. Elle l'avait forcément fait exprès. Il encaissa le coup.

— Eh bien..., admit-il en soupirant, tu sais comment t'y prendre pour me toucher, n'est-ce pas ?

— Pauvre chéri. Et moi qui croyais être la victime, dans cette affaire ! rétorqua-t-elle avec acidité.

Puis elle le toisa et ajouta :

— Le fait est que tu n'as pas l'air en forme.

— Merci, dit-il avec un rire sans joie. Enfin, au moins, tu ne t'es pas enfuie comme la dernière fois. C'est déjà ça.

— Tu savais très bien que je ne pourrais pas quitter Miami sans prévenir, répliqua-t-elle d'un air entendu. Ne serait-ce que parce que nous sommes mariés, maintenant. Si je veux partir, il faut que je divorce.

Divorcer ? Megan affichait une froideur, une détermination impressionnantes. Pourtant, Stephen la connaissait assez pour déceler ce que cette apparente réserve dissimulait de doutes et de désarroi. Il décida donc de la pousser dans ses retranchements pour l'obliger à dévoiler ses véritables sentiments. Si elle était revenue à la villa, ce n'était pas par hasard, après tout. Elle savait qu'elle le trouverait là, qu'il y aurait forcément une confrontation. Il était l'homme de la situation, prêt à lui répondre.

— Je ne te laisserai pas me quitter, lança-t-il fermement. Jamais.

Aussitôt, il obtint la réaction escomptée. Les yeux de Megan jetèrent des éclairs de chatte en colère.

— Je te demande pardon ? s'exclama-t-elle, furieuse. Mais tu veux décider de tout, si je comprends bien ! Tu m'as forcée à t'épouser...

— Exactement.

— Maintenant, tu veux me forcer à rester !

— Exactement. Moi, on ne me jette pas aussi facilement qu'une baby-sitter.

L'allusion enflamma Megan.

— Tu oses me parler d'elle ?

— Si je ne t'en parlais pas, tu le ferais de toute façon. Alors, crevons l'abcès tout de suite, et demande-moi si je couche avec elle. C'est bien ce que tu veux savoir, non ?

— Tu me dirais la vérité ?

— Si je te la disais, tu me croirais ?

— Il faudrait que j'aie complètement perdu la tête pour te croire ! Tu es le plus grand menteur que j'aie jamais connu.

— Si tu le dis. En tout cas, rentre-toi bien ça dans la tête : je ne t'accorderai jamais le divorce. Alors, n'y songe même pas. Tu es ma femme, et j'ai bien l'intention que tu le restes.

\* \* \*

Megan observa Stephen. Ils se tenaient l'un face à l'autre, comme deux fauves prêts à bondir. Dans les yeux de Stephen, elle croyait voir la même flamme que celle qui l'animait, elle, la même passion et la même rage. Et, en dépit de l'attitude odieusement autoritaire qu'il lui opposait, elle devinait qu'il se sentait presque aussi vulnérable qu'elle après cette nuit sans sommeil et traversée d'angoisses.

Elle essaya de se détendre un peu, mais son cœur palpitait et l'air passait mal par sa gorge serrée. Il lui semblait que tout son être luttait contre l'amour qu'elle éprouvait pour Stephen. Car elle l'aimait, passionnément, malgré ses doutes, ses soupçons, sa colère et les images qui la hantaient depuis la veille.

— Pourquoi as-tu viré Tiffany sans entendre ses explications ? lui demanda Stephen.

Elle soupira. Une espèce de langueur mêlée de lassitude était en train de la gagner, succédant à la colère de la nuit.

— Peut-être ai-je tiré la leçon de certaines de mes erreurs passées, répondit-elle doucement. Les explications m'intéressent peut-être moins, maintenant, que la confiance. La confiance, reprit-elle en capturant le regard de Stephen, c'est ce qui a le plus manqué, entre nous, il y a quatre ans. Si la confiance n'accompagne pas l'amour, alors l'amour n'est rien.

Elle s'interrompit et prit une longue inspiration. Il était temps de lancer un signal de paix. C'était pour cela qu'elle était venue, après tout, malgré sa colère. Pour entendre ce qu'il avait à dire. Pour comprendre ce qu'il s'était passé. Pour ouvrir les yeux.

— En fait, reprit-elle, une fois le choc passé, je me suis dit que personne ne pouvait être assez stupide pour...

— Pour faire monter sa maîtresse à bord, alors que sa femme peut arriver d'un moment à l'autre. C'est bien ta conclusion ?

Elle hocha la tête. Vit les traits et les épaules de Stephen se détendre.

— Oui. Ça m'a traversé plusieurs fois l'esprit, la nuit dernière, mais je repoussais toujours cette pensée de peur de te trouver des excuses que tu n'aurais pas méritées. Je me trouvais faible. J'étais encore en colère. Et puis, maintenant que je te vois, que j'entends ta voix...

— Je crois que je vais me débarrasser de ce yacht au plus vite, murmura Stephen avec un petit sourire.

— Ce bateau que tu adores ? demanda-t-elle, incrédule. Pourquoi ?

— Il m'attire des ennuis et il nous rappelle de mauvais souvenirs. J'aimerais chasser toutes les ombres entre nous.

— Tu es sincère ? s'enquit Megan, hésitant à s'abandonner tout à fait au soulagement.

Stephen s'approcha. Il passa la main sur sa joue, repoussa la mèche de cheveux qui lui barrait le front, puis murmura en la caressant du regard :

— Je n'ai plus besoin de ce bateau de play-boy, et je sais déjà à qui le vendre. Quelqu'un qui ne demande qu'à me l'acheter.

Elle s'étonna, et il eut un de ces sourires en coin qui la faisaient craquer.

— Fut un temps où ce copain marchait sur mes plates-bandes et moi sur les siennes, si tu vois ce que je veux dire, expliqua-t-il. Je lui cède volontiers toute la place !

— Stephen, chuchota-t-elle en lovant sa joue dans le creux de la main qu'il avait posée sur son visage. J'ai tellement envie de te croire.

— Je vais aussi me retirer de la vie publique. On ne me verra plus au Garrison Grand, sauf pour affaires.

— Quoi ? Mais tu ne peux pas...

— Bien sûr que si. Je peux, et surtout je veux, répliqua-t-il avec une infinie tendresse. Quelle raison aurais-je de continuer à sortir avec mes clients alors qu'une femme aussi merveilleuse que toi s'endort dans mon lit ?

A ces mots, Megan sentit les larmes lui monter aux yeux. C'était une véritable déclaration d'amour qu'était en train de lui faire Stephen. Jamais, jusqu'ici, il ne s'était ainsi mis à nu, sans rien lui cacher de ses sentiments.

— Je t'aime, Megan, poursuivit-il. Je t'aime comme un fou. Si tu me quittes, je ne m'en remettrai jamais.

Puis il ajouta :

— Et toi, vas-tu enfin me le dire, ou bien faut-il que je parte en croisade pour t'arracher les mots que j'ai tellement envie d'entendre ?

Comment lui résister ? Laissant couler ses larmes — des larmes de joie —, elle lui offrit le plus tendre de ses sourires.

— Moi aussi, je t'aime, Stephen. Je t'aime vraiment et je veux te rendre heureux. Mais si tu savais comme je te trouve...

— Je sais, coupa-t-il en souriant. Je reconnais que j'ai tous les défauts, et même davantage. Mais je t'aime. Personne ne t'aime autant que moi, je crois. Alors, viens dans mes bras.

Megan n'hésita plus. Elle se blottit contre Stephen, qui referma tendrement les bras sur elle. Puis il lui attrapa le menton et lui prit un baiser. Ce fut d'abord un frôlement, un effleurement presque chaste. Puis, soudain, dans un même élan, ils s'étreignirent follement et s'embrassèrent à perdre la raison.

Tout ce chemin pour — enfin — s'abandonner à ce baiser divin ! Megan était comme ivre de bonheur. Elle n'avait pas eu le cœur aussi léger depuis quatre longues années.

— Tu sais, murmura-t-elle bientôt dans un sourire, en se détachant des lèvres de Stephen, si nous devons continuer à vivre ensemble, je crois que je vais t'enfermer à la maison pour empêcher toutes ces filles de te tourner autour. Sinon, je n'aurai jamais l'esprit tranquille et je te ferai des scènes horribles !

— Ce ne sera pas la peine, déclara Stephen sur le même ton caressant.

Puis il fit glisser la fermeture Eclair de sa robe et ajouta d'une voix rauque :

— Je suis parti pour devenir le plus pantouflard des maris. Toujours à la maison avec sa femme. Et ses enfants, bien sûr. D'ailleurs, je sens que je vais prendre un plaisir fou à t'en faire plein.

Megan joua les effarouchées.

— On ne va quand même pas passer tout notre temps libre au lit...

En guise de réponse, il musarda dans son cou, promena les lèvres le long de sa gorge, chercha le sillon chaud et odorant de ses seins.

— Encore une façon de me dire que tu m'aimes ? murmura-t-elle en se cambrant contre lui, la tête rejetée en arrière pour mieux savourer ses baisers.

— Je n'ai jamais été très fort pour les discours, rétorqua-t-il d'une voix divinement prometteuse. En revanche, je n'ai pas mon pareil dans l'action. Mais je ne t'apprends rien, ma chérie...

Elle éclata de rire. Un gémissement voluptueux succéda aussitôt à ce rire. C'était si bon, de sentir la bouche de Stephen partout sur elle, d'éprouver ces frissons d'étincelles qu'il savait si bien provoquer sur sa peau.

Un roulement de tonnerre les rappela, hélas, à d'autres priorités.

— Maudite tempête, maugréa Stephen avec un soupir frustré. Il faut absolument qu'on aille chercher Jade avant que ça n'éclate pour de bon.

Comme il ne la lâchait pas pour autant et jouait maintenant avec la pointe de ses seins, Megan osa une suggestion.

— C'est Anna et Parker qui vont nous la ramener. Je le leur ai demandé par téléphone, tout à l'heure. Ils ne vont plus tarder, alors, on peut peut-être... hum... faire vite ?

Ce fut au tour de Stephen d'éclater de rire. Mais il prit un air grave pour demander :

— Est-ce que tu peux tomber enceinte ?

— C'est une possibilité, oui.

— En as-tu envie ? Dès maintenant, je veux dire. On n'en a jamais parlé vraiment sérieusement.

Elle lui prit le visage entre ses mains et plongea dans son regard.

— Si, toi, tu te sens prêt aussi, je ne veux pas attendre. C'est le bon moment, non ? Jade va sur ses quatre ans, j'ai un bon job qui me permet de m'organiser comme je veux...

— Tes clients ne vont peut-être pas apprécier...

— Ils comprendront. Je t'aime et je veux un enfant de toi. C'est ce qui compte le plus au monde, à mes yeux.

Comme elle lui volait un baiser, il la souleva dans ses bras et la hissa sur la table de la cuisine puis retroussa sa robe.

— Quoi ? Ici ? s'écria-t-elle avec un sourire coquin.

— On n'a encore jamais essayé ! Dans un moment, ce sera fait ! Tu pourras cocher « table de la cuisine » sur ta liste !

Doucement, il la fit s'allonger sur le dos et déboucla la ceinture de son jean avant de se libérer. Il était beau, il la désirait passionnément et, elle, elle ne demandait qu'à l'accueillir en elle.

— J'aime quand tu t'offres ainsi, murmura-t-il en faisant glisser sa petite culotte le long de ses jambes. Tu es très belle, comme ça...

— Déshabille-toi, ordonna-t-elle d'une voix suave.

Il obéit, et elle le regarda faire en sentant que son regard s'embuait de désir. Quant à lui, il ne cherchait pas non plus à dissimuler la passion qui l'habitait.

— Si tu savais comme j'ai envie de toi, Megan. Je crois que je ne me lasserai jamais de te faire l'amour.

A présent, il était nu, posté devant elle. L'air vibrait autour d'eux, déjà chargé de la tension du plaisir. Megan se sentait tellement impudique, ainsi offerte au regard de Stephen, qu'elle ne put

s'empêcher de détourner un instant les yeux.

— Ma parole, tu rougis, chuchota-t-il, ému. C'est charmant. Et très excitant.

Puis il se pencha sur elle, emprisonna son visage pour l'obliger à le regarder, plongea dans ses yeux et — enfin — entra en elle de la seule force de ses reins. Une plainte de pure volupté vint mourir sur les lèvres de Megan.

— Dis-le-moi encore, murmura-t-il alors en l'embrassant.

— Je t'aime, je t'aime, répondit-elle dans un souffle tandis qu'il se mettait à creuser ses reins avec une exquise lenteur.

— Dis-moi aussi ce que tu veux, là, tout de suite...

Un sourire se glissa entre deux soupirs.

— Tu veux me voler mes secrets ? demanda-t-elle d'une voix câline.

— Je veux que nous n'en ayons plus aucun l'un pour l'autre.

Alors, elle fit ce qu'il demandait et se livra corps et âme. Gagnés par la fièvre, ils oublièrent tout à fait où ils se trouvaient et galopèrent vers des contrées obscures, connues d'eux seuls, et où personne ne viendrait jamais les chercher...

\* \* \*

Plus tard, tandis qu'ils remettaient de l'ordre dans leur tenue et rajustaient leurs vêtements, Stephen se sentit suffisamment à l'aise et rassuré pour avouer :

— J'ai bien cru t'avoir perdue pour toujours, quand tu as vu Tiffany m'embrasser, tu sais...

— Elle avait pris l'initiative, n'est-ce pas ?

Stephen hocha la tête, confirmant l'intuition de Megan. Cette fois, elle n'en doutait pas une seconde : Stephen ne l'avait pas trahie ; il n'en avait même pas caressé l'idée.

— Quand tu lui téléphonais, tout à l'heure, tu as parlé de sa version de l'histoire...

— Oui. Elle veut pouvoir raconter que tu nous as interrompus, mais que j'étais partant pour coucher avec elle.

— Aucune importance. Qu'elle raconte ce qu'elle veut, je m'en fiche.

— On a tout de même eu affaire à une petite garce...

— J'ai dû me montrer trop naïve, quand je l'ai embauchée, trop gentille. Et puis, elle était recommandée par une agence. Pourquoi me serais-je méfiée d'elle ? D'autant que, à l'époque, nous ne nous étions pas encore retrouvés, toi et moi. Ton irrésistible charme l'a rendue audacieuse !

— Elle ira jouer du sien ailleurs, maintenant. Je vais engager une gouvernante, quelqu'un qui sera ici à demeure et qui ne rôdera pas autour de moi.

— Et, pour la vente du yacht, tu es sérieux ? Ça m'ennuie beaucoup que tu fasses ça pour moi. Je sais combien tu tiens à ton bateau.

— Je ne le fais pas pour toi : je le fais pour nous deux.

— Moi qui imaginais que tu emmènerais notre tribu d'enfants en promenade sur ton cher *Fishful Thinking*...

— Qu'est-ce que tu es en train de me dire ? Que tu veux vraiment que je garde ce bateau ?

Elle hocha la tête, tout sourire, et Stephen s'approcha d'elle pour la prendre dans ses bras et lui donner un baiser.

— Tu es géniale, et je t'aime...

— Enfin une sage parole ! N'hésite pas à me répéter cette phrase autant de fois que tu voudras.

— Je vais faire mieux. Je vais t'avouer que tu avais raison sur tout, il n'y a pas si longtemps, quand tu m'as dit que j'étais un minable...

— Je n'ai pas employé ce mot.

— Moi, je l'emploie. C'est ce que j'étais il y a quatre ans avant de te rencontrer. Aucune femme ne m'avait jamais quitté, je ne savais pas ce que c'était d'aimer et de souffrir. Et puis, tu es arrivée, et ma vie a basculé. Avec toi, je suis devenu meilleur.

— Il m'en a coûté de te quitter, Stephen. C'était horrible.

— Cette rupture m'a appris l'humilité. Ça ne m'a pas fait de mal, de perdre un peu de mon arrogance. Du coup, j'ai dépensé moins d'énergie en conquêtes féminines et j'ai travaillé pour de bon.

— Le Garrison Grand est une merveille. Tu peux être fier de toi. C'est le plus bel hôtel de South Beach. Ton œuvre.

— Non, mon œuvre, c'est Jade. Mon petit chef-d'œuvre, plutôt.

— Le nôtre.

— Elle et toi, vous tenez mon cœur entre vos mains, à présent.

— Qui aurait cru que nous toucherions un jour le bonheur du doigt, tous les trois ? Le jour où tu as débarqué chez Elkind, tu étais si cynique, si agressif... J'ai cru que tu venais briser ma carrière et m'arracher notre fille.

— Je bouillais de colère. Mais je ne pensais déjà qu'à renouer avec toi. Aucune femme ne m'a jamais bouleversé comme toi, aucune. Si je n'avais pas réussi à ranimer tes sentiments pour moi, je me serais senti complètement misérable.

— Idiot... Misérable au point de me faire chanter et de m'obliger à t'épouser ?

— D'accord, ce n'est pas ce qui me met le plus en valeur. Mais je n'imaginai pas supporter une seconde rupture. J'étais à la fois enragé et désespéré.

A cet instant de la conversation, le carillon de la porte d'entrée se fit entendre. Anna et Parker leur ramenaient Jade. Stephen se précipita pendant que Megan finissait d'arranger ses cheveux et, à peine avait-il ouvert la porte, qu'elle entendit sa fille entrer comme un tourbillon dans la maison et crier à tue-tête :

— Maman, maman !

La petite apparut dans la cuisine, rose de joie, et se jeta dans les bras de Megan, qui l'enveloppa et la serra de toute la tendresse qui l'habitait. Son bébé. Sa petite fille.

Anna et Parker apparurent à leur tour.

— C'est un amour ! Elle est gaie comme un pinson ! déclara Anna dans un grand éclat de rire.

— Calme-toi un peu, petite souris, dit alors Stephen à sa fille dont l'exubérance était cependant communicative. Et viens t'asseoir avec moi sur ce grand tabouret.

— Zai eu une glace ! s'exclama la fillette en jetant les bras autour du cou de son père.

Et, tandis que Stephen et Parker engageaient la conversation, Anna fit en sorte d'attirer discrètement Megan à l'écart.

— Tout va bien ? demanda-t-elle.

— Parfaitement bien, répondit Megan, aux anges.

— Alors, je suis heureuse pour toi, répliqua son amie en lui pressant gentiment la main.

— D'ailleurs, ajouta Megan en se penchant à l'oreille d'Anna, je crois que nous avons décidé de faire un cadeau à Jade pour fêter notre bonheur tout neuf...

— Vraiment ?

— Oui. Un petit frère ou une petite sœur.



*TITRE ORIGINAL* : MILLIONAIRE'S WEDDING REVENGE

*Traduction française* : AGNES JAUBERT

© 2007, Harlequin Books S.A.

© 2009, 2014, Traduction française : Harlequin S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

Ce roman a déjà été publié en mars 2009

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

Vivez la romance sur tous les tons avec

## les éditions Harlequin

Devenez fan ! Rejoignez notre communauté

Infos en avant-première, articles, jeux-concours, infos sur les auteurs, avis des lectrices, partage...

Toute l'actualité et toutes les exclusivités sont sur

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

Et sur les réseaux sociaux



Retrouvez-nous également sur votre mobile



 HARLEQUIN

SAGA

# L'honneur des Garrison

*Un clan. Un héritage. Six frères et sœurs dévorés  
par la passion et l'ambition...*

## *Scandale chez les Garrison, Roxanne St. Claire*

Lorsqu'il découvre que sa ravissante assistante, qui lui inspire un désir fou, est peut-être à la solde d'un groupe concurrent, Parker entre dans une rage noire. Comment a-t-elle osé le tromper de la sorte, lui, l'héritier de l'empire Garrison ? Pourtant, en dépit du scandale qui éclaterait si l'affaire venait à s'ébruiter, et malgré sa volonté de punir l'effrontée, il ne parvient pas à dompter l'attrance irrésistible qui le pousse vers elle...

## *Amant et rival, Sara Orwig*

Brittany Garrison le sait : pour redresser la situation du luxueux restaurant qu'elle a créé, elle a besoin d'aide. Or, elle ne veut pas solliciter ses frères ; ce serait avouer qu'elle ne peut pas réussir sans eux ! Aussi accepte-t-elle avec soulagement le soutien d'Emilio Jefferies, un séduisant businessman qui semble être l'homme de la situation. Sans savoir que son sauveur prétendument providentiel est en fait un ennemi juré des Garrison...

## *L'enfant caché des Garrison, Anna DePalo*

A l'idée de travailler auprès de Stephen Garrison, comme l'exige son employeur, Megan est atterrée. Car Stephen n'est autre que l'homme avec qui elle a vécu une liaison passionnée, trois ans plus tôt, et qui l'a trahie, lui brisant alors le cœur. Stephen, qui, en la fréquentant de nouveau, pourrait bien découvrir le secret qu'elle lui cache depuis toutes ces années...